



Ex libris

FRANCISCI CARAFÆ

DUCIS DE FORLI,

et

COMITIS POLICASTRI

Pl. Loc. N.

· BIBLIOTECA ·  
· LUCCHESI · PALLI ·



BIBLIOTECA LUCCHESI-PALLI

II.<sup>a</sup> SALA

SCAFFALE .....

PLUTEO .....

N.<sup>o</sup> CATENA .....

B  
7  
5



# COLLECTION

 $D \ E$ 

TRAGÉDIES ET COMÉDIES,

*CHOTISES*

**DES PLUS CÉLÈBRES AUTEURS ANCIENS.**

*TOME CINQUIEME.*

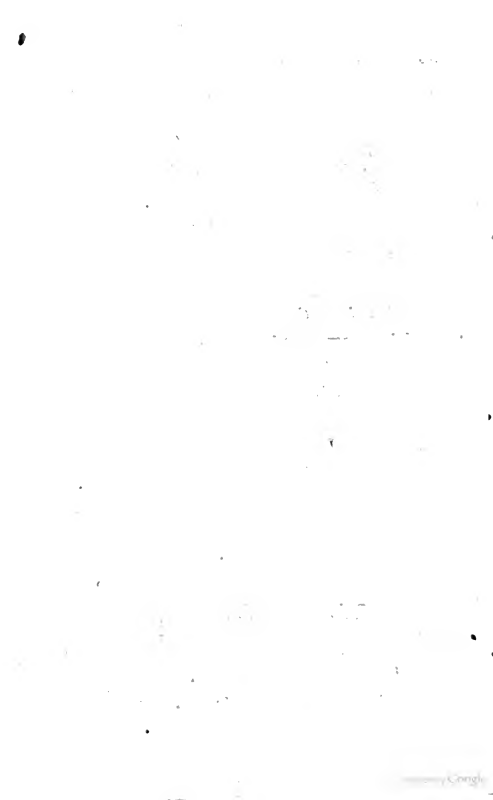


*A LIVOURNE 1775.*

**Chez THOMAS MASI ET COMPAGNIE,**  
**Editeurs & Imprimeurs-Libraires.**

*Avec Approbation.*

Quica d' Ichi.





# **IDOMENÉE**

## ***TRAGÉDIE.***

**Par Monsieur DE CREBILLON.**

**A 2**

---

**A C T E U R S.**

IDOMENE'E, *Roi de Crète.*

IDAMANTE, *Fils d'Idomenée.*

E'RIXENE, *Fille de Mérion Prince  
rebelle.*

SOPHRONYME, *Ministre d'Ido-  
menée.*

E'GE'SIPPE, *Officier du Palais.*

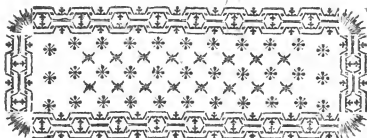
POLYCLETE, *Confident d'Ida-  
mante.*

ISME'NE, *Confidente d'Erixene.*

SUITE DU ROI.

GARDES.

*La Scene est à Cydonie, Capitale  
de la Crète, dans le Palais  
d'Idomenée.*



# IDOMENÉE

## *TRAGÉDIE.*

---

ACTE PREMIER.

---

SCENE PREMIERE.

IDOMENÉE.

O U suis-je? quelle horreur m'épouvante &  
me suit?

Quel tremblement! ô Ciel! & quelle affreuse  
nuit?

Dieux puissans! épargnez la Crète infortunée.  
Sophronyme, est-ce toi?

A 3

## S C E N E I I.

IDOMENÉE, SOPHRONYME.

SOPHRONYME.

Q

Ue vois-je ? Idomenée ?

Ah ! Seigneur de quel bruit ont retenti ces lieux ?

I D O M E N É E.

Eh quoi ! tant de malheurs n'ont point lassé les Dieux ?

Depuis six mois entiers une fureur commune  
 Agite tour à tour Jupiter & Neptune,  
 La foudre est l'astre seul qui nous luit dans les airs,  
 Neptune va bientôt nous couvrir de ses mers.  
 C'en est fait, tout périt ; la Crète désolée  
 Semble rentrer au sein de la terre ébranlée ;  
 Chaque jour entouré des plus tristes objets,  
 La mort jusqu'en mes bras moissonne mes sujets.  
 Jupiter, sur moi seul épuisé ta vengeance,  
 N'afflige plus des lieux si chers à ton enfance ;  
 Mes Peuples malheureux n'espèrent plus qu'  
 en toi ;

Si j'ai pu t'offenser, ne tonnes que sur moi.  
 Pour les seuls innocens allumes-tu la foudre ?  
 Sur son trône embrasé réduis le Prince en pou-  
 dre,

Epargnes les Sujets. Pourquoi les frapper tous ?  
 Qui d'eux ou de leur Roi mérite ton courroux ?

**T R A G E D I E.**  
**S O P H R O N Y M E.**

7

Quoi ! toujours de nos maux vous croirez-vous  
coupable ?

N'armez point contre vous une main redoutable ;  
Le Ciel depuis long-temps déclaré contre nous ,  
Semble dans sa fureur ne ménager que vous.

Dans les maux redoublés dont la rigueur nous  
presse ,

Votre seule pitié , Seigneur , nous intéresse.

**I D O M E N É E.**

Les Dieux voudroient envain ne ménager que moi.  
Eh ! frapper tout son peuple , est-ce épargner un  
Roi ?

Hélas ! pour me remplir de douleurs & de craintes,  
Pour accabler mon cœur des plus rudes atteintes,  
Il suffiroit des cris de tant d'infortunés ,

Aux maux les plus cruels chaque jour condamnés :  
Et c'est moi cependant , c'est leur Roi sacrilège

Qui répand dans ces lieux l'horreur qui les assiège !

Je ne gémirois point sur leur destin affreux

Si le Ciel étoit juste autant que rigoureux.

Mais ce n'est pas le Ciel , c'est moi qui les fou-  
droye !

Juges de quels remords je dois être la proie.

Quels regrets ! quand je vois mes peuples mal-  
heureux

Craindre pour moi les maux que j'attire sur eux ,

Prier que pour eux seuls le Ciel inexorable

Porte loin de leur Roi le coup qui les accable.

**S O P H R O N Y M E.**

Quoi ! Seigneur , vous seriez l'auteur de tant de  
maux !

A 4 .

Et de vous seul la Crète attendroit son repos!  
 Quoi! des Dieux irrités ce Peuple est la victime?...  
 I D O M E N É E.

L'est moins de leur courroux, qu'il ne l'est de  
 mon crime.

Cet aveu te surprend. A peine croirois-tu,  
 Sophronyme, à quel point j'ai manqué de vertu;  
 Mais tel est désormais ma triste destinée...

S O P H R O N Y M E.

Quel crime a donc commis le sage Idomenée?  
 Fils de Deucalion, petit fils de Minos,  
 Vos vertus ont passé celles de ces Héros;  
 Nous trouvions tout en vous, un Roi, les Dieux,  
 un Pere;

Seigneur, par quel malheur à vous-même contraire,  
 Avez-vous pu trahir des noms si glorieux?  
 Qui fit donc succomber votre vertu?

I D O M E N É E.

Les Dieux.

S O P H R O N Y M E.

Quel forfait peut sur vous attirer leur colere?

I D O M E N É E.

On n'est pas innocent lorsqu'on peut leur déplaire;  
 Les Dieux sur mes pareils font gloire de leurs  
 coups;

D'illustres malheureux honorent leur courroux;  
 Entre le Ciel & moi, sois juge, Sophronyme:  
 Il prépara du moins, s'il ne fit pas mon crime.  
 Par vingt Rois, dès long-temps vainement rassem-  
 blés,

Les Troyens à la fin se virent accablés,  
 De leurs bords désolés tout pressoit la retraite;

Ainsi loin de nos Grecs je voguai vers la Crète.  
Le Prince Mérion prompt à m'y devancer,  
Sur mon trône, peut-être, auroit pu se placer,  
Si mon fils n'eut dompté l'orgueil de ce rebelle.  
A Samos par tes soins j'en reçus la nouvelle.  
Je peindrois mal ici les transports de mon cœur;  
Lorsque j'appris d'un traître, l'adamante vainqueur;  
La gloire de mon fils me causa plus de joye  
Que ne firent jamais les dépouilles de Troye.  
Après dix ans d'absence, empressé de revoir,  
Cet appui de mon trône, & mon unique espoir;  
A regagner la Crète aussi-tôt je m'apprête,  
Ignorant le péril qui menaçoit ma tête.  
Sans que je te rappelle un honteux souvenir,  
Ni que de nos affronts je t'aie entretenir;  
Tu sçais de quels forfaits ma race s'est noircie,  
Comme Pasiphaé, Phédre au crime endurcie,  
Ne signale que trop & Minos & Vénus;  
Tous nos malheurs enfin te sont assez connus.  
Né de ce sang fatal à la Déesse en proie,  
J'avois encor sur moi la querelle de Troye.  
Juges de sa vengeance à ce titre odieux.  
Ce fut peu; de sa haine elle arme tous les Dieux;  
La Grece paroissoit, tout flattoit mon envie,  
Je distinguois déjà le Port de Cydonie.  
Mais le Ciel ne m'offroit ces objets ravissans,  
Que pour rendre toujours mes desirs plus pressans.  
Une effroyable nuit sur les eaux répandue,  
Déroba tout à coup ces objets à ma vue.  
La mort seule y parut... Le vaste sein des mers  
Nous entr'ouvrit cent fois la route des enfers;  
Par des vents opposés les vagues amassées,

De l'abyme profond jusqu'au Ciel repoussées ,  
Dans les airs embrasés, agitoient mes vaisseaux ,  
Aussi prêts d'y périr qu'à fondre sous les eaux.  
D'un déluge de feu l'onde comme allumée ,  
Sembloit rouler sur nous une mer enflammée ,  
Et Neptune en courroux, à tant de malheureux  
N'offroit pour tout salut que des rochers affreux.  
Que te dirai je enfin ? ... Dans ce péril extrême ;  
Je tremblai, Sophronyme, & tremblai pour moi-même...

Pour apaiser les Dieux, je priai... je promis...  
Non, je ne promis rien, Dieux cruels ! j'en frémis...  
Neptune, l'instrument d'une indigne foiblesse ,  
S'empara de mon cœur, & dicta la promesse ;  
S'il n'en eut inspiré le barbare dessein ,  
Non, je n'aurois jamais promis de sang humain.  
» Sauve des malheureux si voisins du naufrage ,  
» Dieu puissant ! m'écriai-je, & rends-nous au rivage.

» Le premier des Sujets rencontré par son Roi ,  
» A Neptune immolé satisfera pour moi...  
Mon sacrilege vœu rendit le calme à l'onde ,  
Mais rien ne put le rendre à ma douleur profonde,  
Et l'effroi succédant à mes premiers transports ,  
Je me sentis glacer en revoyant ces bords.  
Je les trouvai déserts, tout avoit fui l'orage ;  
Un seul homme alarmé parcouroit le rivage :  
Il sembloit de ses pleurs mouiller quelques débris ,  
J'en approche en tremblant... hélas ! c'étoit mon fils...

A ce récit fatal tu devines le reste :  
Je demeurai sans force à cet objet funeste ,



Et mon malheureux fils eut le temps de voler  
Dans les bras du cruel qui devoit l'immoler.

SOPHRONYME.

Ai-je bien entendu ! quelle horrible promesse !  
Ah ! pere infortuné !

IDOMENÉE.

Rebelle à ma tendresse,  
Je fus prêt d'obéir ; mais Idamante enfin  
Mit mon ame au-dessus des Dieux & du Destin ;  
Je n'envisageai plus le vœu , ni la tempête ,  
Je baignai de mes pleurs une si chere tête ;  
Le Ciel voulut envain me rendre furieux ,  
La nature à son tour fit taire tous les Dieux.  
Sophronyme , qui veut , peut braver leur puissance ,  
Mais ne peut pas qui veut éviter leur vengeance.  
A peine de la Crète eus-je touché les bords ,  
Que je la vis remplir de mourans & de morts :  
Envain j'adresse au Ciel une plainte importune ,  
J'ai trouvé tous les Dieux du parti de Neptune.

SOPHRONYME.

Qu'espérez-vous des Dieux en leur manquant de  
foi ?

IDOMENÉE.

Que du moins leur courroux n'accablara que moi ;  
Que le Ciel fatigué d'une injuste vengeance ,  
Plus équitable enfin punira qui l'offense ,  
Que je ne verrai point la colere des Dieux  
S'immoler par mes mains un sang si précieux.

SOPHRONYME.

Seigneur , à ce dessein vous mettez un obstacle :  
Pourquoi par Egésippe interroger l'Oracle ?  
Vos peuples informés du sort de votre Fils ,

Voudront de leur salut que son sang soit le prix?

I D O M E N É E.

Que le Ciel, que la Crête à l'envi le demandent ;  
N'attends point que mes mains à leur gré le répandent.

J'interroge les Dieux!... Ce n'est pas sans frayeur,  
L'Oracle est trop écrit dans le fond de mon cœur.

J'interroge les Dieux ; que veux-tu que je fasse ?  
Pouvois je à mes Sujets refuser cette grace ?

Un peuple infortuné m'en presse par ses cris ,

J'ai résisté long temps , à la fin j'y souscris.

Tu vois trop à quel prix il faut le satisfaire ,

Ne puis-je être son Roi qu'en cessant d'être Pere ?

Mais pourquoi m'allarmer ? les Dieux pourroient  
parler ?

Non , les Dieux sur ce point n'ont rien à révéler.

Que le Ciel parle ou non sur ce cruel mystere ,

Ne puis-je pas forcer Egéshippe à se taire ?

S O P H R O N Y M E.

Il se tairoit envain ; par le Ciel irrité ,

Son silence , Seigneur , fera t-il imité ?

A se taire long temps , pourrez vous le contraindre ?

Que je prévois de maux ! Que vous êtes à plaindre !

I D O M E N É E.

Tu me plains , mais malgré ta sincere amitié ,

Tu n'auras pas toujours cette même pitié ,

Quand tu sçauras les maux dont le destin m'accable ,

Et que l'amour a part à mon sort déplorable ...

Je vois à ce nom seul ta vertu s'allarmer ,

Et la mienne a long-temps craint de t'en informer :

Tu ſçais que Mérion , à mon retour d'Asie ,  
De ſon ſang criminel paya ſa perfidie ;  
Lorsque je reſuſois une victime aux Dieux ,  
J'oſai bien m'immoler ce Prince ambitieux ;  
Qu'il m'en coûte ! Sa fille en ces lieux amenée ;  
Erixene a comblé les vœux d'Idomenée.  
Croirois-tu que mon cœur nourri dans les ha-  
zards ,  
N'a pu de deux beaux yeux ſoutenir les regards ,  
Et que j'adore enfin , trop facile & trop tendre ,  
Les reſtes de ce ſang que je viens de répandre ?

SOPHRONYME.

Quoi , Seigneur, vous aimez ? & parmi tant de  
maux . . .

IDOMENÉE.

Cet amour dans mon cœur ſ'eſt formé dès Samos.  
Mérion incertain du ſuccès de ſes armes ,  
Y crut mettre ſa fille à l'abri des allarmes ;  
Je la vis , je l'aimai ; conduite par Arcas ,  
Je la fis dans ces lieux amener ſur mes pas .  
Il ſembloit qu'une fille à mes regards ſi chere ,  
Devoit me dérober la tête de ſon pere ;  
Mais Venus attentive à ſe venger de moi ,  
Fit bientôt dans mon cœur céder l'amant au Roi.  
J'immolai Mérion , & ma naiſſante flamme  
Envain en ſa faveur combattit dans mon ame.  
Vénus qui me gardoit de ſiniſtres amours ,  
De ce Prince odieux me fit trancher les jours ;  
Que diſ-je ? dans le ſang du pere d'Erixene ,  
J'eſpérois étouffer mon amour & ma haine.  
Je me flattois ; mon cœur par un triſte retour ,  
Défait de ſon courroux , n'en eut que plus d'amour !

Si depuis mes malheurs , je ne l'ai pas vu naître ,  
Malgré mes maux du moins je le sens bien s'ac-  
croître.

S O P H R O N I M E .

Menacé chaque jour du sort le plus affreux ,  
Nourrissez-vous , Seigneur , un amour dangereux ?

I D O M E N É E .

Je ne le nourris point , puisque je le déteste ;  
C'étoit des Dieux vengeurs le coup le plus funeste.  
Que n'a point fait mon cœur pour affoiblir le trait !  
Je vois mon fils , laissons cet entretien secret.  
Je t'ai tout découvert , mon amour & mon crime :  
Cache bien mon amour , encor mieux ma victime.



S C E N E I I I .

IDOMENÉE, IDAMANTE, SOPHRONYME,  
POLYCLETE.

I D O M E N É E .

**Q**ue cherchez-vous , mon fils , dans cette af-  
freuse nuit ?

I D A M A N T E .

Long-temps épouvanté par un horrible bruit ,  
Tremblant pour des malheurs qui redoublent sans  
ceffe ,  
Sans repos , toujours plein du trouble qui vous  
presse ,  
Alarmé pour des jours si chers , si précieux ,  
Je vous cherche. Pourquoi détournez vous les  
yeux ?

Seigneur, qu'ai-je donc fait? vous craignez ma présence?

Quel traitement après une si longue absence?

IDOMÉNÉE.

Non, il n'est pas pour moi de spectacle plus doux,  
Mon fils; je ne sçai rien de plus aimé que vous;  
Mais je ne puis vous voir que mon cœur ne fré-  
misse;

Jé crains le Ciel vengeur; & qu'il ne me ravisse  
Un bien...

IDAMANTE.

Ah! puisse-t-il aux dépens de mes jours,  
A des maux si cruels donner un prompt secours!  
La mort du moins, Seigneur, finiroit mes allar-  
mes;

Vous ne paroissez plus sans m'arracher des larmes:  
Triste, désespéré, vous cherchez à mourir;  
Et vous m'aimez, Seigneur? est-ce là me chérir?  
Le Ciel envain de vous écarte sa colere;  
Vous vous faites des maux qu'il ne veut pas vous  
faire.

Il vous rend à mes pleurs quand je vous crois  
perdu;

M'ôtez-vous, Seigneur, le bien qu'il m'a rendu?

IDOMÉNÉE.

Ah! mon fils, nos malheurs ont lassé ma con-  
stance,

Et de fléchir les Dieux je perds toute espérance.  
Trop heureux si le Ciel, secondant mes souhaits,  
Me rejoignoit bientôt à mes tristes Sujets.

IDAMANTE.

Pour eux plus que le Ciel vous seriez inflexible,

Si vous leur prépariez un malheur si terrible ,  
Tous les Dieux ne sont point contre vous ni con-  
tre eux ,

Puisqu'il nous reste encor un Roi si généreux :  
Conservez le, Seigneur, & terminez nos craintes.  
Peut-être que le Ciel plus sensible à nos plaintes,  
Va s'expliquer bientôt & fléchir désormais...

IDOMENE'E.

Ah! mon fils, puisse-t-il ne s'expliquer jamais!  
Adieu.

*S C E N E I V.*

IDAMANTE, PÓLICLETE.

IDAMANTE.

**D**E cet accueil qu'attendre, Polyclète ?  
Que ce silence affreux me trouble & m'inquiète !  
Que m'annonce mon pere ? il me voit à regret ;  
Auroit-il pénétré mon funeste secret ?  
Sçait-il par quel amour mon ame est entraînée ?  
Hélas ! bien d'autres soins pressent Idomenée ;  
Ce Prince connoît peu les amoureux projets ,  
Et ne s'informe point si j'aime ou si je hais ;  
Il ignore qu'un sang qui fit toute sa haine ,  
Fasse tout mon amour ; que j'adore Erixène !  
Que ne m'est-il permis d'ignorer à mon tour  
Que la haine sera le prix de son amour !  
Je défis Mérion ; plus juste , ou plus sévère ,  
Le Roi sacrifia ce Prince téméraire ;

## Prémices

Prémices d'un retour fatal à tous les deux ,  
Prémices d'un amour encor plus malheureux ;  
C'est en vain que mon cœur brûle pour Erixene ,  
En vain ... Dans cette nuit : Ciel ! quel dessein  
l'amene ?



S C E N E V.

IDAMANTE, ERIXENE, ISMENE.

IDAMANTE.

**M**Adamè , quel bonheur ! Eussai-je cru de-  
voir

A la fureur des Dieux le plaisir de vous voir ?

ERIXENE.

J'espérois , mais en vain , jouir de leur colere ;  
J'ai cru que cette nuit alloit venger mon pere ,  
Et que le juste Ciel , de sa mort irrité ,  
N'en verroit point le crime avec impunité ,  
D'un courroux légitime inutile espérance !  
Avec trop de lenteur le Ciel sert ma vengeance.  
En vain pour vous punir il remplit tout d'hor-  
reurs ,

Puisqu'il peut de mes maux épargner les auteurs.

IDAMANTE.

J'ignore auprès des Dieux ce qui nous rend cou-  
pables ;

J'ignore quel forfait les rend inexorables ;  
Mais je sçai que le sang qui fait couler vos pleurs ,  
N'a point sur nous , Madame , attiré ces malheurs.

Tom. V.

B

Avant qu'un sang si cher eut arrosé la terre ,  
 Le Ciel avoit déjà fait gronder son tonnerre.  
 Ainsi, pour vous venger, n'attendez rien des Dieux,  
 Si ce n'est de l'amour qui peut tout par vos yeux.  
 Que le courroux du Ciel , de cent Villes fameuses  
 Fasse de longs déserts, des retraites affreuses ;  
 Que les ombres du Styx habitent ce séjour ,  
 Tout vous vengera moins qu'un téméraire amour :  
 Seul il a pu remplir vos vœux & votre attente ,  
 Je défis votre pere , il vous livre Idamante.  
 Lorsque vous imploriez les traits d'un Dieu ven-  
 geur ,  
 Tous les traits de l'amour vous vengeoient dans  
 mon cœur.

ERIXENE.

Quoi , Seigneur , vous m'aimez ?

IDAMANTE.

Jamais l'amour , Madame ,  
 Dans le cœur des humains n'alluma plus de flam-  
 me.

Sans espoir dans vos fers , toujours plus engagé ...

ERIXENE.

Oh ! mon Pere , ton sang va donc être vengé ?

IDAMANTE.

Si l'amour près de vous peut expier un crime ,  
 Je rends grace à l'amour du choix de la victime :  
 Heureux même à ce prix que vous daigniez souf-  
 frir

Les vœux qu'un tendre cœur brûloit de vous offrir !  
 Je sçai trop que vos pleurs condamnent ma ten-  
 dresse ;

Au sang que vous pleurez , hélas ! tout m'intéresse.



ERIXENE.

Que m'importent , après Mérion expiré ,  
Les vains regrets du cœur quand la main l'a livré ?

IDAMANTE.

J'ai suivi mon devoir , Madame ; & sa défaite  
Importoit à mes soins , importoit à la Crète.  
La sûreté du Prince ordonna ce trépas ;  
Et pour comble de maux j'ignorois vos appas.  
Mérion a rendu sa perte légitime ;  
Sa mort sans mon amour ne seroit point un crime.

ERIXENE.

C'est-à-dire , Seigneur , qu'il mérita son sort.  
Sans vouloir démêler les causes de sa mort :  
Si de ces tristes lieux le funeste héritage ,  
Du superbe Minos dût être le partage ;  
Si mon Pere sorti du sang de tant de Rois ,  
D'Idomenée enfin a dû subir les loix ,  
Quel espoir a nourri cet amour qui m'outrage ?  
Et pourquoi m'en offrir un imprudent hommage ?  
Vainqueur de Mérion , fils de son assassin ;  
La source de mes pleurs s'ouvrit par votre main.  
Est-ce pour les tarir que vos feux se déclarent ?  
Songez-vous que ces pleurs pour jamais nous séparent ?

Sous le poids de vos fers , je n'arrive en ces lieux  
Que pour y recevoir les plus tristes adieux.  
Mérion expiroit , sa tremblante paupière  
A peine lui laissoit un reste de lumière.  
Son sang couloit encor , & couloit par vos coups.  
Barbare ! en cet état , me parloit-il pour vous ?  
Qu'il m'est doux de vous voir brûler pour Eri-  
xène ,

Conservez votre amour, il servira ma haine.  
 Adieu, Seigneur, c'est trop vous permettre un  
 discours  
 Dont ma seule vengeance a dû souffrir le cours.

\* ————— \*

S C E N E V I.

IDAMANTE, POLYCLETE.

POLYCLETE.

**A**H! Seigneur, falloit-il découvrir ce mystere?  
 Avez-vous dû parler ?

IDAMANTE.

Ai je donc pu me taire ?  
 Près de l'objet enfin qui cause mon ardeur,  
 Pouvois-je retenir tant d'amour dans mon cœur ?  
 Que dis tu ? toujours plein de cette ardeur ex-  
 trême,  
 Le hazard sans témoins, m'offre tout ce que j'ai-  
 me,  
 Et tu veux de l'Amour que j'étouffe la voix,  
 Libre de l'expliquer pour la premiere fois ?  
 D'un attrait si puissant, eh ! comment se défendre ?  
 Mon amour malheureux vouloit se faire enten-  
 dre.  
 Mais quel trouble inconnu remplit mon cœur  
 d'effroi ?  
 Cherchons dans ce Palais à rejoindre le Roi.  
 Allons, bientôt la nuit moins terrible & moins  
 sombre

Va découvrir les maux qu'elle cachoit dans l'ombre ;

Ces lieux sont éclairés d'un triste & foible jour ;  
Egésippe déjà doit être de retour.

Suis moi ; près de mon Pere il faut que je me rende.

Sçachons pour s'appaiser ce que le Ciel demande.  
Quel préface ! & qu'attendre en ces funestes lieux ,  
Si tout jusqu'à l'amour sert au courroux des Dieux ?

A C T E I I.

SCENE PREMIERE.

ERIXENE, ISMENE.

ISMENE.

**M** Adame, en ce Palais, pourquoi toujours errante ?

ERIXENE.

Lieux cruels ! soutenez ma fureur chancelante.  
Lieux encor teints du sang qui me donna le jour ;  
Du Tyran de la Crète infortuné séjour,  
Eternels monumens d'une douleur amere ;  
Lieux terribles, témoins de la mort de mon Pere :  
Lieux où l'on m'ose offrir de coupables amours ,  
Prêtez à ma colere un utile secours ;  
Retracez-moi sans cesse une triste peinture ,

Contre un honteux amour défendez la nature.  
 O toi ! qui vois la peine où ce feu me réduit ,  
 Vénus ! suis-je d'un sang que ta haine poursuit ?  
 Ou faut-il qu'en des lieux remplis de ta vengeance,  
 Les cœurs ne puissent plus brûler dans l'innocence ?

Laisse au sang de Minos ces affronts , ces horreurs ;

Sur ce sang odieux signale tes fureurs :  
 Laisse au sang de Minos, Phédre & le labyrinthe ;  
 Au mien sa pureté , sans tache & sans atteinte.

I S M E N E.

Madame : quel transport ! qu'entends-je ? & quels discours ?

Quoi ! vous vous reprochez de coupables amours ?

E R I X E N E.

Tout reproche à mon cœur le feu qui me dévore ;  
 Je respire un amour que ma raison abhorre.  
 De mon pere en ces lieux j'ose trahir le sang ;  
 De mon pere expiré je viens r'ouvrir le flanc.  
 A la main des bourreaux je joins ma main sanglante :

Enfin ce cœur si fier brûle pour Idamante.

I S M E N E.

Vainqueur de votre pere . . .

E R I X E N E.

Isméne, ce vainqueur  
 Sçut sans aucun effort se soumettre à mon cœur.  
 Je me défiois peu de la main qui m'enchaîne ,  
 Ayant tant de sujets de vengeance & de haine ;  
 Ni qu'Idamante en dût interrompre le cours ,  
 Avec tant de raison de le haïr toujours.

Comptant sur ma douleur, ma fierté, ma colere,  
Et, pour tout dire enfin, sur le sang de mon pere;  
Et mon pere en mes bras ne faisoit qu'expirer,  
Lorsqu'un autre que lui me faisoit soupirer.

▲ des yeux encor pleins d'un spectacle effroyable,  
Idamante parut, & parut trop aimable.

Aujourd'hui même encor l'amour a prévalu;  
J'allois céder, Ismène, ou peu s'en est fallu.

Quand le Prince m'a fait le récit de sa flamme,  
Il entraînoit mon cœur, il séduisoit mon ame.

Déjà ce foible cœur d'accord avec le sien,  
Lui pardonnoit un feu qu'autorise le mien.

Des pleurs que j'ai versés, prête à lui faire grace,  
Mon amour m'allioit aux crimes de sa race.

Près de ce Prince, enfin, mon esprit combattu,  
Sans un peu de fierté, me laissoit sans vertu;

Et lorsque ma raison a rappelé ma gloire,  
Dans le fond de mon cœur j'ai pleuré ma victoire.

ISMÈNE.

Votre cœur sans regret ne peut donc triompher  
D'un feu qu'en sa naissance il falloit étouffer?

Ah! du moins, s'il n'en peut dompter la violence,  
Faites à vos transports succéder le silence.

ERIXÈNE.

Si je craignois qu'un feu, déclaré malgré moi,  
Dût jamais éclater devant d'autre que toi,

Dans la nuit du tombeau, toujours prête à descendre,

J'irois ensevelir ce secret sous ma cendre.

Quoiqu'à mes yeux peut-être Idamante ait trop plu,

Il me fera toujours moins cher que ma vertu.

D'un amour que je crains, il aura tout à craindre ;  
 Avec ma haine seule il feroit moins à plaindre.  
 Non, mon pere, ton sang lâchement répandu,  
 A tes fiers ennemis ne sera point vendu :  
 Si le cruel vainqueur qui surprend ma tendresse,  
 Ajoûte à ses forfaits celui de ma foiblesse,  
 Je sçaurai le punir de son crime & du mien...  
 Le Roi paroît... Fuyons un fâcheux entretien.



## S C E N E I I.

IDOMENÉE, ERIXENE, SOPHRONYME,  
 ISMENE.

## I D O M E N É E

**M**Adame, demeurez... Demeurez Erixene.  
 Mérion par sa mort, vient d'éteindre ma haine ;  
 Ainsi ne craignez point ma rencontre en ces  
 lieux.

Vous pouvez y rester sans y blesser mes yeux.  
 Mérion me fut cher ; mais de cet infidele,  
 Mes bienfaits redoublés ne firent qu'un rebelle ;  
 Vous le sçavez. L'ingrat pour prix de ces bienfaits,  
 Osa contre le Roi soulever mes Sujets.  
 Son crime fut de près suivi de son supplice,  
 Et son sang n'a que trop satisfait ma justice.  
 Je l'en vis à regret laver son attentat ;  
 Mais je devois sa tête à nos Loix, à l'Etat ;  
 Et près de vous j'oublie une loi trop sévère  
 Qui rend de mes pareils la haine héréditaire.

ERIXENE.

Si content de sa mort votre haine s'éteint,  
 Dans le sang d'un Héros dont ce Palais est teint;  
 La mienne, que ce sang éternise en mon ame,  
 A votre seul aspect se redouble & s'enflamme.  
 J'ai vu mon Pere, hélas ! de mille coups percé :  
 Tout son sang cependant n'est pas encor versé...  
 Que sa mort fut enfin injuste ou légitime,  
 Auprès de moi, du moins, songez qu'elle est un  
 crime.

Mon courroux là dessus ne connoît point de loi  
 Qui puisse dans mon cœur justifier un Roi.  
 De maximes d'Etat, colorant ce supplice,  
 Vous prétendez envain couvrir votre injustice.  
 Le Ciel qui contre vous semble avec moi s'unir,  
 De ce crime odieux va bientôt vous punir.  
 Contre vous dès long temps un orage s'apprête ;  
 De mes pleurs chaque jour je grossis la tempête.  
 Puissent les justes Dieux sensibles à mes pleurs,  
 A mon juste courroux égaler vos malheurs !  
 Et puissai-je à regret voir que toute ma haine  
 Voudroit envain y joindre une nouvelle peine...

IDOMENE'E.

Ah ! Madame, cessez de si contraires vœux :  
 N'offrez point à mes maux un cœur si rigoureux ;  
 Vous ignorez encor ce que peuvent vos larmes.  
 Ne prêtez point aux Dieux de si terribles armes ;  
 Belle Erixene, enfin, n'exigez plus rien d'eux ;  
 Non ! jamais il ne fut un Roi plus malheureux.  
 Du destin ennemi je n'ai plus rien à craindre ;  
 J'éprouve des malheurs dont vous pourriez me  
 plaindre.

Ces beaux yeux, sans pitié, qui pourroient voir  
ma mort,

Ne refuseroient pas des larmes à mon sort.

Sur mon peuple, des Dieux la fureur implacable,

Des maux que je ressens est le moins redoutable.

Sur le sang de Minos, un Dieu toujours vengeur

A caché les plus grands dans le fond de mon cœur.

Objet infortuné d'une longue vengeance,

J'oppose à mes malheurs une longue constance ;

Mon cœur sans s'émouvoir les verroit en ce jour,

S'il n'eut brûlé pour vous d'un malheureux amour.

E R I X E N E.

C'étoit donc peu, cruel ! qu'avec ignominie ,

Mon pere eut terminé sa déplorable vie ?

Ce n'étoit point assez que votre bras sanglant,

Eut jetté dans les miens Mérion expirant ?

De son sang malheureux, votre courroux funeste

Vient jusques dans mon cœur poursuivre encor le  
reste.

Oui, tyran ! cet amour dont brûle votre cœur,

N'est contre tout mon sang qu'un reste de fureur.

I D O M E N É E.

Le reste de ce sang m'est plus cher que la vie ;

Souffrez qu'un tendre amour me le réconcilie.

Madame, je l'ainai, je vous l'ai déjà dit ;

Songez que Mérion lui même se perdit...

Quoi ! rien ne peut fléchir votre injuste colere ?

Trouverai-je par-tout le cœur de votre Pere ?

Sa révolte à vos yeux eut-elle tant d'attraits ?

Mon amour aura-t-il le sort de mes bienfaits ?

Vous verrai-je au moment que cet amour vous  
flatte ,



Achever les forfaits d'une famille ingrate?

ERIXENE.

Achever des forfaits ! c'est au sang de Minos  
A sçavoir les combler, non au sang d'un Héros.

S C E N E I I I.

IDOMENE'E, SOPHRONYME.

SOPHRONYME.

**Q**ue faites-vous, Seigneur ? Est-il temps que  
votre ame  
S'abandonne aux transports d'une honteuse flamme ?

IDOMENE'E.

Pardonnez ; tu le vois, la raison, à son gré  
Ne règle pas un cœur par l'amour égaré.  
Je me défends envain, ma flamme impétueuse  
Détruit tous les efforts d'une ame vertueuse.  
D'un poison enchanteur tous mes sens prévenus,  
Ne servent que trop bien le courroux de Vénus,  
Je sens toute l'horreur d'un amour si funeste ;  
Mais je chéris ce feu que ma raison déteste.  
Bien plus, de ma vertu redoutant le retour,  
Je combats plus souvent la raison que l'amour.

SOPHRONYME.

Ah ! Seigneur, est-ce ainsi que le Héros s'exprime ?  
Est-ce ainsi qu'un grand cœur cède au joug qui  
l'opprime ?

Le courroux de Vénus peut-il autoriser

Des fers que votre gloire a dû cent fois briser ?  
Parmi tant de malheurs , est-ce au vainqueur de  
Troye

A compter un amour dont il se fait la proie ?  
Qu'est devenu ce Roi plus grand que ses Aïeux ,  
Que ses vertus sembloient élever jusqu'aux Dieux ?  
Et qui seul , la terreur d'une orgueilleuse Ville ,  
Cent fois aux Grecs tremblans fit oublier Achille ?  
L'amour avilissant l'honneur de ses travaux ,  
Sous la honte des fers , m'a caché le Héros.  
Peu digne du haut rang où le Ciel l'a fait naître ,  
Un Roi n'est qu'un esclave où l'amour est le  
maître.

N'allez point établir sur son foible pouvoir ,  
L'oubli de vos vertus ni de votre devoir.  
Que l'amour soit en nous, ou penchant ou ven-  
geance ,  
La foiblesse des cœurs fait toute sa puissance.  
Mais , Seigneur, s'il est vrai que maître de nos  
cœurs ,  
De nos divers penchans les Dieux soient les au-  
teurs ;

Quand même vous croiriez que ces Etres suprêmes,  
Pourroient déterminer nos cœurs malgré nous-  
mêmes,

Essayez sur le votre un effort glorieux :  
C'est là qu'il est permis de combattre les Dieux.  
Ce n'est point en faussant une auguste promesse ,  
Qu'il faut contre le Ciel vous exercer sans cesse.  
Se peut-il que l'amour vous impose des loix ?  
Et le titre d'Amant est-il fait pour les Rois ?  
Au milieu des vertus où sa grande ame est née ,

Doit-on de ses devoirs instruire Idomenée ?

IDOMENÉE.

A ma raison du moins laisse le temps d'agir ,  
Et combats mon amour sans m'en faire rougir.  
Avec trop de rigueur ton entretien me presse ;  
Plains mes maux , Sophronyme , ou flatte ma  
foiblesse.

A ce feu que Vénus allume dans mon sein ,  
Reconnois de mon sang le malheureux destin.  
Pouvois-je me soustraire à la main qui m'accable ?  
Respecte des malheurs dont je suis peu coupable.  
Pasiphaé ni Phédre , en proie à mille horreurs ,  
N'ont jamais plus rougi dans le fond de leurs cœurs.  
Mais , que dis-je ? est-ce assez qu'en secret j'en  
rougisse ,  
Lorsqu'il faut de ce feu que mon cœur s'affran-  
chisse ?

Hé ! d'un amour formé sous l'aspect le plus noir ,  
Dans mon cœur sans vertu , quel peut être l'espoir ?  
Ennemi , malgré moi , du penchant qui m'entraîne ,  
Je n'ai point prétendu couronner Erixene.  
Je m'ôte le seul bien qui pouvoit m'éblouir ;  
De ma couronne enfin un autre va jouir.

SOPHRONYME.

Gardez-vous de tenter un coup si téméraire.

IDOMENÉE.

Par tes conseils envain tu voudrois m'en distraire.  
A mon fatal amour tu connoîtras du moins  
Que j'ai donné mon cœur , sans y donner mes  
soins.

Car enfin dépouillé de cet auguste titre ,  
Ton Roi , de son amour ne sera plus l'arbitre.

Dans ces lieux où bientôt je ne pourrai plus rien,  
 Mon fils va devenir & ton maître & le mien.  
 Essayons si des Dieux la colere implacable  
 Ne pourra s'appaîser par un Roi moins coupable;  
 Ou du moins sur un vœu que le Ciel peut trahir,  
 Mettons-nous hors d'état de jamais obéir.  
 Non comme une victime aux Autels amenée,  
 Tu verras couronner le fils d'Idomenée.  
 Le Ciel après, s'il veut, se vengera sur moi,  
 Mais il n'armera point ma main contre mon Roi;  
 Et si c'est immoler cette tête sacrée,  
 La victime par moi sera bientôt parée.  
 Ce Prince ignore encor quel sera mon dessein;  
 Sçait-il que je l'attends ?

## SOPHRONYME.

Dans le Temple prochain,  
 Au Ciel, par tant d'horreurs que poursuit son supplice,  
 Il prépare, Seigneur, un triste sacrifice :  
 Et mouillant de ses pleurs d'insensibles Autels,  
 Pour vous, pour vos Sujets, il s'offre aux Immortels.

## I D O M E N É E.

Vous n'êtes point touchés d'une vertu si pure ?  
 Pardonnez donc, grands Dieux ! si mon cœur en murmure.  
 O mon fils ! mais que vois-je ? & quel funeste objet !  
 Egéippe revient, tremblant, triste, défait.  
 Que dois-je soupçonner ? Ah ! mon cher Sophronyme,  
 Le Ciel impitoyable a nommé sa victime.

SCÈNE IV.

IDOMÈNE'E, SOPHRONYME, EGÉSIPPE.  
EGÉSIPPE.

**Q**uelle victime encor ! que de pleurs , de regrets

Nous vont coûter des Dieux les barbares décrets !  
Pourrai-je sans frémir , nommer ...

IDOMÈNE'E.

Je t'en dispense ;

Couvre plutôt ce nom d'un éternel silence.

De ton secret fatal je suis peu curieux ,

Et sur ce point, enfin, j'en sçai plus que les Dieux.

SOPHRONYME.

Ecoutez, cependant.

IDOMÈNE'E.

Que veux-tu que j'écoute ?

D'un arrêt inhumain tu crois donc que je doute ?

Mais poursuis, Egésippe.

EGÉSIPPE.

Au pied du mont sacré

Qui fut pour Jupiter un asyle assuré ,

J'interroge, en tremblant, les Dieux sur nos misères.

Le Prêtre destiné pour les secrets mystères ,

Se traîne prosterné, près d'un antre profond ,

Ouvre ... avec mille cris le gouffre lui répond :

D'affreux gémissemens & des voix lamentables

Formoient à longs sanglots , des accens pitoyables ;

Mais qui venoient à moi , comme des sons perdus  
Dont raisonnoit le Temple en échos mal rendus.  
Je prêtois cependant une oreille attentive ,  
Lorsqu'enfin une voix plus forte & plus plaintive ,  
A paru rassembler tant de cris douloureux ,  
Et répéter cent fois ; ô Roi trop malheureux !  
Déjà saisi d'horreur , d'une si triste plainte ,  
Le Prêtre m'a bientôt frappé d'une autre crainte ;  
Quand relevant sur lui mes timides regards ,  
Je le vois l'œil farouche & les cheveux épars ,  
Se débattre long-temps sous le Dieu qui l'accable ,  
Et prononcer enfin cet arrêt formidable.

*Le Roi n'ignore pas ce qu'exigent les Dieux.*

*Maître encor de la Crête & de sa destinée ,*

*Il porte dans ses mains le salut de ces lieux ;*

*Il faut le sang d'Idoménée.*

I D O M E N É E.

Le Roi n'ignore pas ce qu'exigent les Dieux !

(à Sophronyme.)

Tu vois si les cruels pouvoient s'expliquer mieux.  
Graces à leur fureur , toute erreur se dissipe.  
J'entrevois ... il suffit : laisse nous Egéshippe.  
Sur un secret , enfin , qui regarde ton Roi ,  
Songes , malgré les Dieux , à lui garder ta foi.



SCENE

## S C E N E V.

IDOMENE'E, SOPHRONYME.

IDOMENE'E.

**T**U vois sur nos destins ce que le Ciel prononce.

Et redoutai-je à tort la funeste réponse !  
Il demande mon fils, je n'en puis plus douter ;  
Ni de mon trépas même un instant me flatter.  
Manes de mes Sujets, qui des bords du Cocyte  
Plaiguez encor celui qui vous y précipité,  
Pardonnez : tout mon sang, prêt à vous secourir,  
Auroit coulé, si seul il me falloit mourir :  
Mais le Ciel irrité veut que mon fils périsse,  
Et mon cœur ne veut pas que ma main obéisse.  
Moi ! je verrois mon fils sur l'autel étendu !  
Tout son sang couleroit par mes mains répandu !  
Non, il ne mourra point... Je ne puis m'y résoudre :  
Ciel ! n'attends rien de qui n'attend qu'un coup de foudre...



## S C E N E VI.

IDOMENE'E, IDAMANTE, SOPHRONYME.

IDAMANTE.

**P** Ar votre ordre, Seigneur...

IDOMENE'E.

Dieux ! qu'est-ce que je vois ?

IDAMANTE.

Quelles horreurs ici répandent tant d'effroi ?

Quels regards ! d'où vous vient cette sombre tristesse ?

Quelle est en ce moment la douleur qui vous presse ?

Du Temple dans ces lieux aujourd'hui de retour, Egéippe, dit-on, s'est fait voir à la Cour.

Le Ciel a-t-il parlé ? sçait-on ce qu'il exige ?

Est-ce un ordre des Dieux, Seigneur, qui vous afflige ?

Sçavons-nous par quel crime...

IDOMENE'E.

Un silence cruel,

Avec le crime encor cache le criminel.

Ne cherchons point des Dieux à troubler le silence ;

Assez d'autres malheurs éprouvent ma constance...

Ah ! mon fils, si jamais votre cœur généreux

A partagé les maux d'un pere malheureux ;

Si vous futes jamais sensible à ma disgrâce,



Au trône en ce moment daignez remplir ma place.

IDAMANTE.

Moi, Seigneur ?

IDOMENE'E.

Oui, mon fils : mon cœur reconnoissant  
Ne veut point que ma mort vous en fasse un pré-  
sent.

Je sçai que c'est un rang que votre cœur dédaigne ;  
Mais qu'importe : il le faut... Regnez...

IDAMANTE.

Moi ! que je regne !

Et que j'ose à vos yeux me placer dans un rang  
Où je dois vous défendre au prix de tout mon sang !  
A cet ordre, Seigneur, est-ce à moi de souscrire ?  
Ciel ! est-ce à votre fils à vous ravir l'Empire ?

IDOMENE'E.

Regnez, mon fils, regnez sur la Crête & sur moi !  
Je le demande en pere, & vous l'ordonne en Roi.  
Cher Prince, à mes desirs que votre cœur se rende :  
Pour la dernière fois, peut-être, je commande.

IDAMANTE.

Si votre nom ici ne doit plus commander,  
N'attendez point, Seigneur, de m'y voir succéder.  
Et qui peut vous forcer d'abandonner le trône ?

IDOMENE'E.

Eh bien ! regnez, mon fils... C'est le Ciel qui  
l'ordonne...

IDAMANTE.

Le Ciel lui-même, hélas ! le garant de ma foi !  
Le Ciel m'ordonneroit de détrôner mon Roi !  
De tout ce que j'entends que ma frayeur redouble !

Ah ! par pitié , Seigneur , éclaircissez mon trouble.  
 Dissipez les horreurs d'un si triste entretien.  
 Est-il dans votre cœur des secrets pour le mien ?  
 Parlez , ne craignez point d'augmenter mes allar-  
 mes.

C'est trop se taire. Ah, Ciel ! je vois couler vos lar-  
 mes ;

Vous me cachez envain ces pleurs que j'ai surpris.  
 Dieux ! que m'annoncez-vous ! Ah ! Seigneur ...

I D O M E N É E.

Ah ! mon fils.

Voyez où me réduit la colere céleste ...  
 Sophronyme , fuyons cet entretien funeste ...

I D A M A N T E.

Où fuyez-vous , Seigneur ?

I D O M E N É E.

Je vous fuis à regret ;

Mon fils , vous n'en sçauvez que trop tôt le secret.

\* ————— \*

## S C E N E V I I.

I D A M A N T E *seul.*

**D**ieux ! quel trouble est le mien ! quel hor-  
 rible mystere

Fait fuir devant mes yeux Sophronyme & mon  
 pere !

Non , suivons-le ... Son cœur encor mal affermi

Né me pourra cacher son secret qu'à demi :

Je l'ai vu s'émouvoir ; & contre ma poursuite

Il se défendoit mal sans une prompte fuite.

Pénétrons ... Mais d'où vient que je me sens glacer ?  
 Quelle horreur à mes sens vient de se retracer ?  
 Quelle invisible main m'arrête & m'épouvante ?  
 Allons... Où veux je aller ? & qu'est-ce que je tente ?  
 De quel secret encor prétends-je être informé ?  
 Eh ! ne connois-je pas le sang qui m'a formé ?  
 Peu touché des vertus du grand Idomenée,  
 Le Ciel rendit toujours sa vie infortunée.  
 Son funeste courroux l'arracha de sa Cour,  
 Et n'a que trop depuis signalé son retour.  
 Ah ! renfermons plutôt mon trouble & mes al-  
       larmes,  
 Que d'oser pénétrer dans d'odieuses larmes.  
 Suivons-le cependant ... Pour calmer mon effroi,  
 Dieux ! faites que ses pleurs ne coulent que pour  
       moi.

---

A C T E   I I I.

---

*SCENE PREMIERE.*

ERIXENE, ISMENE.

ISMENE.

**E**Nfin, l'Amour foumet aux charmes d'Eri-  
       xene ,

L'objet de sa tendresse & l'objet de sa haine.  
 Vous triomphez, Madame; & vos fiers ennemis  
 Bien-tôt par vos appas se verront défunis.

**I D O M E N É E**  
**ERIXENE.**

Quel triomphe ! peux-tu me le vanter encore ,  
Quand je ne puis dompter le feu qui me dévore ?  
Après ce que mon cœur en éprouve en ce jour ,  
Du soin de me venger dois-je charger l'Amour ?  
En me livrant le fils , s'il flattoit ma colere ,  
Je ne l'implorerois pas pour me venger du pere.  
Tant qu'aux loix de l'Amour mon cœur fera  
soumis ,

Que dois-je en espérer contre mes ennemis ?

**I S M E N E.**

Vous pouvez donc , Madame , employant d'au-  
tres armes ,  
Punir sans son secours l'auteur de tant de larmes ;  
Puisque le juste Ciel , de concert avec vous ,  
Semble sur vos desirs mesurer son courroux.  
Tout vous livre à l'envi le fier Idomenée :  
Par un arrêt des Dieux sa tête est condamnée :  
L'Oracle la demande ; & ce funeste jour  
Va le punir des maux que vous fit son retour.  
Si vous voulez vous-même , achevant sa disgrâce ,  
Hâter le coup affreux dont le Ciel le menace ;  
Répandez le secret qui vous est dévoilé ,  
Et qu'Egésippe envain ne l'ait point révélé :  
Du Prince votre pere , ami toujours fidele ,  
Vous voyez à quel prix il vous marque son zele.  
Imitez-le , Madame , & qu'un sang odieux ,  
Par vos soins aujourd'hui , se répande en ces lieux :  
De l'intérêt des Dieux faites votre vengeance ,  
Et d'un peuple expirant faites en la défense ;  
Montrez-lui son salut : dans ce terrible arrêt ,  
Lui , vous , les Dieux enfin , n'avez qu'un inté-  
rêt.

D'où vient que je vous vois interdite & trem-  
blante ;

Craignez-vous d'exciter les plaintes d'Idamante ?

ERIXENE.

Hélas ! si près des maux où je le vais plonger ,  
Un seul moment , pour lui , ne puis-je m'affliger ?  
Que veux-tu ? je frémis du spectacle barbare  
Que mon juste courroux en ces lieux lui prépare.  
Je sens trop , par les pleurs que je verse aujourd'  
hui ,

Quelle est l'horreur du coup qui va tomber sur lui.  
Tu sçais que pour le Roi son amour est extrême.

ISMENE.

Il ne vous reste plus que d'aimer le Roi même.  
Qu'entends-je ! de vos pleurs importunant les  
Dieux ,

Vos plaintes chaque jour font retentir ces lieux ;  
Et quand le Ciel prononce au gré de votre envie,  
Vous n'osez plus poursuivre une odieuse vie.

Songez , puisque les Dieux vous ouvrent leurs  
secrêts ,

Qu'ils vous chargent par-là du soin de leurs décrets.  
Et qu'auriez-vous donc fait , si trompant votre  
attente ,

L'Oracle eut demandé la tête d'Idamante ?

Puisque vous balancez . . .

ERIXENE.

A quoi bon ces transports ?  
Je conçois bien sans toi de plus nobles efforts.  
Malgré tout mon amour mon devoir est le même :  
Mais peut-on , sans trembler , opprimer ce qu'on  
aime ?

Un je ne sçai quel soin me faisoit malgré moi,  
Et mon propre courroux redouble mon effroi.  
Ne crains rien , cependant ; mais laisse sans con-  
trainte ,  
A des cœurs malheureux , le secours de la plainte.  
Je n'ai point succombé pour avoir combattu ,  
Et tes raisons ici ne font point ma vertu.  
Égèsipte en ces lieux se fait long temps attendre...



*S C E N E I I.*

ERIXENE, ISMENE, EGESIPPE.

EGESIPPE.

**M**Adame, pardonnez, j'ai dû plutôt m'y rendre ;

Mais un ordre pressant, que je n'attendois pas,  
Malgré moi, loin de vous, avoit porté mes pas..  
C'en est fait, le tyran échappe à notre haine.

Hâtons notre vengeance, ou la fuite est certaine :  
 Ses vaisseaux sont tous prêts, & déjà sur les flots  
 Remontent à l'envi soldats & matelots.

Un gros de nos amis près d'ici te rassemble:  
Tandis que dans ces lieux tout gémit & tout  
tremble,

On peut dans ce désordre échapper du Palais :  
Venez au peuple enfin vous montrer de plus près...  
Mais le tyran paroît : évitez sa présence.

**Je vais dès ce moment servir votre vengeance.**

---

S C E N E I I I.

IDOMENE'E, EGESIPPE.

IDOMENE'E.

**M**Es vaisseaux font-ils prêts?

EGESIPPE.

Oui, Seigneur : mais les eaux,

D'un naufrage assuré menacent vos vaisseaux...

La mer gronde, & ses flots font mugir le rivage.

L'air s'enflamme & ses feux n'annoncent que  
l'orage.

De qui doit s'embarquer, je déplore le sort.

Seroit-ce vous, Seigneur?

IDOMENE'E.

Qu'on m'aille attendre au port.

---

S C E N E I V.

IDOMENE'E.

**A**insi donc tout menace une innocente vie.  
O mon fils ! faudra-t-il qu'elle te soit ravie ?

A des Dieux sans pitié ne te puis-je arracher ?  
Quel asyle contre eux désormais te chercher ?

Que n'ai-je point tenté ! Je t'offre ma couronne ;  
Un départ rigoureux par moi-même s'ordonne :

Je crois t'avoir sauvé, quand j'y puis consentir ;





Vous tait des maux qu'il craint de vous voir partager.

Il en est cependant dont il faut vous instruire.

Ces vaisseaux... ces apprêts... Ciel ! que lui vais-je dire !

Ah ! mon fils... Non, mon cœur n'y sçauroit consentir.

IDAMANTE.

Dieux ! que vous m'allarmez !...

IDOMENÉE.

Mon fils, il faut partir.

IDAMANTE.

Qui doit partir ?

IDOMENÉE.

Vous.

IDAMANTE.

Moi, Ciel ! qu'entends-je ?

IDOMENÉE.

Vous même.

Il falloit accepter l'offre du diadème.

Fuyez, mon fils, fuyez un Ciel trop rigoureux,

Un rivage perfide, un pere malheureux.

IDAMANTE.

Ciel ! qui m'a préparé cette horrible disgrâce ?

La mort même entre nous ne peut mettre un espace.

N'accablez point mon cœur d'un pareil désespoir.

Je goûte à peine, hélas ! le bien de vous revoir.

Pourquoi regner ? pourquoi faut-il que je vous quitte ?

Quel est donc le projet que votre ame médite ?

IDOMENÉE.

Voyez par quels périls vos jours sont menacés.

Fuyez, n'insistez plus: je crains, c'en est assez.  
 Jugez par mon amour de ce que je dois craindre,  
 Puisqu'à nous séparer, ce soin m'a pu contraindre;  
 Jugez de mes frayeurs... Ah! loin de ces climats,  
 Allez chercher des Dieux qui ne se vengent pas.

I D A M A N T E.

Eh! que pourroit m'offrir une terre étrangère,  
 Que des Dieux ennemis, si je ne vois mon pere!  
 Vos Dieux seront les miens, laissez-moi près de  
 vous,

De ces Dieux irrités partager le courroux.

I D O M E N É E.

Ah! fuyez-moi... Fuyez le Ciel qui m'environne;  
 Fuyez, mon fils, fuyez... puisqu'enfin je l'ordonne,  
 Et sans vous informer du secret de mes pleurs,  
 Fuyez, ou redoutez le comble des horreurs.  
 Avec vous à Samos conduisez Erixène...

I D A M A N T E.

Seigneur...

I D O M E N É E.

Ce ne doit plus être un objet de haine:  
 Des crimes de son pere immolé par nos loix,  
 La fille n'a point dû porter l'injuste poids.  
 Adieu. Peut-être un jour le destin moins sévère  
 Vous permettra, mon fils, de revoir votre pere.  
 Dérobez cependant à des Dieux ennemis  
 Une Princesse aimable, un si généreux fils...

I D A M A N T E.

Erixène! Eh! pourquoi compagne de ma fuite?  
 Expliquez... Mais je vois que votre ame est  
 instruite.

Erixène, Seigneur, m'est un présent bien doux;

Mais tout cède à l'horreur de m'éloigner de vous.  
 A ce triste départ quel astre pourroit luire ?  
 Voyez le désespoir où vous m'allez réduire.  
 Envain sur cet exil vous croyez me tenter :  
 Plus vous m'offrez , Seigneur , moins je puis vous  
 quitter.

Je vous dois trop , hélas ! . . . Quelle tendresse ex-  
 trême !

M'offrir en même jour , & sceptre , & ce que j'aime !  
 Non . . .

I D O M E N E' E.

Ce que vous aimez . . .

I D A M A N T E.

Ah ! pardonnez , Seigneur :

Je le vois , vous sçavez les secrets de mon cœur.  
 Pardonnez : j'en ai fait un coupable mystère.

Non , que pour vous tromper je voulusse m'en  
 taire :

Mais d'un feu qu'en mon sein j'avois cru renfermer,  
 Hé ! qui , Seigneur , encor a pu vous informer ?  
 Ah ! quoiqu'il soit trop vrai que j'adore Erixène...

I D O M E N E' E.

Poursuivez , Dieux cruels ! ajoutez à ma peine.

Me voilà parvenu par tant de maux divers ,

A pouvoir défier le Ciel & les Enfers.

Je ne redoute plus votre courroux funeste ,

Impitoyables Dieux ! ce coup en est le reste.

Sur mon peuple à présent signalez vos fureurs ,

Et si ce n'est assez , versez-les dans nos cœurs ;

Voyez nous tous les deux saisis de votre rage ,

Egorgés l'un par l'autre , achever votre ouvrage.

Par de nouveaux dangers arrachez-moi des vœux.

Me ferez-vous jamais un sort plus malheureux ?

I D A M A N T E.

Où s'égare , Seigneur , votre ame furieuse ?

Erixène cessoit de vous être odieuse ,

Disiez-vous ; & pour elle un reste de pitié

Sembloit vous dépouiller de toute inimitié.

Haïriez-vous toujours cet objet adorable ?

I D O M E N É E.

Si je le haïssois , seriez-vous si coupable ?

Oh ! de tous les malheurs , malheur le plus fatal !

I D A M A N T E.

Seigneur ...

I D O M E N É E.

Ah ! fils ingrat , vous êtes mon rival.

I D A M A N T E.

O Ciel !

I D O M E N É E.

De quelle main , par le trait qui me blesse ,

Réserviez-vous , cruel ! ce prix à ma tendresse !

Je ne verrai donc plus dans mes tristes Etats ,

Que des Dieux ennemis & des hommes Ingrats !

Quoi , toujours du destin la barbare injustice ,

De tout ce qui m'est cher , fera donc mon supplice !

Imprudent que j'étois ! & j'allois couronner

Ce fils qu'à ma fureur je dois abandonner !

Mais c'en est fait , l'amour de mon devoir décide.

I D A M A N T E.

Mon pere ...

I D O M E N É E.

O nom trop doux pour un fils si perfide !

## I D A M A N T E.

N'accablez point, Seigneur, un fils infortuné,  
A des maux infinis par l'Amour condamné.  
Puisqu'enfin votre cœur s'en est laissé surprendre ;  
Jugez si d'Erixène on pouvoit se défendre.  
Hélas ! je ne craignois, adorant ses appas,  
Que d'aimer un objet qui ne vous plairoit pas ;  
Et mon cœur, trop épris d'une odieuse chaîne,  
Oublioit son devoir dans les yeux d'Erixène.  
Mais si l'aimer, Seigneur, est un si grand forfait,  
L'amour me punit bien par les maux qu'il me fait.

## I D O M E N E' E.

Voilà l'unique fruit qu'il en falloit attendre.  
D'un amour criminel, qu'osiez vous donc prétendre ?

Et quel étoit l'espoir de vos coupables feux,  
Quand chaque jour le crime augmentoit avec eux ?  
Qu'Erixène à mes yeux fut odieuse ou chère,  
Vos feux également offensoient votre pere.  
Je veux bien cependant, juge moins rigoureux,  
Vous en accorder, Prince, un pardon généreux :  
Mais pourvu que votre ame, à mes desirs soumise,  
Renonce à tout l'amour dont je la vois éprise.

## I D A M A N T E.

Ah ! quand même mon cœur oseroit le vouloir ;  
Aimer ou n'aimer pas est-il en mon pouvoir ?  
Je combattrois envain une ardeur téméraire ;  
L'Amour m'en a rendu le crime nécessaire.  
Malgré moi de ce feu je vis mon cœur atteint ;  
Peut-être malgré moi je l'y verrois éteint.  
Mais ce cœur à l'amour que je n'ai pu soustraire,  
Dans le rival du moins aime toujours un pere.

Par un nom si sacré tout autre suspendu...

I D O M E N É E.

Dans le nom de rival, tout nom est confondu.  
 Vous n'êtes plus mon fils ; ou, peu digne de l'être,  
 Je vois que tout mon sang n'en a formé qu'un  
 traître.

I D A M A N T E.

Où fuirai-je, grands Dieux ! de quels noms ennemis  
 Accablez-vous, Seigneur, votre malheureux fils !  
 Ah ! quels noms odieux me faites-vous entendre !  
 Quelle horreur pour un fils respectueux & tendre !  
 Songez-vous que ce fils est encor devant vous ?  
 Ce fils long-temps l'objet de sentimens plus doux.  
 Brûlant d'un feu cruel que je ne puis éteindre,  
 Vous me devez, Seigneur, moins haïr que me  
 plaindre ;

Et si ma flamme enfin est un crime si noir,  
 Vous êtes bien vengé par mon seul désespoir.  
 Cessez de m'envier une importune flamme :  
 Odieux à l'objet qui sçut charmer mon ame,  
 Abhorré d'un rival que j'aimerai toujours :  
 Seigneur, voilà le fruit de mes tristes amours.  
 Mais puisque de ce feu, qui tous deux nous anime,  
 Sur mon cœur trop épris, est tombé tout le crime,  
 Je sçaurai m'en punir ; & je sens que ce cœur  
 Vous craint déjà bien moins que sa propre fureur.  
 Déformais tout en proie au transport qui me guide,  
 Je vous délivrerai de ce fils si perfide.  
 Si mon coupable cœur vous trahit malgré moi,  
 Mon bras plus innocent sçaura venger mon Roi.  
 Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'il sert votre ven-  
 geance :

Et

Et je vais en punir ce cœur qui vous offense.

(*Il tire son épée.*)

Soyez donc satisfait...

IDOMENE'E, l'arrêtant.

Arrêtez, furieux...

IDAMANTE.

Laissez couler le sang d'un rival odieux.

IDOMENE'E.

Mon fils...

IDAMANTE.

D'un nom si cher m'honorez-vous encore?

Laissez-moi me punir d'un feu qui me dévore.

IDOMENE'E.

Ma vertu jusques-là ne sçauroit se trahir...

Va, fils infortuné... Je ne te puis haïr...

IDAMANTE.

Ah! Seigneur...

IDOMENE'E.

Laissez-moi, fuyez ma triste vue:

Ne renouvelons plus un discours qui me tue.

\* ————— \*

S C E N E VI.

IDOMENE'E *seul.*

**I**

Nexorables Dieux, vous voilà satisfaits!

Pour un nouveau courroux vous reste-t-il des traits?

Finis tes tristes jours, pere, amant déplorable...

Vengeons-nous bien plutôt, si mon fils est coupable:

*Tem. V.*

D

Que sçai-je , si l'ingrat ne s'est point fait aimer ?  
 Sans doute, puisqu'il aime il aura sçu charmer.  
 Il triomphe en secret de mon amour funeste.  
 Il est aimé, je suis le seul que l'on déteste.  
 Tout mon courroux renaît de ce seul souvenir.  
 Livrons l'ingrat aux Dieux. Qui me peut retenir?  
 Coule sur nos Autels tout le sang d'Idamante...  
 Coule plutôt le tien...



## S C E N E V I I.

I D O M E N É E, S O P H R O N Y M E.

I D O M E N É E.



Uel objet se présente?

Ah! c'est toi! quel malheur au mien peut être égal?  
 Sophronyme; mon fils...

S O P H R O N Y M E.

Seigneur!

I D O M E N É E.

Est mon rival.

S O P H R O N Y M E.

Il est temps pour jamais d'oublier l'inhumaine.  
 Ignorez-vous, Seigneur, le crime d'Erixène.  
 Celui de Méridon ici renouvelé,  
 L'arrêt des Dieux, enfin, au Peuple est révélé.  
 Par Egésippe instruit...

I D O M E N É E.

Ciel! que viens-tu m'apprendre?



Du Port, où par votre ordre il m'a fallu descendre,

Je revenois, Seigneur : un grand Peuple assemblé  
M'attire par ses cris, par un bruit redoublé.

Par le sens de l'Oracle Erixène trompée,  
Du soin de se venger toujours plus occupée,  
De l'intérêt des Dieux prétextant son courroux,

Tâchoit de soulever vos Sujets contre vous :

De tout par Egéssippe encor plus mal instruite,

A vos Sujets tremblans révéloit votre fuite,

Leur disoit que le Ciel, pour unique secours,

Attachoit leur salut à la fin de vos jours...

Pour eux, par leurs regrets, du grand Idoménée,

Contens de déplorer la triste destinée,

Ils sembloient seuls frappés par l'arrêt du destin :

Egéssippe a voulu les exciter en vain.

Pour moi, qui frémissais de tant de perfidie,

Je le poursuis, l'atteins, & le laisse sans vie,

Désabuse le peuple ; & content désormais,

J'ai ramené, Seigneur, la Princesse au Palais.

IDOMÉNÉE.

Sujets infortunés, qu'en mon cœur je déplore,

Au milieu de vos maux me plaignez-vous encore?

Ce qui m'aime, à sa perte est par moi seul livré,

Et tout ce qui m'est cher contre moi conjuré.

Cruel à notre tour, qu'Idamante périsse,

De celui d'Erixène augmentons son supplice.

Faisons leur du trépas un barbare lien ;

Dans leur sang confondu mêlons encor le mien..

Vains transports qu'a formés ma fureur passagère!

Hélas! qui fut jamais plus Amant & plus Père!...

Mes peuples cependant par moi seul accablés. . .

SOPHRONYME.

Ah ! Seigneur , leurs tourmens sont encor redoublés.

Depuis que le destin a fait des misérables ;  
On n'éprouva jamais des maux plus redoutables.  
Je frémis des horreurs où ce peuple est réduit.  
Un gouffre sous Ida s'est ouvert cette nuit :  
Ce roc , qui jusqu'aux Cieux sembloit porter sa  
cime ,

Au lieu qu'il occupoit n'a laissé qu'un abyme ;  
Et de ce roc entier à nos yeux disparu ,  
Loin d'en être comblé , ce gouffre s'est accru.  
Nous touchons tous vivans à la rive infernale.  
De ce gouffre profond un noir venin s'exhale ;  
Et vos sujets , frappés par des feux dévorans ,  
Tombent de toutes parts déjà morts ou mourans ;  
Aux seuls infortunés le trépas se refuse . . .

I D O M E N É E.

Et c'est de tant d'horreurs , les Dieux seuls qu'on  
accuse !

Mais quoi , toujours les Dieux ! Et qui d'eux ou de  
moi ,

Négligeant sa promesse , a donc manqué de foi ?  
Malheureux ! tes sermens , qu'a suivi le parjure ,  
Ont soulevé les Dieux & toute la nature.  
Pour sauver un ingrat , tes soins pernicieux ,  
Trop long-temps sur ton peuple ont exercé les  
Dieux.

A tes Sujets enfin , cesses d'être contraire.  
Eh ! que leur sert un Roi , s'il ne leur sert de Pere !  
Leur salut désormais est ta suprême loi :

Et le sang de son peuple est le vrai sang du Roi ...  
Depuis quand tes Sujets t'éprouvent-ils si tendre ?  
Depuis quand ce devoir ? ... L'amour vient te  
l'apprendre.

Voilà de ces grands soins le retour trop fatal.  
Tu n'es Roi que depuis qu'un fils est ton rival.  
Contre lui l'amour seul arme tes mains impies.  
Voilà le Dieu, barbare ! à qui tu sacrifies.  
Etuouffons tout l'amour dont mon cœur est épris ;  
N'y laissons plus regner que la gloire & mon fils ;  
Sur les mêmes vaisseaux préparés pour la fuite,  
Qu'Erixéne à Samos aujourd'hui soit conduite.  
Allons ... & que mon cœur délivré de ses feux,  
Commence par l'amour à triompher des Dieux.

A C T E I V.

SCENE PREMIERE.

ERIXENE, ISMENE.

ERIXENE.

**E**Nvain tu veux calmer le transport qui  
m'agite.

Foible raisonnement dont ma douleur s'irrite !  
Laisse-moi, porte ailleurs tes funestes avis :  
Il m'en a trop coûté pour les avoir suivis.  
Vois ce qu'à tes conseils aujourd'hui trop soumise,  
Je viens de recueillir d'une vaine entreprise.

Vois ce que ta fureur & la mienne ont produit ?  
 Mon départ & ma honte en feront tout le fruit.  
 Je ne reverrai plus ce Prince que j'adore ;  
 Et pour comble d'horreur mon amour croît en-  
 core.

En armant contre lui mon devoir inhumain ,  
 Cruelle ! tu m'as mis un poignard dans le sein.  
 Cher Prince , pardonnez . . .

I S M E N E.

Je le vois qui s'avance.

De vos transports au moins cachez la violence.

E R I X E N E.

Eh ! comment les cacher ! je sçai que je le dois ;  
 Mais le puis-je , & le voir pour la dernière fois ?  
 Fuyons-le cependant , sa présence m'étonne.

\* ————— \*

## S C E N E I I.

IDAMANTE, ERIXÈNE, ISMENE.

I D A M A N T E.

Où fuyez-vous , Madame ?

E R I X E N E.

Où mon devoir l'ordonne.

I D A M A N T E.

Du moins à la pitié laissez-vous émuvoir.  
 Vous ne l'avez que trop signalé , ce devoir ;  
 Avec tant de courroux , hélas ! qu'a-t-il à craindre ?  
 Vous ne m'entendrez plus soupirer ni me plain-  
 dre.

Vous pâtez , je vous aime , & vous me haïssez.  
 Mes malheurs dans ces maux semblent être tracés;  
 Cependant ce départ , mon amour , votre haine ,  
 Ne font pas aujourd'hui ma plus cruelle peine.  
 C'étoit peu que votre âme , insensible à mes  
 vœux ,

Eut de tout son courroux payé mes tendres feux:  
 Ce malheureux amour que votre cœur abhorre ,  
 Malgré tous vos mépris , que je chéris encore ;  
 Cet amour , qui , malgré votre injuste rigueur ,  
 N'a jamais plus regné dans le fond de mon cœur ;  
 Cet amour qui faisoit le bonheur de ma vie ,  
 Il faut à mon devoir que je le sacrifie.  
 Non que mon triste cœur , par ce cruel effort ,  
 Renonce à vous aimer ; mais je cours à la mort.  
 Heureux , si mon trépas , devenu légitime ,  
 Dès pleurs que j'ai causés peut effacer le crime ;  
 Mais si c'en étoit un d'adorer vos beaux yeux ,  
 Je ne suis pas le seul criminel en ces lieux.  
 Ce qu'envain Mérion attendoit de ses armes ,  
 Vous seule en un moment l'avez pu par vos char-  
 mes.

Tout vous livre à l'envi cet Empire fatal.  
 Regnez , vous le pouvez... Mon Pere est mon  
 rival.

E R I X E N E.

Je connois les transports & de l'un & de l'autre ,  
 Et je sçai jusqu'où va son audace & la vôtre.  
 Son téméraire amour n'a que trop éclaté.

I D A M A N T E.

Sans vous en offenser , vous l'avez écouté !  
 Je ne m'étonne plus du malheur qui m'accable ;

Ni que vos yeux cruels me trouvent si coupable.  
Votre cœur, à son tour épris pour un Héros,  
N'a pas toujours haï tout le sang de Minos.  
Pour mon Pere en secret vous brûlez, inhumaine,  
Et moi seul en ces lieux j'exerçois votre haine.  
Quoi, vous m'abandonnez à mes soupçons ja-  
loux ?

Suis je le malheureux ? Madame, l'aimez-vous ?

ERIXENE.

Moi, je pourrois l'aimer ! & dans le fond de l'ame  
J'aurois sacrifié mon devoir à sa flamme !

Dieux ! qu'est-ce que j'entends ! Seigneur, osez-  
vous bien

Reprocher à mon cœur l'égarement du sien !

Après ce qu'a produit sa cruauté funeste,  
Qui, moi ! j'approuverois des feux que je déteste !  
Un amour, par le sang, par mes pleurs con-  
damné,

Et devenu forfait dès l'instant qu'il est né !

Ouvrez vos yeux, cruel ! & voyez quel spectacle  
A mis à son amour un invincible obstacle.

Son crime dans ces lieux est par-tout retracé ;

Le sang qui les a teints n'en est point effacé.

Là, mon Pere sanglant vint s'offrir à ma vue,

Et tomber dans les bras de sa Fille éperdue :

Vos yeux, comme les miens, l'ont vu sacrifier :

Faut-il d'autres témoins pour me justifier ?

Tout ce que j'ai tenté pour m'immoler sa tête,

L'oracle révélé, mon départ qui s'apprête,

Ma fierté, ma vertu, cent outrages récents,

Voilà pour mon devoir des titres suffisans.

Ne croyez pas, Seigneur, que mon cœur les ou-  
blié...

Mais, que dis-je?... & d'où vient que je me justifie ?

Gardez tous vos soupçons, bien loin de les bannir,  
Je dois aider moi-même à les entretenir.

I D A M A N T E.

Eh bien ! pour m'en punir, désormais moins sé-  
vere,

Regardez sans courroux la flamme de mon père :

Il vous aime, Madame, il est digne de vous.

Si j'ai fait éclater des sentimens jaloux,

Pardonnez au transport de mon ame éperdue :

Je ne connoissois point le poison qui me tue.

Mais quel que soit l'amour dont je brûle aujourd'  
hui,

Ma vertu contre vous deviendra mon appui.

Je verrai sans regret parer du diadème

Un front que mon amour ne peut orner lui-  
même.

Remontez dès ce jour au rang de vos Ayeux,

Votre vertu, Madame, apaisera les Dieux.

Que ne pourra sur eux une Reine si belle !

Pour moi, jusqu'à la mort toujours tendre &  
fidele,

J'irai sans murmurer loin de lui, loin de vous,

Sacrifier au Roi mon bonheur le plus doux...

Mais on vient... C'est lui même... Il vous cher-  
che, Madame.

Dieux ! quel trouble cruel s'élève dans mon ame !

Vous ne partirez point, puisqu'il veut vous revoir.

Vous regnerez ; ô Ciel ! quel est mon désespoir !





## S C È N E V I I.

IDOMENE'E, ERIXENE, SOPHRONYME,  
ISMENE.

ERIXENE.

**V**ous triomphez, Seigneur ; ma vengeance  
échouée,  
Par le fort ennemi se voit désavouée :  
Ainsi ne forcez plus des yeux baignés de pleurs  
A revoir de mes maux les barbares auteurs.  
D'un sang qu'il faut venger, par-tout environnée,  
Et pour toute vengeance aux pleurs abandonnée,  
Pour apaiser la voix de ce sang qui gémit,  
Je n'entends que soupirs dont ma vertu frémit.  
Hâtez, par mon départ, la fin de ma misère ;  
Laissez-moi loin de vous aller pleurer mon Père.  
Permettez . . .

IDOMENE'E.

Vous pouvez, libre dans mes Etats,  
Au gré de vos souhaits déterminer vos pas.  
Mes ordres sont donnés, & la mer apaisée  
Offre de toutes parts une retraite aisée ;  
Mes vaisseaux sont tous prêts . . . Si la fin de mes  
jours,  
De vos pleurs cependant peut arrêter le cours,  
Madame, demeurez . . . Ma tête condamnée,  
Du funeste bandeau va tomber couronnée.  
Je vais pour contenter vous & les Immortels . . .

ERIXENE.

Je vais donc de ce pas vous attendre aux Autels.



S C E N E I V.

IDOMENÉE, SOPHRONYME.

SOPHRONYME.

**Q**uel orgueil ! mais quel est ce dessein qui m'étonne ?

Par vos ordres exprès, quand son départ s'ordonne ;  
Pourquoi l'arrêtez-vous sur l'espoir d'un trépas ?...

IDOMENÉE.

Pourquoi le lui cacher & ne l'en flatter pas ?  
Puisque je vais mourir.

SOPHRONYME.

Vous, mourir ? Dieux ! qu'entends-je ?

IDOMENÉE.

Pour t'étonner si fort, qu'a ce dessein d'étrange ?  
Plut au fort que mes mains eussent moins différé  
A rendre au Ciel un sang dont il est altéré.

Pour conserver celui que sa rigueur demande ,  
C'est le mien aujourd'hui qu'il faut que je répande.

SOPHRONYME.

Que dites-vous, Seigneur ? quel affreux désespoir !

IDOMENÉE.

D'un nom plus glorieux honoré mon devoir,  
Quand j'aurai vu mon fils, je cours y satisfaire.  
Je n'attends plus de vous qu'une paix sanguinaire ;  
Dieux justes ! cependant d'un peuple infortuné  
Détournez le courroux qui m'étoit destiné ;  
Cessez à mes Sujets de déclarer la guerre,

Et jusqu'à mon trépas suspendez le tonnerre.  
 Tout mon sang va couler.

SOPHRONYME.

D'un si cruel transport

Qu'espérez-vous ?

I D O M E N É E.

Du moins la douceur de la mort.

Je n'obéirai point. Le Ciel impitoyable  
 M'offre en vain en ces lieux un spectacle effroyable.  
 Les mortels peuvent-ils vous offenser assez  
 Pour s'attirer les maux dont vous les punissez ?  
 Dieux puissans ! qu'ai-je vu ? quel funeste ravage ?  
 J'ai cru me retrouver dans le même carnage  
 Où mon bras se plongeait sur les bords Phrygiens,  
 Pour venger Ménélas des malheureux Troyens.  
 Les maux des miens, hélas ! sont-ils moins mon  
 ouvrage ?

Une seconde Troye a signalé ma rage.  
 J'ai reçu ces Sujets si tendres pour leur Roi,  
 Pâles & languissans se traîner après moi.  
 Tu les a vus tous prêts de perdre la lumière,  
 S'empressez pour revoir l'auteur de leur misère.  
 Non, j'ai le cœur encor tout percé de leurs cris.  
 J'ai cru dans chacun d'eux voir expirer mon fils ;  
 De leur salut enfin cruel dépositaire,  
 Essayons si ma mort leur sera salutaire.  
 Meurs du moins, Roi sans foi, pour ne plus résister  
 A ces Dieux que ta main ne veut pas contenter.

SOPHRONYME.

Dans un si grand projet votre vertu s'égare :  
 A des crimes nouveaux votre ame se prépare.  
 Vous mourrez moins, Seigneur, pour contenter  
 les Dieux,

Que pour vous dérober au devoir de vos vœux.  
Voulez-vous, ajoutant le mépris à l'offense,  
Porter jusqu'aux Autels la désobéissance ?  
Vous vous offrez envain pour fléchir sa rigueur,  
Le Ciel veut moins de nous l'offrande que le cœur.  
Qu'espérez-vous, Seigneur ? que prétendez-vous  
faire ?

Aux Dieux, à vous, à nous, de plus en plus con-  
traire,

Voulez-vous, n'écoutant qu'un transport furieux,  
Faire couler sans fruit un sang si précieux ?  
Eh qui de nous, hélas ! témoin du sacrifice,  
Voudra de votre mort rendre sa main complice ?  
Qui, prêt à se baigner dans le sang de son Roi,  
Voudroit charger sa main de cet horrible emploi ?  
Qui de nous contre lui n'armeroit pas la hienne ?

IDOMENÉE.

Je le sçais, & n'attend ce coup que de la mienne.

SOPHRONYME.

Eh bien ! avant ce coup, de cette même main  
Plongez-moi donc, Seigneur, un poignard dans le  
sein ;

Dût retomber sur moi le transport qui vous guide,  
Je ne souffrirai point cet affreux parricide.  
Nulle crainte en ce jour ne sçauroit m'émouvoir,  
Lorsqu'il faut tout sauver de votre désespoir.  
Je ne vous connois plus : le grand Idoménée  
Laisse à tous les transports son ame abandonnée ;  
Ce Héros, rebuté d'avoir tant combattu,  
A donc mis de lui-même un terme à sa vertu ?  
Jetez sur vos sujets un regard moins sévère,  
Ils vous ont appelé du sacré nom de père.

De cet auguste nom dédaignant tous les nœuds ;  
Avez-vous condamné vos sujets malheureux ?  
Abandonnerez-vous ce peuple déplorable ,  
Que votre mort va rendre encor plus misérable ?  
Que lui destinez-vous , par ce cruel trépas ,  
Qu'un coup de désespoir qui ne le sauve pas ?

## I D O M E N É E.

Tu juges mal des Dieux : leur courroux équitable  
S'apaisera bientôt par la mort du coupable.  
Je vais enfin pour prix de ce qu'ils ont sauvé ,  
Rendre à ces mêmes Dieux ce qu'ils ont conservé.  
Mon cœur purifié par le feu des victimes ,  
Mettra fin à vos maux , mettant fin à mes crimes.  
Je sens même déjà dans ce cœur s'allumer  
L'ardeur du feu sacré qui le doit consumer.  
Chaque pas , chaque instant qui retarde mon zèle ,  
Plonge tous mes Sujets dans la nuit éternelle.  
Ne m'oppose donc plus d'inutiles discours ;  
Facilite plutôt le trépas où je cours :  
Veux-tu , par les efforts que ton amitié tente ,  
Conduire le couteau dans le sein d'Idamante.  
Si je pouvois , hélas ! l'immoler en ce jour ,  
Je croirois l'immoler moins aux Dieux qu'à  
l'amour.

Qu'il regne , que sa tête aujourd'hui couronnée  
Redonne à Sophronyme un autre Idoménée.  
Que mon fils , à son tour assuré sur ta foi ,  
Retrouve dans tes soins tout ce qu'il perd en moi.  
Que par toi tous ses pas tournés vers la sagesse ,  
D'un torrent de flatteurs écartent sa jeunesse.  
Accoutume son cœur à suivre l'équité ;  
Conserve-lui sur-tout cette sincérité

Rare dans tes pareils, aux Rois si nécessaire;  
Sois enfin à ce fils ce que tu fus au pere.  
Surmonte ta douleur en ce dernier moment,  
Et reçois mes adieux dans cet embrassement.

SOPHRONYME, *à genoux.*

Non, vous ne mourrez point; votre cœur inflexible  
Nourrit en vain l'espoir d'un projet si terrible.  
Immolez-moi, Seigneur, ou craignez...

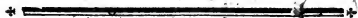
IDOMENE'E.

*Leve-toi.*

Quoique prêt à mourir je suis toujours ton Roi.  
Je veux être obéi, cesse de me contraindre.  
Parmi tant de malheurs est-ce moi qu'il faut  
plaindre?

Vois quels sont les tourmens qui déchirent mon  
cœur,

Et par pitié du moins laisse-moi ma fureur.  
Je vois mon fils, Sur-tout que ta bouche fidelle  
De mes tristes projets lui cache la nouvelle.  
Je n'en mourrois pas moins; & tes soins dangereux  
Rendroient sans me sauver mon destin plus affreux.



S C E N E V.

IDOMENE'E, IDAMANTE, SOPHRONYME.

IDOMENE'E.

**I**damante, approchez: votre Roi vous fait  
grace.

Venez, mon fils, venez: qu'un pere vous embrasse.

Ne craignez plus mes feux: par un juste retour  
 Je vous rends tout ce cœur que partageoit l'amour.  
 Oui, de ce même cœur qui s'en laissa surprendre,  
 Ce qu'il vous en ravit, je vous le rend plus tendre.  
 Oublions mes transports: mon fils, embrassez-moi.

I D A M A N T E.

Par quel heureux destin retrouvé-je mon Roi ?  
 Quel Dieu, dans votre sein étouffant la colere,  
 Me r'ouvre encor les bras d'un si généreux pere ?  
 Que cet embrassement pour un fils a d'appas !  
 Je le désirerois trop pour ne l'obtenir pas.  
 Idamante, accablé des rigueurs d'Erixène,  
 N'en a point fait ; Seigneur, sa plus cruelle peine.  
 Hélas ! quel bruit affreux a passé jusqu'à moi !  
 Vous m'en voyez tremblant & d'horreur & d'ef-  
 froi.

I D O M E N É E.

Prince, de votre cœur que l'effroi se dissipe :  
 Ce n'est qu'un bruit semé par le traître Egésippe.  
 Quoi qu'il en soit, je vais pour m'en éclaircir  
 mieux,  
 Aux pieds de leurs Autels interroger les Dieux.  
 Heureux ! si pour sçavoir leur volonté suprême,  
 Je les eusse plutôt consultés par moi-même.

I D A M A N T E.

Permettez-moi, Seigneur, d'accompagner vos  
 pas.

I D O M E N É E.

Non, mon fils, où je vais vous ne me suivrez pas.  
 D'un mystere, où des miens l'unique espoir se  
 fonde,  
 Je veux seul aujourd'hui percer la nuit profonde.  
 Vous

Vous apprendrez bientôt quel sang à dû couler.  
Jusques-là votre cœur ne doit point se troubler.  
Rejetez loin de vous une frayeur trop vaine.  
J'appaiserai les Dieux... Fléchissez Erixène...  
Adieu...

IDAMANTE.

Permettez-moi...

IDOMENÉE.

Mon fils... je vous l'ai dit...

Je vais seul aux Autels, & ce mot vous suffit.

+

S C E N E VI.

IDAMANTE, SOPHRONYME.

IDAMANTE.

**E**Nfin à mes desirs on ne met plus d'obstacle:  
Mais, que vois-je? grands Dieux! quel funeste  
spectacle!

Qui fait couler ces pleurs qui me glacent d'effroi!  
Sophronyme, parlez...

SOPHRONYME.

Qu'exigez-vous de moi?

O déplorable sang! famille infortunée!

Fils trop digne des pleurs du grand Idomenée!

IDAMANTE.

A mon cœur éperdu quel soupçon vient s'offrir?  
Parlez, où va le Roi?

SOPHRONYME.

Seigneur, il va mourir.

Tom. V.

E

Ah, Ciel!

SOPHRONYME.

A sa fureur mettez un prompt obstacle;

Eh ! ce n'est pas son sang que demande l'Oracle.

IDAMANTE.

Quoi ! ce n'est pas son sang ! qu'entends-je ? quelle horreur !

C'est donc le mien ?

SOPHRONYME.

Hélas ! j'en ai trop dit , Seigneur.

## A C T E V.

## SCENE PREMIERE.

IDAMANTE, POLYCLETE.

IDAMANTE.

Q U'ai-je entendu ? grands Dieux ! quel horrible mystère

M'avoit long-tems voilé l'amitié de mon pere !

A la fin , sans nuage il éclate à mes yeux ,

Ce sacrilege vœu , ce mystère odieux.

Vous, Peuples, qui craignez d'immoler la victime,

Dont le sang doit fléchir le Ciel qui vous opprime :

Peuples, cessez de plaindre un choix si glorieux,

Il est beau de mourir pour apaiser les Dieux.

(à Polyclete.)

Seche ces pleurs honteux où ta douleur te livre :



Que servent tes regrets ? que te sert de me suivre ?  
 Dissipe tes soupçons, ne crains rien, laisse-moi,  
 Je te l'ordonne enfin, va retrouver le Roi.  
 Hélas ! quoique sa main par mes soins défarmée,  
 Ne laisse aucune crainte à mon ame allarmée :  
 Quoique par-tout sa garde accompagne ses pas,  
 Cependant, s'il se peut, ne l'abandonne pas.  
 Je voudrois avec toi le rejoindre moi même ;  
 Mais je crains les transports de sa douleur extrême.  
 Je me sens pénétré de ses tendres regrets,  
 Et ne puis, sans mourir, voir ces tristes objets.

S C E N E I I.

IDAMANTE *seul.*

**E**Nfin, loin des témoins dont l'aspect m'im-  
 portune,  
 Je puis en liberté plaindre mon infortune :  
 Et mon cœur déchiré des plus cruels tourmens,  
 Peut donc jouir en paix de ses derniers momens.  
 Ciel ! quel est mon malheur ! quelle rigueur ex-  
 trême !  
 Quel sort, pour ennemis m'offre tout ce que j'aime !  
 Je trouve en même jour conjuré contre moi,  
 Les implacables Dieux, ma Princesse & mon Roi.  
 Pardonnez, Dieux puissans ! si je vous fais attendre.  
 Je le retiendrai peu ce sang qu'on va répandre.  
 Mon cœur, de son destin n'est que trop éclairci :  
 Est-ce pour mes forfaits que vous tonnez ainsi ?  
 Dieux cruels ! que dis-tu, misérable victime !

Né d'un sang criminel, te manque-t-il un crime ?  
Qu'avoient fait plus que toi ces peuples malheureux

Que le Ciel a couvert des maux les plus affreux ?  
Va, termine aux Autels une innocente vie,  
Sans accuser les Dieux de te l'avoir ravie ;  
Et songe, en te flattant de leur choix rigoureux,  
Que le sang le plus pur est le plus digne d'eux.  
Pourrois-tu regretter, objet de tant de haine,  
Quelques jours échappés aux rigueurs d'Erixène ?  
A qui peut éprouver un sort comme le mien,  
La mort est-elle un mal, la vie est-elle un bien ?  
Hélas ! si je me plains, & si mon cœur murmure,  
Mes plaintes ne font point l'effet de la nature.  
Je crains bien moins le coup qui m'ôtera le jour,  
Que le coup qui me doit priver de mon amour.  
Allons, c'est trop tarder ... D'où vient que je  
frissonne ?

Est-ce qu'en ce moment ma vertu m'abandonne ?  
Hélas ! il en est temps, courons où je le dois,  
Je n'attends que la mort, & l'on n'attend que  
moi.

Assez sur ce projet mon ame combattue  
A cédé ... Quel objet vient s'offrir à ma vue ?  
Ah ! fuyons ... mon devoir parleroit vainement ;  
Si je pouvois encore ...



S C E N E I I I.

IDAMANTE, ERIXENE, ISMENE.

ERIXENE.

**A**Rrêtez un moment.

Vous me voyez , Seigneur , inquiète , éperdue :  
De mortelles frayeurs je me sens l'ame émue.  
De mon devoir toujours prête à subir la loi ,  
Je courois aux Autels peut-être malgré moi.  
J'allois voir immoler dans ma juste colere ,  
Le sang d'Idomenée aux manes de mon pere.  
Qu'ai je fait ! & de quoi se flattoit mon courroux !  
On dit que les effets n'en tombent que sur vous.  
De grace , éclaircissez mon trouble & mes allar-  
mes :

D'un peuple qui gémit , & les cris & les larmes ,  
Des pleurs qu'en ce moment je ne puis retenir ,  
Tout dans ce trouble affreux sert à m'entretenir.

IDAMANTE.

Il est vrai que le Ciel , juste , quoique sévere ,  
Semble enfin respecter la tête de mon pere.  
Sous le couteau mortel la mienne va tomber ;  
Et sous l'arrêt fatal je dois seul succomber.  
Madame , trop heureux si la mort que j'implore ,  
Appaise le courroux de tout ce que j'adore.  
Si je puis désarmer le Ciel & vos beaux yeux ,  
Je vais par un seul coup contenter tous mes Dieux ;

E 3

Seigneur, il est donc vrai qu'une promesse affreuse

Vous livre aux Dieux vengeurs! qu'ai-je fait, malheureuse!

J'ai révélé l'Oracle, & ma funeste erreur

A d'un arrêt barbare appuyé la fureur ;

Mais pouvois-je des Dieux pénétrer le mystère ;

Et croire vos vertus l'objet de leur colere?

Me défier, enfin, qu'avec eux de concert,

J'eusse pu me prêter à la main qui vous perd ?

Non, Seigneur, non, jamais votre here ennemie

N'auroit voulu poursuivre une si belle vie.

Moi, la poursuivre! hélas! les Dieux me sont témoins

Que mon cœur malheureux ne haït jamais moins.

I D A M A N T E.

Quel bonheur est le mien ! prêt de perdre la vie ,

Qu'il m'est doux de trouver Erixène attendrie!

E R I X E N E.

Oui, malgré mon devoir je ressens vos malheurs,

Et ne puis les causer sans y donner des pleurs.

Je ne puis sans frémir voir le coup qui s'apprête.

Je ne le verrai point tomber sur votre tête.

Je vais quitter des lieux si terribles pour moi :

Mais je n'y crains pour vous, ni les Dieux ni le Roi.

Non, je ne puis penser qu'avec tant d'innocence

On ne puisse du Ciel suspendre la vengeance.

I D A M A N T E.

Ah ! plutôt, s'il se peut, demeurez en ces lieux ,

Où je vais apaiser la colere des Dieux.

Madame, s'il est vrai qu'Erixène sensible  
Ait laissé défarmer son courroux inflexible;  
Au nom d'un tendre amour, conservez pour le  
Roi

Cette même pitié que vous marquez pour moi.  
Le coup cruel qui va trancher ma destinée,  
Tombera moins sur moi que sur Idomenée.  
Il n'a que trop souffert d'un devoir rigoureux.  
N'accablez plus, Madame, un Roi si malheu-  
reux.

Laissez-vous attendrir à ma juste prière ;  
J'ose enfin implorer vos bontés pour mon pere.

ERIXÈNE.

Ciel ! qu'est-ce que j'entends ! & que me dites-  
vous ?

Je sens à ce nom seul rallumer mon courroux.  
Lui, votre pere ! ô Ciel ! après son vœu funeste,  
Gardez de proposer des nœuds que je déteste.  
Que jusques-là mon cœur portât l'égarement !  
Qui, lui ! ... le meurtrier d'un pere, d'un amant.  
Ma haine contre lui sera toujours la même :  
Je l'abhorre ... ou plutôt je sens que je vous ai-  
me ...

Où s'égare mon cœur ! ... de ce que je me dois ;  
Quel oubli ! mes remords ont étouffé ma voix ...  
Quand je crois rejeter des nœuds illégitimes,  
Mon cœur au même instant respire d'autres cri-  
mes.

Qu'ai-je dit ? quel secret osai-je révéler ?  
Me reste-t-il encor la force de parler ?  
Ah ! Seigneur, puisqu'enfin je n'ai pu m'en dé-  
fendre ,

A d'éternels adieux vous devez vous attendre.

I D A M A N T E.

Que dites-vous ? 'ô Ciel ! ainsi donc votre cœur

Garde même en aimant sa première rigueur !

Calmez de ce transport l'injuste violence :

Votre amour est-il donc un reste de vengeance ?

Faut-il en voir, hélas ! tous mes maux redoubler ?

Ne le déclarez vous que pour m'en accabler ?

Ah ! cruelle, du moins, au moment qu'il éclate,

Cessez de m'envier le bonheur qui me flatte.

E R I X E N E.

Si ce foible bonheur vous flatte, il vous séduit ;

Seigneur, de cet aveu ma mort sera le fruit.

Si je cède au transport où mon amour me livre,

A ma gloire du moins je ne sçai point survivre.

Mon malheureux amour passe tous mes forfaits.

Je ne survivrai pas à l'aveu que j'en fais.

Faut-il jusqu'à ce point que ma gloire s'oublie !

Ah ! Seigneur, cet aveu me coûtera la vie.

Que le destin épargne ou termine vos jours,

Oui, cet aveu, des miens doit terminer le cours ;

Et quel que soit le sort que vous devez attendre,

Je ne vous verrai plus, je n'en veux rien ap-  
prendre.

Adieu, Seigneur, adieu : qu'à jamais votre cœur

Garde le souvenir d'une si tendre ardeur.

Pour moi, dès ce moment je vais fuir de la Crète :

Heureuse, si ma mort prévenoit ma retraite.

I D A M A N T E.

Eh quoi ! vous me fuyez ! Ah ! du moins dans ces  
lieux,

Laissez-moi la douceur d'expirer à vos yeux.

Ne les détournez point dans ce moment funeste ;  
Laissez-moi voir encor le seul bien qui me reste.  
Demeurez . . . ou ma mort . . .

ERIXENE.

Ah ! de grace , Seigneur ;  
Par ce cruel discours n'accablez point mon cœur.  
Mon devoir , malgré moi , vous défend de me  
suivre ;  
Mais l'Amour , malgré lui , vous ordonne de vivre.

SCENE IV.

IDAMANTE *seul.*

**V**ous l'ordonnez envain : je remplirai mon  
fort ;  
Et votre seul départ suffisoit pour ma mort.  
Rien ne s'oppose plus au devoir qui m'entraîne.  
Jusques-là , Dieux puissans ! suspendez votre haine.  
Mais , qu'est-ce que j'entends ? . . . Je tremble , je  
frémis.

SCENE V. & *Derniere.*

IDOMENE'E, IDAMANTE, SOPHRONYME,  
POLYCLETE, GARDES.

IDOMENE'E.

**V**ous m'arrêtez envain : je veux revoir mon  
fils.  
Portez ailleurs les soins d'une amitié cruelle.

Respectez les transports de ma douleur mortelle.  
 Enfin je le revois . . . Je ne vous quitte pas.  
 Les Dieux auront envain juré votre trépas.  
 Ils ordonnent envain cet affreux sacrifice;  
 Ma main, de leur fureur ne sera point complice.

I D A M A N T E.

Ah! Seigneur, c'en est trop, n'irritez plus les  
 Dieux ;

N'attirez plus enfin la foudre dans ces lieux :  
 Venez sans murmurer sacrifier ma vie.  
 Vous ignorez les maux dont elle est poursuivie.  
 Ah! si je vous suis cher , d'une tendre amitié ,  
 Je n'implore , Seigneur, qu'un reste de pitié.  
 Terminez les malheurs d'un fils qui vous en presse;  
 Accomplissez enfin une auguste promesse.  
 De vos retardemens voyez quel est le fruit :  
 D'ailleurs, de votre vœu tout le peuple est instruit.  
 Chaque instant de ma vie est au Ciel un outrage.  
 Acquittez-en ce vœu , puisqu'elle en fut le gage.

I D O M E N É E.

Inexorables Dieux ! par combien de détours  
 Avez vous de mes soins sçu traverser le cours !  
 Que de votre courroux la fatale puissance ,  
 A bien sçu se jouer de ma vaine prudence !  
 Barbares ! quand je meurs , qu'exigez-vous de  
 moi ?

N'étoit ce pas assez pour victime qu'un Roi ?  
 Par un sang que versoit un repentir sincère ,  
 Je courois aux Autels prêt de vous satisfaire.  
 Hélas ! quand j'ai cru voir la fin de mes maheurs ,  
 Vous avez craint de voir la fin de vos fureurs.  
 Il eut fallu vous rendre au sang de la victime.



Gardez donc vos fureurs, & je reprends mon crime.

Je désavoue enfin d'inutiles remords.

IDAMANTE.

Désavouez plutôt ces horribles transports ;  
Voyez en jusqu'ici l'audace infructueuse ;  
Et revenez aux soins d'une ame vertueuse.  
De ces Dieux, dont envain vous bravez le cour-  
roux,

Examinez, Seigneur, sur qui tombent les coups !  
Faut-il, pour attendrir votre ame impitoyable,  
Ramener sous vos yeux ce spectacle effroyable ?  
Tout périt, ce n'est plus qu'aux seuls gémiss-  
mens,

Qu'on peut ici des morts distinguer les vivans.  
Dans la nuit du tombeau vos sujets vont descendre ;  
Un seul soupir encor semble les en défendre,  
Seigneur ; & ces sujets, prêts de s'immoler tous,  
Offrent aux Dieux vengeurs ce seul soupir pour  
vous.

D'un peuple pour son Roi si tendre, si fidele,  
Du sang de vôtre fils récompensez le zele.  
Ces peuples, que le Ciel soumit à votre loi,  
Ne sont-ils pas, Seigneur, vos enfans avant moi ?  
Terminez par ma mort l'excès de leur misere.  
Dans ces tristes momens soyez plus Roi que pere.  
Songez que le devoir de votre auguste rang  
Ne permet pas toujours les tendresses du sang :  
Versez enfin le mien, puisqu'il faut le répandre ;  
Par d'éternels forfaits voulez vous le défendre ?

SOPHRONYME.

Dût le Ciel irrité nous r'ouvrir les Enfers ;

Dût la foudre à mes yeux embraser l'Univers ;  
 Dût tout ce qui respire, étouffé dans la flamme ,  
 Servir de monument aux transports de mon ame ;  
 Dussé-je enfin , de tout destructeur furieux ,  
 Voir ma rage égaler l'injustice des Dieux ,  
 Je n'immolerais point une tête innocente.

I D A M A N T E.

Ah ! c'est donc trop long-temps épargner Idamante.

Après ce que je sçais, après ce que je voi ,  
 Qui fut jamais , Seigneur , plus criminel que moi ?  
 Chaque moment , qui suit votre vœu redoutable ,  
 Rejette mille horreurs sur ma tête coupable.  
 Complice du refus que l'on en fait aux Dieux ,  
 Tout mon sang désormais me devient odieux.  
 Disputez-vous au Ciel le droit de le reprendre ?  
 M'enviez-vous , Seigneur , l'honneur de vous le rendre ?

Ah ! d'un vœu qui vous rend aux vœux de votre fils ,

Trop heureux que ce sang puisse faire le prix.  
 Sans ce vœu, triste objet de ma douleur profonde ,  
 Je ne vous revoyois que le jouet de l'onde.  
 Le Ciel plus doux enfin vous rend à mes souhaits :  
 Puis-je assez lui payer le plus grand des bienfaits ?  
 Venez en aux Autels consacrer les prémices.  
 Signalons de grands cœurs par de grands sacrifices :  
 Et montrez-vous aux Dieux plus grand que leur courroux ,

Par un présent , Seigneur , digne d'eux & de vous.

I D O M E N É E.

Pour ne t'immoler pas quand je me sacrifie ,

Oses-tu me prier d'attenter à ta vie ?  
 Fils ingrat, fils cruel, à périr obstiné ;  
 Viens toi-même immoler ton pere infortuné ;  
 N'attends pas que touché d'une indigne priere ,  
 J'arme contre tes jours une main meurtriere.  
 Je sçaurai malgré toi t'en sauver désormais ;  
 Et de ces tristes lieux je vais fuir pour jamais.

IDAMANTE.

Que dites-vous, Seigneur ? & quel dessein barbare...

IDOMENÉE.

N'accusez que vous seul du coup qui nous sépare.  
 Mes peuples par vous-même instruits de votre sort,  
 Ne laissent à mon choix que la fuite ou la mort.

IDAMANTE.

Si l'intérêt d'un fils peut vous toucher encore ,  
 Accordez à mes pleurs la grace que j'implore.

IDOMENÉE.

Vous tentez sur mon cœur des efforts superflus.  
 Adieu, mon fils... mes yeux ne vous reverront plus.

IDAMANTE, à genoux.

Ah ! Seigneur, permettez qu'à vos desirs contraire,  
 J'ose encor opposer les efforts...

IDOMENÉE.

Téméraire,

Arrêtez, ou craignez que mon juste courroux...

IDAMANTE.

Puisque par ma douleur je ne puis rien sur vous,  
 Soyez donc le témoin du transport qui m'anime.

[ Il se tue. ]

Dieux ! recevez mon sang ; voilà votre victime...

IDOMENÉE.

Inhumain ! juste Ciel !... Ah ! pere malheureux !

Qu'ai-je vu !

I D A M A N T E.

C'est le sang d'un Prince généreux :  
Le Ciel pour s'apaiser n'en demandoit point  
d'autre.

I D O M E N É E.

Qu'avez-vous fait, mon fils !

I D A M A N T E.

Mon devoir & le vôtre.

Telle en étoit, Seigneur, l'irrévocable loi :  
Il falloit la remplir ou par vous ou par moi.  
Les Dieux vouloient mon sang, ma main obéissante  
N'a pas dû plus long-temps épargner Idamante.  
De son sang répandu voyez quel est le fruit.  
Le Ciel est apaisé, l'astre du jour vous luit.  
Trop heureux de pouvoir, dans mon malheur  
extrême,

Goûter avant ma mort les fruits de ma mort même.

I D O M E N É E.

Hélas ! d'un coup affreux qui termine ton sort ,  
N'attends point d'autre fruit que celui de ma mort.  
Dieux cruels ! falloit-il qu'une injuste vengeance ,  
Pour me punir d'un crime, opprimât l'innocence.

F I N.



**IPHIGÉNIE**  
**EN AULIDE,**  
**TRAGÉDIE.**

Par Monsieur R A C I N E.



---

**A C T E U R S.**

AGAMEMNON.

ACHILLE.

ULYSSE.

CLITEMNESTRE, *Femme d'Agamemnon.*

IPHIGÉNIE, *Fille d'Agamemnon.*

ERIPHILE, *Fille d'Helene & de Thesée.*

ARCAS,                    }  
EURYBATE,                } *Domestiques d'Agamemnon.*

ÆGINE, *Femme de la suite de Clitemnestre.*

DORIS, *Confidente d'Eriphile.*

TROUPE DE GARDES.

*La Scène est en Aulide, dans la Tente d'Agamemnon.*



# IPHIGÉNIE EN AULIDE, TRAGÉDIE.

---

A C T E P R E M I E R.

---

SCENE PREMIERE.

AGAMEMNON, ARCAS.

AGAMEMNON.

Où, c'est Agamemnon, c'est ton Roi qui  
t'éveille.

Viens, reconnois la voix qui frappe ton oreille.

ARCAS.

C'est vous même, Seigneur ! quel important besoin  
Vous a fait devancer l'Aurore de si loin ?

Tom. V.

F

A peine un foible jour vous éclaire & me guide ,  
 Vos yeux seuls & les miens sont ouverts dans  
 l'Aulide.

Avez-vous dans les airs entendu quelque bruit ?  
 Les vents nous auroient-ils exaucez cette nuit ?  
 Mais tout dort , & l'Armée , & les vents & Ne-  
 ptune.

A G A M E M N O N.

Heureux ! qui satisfait de son humble fortune ,  
 Libre du joug superbe, où je suis attaché ,  
 Vit dans l'état obscur où les Dieux l'ont caché !

A R C A S.

Et depuis quand, Seigneur , tenez-vous ce lan-  
 gage ?

Comblé de tant d'honneurs, par quel secret ou-  
 trage ,

Les Dieux à vos desirs toujours si complaisans ,  
 Vous font-ils méconnoître, & haïr leurs présens ?  
 Roi , pere , époux heureux , fils du puissant  
 Atrée ,

Vous possédez des Grecs la plus riche contrée.  
 Du sang de Jupiter issu de tous côtés ,  
 L'hymen vous lie encore aux Dieux dont vous  
 fortiez.

Le jeune Achille enfin vanté par tant d'Oracles ,  
 Achille , à qui le Ciel promet tant de miracles ,  
 Recherche votre Fille , & d'un Hymen si beau  
 Veut, dans Troye embrasée, allumer le flambeau.  
 Quelle gloire, Seigneur, quels triomphes égalent  
 Le spectacle pompeux que ces bords vous étalent,  
 Tous ces mille Vaisseaux, qui, chargés de vingt  
 Rois, à



N'attendent que les vents pour partir sous vos loix ?

Ce long calme, il est vrai, retarde vos Conquêtes,  
Ces vents depuis trois mois enchaînés sur nos rêtes,  
D'Ilion trop long-tems vous ferment le chemin.  
Mais, parmi tant d'honneurs vous êtes homme  
enfin.

Tandis que vous vivez, le sort qui toujours change,  
Ne vous a point promis un bonheur sans mélange.  
Bien tôt... Mais quels malheurs, dans ce billet tracés  
Vous arrachent, Seigneur, les pleurs que vous  
versez ?

Votre Oreste au berceau va-t-il finir sa vie ?  
Pleurez-vous Clitemnestre, ou bien Iphigenie ?  
Qu'est-ce qu'on vous écrit ? Daignez m'en avertir.

A G A M E M N O N.

Non, tu ne mourras point, je n'y puis consentir.

A R C A S.

Seigneur...

A G A M E M N O N.

Tu vois mon trouble, apprens ce qui le cause,  
Et juge s'il est tems, ami, que je repose.  
Tu te souviens du jour qu'en Aulide assemblés  
Nos vaisseaux par les vents sembloient être ap-  
pellés.

Nous partions: Et déjà par mille cris de joie,  
Nous menacions de loin les rivages de Troye.  
Un prodige étonnant fit taire ce transport.  
Le vent qui nous flattoit nous laissa dans le port.  
Il fallut s'arrêter, & la rame inutile  
Fatigua vainement, une mer immobile.  
Ce miracle inoui me fit tourner les yeux.

F 2

Vers la Divinité qu'on adore en ces lieux.  
 Suivi de Ménélas, de Nestor, & d'Ulysse,  
 J'offris sur les autels un secret sacrifice.  
 Quelle fut sa réponse ! Et que devins-je , Arcas,  
 Quand j'entendis ces mots prononcés par Calchas !  
*Vous armez contre Troye une puissance vaine ,*  
*Si dans un sacrifice auguste & solennel ,*  
*Une Fille , du sang d'Hélène ,*  
*De Diane , en ces lieux n'ensanglante l'autel.*  
*Pour obtenir les vents que le Ciel vous dénie ,*  
*Sacrifiez Iphigénie.*

ARCAS.

Votre Fille !

AGAMEMNON.

Surpris, comme tu peux penser ,  
 Je sentis dans mon corps tout mon sang se glacer ,  
 Je demeurai sans voix , & n'en repris l'usage ,  
 Que par mille sanglots qui se firent passage.  
 Je condamnai les Dieux , & sans plus rien oïr  
 Fis vœu sur les autels de leur défobéir.  
 Que n'en croyois-je alors ma tendresse allarmée !  
 Je voulois sur le champ , congédier l'Armée.  
 Ulysse , en apparence , approuvant mes discours ,  
 De ce premier torrent laissa passer le cours.  
 Mais bientôt rappelant sa cruelle industrie ,  
 Il me représenta l'honneur de la Patrie ,  
 Tout ce Peuple , ces Rois à mes ordres soumis ,  
 Et l'empire d'Asie à la Grece promis ;  
 De quel front immolant tout l'Etat à ma Fille ,  
 Roi sans gloire ; j'irois vieillir dans ma Famille.  
 Moi-même (je l'avoue avec quelque pudeur)  
 Charmé de mon pouvoir , & plein de ma gran-  
 deur ,

Ces noms de Roi des Rois, & de Chef de la Grèce,

Chatouillent de mon cœur l'orgueilleuse foiblesse.  
Pour comble de malheur, les Dieux toutes les nuits,

Dès qu'un léger sommeil suspendoit mes ennuis,  
Vengeant de leurs Autels le sanglant privilège,  
Me venient reprocher ma pitié sacrilège,

Et présentant la foudre à mon esprit confus,  
Le bras déjà levé menaçoient mes refus.

Je me rendis, Arcas, & vaincu par Ulysse,  
De ma Fille en pleurant j'ordonnai le supplice.

Mais des bras d'une Mere il falloit l'arracher.  
Quel funeste artifice il me fallut chercher!

D'Achille qui l'aimoit, j'empruntai le langage,  
J'écrivis en Argos, pour hâter ce voyage,

Que ce Guerrier, pressé de partir avec nous,  
Vouloit revoir ma Fille, & partir son Epoux.

ARCAS.

Et ne craignez-vous point l'impatient Achille?  
Avez-vous prétendu que muer & tranquille,

Ce Héros, qu'armera l'amour & la raison,  
Vous laisse pour ce meurtre abuser de son nom?

Verra-t-il à ses yeux son amante immolée?  
AGAMEMNON.

Achille étoit absent, & son pere Pelée,  
D'un voisin ennemi redoutant les efforts,

L'avoit, tu t'en souviens, rappelé de ces bords;  
Et cette guerre, Arcas, selon toute apparence,

Auroit dû plus long-tems prolonger son absence.  
Mais qui peut dans sa course arrêter ce torrent?

Achille va combattre, & triomphe en courant;

Et ce Vainqueur suivant de près sa Renommée,  
Hier avec la nuit arriva dans l'Armée.

Mais des nœuds plus puissans me retiennent le  
bras.

Ma Fille qui s'approche, & court à son trépas ;  
Qui loin de soupçonner un arrêt si sévère ,  
Peut-être s'applaudit des bontés de son Pere ;  
Ma Fille . . . Ce nom seul dont les droits sont si  
saints ,

Sa jeunesse, mon sang , n'est pas ce que je plains.  
Je plains mille vertus, une amour mutuelle,  
Sa piété pour moi , ma tendresse pour elle,  
Un respect, qu'en son cœur rien ne peut balancer,  
Et que j'avois promis de mieux récompenser.

Non , je ne croirai point , ô Ciel ! que ta justice  
Approuve la fureur de ce noir sacrifice.

Tes Oracles sans doute ont voulu m'éprouver,  
Et tu me punirois si j'osois l'achever.

Arcas, je t'ai choisi pour cette confiance.

Il faut montrer ici ton zele & ta prudence.

La Reine , qui dans Sparte avoit connu ta foi ,

T'a placé dans le rang que tu tiens près de moi.

Prends cette lettre. Cours au-devant de la Reine,  
Et suis, sans t'arrêter, le chemin de Mycene.

Dès que tu la verras défends-lui d'avancer ;

Et rends-lui ce billet que je viens de tracer.

Mais ne t'écarte point. Prends un fidele guide.

Si ma Fille une fois met le pied dans l'Aulide ,

Elle est morte. Calchas, qui l'attend en ces lieux,

Fera taire nos pleurs, fera parler les Dieux ,

Et la Religion contre nous irritée ,

Par les timides Grecs sera seule écoutée.

Ceux même dont ma gloire aigrit l'ambition ,  
Réveilleront leur brigue & leur prétention ,  
M'arracheront peut-être un pouvoir qui les blesse.  
Va , dis-je , sauve-là de ma propre foiblesse.  
Mais sur-tout , ne va point , par un zèle indiscret ,  
Découvrir à ses yeux mon funeste secret .  
Que , s'il se peut , ma Fille à jamais abusée  
Ignore à quel péril je l'avois exposée.  
D'une Mère en fureur épargne moi les cris ,  
Et que ta voix s'accorde avec ce que j'écris ;  
Pour renvoyer la Fille , & la Mère offensée ,  
Je leur écris qu'Achille a changé de pensée ,  
Et qu'il veut désormais jusques à son retour ,  
Différer cet hymen que pressoit son amour .  
Ajoute , tu le peux , que des froideurs d'Achille ,  
On accuse en secret cette jeune Eriphile  
Que lui-même captive amena de Lesbos ,  
Et qu'auprès de ma Fille on garde dans Argos .  
C'est leur en dire assez . Le reste , il faut le taire .  
Déjà le jour plus grand nous frappe & nous  
éclaire .  
Déjà même l'on entre , & j'entends quelque bruit .  
C'est Achille . Va , pars . Dieux ! Ulysse le fuit .

S C E N E I I .

AGAMEMNON , ACHILLE , ULYSSE .

AGAMEMNON .

**Q**Uoi ! Seigneur , se peut-il que d'un cours  
si rapide ,  
La victoire vous ait ramené dans l'Aulide !

D'un courage naissant font ce-là les effais ?  
 Quels triomphes suivront de si nobles succès ?  
 La Thessalie entière, ou vaincue ou calmée,  
 Lesbos même conquise en attendant l'Armée,  
 De toute autre valeur éternels monumens,  
 Ne sont d'Achille oisif que les amusemens.

A C H I L L E.

Seigneur, honorez moins une foible conquête,  
 Et que puisse bientôt le Ciel, qui nous arrête,  
 Ouvrir un champ plus noble à ce cœur excité  
 Par le prix glorieux dont vous l'avez flatté.  
 Mais cependant, Seigneur, que faut-il que je  
 croie  
 D'un bruit qui me surprend, & me comble de  
 joie ?

Daignez-vous avancer le succès de mes vœux ?  
 Et bien-tôt des mortels suis-je le plus heureux ?  
 On dit qu'Iphigénie en ces lieux amenée,  
 Doit bien-tôt à son sort unir ma destinée.

A G A M E M N O N.

Ma Fille ! Qui vous dit qu'on la doit amener ?

A C H I L L E.

Seigneur, qu'a donc ce bruit qui vous doit étonner ?

A G A M E M N O N, à Ulysse.

Juste Ciel ! Sçauroit-il mon funeste artifice ?

U L Y S S E.

Seigneur, Agamemnon s'étonne avec justice.  
 Songez-vous aux malheurs qui nous menacent  
 tous ?

O Ciel ! Pour un hymen quel tems choisirez-  
 vous ?

Tandis qu'à nos vaisseaux la mer toujours fermée,

Trouble toute la Grece, & consume l'Armée;  
Tandis que pour fléchir l'inclémence des Dieux,  
Il faut du sang peut-être, & du plus précieux,  
Achille seul, Achille à son amour s'applique?  
Voudroit-il insulter à la crainte publique?  
Et que le chef des Grecs, irritant les Destins,  
Préparat d'un Hymen la pompe & les festins?  
Ah! Seigneur, est-ce ainsi que votre ame attendrie  
Plaint le malheur des Grecs, & chérit la Patrie?

ACHILLE.

Dans les Champs Phrygiens les effets feront foi,  
Qui la chérit le plus ou d'Ulysse ou de moi.  
Jusques-là je vous laisse étaler votre zele.  
Vous pouvez à loisir faire des vœux pour elle.  
Remplissez les Autels d'offrandes & de sang.  
Des victimes vous-même interrogez le flanc.  
Du silence des vents demandez-leur la cause.  
Mais moi, qui de ce soin sur Calchas me repose,  
Souffrez, Seigneur, souffrez que je cours hâter  
Un Hymen dont les Dieux ne sçauroient s'irriter.  
Transporté d'une ardeur, qui ne peut être oisive,  
Je rejoindrai bien-tôt les Grecs sur cette rive.  
J'aurois trop de regret si quelqu'autre Guerrier,  
Au rivage Troyen descendoit le premier.

AGAMEMNON.

O Ciel! Pourquoi faut-il que ta secrète envie  
Ferme à de tels Héros le chemin de l'Asie?  
N'aurai-je vu briller cette noble chaleur,  
Que pour m'en retourner avec plus de douleur?

ULYSSE.

Dieux! Qu'est-ce que j'entends?

ACHILLE.

Seigneur, qu'osez-vous dire ?

AGAMEMNON.

Qu'il faut, Princes, qu'il faut que chacun se retire ;  
 Que d'un crédule espoir trop long-tems abusés,  
 Nous attendons les vents qui nous sont refusés.  
 Le Ciel protège Troye ; & par trop de présages,  
 Son courroux nous défend d'en chercher les pas-  
 sages.

ACHILLE.

Quels présages affreux nous marquent son cour-  
 roux ?

AGAMEMNON.

Vous-même consultez ce qu'il prédit de vous.  
 Que sert de se flatter ? On sçait qu'à votre tête  
 Les Dieux ont d'Illion attaché la conquête.  
 Mais on sçait que pour prix d'un triomphe si beau,  
 Ils ont aux champs Troyens marqué votre tom-  
 beau ;

Que votre vie ailleurs & longue, & fortunée,  
 Devant Troye en sa fleur doit être moissonnée.

ACHILLE.

Ainsi, pour vous venger, tant de Rois assemblés,  
 D'un opprobre éternel retourneront comblés  
 Et Paris couponnant son insolente flamme,  
 Retiendra sans péril la Sœur de votre Femme.

AGAMEMNON.

Hé qu'il ! Votre valeur, qui nous a devancés,  
 N'a-t-elle pas pris soin de nous venger assez ?  
 Les malheurs de Lesbos par vos mains ravagée,  
 Epouvantent encor toute la Mer Egée.  
 Troye en a vu la flamme ; & jusques dans ses ports,



Les flots en ont poussé les débris & les morts.  
 Que dis-je ! Les Troyens pleurent une autre Hé-  
 lène,  
 Que vous avez Captive envoyée à Mycène.  
 Car je n'en doute point, cette jeune beauté  
 Garde envain un secret que trahit sa fierté ;  
 Et son silence même accusant sa noblesse ;  
 Nous dit qu'elle nous cache une illustre Princesse.

A C H I L L E.

Non, non, tous ces détours sont trop ingénieux ;  
 Vous lisez de trop loin dans les secrets des Dieux.  
 Moi, je m'arrêteroïs à de vaines menaces !  
 Et je fuïrois l'honneur qui m'attend sur vos traces ?  
 Les Parques à ma Mere, il est vrai, l'ont prédit,  
 Lors qu'un Epoux mortel fut reçu dans son lit.  
 Je puis choisir, dit-on, ou beaucoup d'ans sans  
 gloire,  
 Ou peu de jours suivis d'une longue mémoire.  
 Mais puisqu'il faut enfin que j'arrive au tombeau,  
 Voudrois-je, de la Terre inutile fardeau,  
 Trop avare d'un sang reçu d'une Déesse,  
 Attendre chez mon Pere une obscure vieillesse ;  
 Et toujours de la Gloire évitant le sentier,  
 Ne laisser aucun nom, & mourir tout entier ?  
 Ah ! ne nous formons point ces indignes obstacles.  
 L'Honneur parle, il suffit, ce sont-là nos Oracles.  
 Les Dieux sont de nos jours les maîtres souverains.  
 Mais, Seigneur, notre gloire est dans nos pro-  
 pres mains.  
 Pourquoi nous tourmenter de leurs ordres suprê-  
 mes ?  
 Ne songeons qu'à nous rendre immortels comme  
 eux-mêmes,

Et laissant faire au sort, courons où la valeur  
 Nous promet un destin aussi grand que le leur.  
 C'est à Troye, & j'y cours; & quoi qu'on me pré-  
 dise,  
 Je ne demande aux Dieux qu'un vent qui m'y  
 conduise;  
 Et quand d'moi seul enfin il faudroit l'assiéger,  
 Patrocle & moi, Seigneur, nous irons vous ven-  
 ger.

Mais non; c'est en vos mains que le Destin la livre.  
 Je n'aspire en effet qu'à l'honneur de vous suivre.  
 Je ne vous presse plus d'approuver les transports  
 D'un amour qui m'alloit éloigner de ces bords;  
 Ce même amour soigneux de votre renommée,  
 Veut qu'ici mon exemple encourage l'Armée;  
 Et me défend sur-tout de vous abandonner  
 Aux timides conseils qu'on ose vous donner.

---

S C E N E I I I.

AGAMEMNON, ULYSSE.

ULYSSE.

**S**eigneur, vous entendez. Quelque prix qu'il  
 en coûte,  
 Il veut voler à Troye; & poursuivre sa route.  
 Nous craignons son amour; & lui-même aujourd'  
 hui,  
 Par une heureuse erreur nous arme contre lui.

AGAMEMNON.

Hélas!

De ce soupir que faut-il que j'augure ?  
 Du sang qui se révolte est-ce quelque murmure ?  
 Croirai-je qu'une nuit a pu vous ébranler ?  
 Est-ce donc votre cœur qui vient de nous parler ?  
 Songez-y : Vous devez votre Fille à la Grece ,  
 Vous nous l'avez promise ; & , sur cette promesse ,  
 Calchas , par tous les Grecs consulté chaque jour ,  
 Leur a prédit des vents l'infailible retour .  
 A ses prédictions si l'effet est contraire ,  
 Pensez-vous que Calchas continue à se taire ?  
 Que ses plaintes , qu'envain vous voudrez appai-  
 ser ,  
 Laisent mentir les Dieux , sans vous en accuser ?  
 Et qui sçait ce qu'aux Grecs frustrés de leur Vi-  
 ctime ,  
 Peut permettre un courroux , qu'ils croiront  
 légitime ?  
 Gardez-vous de réduire un peuple furieux ,  
 Seigneur , à prononcer entre vous & les Dieux .  
 N'est-ce pas vous enfin , de qui la voix pressante  
 Nous a tous appelés aux Campagnes du Xante ?  
 Et qui , de ville en ville , attestés les sermens ,  
 Que d'Hélène , autrefois , firent tous les Amans ,  
 Quand presque tous les Grecs , rivaux de votre  
 Frere ,  
 La demandoient , en foule , à Tyndare son Pere ?  
 De quelque heureux Epoux que l'on dût faire  
 choix ,  
 Nous jurâmes dès-lors de défendre ses droits ;  
 Et si quelque insolent lui voloît sa conquête ,  
 Nos mains , du ravisseur lui promirent la tête .

Mais sans vous, ce serment que l'amour a dicté,  
 Libre de cet amour, l'aurions nous respecté ?  
 Vous seul, nous arrachant à de nouvelles flammes,  
 Nous avez fait laisser nos Enfans & nos femmes:  
 Et quand de toutes parts assemblés en ces lieux,  
 L'honneur de vous venger brille seul à nos yeux ;  
 Quand la Grece, déjà vous donnant son suffrage,  
 Vous reconnoît l'Auteur de ce fameux ouvrage ;  
 Que ses Rois qui pouvoient vous disputer ce rang,  
 Sont prêts pour vous servir de verser tout leur  
 sang ;

Le seul Agamemnon refusant la victoire,  
 N'ose, d'un peu de sang, acheter tant de gloire ?  
 Et dès le premier pas se laissant effrayer,  
 Ne commande les Grecs, que pour les renvoyer ?

A G A M E M N O N.

Ah ! Seigneur, qu'éloigné du malheur qui m'op-  
 prime,

Votre cœur aisément se montre magnanime !  
 Mais que, si vous voyiez, ceint du bandeau mortel,  
 Votre fils Télémaque approcher de l'Autel,  
 Nous vous verrions, troublé de cette affreuse image  
 Changer bientôt en pleurs ce superbe langage,  
 Éprouver la douleur que j'éprouve aujourd'hui,  
 Et courir vous jeter entre Calchas & lui.  
 Seigneur, vous le sçavez, j'ai donné ma parole,  
 Et si ma Fille vient, je consens qu'on l'immole.  
 Mais malgré tous mes soins, si son heureux destin  
 La retient dans Argos, ou l'arrête en chemin ;  
 Souffrez que sans presser ce barbare spectacle,  
 En faveur de mon sang j'explique cet obstacle ;  
 Que j'ose pour ma Fille accepter le secours

De quelque Dieu plus doux qui veille sur ses jours.  
 Vos conseils sur mon cœur n'ont eu que trop  
 d'empire ;  
 Et je rougis ...

---

S C E N E I V.

AGAMEMNON, ULYSSE, EURYBATE.

E U R Y B A T E.

**S**Eigneur...

A G A M E M N O N.

Ah ! Que vient-on me dire ?

E U R Y B A T E.

La Reine, dont ma course a devancé les pas,  
 Va remettre bientôt sa Fille entre vos bras ;  
 Elle approche. Elle s'est quelque tems égarée  
 Dans ces bois, qui du Camp semblent cacher  
 l'entrée :

A peine nous avons, dans leur obscurité ,  
 Retrouvé le chemin que nous avons quitté.

A G A M E M N O N.

Ciel !

E U R Y B A T E.

Elle amene aussi cette jeune Eriphile,  
 Que Lesbos a livré entre les mains d'Achille ;  
 Et qui de son Destin , qu'elle ne connoît pas ,  
 Vient , dit-elle, en Aulide interroger Calchas.  
 Déjà de leur abord la nouvelle est semée ;  
 Et déjà , de Soldats une foule charmée ,

Sur-tout d'Iphigénie admirant la beauté,  
 Pousse au Ciel mille vœux pour sa félicité.  
 Les uns avec respect environnoient la Reine,  
 D'autres me demandoient le sujet qui l'amene.  
 Mais tous ils confessoient, que, si jamais les Dieux  
 Ne mirent sur le Trône un Roi plus glorieux,  
 Egalement comblé de leurs faveurs secretes,  
 Jamais Pere ne fut plus heureux que vous l'êtes.

AGAMEMNON,

Eurybate, il suffit. Vous pouvez nous laisser.  
 Le reste me regarde, & je vais y penser.

✱ ————— ✱

S C E N E V.

AGAMEMNON, ULYSSE.

AGAMEMNON.

**J**uste Ciel! c'est ainsi qu'assurant ta vengeance,  
 Tu romps tous les ressorts de ma vaine prudence!  
 Encor, si je pouvois, libre dans mon malheur,  
 Par des larmes au moins soulager ma douleur!  
 Triste destin des Rois! Esclaves que nous sommes,  
 Et des rigueurs du sort, & des discours des hommes,

Nous nous voyons sans cesse assiégés de témoins,  
 Et les plus malheureux osent pleurer le moins.

U L Y S S E.

Je suis pere, Seigneur, & foible comme un autre,  
 Mon cœur se met sans peine en la place du votre;  
 Et

Et frémissant du coup qui vous fait soupirer,  
Loin de blâmer vos pleurs, je suis prêt de pleurer.  
Mais votre amour n'a plus d'excuse légitime.  
Les Dieux ont à Calchas amené leur victime:  
Il le sçait, il l'attend; & s'il la voit tarder,  
Lui-même, à haute voix, viendra la demander.  
Nous sommes seuls encor. Hâtez-vous de répandre  
Des pleurs que vous arrache un intérêt si tendre.  
Pleurez ce sang, pleurez; ou plutôt, sans pâlir,  
Considérez l'honneur qui doit en réjaillir.  
Voyez tout l'Hellepont blanchissant sous nos  
rames,

Et la perfide Troye abandonnée aux flammes,  
Ses Peuples dans vos fers, Priam à vos genoux,  
Hélène par vos mains rendue à son Epoux.  
Voyez de nos vaisseaux les poupes couronnées  
Dans cette même Aulide, avec vous retournées;  
Et ce triomphe heureux qui s'en va devenir  
L'éternel entretien des siècles à venir.

**A G A M E M N O N.**

Seigneur, de mes efforts je connois l'impuissance.  
Je cède, & laisse aux Dieux opprimer l'innocence.  
La victime bientôt, marchera sur vos pas,  
Allez. Mais cependant faites taire Calchas;  
Et m'aidant à cacher ce funeste mystère,  
Laissez-moi de l'Autel écarter une Mere.



## A C T E I I.

## SCENE PREMIERE.

ERIPHILE, DORIS.

ERIPHILE.

**N**E les contraignons point, Doris, retirons-nous.

Laissons-les dans les bras d'un Pere & d'un époux;  
Et tandis qu'à l'envi leur amour se déploie,  
Mettons en liberté ma tristesse & leur joie.

DORIS.

Quoi! Madame, toujous irritant vos douleurs,  
Croyez-vous ne plus voir que des sujets de pleurs?  
Je sçai que tout déplaît aux yeux d'une captive,  
Qu'il n'est point dans les fers de plaisir qui la suive;  
Mais dans le tems fatal que, repassant les flots,  
Nous suivions malgré nous le Vainqueur de  
Lesbos;

Lors que dans son vaisseau, prisonniere timide,  
Vous voyiez devant vous ce Vainqueur homicide,  
Le dirai-je? Vos yeux de larmes moins trempés,  
A pleurer vos malheurs étoient moins occupés.  
Maintenant tout vous rit. L'aimable Iphigénie  
D'une amitié sincere avec vous est unie;  
Elle vous plaint, vous voit avec des yeux de Sœur;  
Et vous seriez dans Troye avec moins de douceur.



**V**ous vouliez voir l'Aulide, où son Pere l'appelle;  
Et l'Aulide vous voit arriver avec elle.

Cependant, par un sort que je ne conçois pas,  
Votre douleur redouble, & croît à chaque pas.

ERIPHILE.

Hé quoi! te semble-t-il que la triste Eriphile  
Doive être de leur joie un témoin si tranquille?  
Crois-tu que mes chagrins doivent s'évanouir  
A l'aspect d'un bonheur dont je ne puis jouir?  
Je vois Iphigénie entre les bras d'un Pere;  
Elle fait tout l'orgueil d'une superbe Mere;  
Et moi, toujours en butte à de nouveaux dangers,  
Remise dès l'enfance en des bras étrangers,  
Je reçus, & je vois le jour que je respire,  
Sans que Mere ni Pere ait daigné me sourire.  
J'ignore qui je suis; & pour comble d'horreur,  
Un Oracle effrayant m'attache à mon erreur;  
Et quand je veux chercher le sang qui m'a fait  
naître,

Me dit que sans périr, je ne le puis connoître.

DORIS.

Non, non, jusques au bout vous devez le chercher.  
Un Oracle toujours se plaît à se cacher;  
Toujours avec un sens il en présente un autre.  
En perdant un faux nom, vous reprendrez le vôtre.  
C'est-là tout le danger que vous pouvez courir,  
Et c'est peut-être ainsi que vous devez périr.

ongez que votre nom fut changé dès l'enfance.

ERIPHILE.

Je n'ai de tout mon sort que cette connoissance;  
Et ton Pere, du reste infortuné témoin,  
Ne me permit jamais de pénétrer plus loin.

Hélas! dans cette Troye, où j'étois attendue ;  
Ma gloire, disoit-il, m'alloit être rendue,  
J'allois en reprenant & mon nom & mon rang,  
Des plus grands Rois, en moi, reconnoître le sang.  
Déjà je découvrois cette fameuse ville.  
Le Ciel mène à Lesbos l'impitoyable Achille ;  
Tout cède, tout ressent ses funestes efforts,  
Ton Pere enséveli dans la foule des morts,  
Me laisse dans les fers à moi-même inconnue,  
Et, de tant de grandeurs, dont j'étois prévenue,  
Vile Esclave des Grecs, je n'ai pu conserver  
Que la fierté d'un sang que je ne puis prouver.

D O R I S.

Ah! que perdant, Madame, un témoin si  
fidelle,

La main qui vous l'ôta vous doit sembler cruelle!  
Mais Calchas est ici, Calchas si renommé,  
Qui des secrets des Dieux fut toujours informé,  
Le Ciel souvent lui parle. Instruit par un tel  
maître,

Il sçait tout ce qui fut, & tout ce qui doit être.  
Poutroit-il de vos jours ignorer les Auteurs ?  
Ce Camp même est pour vous tout plein de Pro-  
tecteurs.

Bientôt Iphigénie, en épousant Achille,  
Vous va sous son appui présenter un asyle;  
Elle vous l'a promis, & juré devant moi,  
Ce gage est le premier qu'elle attend de sa foi.

E R I P H I L E.

Que dirois-tu, Doris, si passant tout le reste,  
Cet Hymen, de mes maux étoit le plus funeste.

DORIS.

Quoi ! Madame ?

ERIPHILE.

Tu vois avec étonnement,  
Que ma douleur ne souffre aucun soulagement.  
Ecoute, & tu te vas étonner que je vive.  
C'est peu d'être étrangere, inconnue & captive.  
Ce destructeur fatal des tristes Lesbiens,  
Cet Achille, l'auteur de tes maux & des miens,  
Dont la sanglante main m'enleva prisonniere,  
Qui m'arracha d'un coup ma naissance & ton  
Pere

De qui, jusques au nom, tout doit m'être odieux,  
Est de tous les mortels le plus cher à mes yeux.

DORIS.

Ah ! que me dites-vous ?

ERIPHILE.

Je me flattois sans cesse,

Qu'un silence éternel cacheroit ma foiblesse :  
Mais mon cœur trop pressé m'arrache ce discours ,

Et te parle une fois, pour se taire toujours.

Ne me demande point sur quel espoir fondée,  
De ce fatal amour je me vis possédée.

Je n'en accuse point quelques feintes douleurs  
Dont je crus voir Achille honorer mes malheurs.

Le Ciel s'est fait sans doute une joie inhumaine,  
A rassembler sur moi tous les traits de sa haine.

Rappellerai-je encor le souvenir affreux

Du jour qui dans les fers nous jetta toutes deux ?

Dans les cruelles mains , par qui je fus ravie ,

Je demeurai long-tems sans lumiere & sans vie.

Enfin , mes tristes yeux chercherent la clarté ;  
 Et me voyant presser d'un bras ensanglanté ,  
 Je frémissais , Doris , & d'un Vainqueur sauvage ,  
 Craignois de rencontrer l'effroyable visage.  
 J'entrai dans son Vaisseau , détestant sa fureur ,  
 Et toujours détournant ma vue avec horreur.  
 Je le vis. Son aspect n'avoit rien de farouche.  
 Je sentis le reproche expirer dans ma bouche.  
 Je sentis contre moi son cœur se déclarer ,  
 J'oubliai ma colere , & ne scûs que pleurer.  
 Je me laissai conduire à cet aimable guide.  
 Je l'aimois à Lesbos , & je l'aime en Aulide.  
 Iphigénie envain s'offre à me protéger ,  
 Et me tend une main prompte à me soulager :  
 Triste effet des fureurs dont je suis tourmentée !  
 Je n'accepte la main qu'elle m'a présentée ,  
 Que pour m'armer contr'elle , & sans me découvrir ,  
 Traverser son bonheur que je ne puis souffrir.

## DORIS.

Et que pourroit contr'elle une impuissante haine ?  
 Ne valoit-il pas mieux , renfermée à Mycene ,  
 Eviter les tourmens que vous venez chercher ,  
 Et combattre des feux contrainte de se cacher ?

## ERIPHILE.

Je le voulois , Doris. Mais quelque triste image  
 Que sa gloire à mes yeux montra sur ce rivage ,  
 Au sort qui me traînoit il fallut consentir.  
 Une secrette voix m'ordonna de partir ;  
 Me dit qu'offrant ici ma présence importune ,  
 Peut-être j'y pourrois porter mon infortune ;  
 Que peut-être approchant ces Asians trop heu-  
 reux ,

Quelqu'un de mes malheurs se répandroit sur eux.  
Voilà ce qui m'amène, & non l'impatience  
D'apprendre à qui je dois une triste naissance :  
Ou plutôt leur hymen me servira de loi ;  
S'il s'acheve, il suffit tout est fini pour moi.  
Je périrai, Doris, & par une mort prompte,  
Dans la nuit du tombeau j'enfermerai ma honte,  
Sans chercher des parens si long-tems ignorés,  
Et que ma folle amour a trop déshonorés.

DORIS.

Que je vous plains, Madame ! Et que pour votre vie . . .

ERIPHILE.

Tu vois Agamemnon avec Iphigénie.



*S C E N E I I.*

AGAMEMNON, IPHIGENIE, ERIPHILE;  
DORIS.

IPHIGENIE.

**S**eigneur, où courez-vous? Et quels empressements

Vous déroberait fût à nos empressemens ?

A qui dois-je imputer cette fuite foudaine ?

Mon respect a fait place aux transports de la Reine :

Un moment à mon tour ne vous puis-je arrêter?

Et ma joie à vos yeux n'ose-t-elle éclater?

Ne puis-je...

Hé bien, ma Fille, embrassez votre Pere ;  
Il vous aime toujours.

IPHIGENIE.

Que cette amour m'est chere !  
Quel plaisir de vous voir , & de vous contempler  
Dans ce nouvel éclat dont je vous vois briller !  
Quels honneurs ! Quel pouvoir ! Déjà la Renom-  
mée

Par d'étonnans récits m'en avoit informée.  
Mais que voyant de près ce spectacle charmant,  
Je sens croître ma joie & mon étonnement ;  
Dieux ! avec quel amour la Grece vous révere !  
Quel bonheur de me voir la Fille d'un tel Pere !

AGAMEMNON.

Vous méritiez, ma Fille, un Pere plus heureux.

IPHIGENIE.

Quelle félicité peut manquer à vos vœux ?  
A de plus grands honneurs un Roi peut il pré-  
tendre ?

J'ai cru n'avoir au Ciel que des graces à rendre.

AGAMEMNON.

Grands Dieux ! à son malheur dois-je la préparer ?

IPHIGENIE.

Vous vous cachez, Seigneur, & semblez soupirer :  
Tous vos regards sur moi ne tombent qu'avec  
peine.

Avons-nous sans votre ordre abandonné Mycène ?

AGAMEMNON.

Ma Fille, je vous vois toujours des mêmes yeux,  
Mais les temps sont changés aussi bien que les  
lieux.

D'un soin cruel ma joie est ici combattue.

IPHIGÉNIE.

Hé! mon Pere, oubliez votre rang à ma vue.

Je prévois la rigueur d'un long éloignement.

N'osez vous sans rougir être Pere un moment?

Vous n'avez devant vous qu'une jeune Princesse

A qui j'avois pour moi vanté votre tendresse.

Cent fois lui promettant mes soins, votre bonté,

J'ai fait gloire à ses yeux de ma félicité.

Que va-t-elle penser de votre indifférence?

Ai-je flatté ses vœux d'une fausse espérance?

N'éclaircirez vous point ce front chargé d'ennuis?

AGAMEMNON.

Ah! Ma Fille!

IPHIGÉNIE.

Seigneur, poursuivez.

AGAMEMNON.

Je ne puis.

IPHIGÉNIE.

Périsse le Troyen auteur de nos allarmes.

AGAMEMNON.

Sa perte à ses vainqueurs coûtera bien des larmes.

IPHIGÉNIE.

Les Dieux daignent sur tout prendre soin de vos jours.

AGAMEMNON.

Les Dieux depuis un tems me sont cruels & sourds.

IPHIGÉNIE.

Calchas, dit-on, prépare un pompeux Sacrifice.

AGAMEMNON.

Puissai-je auparavant fléchir leur injustice!

IPHIGENIE.

L'offrira-t-on bien-tôt ?

AGAMEMNON.

Plutôt que je ne veux.

IPHIGENIE.

Me fera-t-il permis de me joindre à vos vœux ?

Verra-t-on à l'Autel votre heureuse famille ?

AGAMEMNON.

Hélas !

IPHIGENIE.

Vous vous taisez ?

AGAMEMNON.

Vous y ferez, ma Fille.

Adieu.



## S C E N E I I I.

IPHIGENIE, ERIPHILE, DORIS.

IPHIGENIE.

D

E cet accueil que dois-je soupçonner ?

D'une secrète horreur je me sens frissonner.

Je crains malgré moi-même un malheur que  
j'ignore.

Justes Dieux ! vous sçavez pour qui je vous implore !

ERIPHILE.

Quoi ! parmi tous les soins qui doivent l'accabler,  
 Quelque froideur suffit pour vous faire trembler ?  
 Hélas ! à quels soupirs suis-je donc condamnée,  
 Moi, qui de mes parens toujours abandonnée,



Etrangere par-tout, n'ai pas même en naissant,  
 Peut-être reçu d'eux un regard caressant !  
 Du moins si vos respects sont rejettés d'un Pere,  
 Vous en pouvez gémir dans le sein d'une Mere;  
 Et de quelque disgrâce enfin que vous pleuriez,  
 Quels pleurs par un amant ne sont point essuyez !

I P H I G E N I E.

Je ne m'en défends point. Mes pleurs, belle Eri-  
 phile,  
 Ne tiendront pas long tems contre les soins  
 d'Achille.

Sa gloire, son amour, mon Pere, mon devoir,  
 Lui donnent sur mon ame un trop juste pouvoir.  
 Mais de lui-même ici que faut-il que je pense ?  
 Cet amant, pour me voir brûlant d'impatience,  
 Que les Grecs de ces bords ne pouvoient arracher,  
 Qu'un Pere de si loin m'ordonne de chercher,  
 S'empresse-t-il assez pour jouir d'une vue  
 Qu'avec tant de transports je croyois attendue ?  
 Pour moi, depuis deux jours, qu'approchant de  
 ces lieux,

Leur aspect souhaité se découvre à nos yeux,  
 Je l'attendois par-tout, & d'un regard timide  
 Sans cesse parcourant les chemins de l'Aulide,  
 Mon cœur, pour le chercher voloît loin devant  
 moi,

Et je demande Achille à tout ce que je voi.  
 Je viens, j'arrive enfin sans qu'il m'ait prévenue.  
 Je n'ai percé qu'à peine une foule inconnue,  
 Lui seul ne paroît point. Le triste Agamemnon  
 Semble craindre à mes yeux de prononcer son nom.  
 Que fait-il ? Qui pourra m'expliquer ce mystere ?

Trouverai-je l'Amant glacé comme le Pere?  
Et les soins de la guerre auroient-ils en un jour  
Eteint dans tous les cœurs la tendresse & l'amour?  
Mais non. C'est l'offenser par d'injustes allarmes.  
C'est à moi que l'on doit le secours de ses armes.  
Il n'étoit point à Sparte entre tous ces Amans,  
Dont le Pere d'Hélène a reçu les sermens.  
Lui seul de tous les Grecs, maître de sa parole,  
S'il part contre Ilion, c'est pour moi qu'il y vole;  
Et satisfait d'un prix qui lui semble si doux,  
Il veut même y porter le nom de mon Epoux.



*S C E N E I V.*

CLITEMNESTRE, IPHIGENIE,  
ERIPHILE, DORIS.

CLITEMNESTRE.

**M**A Fille, il faut partir sans que rien nous  
retienne,  
Et sauver, en fuyant, votre gloire & la mienne.  
Je ne m'étonne plus qu'interdit & distrait,  
Votre Pere ait paru nous revoir à regret.  
Aux affronts d'un refus craignant de vous com-  
mettre,  
Il m'avoit par Arcas envoyé cette Lettre.  
Arcas s'est vu trompé par notre égarement,  
Et vient de me la rendre en ce même moment.  
Sauvons encore un coup notre gloire offensée.  
Pour votre Hymen, Achille à changé de pensée,

Et refusant l'honneur qu'on lui veut accorder,  
Jusques à son retour il veut le retarder.

IPHIGENIE.

Qu'entends-je ?

CLITEMNESTRE.

Je vous vois rougir de cet outrage.

Il faut d'un noble orgueil armer votre courage.  
Moi-même, de l'ingrat approuvant le dessein,  
Je vous l'ai dans Argos présenté de ma main ;  
Et mon choix que flattoit le bruit de sa noblesse,  
Vous donnoit avec joie au Fils d'une Déesse.  
Mais puisque désormais son lâche repentir  
Dément le sang des Dieux dont on le fait sortir,  
Ma Fille, c'est à nous de montrer qui nous som-  
mes,

Et de ne voir en lui que le dernier des hommes.  
Lui ferons-nous penser par un plus long séjour,  
Que vos vœux de son cœur attendent le retour ?  
Rompons avec plaisir un Hymen qu'il diffère.  
J'ai fait de mon dessein avertir votre Pere ;  
Je ne l'attends ici que pour m'en séparer,  
Et pour ce prompt départ je vais tout préparer.

(à Eriphile.)

Je ne vous presse point, Madame, de nous suivre.  
A de plus cheres mains ma retraite vous livre.  
De vos desseins secrets on est trop éclairci,  
Et ce n'est pas Calchas que vous cherchez ici.





## S C E N E V.

IPHIGENIE, ERIPHILE, DORIS.

IPHIGENIE.

**E**N quel funeste état ces mots m'ont-ils laissée!  
Pour mon Hymen , Achille a changé de pensée.  
Il me faut sans honneur retourner sur mes pas ,  
Et vous cherchez ici quelqu'autre que Calchas.

ERIPHILE.

Madame , à ce discours je ne puis rien comprendre.

IPHIGENIE.

Vous m'entendez assez , si vous voulez m'entendre.  
Le sort injurieux me ravit un époux ;  
Madame , à mon malheur m'abandonnerez-vous ?  
Vous ne pouviez sans moi demeurer à Mycène.  
Me verra-t-on sans vous partir avec la Reine ?

ERIPHILE.

Je voulois voir Calchas avant que de partir.

IPHIGENIE.

Que tardez-vous , Madame , à le faire avertir ?

ERIPHILE.

D'Argos , dans un moment vous reprenez la route.

IPHIGENIE.

Un moment , quelquefois éclaircit plus d'un doute.  
Mais , Madame , je vois que c'est trop vous presser.  
Je vois ce que jamais je n'ai voulu penser.  
Achille... Vous brûlez que je ne sois partie.

T R A G E D I E. . 111  
E R I P H I L E.

Moi ! Vous me soupçonnez de cette perfidie ?  
Moi, j'aimerois, Madame, un Vainqueur furieux,  
Qui toujours tout sanglant se présente à mes yeux,  
Qui la flamme à la main, & de meurtres avide,  
Mit en cendres Lesbos...

I P H I G E N I E.

Oui, vous l'aimez, perfide !

Et ces mêmes fureurs que vous me dépeignez,  
Ses bras que dans le sang vous avez vu baignés,  
Ces morts, cette Lesbos, ces cendres, cette flamme,  
Sont les traits dont l'amour l'a gravé dans votre ame ;  
Et loin d'en détester le cruel souvenir,  
Vous vous plaisez encore à m'en entretenir.  
Déjà plus d'une fois dans vos plaintes forcées,  
J'ai dû voir, & j'ai vu le fond de vos pensées ;  
Mais toujours sur mes yeux ma facile bonté  
A remis le bandeau que j'avois écarté.  
Vous l'aimiez. Que faisois-je ! Et quelle erreur fatale  
M'a fait entre mes bras recevoir ma rivale ?  
Crédule, je l'aimois. Mon cœur même aujourd'hui ;  
De son parjure amant lui promettoit l'appui.  
Voilà donc le triomphe où j'étois amenée.  
Moi-même à votre char je me suis enchaînée.  
Je vous pardonne, hélas ! des vœux intéressés,  
Et la perte d'un cœur que vous me ravissez.  
Mais que sans m'avertir du piège qu'on me dresse ;  
Vous me laissiez chercher jusqu'au fond de la Grece

L'ingrat qui ne m'attend que pour m'abandonner ,  
 Perfide ! cet affront se peut-il pardonner ?

ERIPHILE.

Vous me donnez des noms qui doivent me sur-  
 prendre ,

Madame ; on ne m'a pas instruite à les entendre ;  
 Et les Dieux, contre moi, dès long tems indignés,  
 A mon oreille encor les avoient épargnés.

Mais il faut des Amans excuser l'injustice ,  
 Et de quoi vouliez vous que je vous avertisse ?  
 Avez-vous pu penser qu'au sang d'Agamemnon ,  
 Achille préferat une fille sans nom ,  
 Qui de tout son destin ce qu'elle a pu comprendre ,  
 C'est qu'elle sort d'un sang qu'il brûle de répandre ?

IPHIGENIE.

Vous triomphez, cruelle, & bravez ma douleur,  
 Je n'avois pas encor senti tout mon malheur ;  
 Et vous ne comparez votre exil & ma gloire ,  
 Que pour mieux relever votre injuste victoire.  
 Toutefois, vos transports sont trop précipités.  
 Ce même Agamemnon à qui vous insultez ,  
 Il commande à la Grece, il est mon Pere, il m'ai-  
 me ;

Il ressent mes douleurs beaucoup plus que moi-  
 même.

Mes larmes par avance avoient sçu le toucher.  
 J'ai surpris ses soupirs qu'il me vouloit cacher.  
 Hélas ! de son accueil condamnant la tristesse ,  
 J'osois me plaindre à lui de son peu de tendresse.



SCENE

---

S C E N E V I.

ACHILLE, IPHIGENIE, ERIPHILE,  
DORIS.

ACHILLE.

**I**L est donc vrai, Madame, & c'est vous que  
je vois!

Je soupçonnois d'erreur tout le camp à la fois.  
Vous, en Aulide? Vous? Hé! qu'y venez-vous faire?  
D'où vient qu'Agamemnon m'assuroit le con-  
traire?

IPHIGENIE.

Seigneur, rassurez-vous. Vos vœux seront con-  
tens.

Iphigénie encor n'y sera pas long-tems.

---

S C E N E V I I.

ACHILLE, ERIPHILE, DORIS.

ACHILLE.

**E**Lle me fuit! veillai-je? ou n'est-ce point  
un songe?

Dans quel trouble nouveau cette fuite me plonge!  
Madame, je ne sçai si, sans vous irriter,  
Achille devant vous pourra se présenter.

Tom. V.

H

Mais, si d'un ennemi vous souffrez la priere,  
 Si lui-même souvent a plaint sa Prisonniere;  
 Vous sçavez quel sujet conduit ici leurs pas.  
 Vous sçavez...

*ERIPHILE.*

Quoi, Seigneur! ne le sçavez-vous pas?  
 Vous, qui depuis un mois brûlant sur ce rivage,  
 Avez conclu vous-même, & hâté leur voyage?

*ACHILLE.*

De ce même rivage absent depuis un mois,  
 Je le revis hier pour la premiere fois.

*ERIPHILE.*

Quoi! Lorsqu'Agamemnon écrivoit à Mycene,  
 Votre amour, votre main n'a pas conduit la  
 sienne?

Quoi! vous qui de sa Fille adoriez les attraits...

*ACHILLE.*

Vous m'en voyez encore épris plus que jamais,  
 Madame; & si l'effet eut suivi ma pensée,  
 Moi-même dans Argos je l'aurois devancée.  
 Cependant on me fuit. Quel crime ai-je commis?  
 Mais je ne vois par-tout que des yeux ennemis.  
 Que dis-je? En ce moment Calchas, Nestor,  
 Ulysse,

De leur vaine éloquence employant l'artifice,  
 Combattoient mon amour, & sembloient m'an-  
 noncer

Que si j'en crois ma gloire il y faut renoncer.  
 Quelle entreprise ici pourroit être formée?  
 Suis-je sans le sçavoir, la fable de l'Armée?  
 Entrons. C'est un secret qu'il leur faut arracher.



S C E N E V I I I.

ERIPHILE, DORIS.

ERIPHILE.

**D**ieux! qui voyez ma honte, où me dois-je  
cacher?

Orgueilleuse Rivale, on t'aime, & tu murmures?  
Souffrirai-je à la fois ta gloire & tes injures?

Ah! plutôt... Mais, Doris, ou j'aime à me  
flatter,

Ou sur eux quelque orage est tout prêt d'éclater.  
J'ai des yeux. Leur bonheur n'est pas encor tran-  
quille.

On trompe Iphigénie. On se cache d'Achille.

Agamemnon gémit. Ne désespérons point;

Et si le sort contr'elle à ma haine se joint,

Je sçaurai profiter de cette intelligence,

Pour ne pas pleurer seule, & mourir sans ven-  
geance.



## A C T E I I I.

## SCENE PREMIERE.

AGAMEMNON, CLITEMNESTRE.

CLITEMNESTRE.

Où, Seigneur, nous partions, & mon juste courroux

Laiſſoit bientôt Achille & le camp loin de nous.  
 Ma Fille, dans Argos couroit pleurer ſa honte.  
 Mais, lui-même étonné d'une fuite ſi prompte,  
 Par combien de ſermens, dont je n'ai pu douter,  
 Vient-il de me convaincre, & de nous arrêter ?  
 Il preſſe cet Hymen qu'on prétend qu'il diffère;  
 Et vous cherche, brûlant d'amour & de colere.  
 Prêt d'impoſer ſilence à ce bruit impoſteur,  
 Achille en veut connoître & confondre l'Auteur.  
 Banniffez ces ſouçons qui troubloient notre joie.

A G A M E M N O N.

Madame, c'eſt aſſez. Je conſens qu'on le croie.  
 Je reconnois l'erreur qui nous avoit ſéduits,  
 Et reſſens votre joie autant que je le puis.  
 Vous voulez que Calchas l'uniffe à ma Famille;  
 Vous pouvez à l'Autel envoyer votre Fille;  
 Je l'attends. Mais avant que de paſſer plus loin,  
 J'ai voulu vous parler un moment ſans témoin.  
 Vous voyez en quels lieux vous l'avez amenée.

Tout y ressent la Guerre, & non point l'Hy-menée.

Le tumulte d'un Camp, Soldats & Matelots,  
Un Autel hérissé de dards, de javelots,  
Tout ce spectacle enfin, pompe digne d'Achille,  
Pour attirer vos yeux n'est point assez tranquille;  
Et les Grecs y verroient l'Epouse de leur Roi  
Dans un état indigne & de vous & de moi.  
M'en croirez-vous? Laissez, de vos femmes suivie,  
A cet Hymen, sans vous, marcher Iphigénie.

CLITEMNESTRE.

Qui, moi? Que remettant ma Fille en d'autres  
bras,

Ce que j'ai commencé je ne l'acheve pas?  
Qu'après l'avoir d'Argos amenée en Aulide,  
Je refuse à l'Autel de lui servir de guide?  
Dois-je donc de Calchas être moins près que  
vous.

Et qui présentera ma Fille à son époux?  
Quelle autre ordonnera cette pompe sacrée?

AGAMEMNON.

Vous n'êtes point ici dans le Palais d'Atrée.  
Vous êtes dans un Camp...

CLITEMNESTRE.

Où tout vous est soumis;  
Où le sort de l'Asie en vos mains est remis,  
Où je vois sous vos loix marcher la Grece entiere,  
Où le Fils de Thétis va m'appeller sa Mere.  
Dans quel Palais superbe, & plein de ma grandeur,  
Puis-je jamais paroître avec plus de splendeur?

H 3

AGAMEMNON.

Madame, au nom des Dieux, auteurs de notre  
race,

Daignez à mon amour accorder cette grace,  
J'ai mes raisons.

CLITEMNESTRE.

Seigneur, au nom des mêmes Dieux,  
D'un spectacle si doux ne privez point mes yeux,  
Daignez ne point ici rougir de ma présence.

AGAMEMNON.

J'avois plus espéré de votre complaisance.  
Mais puisque la raison ne vous peut émouvoir,  
Puisqu'enfin ma prière a si peu de pouvoir;  
Vous avez entendu ce que je vous demande,  
Madame. Je le veux, & je vous le commande.  
Obéissez.



S C E N E I I.

CLITEMNESTRE seule.

**D**'Où vient que d'un soin si cruel,  
L'injuste Agamemnon m'écarte de l'autel ?  
Fier de son nouveau rang m'ose-t-il méconnoître ?  
Me croit-il à sa suite indigne de paroître ?  
Ou, de l'Epire encor timide possesseur,  
N'oseroit-il d'Hélène ici montrer la Sœur ?  
Et pourquoi me cacher, & par quelle injustice  
Faut-il que sur mon front sa honte réjaillisse ?  
Mais n'importe, il le veut, & mon cœur s'y ré-  
sout.

Ma Fille, ton bonheur me console de tout.  
 Le Ciel te donne Achille, & ma joie est extrême  
 De t'entendre nommer... Mais, le voici lui-même.

\*—————\*

S C E N E I I I.

ACHILLE, CLITEMNESTRE.

ACHILLE.

**T**out succède, Madame, à mon empressement.

Le Roi n'a point voulu d'autre éclaircissement ;  
 Il en croit mes transports, & sans presque m'entendre,

Il vient en m'embrassant de m'accepter pour gendre.

Il ne m'a dit qu'un mot. Mais vous a-t-il conté  
 Quel bonheur dans le Camp vous avez apporté ?  
 Les Dieux vont s'apaiser. Du moins Calchas publie

Qu'avec eux, dans une heure ; il nous réconcilie ;  
 Que Neptune & les Vents, prêts à nous exaucer,  
 N'attendent que le sang que sa main va verser.

Déjà dans les vaisseaux la voile se déploie.

Déjà sur sa parole ils se tournent vers Troye.

Pour moi, quoique le Ciel au gré de mon amour,  
 Dut encore des vents retarder le retour,

Que je quitte à regret la rive fortunée

Où je vais allumer les flambeaux d'Hyménée ;

Puis-je ne point chérir l'heureuse occasion

D'aller du sang Troyen sceller notre union ?  
Et de laisser bientôt sous Troye ensévelie ,  
Le déshonneur d'un nom à qui le mien s'allie.

*S C E N E I V.*

ACHILLE, CLITEMNESTRE, IPHIGENIE,  
ERIPHILE, DORIS, ÆGINE.

ACHILLE.

**P**rincesse, mon bonheur ne dépend que de vous.

**Votre Pere à l'autel vous destine un époux.  
Venez-y recevoir un cœur qui vous adore.**

IPHIGÉNIE.

Seigneur, il n'est pas tems que nous partions encore.

La Reine permettra que j'ose demander  
Un gage à votre amour, qu'il me doit accorder.  
Je viens vous présenter une jeune Princesse;  
Le Ciel à sur son front imprimé sa noblesse;  
De larmes, tous les jours, ses yeux sont arrosés;  
Vous sçavez ses malheurs, vous les avez causés.  
Moi-même (où m'emportoit une aveugle colere)  
J'ai tantôt sans respect, affligé sa misere.  
Que ne puis-je aussi-bien par d'utiles secours,  
Réparer promptement mes injustes discours!  
Je lui prête ma voix, je ne puis davantage.  
Vous seul pouvez, Seigneur, détruire votre ou-  
vrage.

Elle est votre captive, & ses fers que je plains,  
Quand vous l'ordonnerez tomberont de ses mains.  
Commencez donc par-là cette heureuse journée.  
Qu'elle puisse à nous voir n'être plus condamnée.  
Montrez que je vais suivre au pied de nos autels  
Un Roi, qui, non content d'effrayer les mortels,  
A des embrasemens ne borne point sa gloire,  
Laisse aux pleurs d'une épouse attendrir sa victoire;  
Et par les malheureux quelquefois désarmé,  
Sçait imiter en tout les Dieux qui l'ont formé.

ERIPHILE.

Oui, Seigneur, des douleurs soulagez la plus vive.  
La guerre dans Lesbos me fit votre captive.  
Mais c'est pousser trop loin ses droits injurieux;  
Qu'y joindre le tourment que je souffre en ces  
lieux.

ACHILLE.

Vous, Madame?

ERIPHILE.

Oui, Seigneur; & sans conter le reste,  
Pouvez-vous m'imposer une loi plus funeste  
Que de rendre mes yeux les tristes spectateurs  
De la félicité de mes persécuteurs?  
J'entends, de toutes parts, menacer ma Patrie.  
Je vois marcher contre elle une armée en furie;  
Je vois déjà l'hymen, pour mieux me déchirer,  
Mettre en vos mains le feu qui la doit dévorer.  
Souffrez que loin du camp & loin de votre vue,  
Toujours infortunée, & toujours inconnue,  
J'aille cacher un sort si digne de pitié,  
Et dont mes pleurs encor vous taisent la moitié.

ACHILLE.

C'est trop, belle Princesse. Il ne faut que nous  
suivre.

Venez, qu'aux yeux des Grecs Achille vous délivre;  
Et que le doux moment de ma félicité,  
Soit le moment heureux de votre liberté.

## S C E N E V.

CLITEMNESTRE, ACHILLE, IPHIGENIE,  
ERIPHILE, ARCAS, ÆGINE, DORIS.

ARCAS.

**M**Adame, tout est prêt pour la cérémonie,  
Le Roi près de l'Autel attend Iphigénie,  
Je viens la demander. Ou plutôt, contre lui,  
Seigneur, je viens pour elle implorer votre appui.

ACHILLE.

Arcas, que dites-vous?

CLITEMNESTER.

Dieux! Que vient-il m'apprendre?

ARCAS, à Achille.

Je ne vois plus que vous qui puissiez la défendre.

ACHILLE.

Contre qui?

ARCAS.

Je le nomme & l'accuse à regret.

Autant que je l'ai pu, j'ai gardé le secret.

Mais le fer, le bandeau, la flamme est toute prête.

Dût tout cet appareil retomber sur ma tête,



Il faut parler.

CLITEMNESTRE.

Je tremble. Expliquez-vous, Arcas.

ACHILLE.

Qui que ce soit, parlez, & ne le craignez pas.

ARCAS.

Vous êtes son Amant, & vous êtes sa Mere;

Gardez-vous d'envoyer la Princesse à son Pere.

CLITEMNESTRE.

Pourquoi le craignons-nous?

ACHILLE.

Pourquoi m'en défier?

ARCAS.

Il l'attend à l'autel pour la sacrifier.

ACHILLE.

Lui!

CLITEMNESTRE.

Sa Fille!

IPHIGENIE.

Mon pere!

ERIPHILE.

O Ciel! quelle nouvelle!

ACHILLE.

Quelle aveugle fureur pourroit l'armer contr'elle?

Ce discours, sans horreur, se peut-il écouter?

ARCAS.

Ah, Seigneur! plut au Ciel que je pusse en douter!

Par la voix de Calchas l'Oracle la demande;

De toute autre victime il refuse l'offrande;

Et les Dieux, jusques-là protecteurs de Paris,

Ne nous promettent Troye & les vents qu'à ce

prix.

Les Dieux ordonneroient un meurtre abominable ?

IPHIGENIE.

Ciel ! pour tant de rigueur, de quoi suis-je coupable ?

CLITEMNESTRE.

Je ne m'étonne plus de cet ordre cruel  
Qui m'avoit interdit l'approche de l'autel.

IPHIGENIE, à *Achille*.

Et voilà donc l'Hymen où j'étois destinée !

ARCAS.

Le Roi, pour vous tromper, feignoit cet hyménée.

Tout le camp même encore est trompé comme vous.

CLITEMNESTRE.

Seigneur, c'est donc à moi d'embrasser vos genoux.

ACHILLE, *la relevant*.

Ah, Madame !

CLITEMNESTRE.

Oubliez une gloire importune.

Ce triste abaissement convient à ma fortune.

Heureuse, si mes pleurs vous peuvent at tendrir !

Une Mere à vos pieds peut tomber sans rougir.

C'est votre épouse, hélas ! qui vous est enlevée !

Dans cet heureux espoir je l'avois élevée.

C'est vous que nous cherchions sur ce funeste bord ;

Et votre nom, Seigneur, la conduit à la mort.

Ira-t-elle, des Dieux implorant la justice,

Embrasser leurs autels parés pour son supplice ?

Elle n'a que vous seul. Vous êtes en ces lieux

Son pere, son époux, son asyle, ses Dieux.

Je lis dans vos regards la douleur qui vous presse.  
Auprès de votre époux, ma fille, je vous laisse.  
Seigneur, daignez m'attendre, & ne la point  
quitter.

A mon perfide époux je cours me présenter.  
Il ne soutiendra point la fureur qui m'anime.  
Il faudra que Calchas cherche une autre victime.  
Ou, si je ne vous puis dérober à leurs coups,  
Ma fille, ils pourront bien m'immoler avant vous.



*S C E N E V I.*

**ACHILLE, IPHIGENIE.**

ACHILLE.

**M** Adame, je me tais, & demeure immobile.  
Est-ce à moi que l'on parle, & connoît-on Achille?  
Une Mere, pour vous, croit devoir me prier.  
Une Reine à mes pieds, se vient humilier ;  
Et me déshonorant par d'injustes allarmes,  
Pour attendrir mon cœur, on a recours aux lar-  
mes.

Qui doit prendre à vos jours plus d'intérêt que moi ?  
Ah ! sans doute on s'en peut reposer sur ma foi.  
L'outrage me regarde ; & , quoi qu'on entreprenne,  
Je réponds d'une vie où j'attache la mienne.  
Mais ma juste douleur va plus loin m'engager.  
C'est peu de vous défendre , & je cours vous ven-

Et punir à la fois le cruel stratagème ,

Qui s'ose de mon nom armer contre vous-même.

IPHIGENIE.

Ah ! demeurez , Seigneur , & daignez m'écouter.

ACHILLE.

Quoi , Madame , un barbare osera m'insulter ?

Il voit que de sa sœur je cours venger l'outrage ,

Il sçait que , le premier lui donnant mon suffrage ,

Je le fis nommer chef de vingt rois ses rivaux ;

Et pour fruit de mes soins , pour fruit de mes travaux ,

Pour tout le prix enfin d'une illustre victoire

Qui le doit enrichir , venger , combler de gloire ,

Content & glorieux du nom de votre époux ,

Je ne lui demandois que l'honneur d'être à vous.

Cependant , aujourd'hui sanguinaire , parjure ,

C'est peu de violer l'amitié , la nature ;

C'est peu que de vouloir sous un couteau mortel ,

Me montrer votre cœur fumant sur un autel.

D'un appareil d'hymen couvrant ce sacrifice ,

Il veut que ce soit moi qui vous mène au supplice ?

Que ma crédule main conduise le couteau ?

Qu'au lieu de votre époux je sois votre Bourreau ?

Et quel étoit pour vous ce sanglant hyménée ,

Si je fusse arrivé plus tard d'une journée ?

Quoi donc , à leur fureur livrée en ce moment ,

Vous iriez à l'autel me chercher vainement ?

Et d'un fer imprévu vous tomberiez frappée ,

En accusant mon nom qui vous auroit trompée ?

Il faut de ce péril , de cette trahison ,

Aux yeux de tous les Grecs lui demander raison.

A l'honneur d'un époux vous-même intéressée,  
 Madame, vous devez approuver ma pensée.  
 Il faut que le cruel qui m'a pu mépriser,  
 Apprenne de quel nom il osoit abuser.

I P H I G E N I E.

Hélas ! si vous m'aimez, si pour grace dernière ;  
 Vous daignez d'une Amante écouter la priere,  
 C'est maintenant, Seigneur, qu'il faut me le  
 prouver.

Car enfin, ce cruel, que vous allez braver,  
 Cet ennemi barbare, injuste, sanguinaire,  
 Songez, quoi qu'il ait fait, songez qu'il est mon  
 Pere.

A C H I L L E.

Lui, votre Pere ? Après son horrible dessein,  
 Je ne le connois plus que pour votre assassin.

I P H I G E N I E.

C'est mon pere, Seigneur, je vous le dis encore ;  
 Mais un Pere que j'aime, un Pere que j'adore,  
 Qui me chérit lui-même, & dont jusqu'à ce jour  
 Je n'ai jamais reçu que des marques d'amour.  
 Mon cœur, dans ce respect élevé dès l'enfance,  
 Ne peut que s'affliger de tout ce qui l'offense ;  
 Et loin d'oser ici par un prompt changement,  
 Approuver la fureur de votre emportement,  
 Loin que par mes discours je l'attire moi-même,  
 Croyez qu'il faut aimer autant que je vous aime,  
 Pour avoir pu souffrir tous les noms odieux  
 Dont votre amour le vient d'outrager à mes yeux.  
 Et pourquoi voulez-vous qu'inhumain & barbare,  
 Il ne gémissé pas du coup qu'on me prépare ?  
 Quel Pere, de son sang se plaît à se priver ?

Pourquoi me perdrait-il , s'il pouvoit me sauver ?  
 J'ai vu , n'en doutés point , ses larmes se répandre.  
 Faut-il le condamner avant que de l'entendre ?  
 Hélas ! de tant d'horreurs son cœur déjà troublé ,  
 Doit-il de votre haine être encore accablé ?

A C H I L L E.

Quoi , Madame , parmi tant de sujets de crainte ,  
 Ce sont-la les frayeurs dont vous êtes atteinte ?  
 Un cruel ( comment puis-je autrement l'appel-  
 ler ? )

Par la main de Calchas s'en va vous immoler ;  
 Et lorsqu'à sa fureur j'oppose ma tendresse ,  
 Le soin de son repos est le seul qui vous presse ?  
 On me ferme la bouche ! On l'excuse ! On le  
 plaint !

C'est pour lui que l'on tremble , & c'est moi que  
 l'on craint !

Triste effet de mes soins ! Est-ce donc là , Mada-  
 me ,

Tout le progrès qu'Achille avoit fait dans votre  
 ame ?

I P H I G E N I E.

Ah , cruel ! cet amour , dont vous voulez douter ,  
 Ai-je attendu si tard pour le faire éclater ?

Vous voyez de quel œil , & comme indifférente  
 J'ai reçu de ma mort la nouvelle sanglante.

Je n'en ai point pâli. Que n'avez vous pu voir

A quel excès tantôt alloit mon désespoir ,

Quand , presqu'en arrivant , un récit peu fidelle

M'a de votre inconstance annoncé la nouvelle ?

Qui sçait même , qui sçait si le Ciel irrité

A pu souffrir l'excès de ma félicité ?

Hélas

Hélas ! il me sembloit qu'une flamme si belle  
M'élevoit au-dessus du sort d'une mortelle.

A C H I L L E.

Ah ! si je vous suis cher, ma Princesse, vivez.

\* ————— \*

S C E N E V I I.

CLITEMNESTRE, IPHIGENIE, ACHILLE,  
ÆGINE.

CLITEMNESTRE.

**T**out est perdu, Seigneur, si vous ne nous  
sauvez.

Agamemnon m'évite, & craignant mon visage,  
Il me fait de l'autel refuser le passage.  
Des Gardes que lui-même a pris soin de placer,  
Nous ont de toutes parts défendu de passer.  
Il me fuit. Ma douleur étonne son audace.

A C H I L L E.

Hé bien ! c'est donc à moi de prendre votre place.  
Il me verra, Madame, & je vais lui parler.

I P H I G E N I E.

Ah ! Madame... Ah ! Seigneur ! Où voulez-  
vous aller ?

A C H I L L E.

Et que prétend de moi votre injuste priere ?  
Vous faudra-t-il toujours combattre la première ?

CLITEMNESTRE.

Quel est votre dessein, ma Fille ?

Tom. V.

I

Au nom des Dieux ,

Madame, retenez un amant furieux.

De ce triste entretien détournons les approches.

Seigneur , trop d'amertume aigriroit vos reproches.

Je sçai jusqu'où s'emporte un amant irrité ;

Et mon Pere est jaloux de son autorité.

On ne connoît que trop la fierté des Atrides.

Laissez parler , Seigneur , des bouches plus timides.

Surpris , n'en doutez point , de mon retardement,

Lui-même il me viendra chercher dans un moment.

Il entendra gémir une Mere oppressée :

Et que ne pourra point m'inspirer la pensée

De prévenir les pleurs que vous verseriez tous ,

D'arrêter vos transports , & de vivre pour vous !

A CHILLE.

Enfin, vous le voulez. Il faut donc vous complaire.

Donnez-lui l'une & l'autre un conseil salutaire.

Rappelez sa raison , persuadez-le bien ,

Pour vous , pour mon repos , & sur-tout pour le sien.

Je perds trop de momens en des discours frivoles.

Il faut des actions , & non pas des paroles.

(à Clitemnestre.)

Madame, à vous servir je vais tout disposer ,

Dans votre appartement allez vous reposer.

Voire fille vivra , je puis vous le prédire.

Croyez du moins , croyez que tant que je respire ,

Les Dieux auront envain ordonné son trépas ;

Cet oracle est plus sûr que celui de Calchas.



A C T E I V.

SCÈNE PREMIÈRE.

ERIPHILE, DORIS.

DORIS.

**A**H ! que me dites-vous ? Quelle étrange  
manie

Vous peut faire envier le sort d'Iphigénie ?  
Dans une heure elle expire : Et jamais, dites-vous,  
Vos yeux, de son bonheur ne furent plus jaloux.  
Qui le croira, Madame ? Et quel cœur si fa-  
rouche . . .

ERIPHILE.

Jamais rien de plus vrai n'est sorti de ma bouche.  
Jamais de tant de soins mon esprit agité  
Ne porta plus d'envie à sa félicité.  
Favorables périls ! Espérance inutile !  
N'as-tu pas vu sa gloire , & le trouble d'Achille ?  
J'en ai vu , j'en ai fui les signes trop certains.  
Ce Héros si terrible au reste des humains ,  
Qui ne connoît de pleurs que ceux qu'il fait ré-  
pandre ,  
Qui s'endurcit contr'eux dès l'âge le plus tendre ,  
Et qui , si l'on nous fait un fidelle discours ,  
Sûça même le sang des Lions & des Ours ,  
Pour elle de la crainte a fait l'apprentissage ;

Elle l'a vu pleurer & changer de visage.

Et tu la plains , Doris ? Par combien de malheurs

Ne lui voudrois-je point disputer de tels p leurs ?

Quand je devrois comme elle expirer dans une  
heure . . .

Mais que dis-je , expirer ? Ne crois pas qu'elle  
meure.

Dans un lâche sommeil crois-tu qu'enséveli ,

Achille aura pour elle impunément pâli ?

Achille à son malheur sçaura bien mettre obsta-  
cle.

Tu verras que les Dieux n'ont dicté cet oracle

Que pour croître à la fois sa gloire & mon tour-  
ment ,

Et la rendre plus belle aux yeux de son amant.

Hé quoi ! ne vois-tu pas tout ce qu'on fait pour  
elle ?

On supprime des Dieux la sentence mortelle ;

Et quoique le bûcher soit déjà préparé ,

Le nom de la victime est encore ignoré.

Tout le Camp n'en sçait rien. Doris , à ce silence

Ne reconnois-tu pas un Pere qui balance ?

Et que fera-t-il donc ? Quel courage endurci

Soutiendrait les assauts qu'on lui prépare ici ?

Une mere en fureur , les larmes d'une Fille ,

Les cris , le désespoir de toute une famille ,

Le sang à ces objets facile à s'ébranler ,

Achille menaçant tout prêt à l'accabler.

Non , te dis-je , les Dieux l'ont envain condam-  
née ;

Je suis , & je ferai la seule infortunée.

Ah ! si je m'en croyois !

DORIS.

Quoi ! que méditez-vous ?

ERIPHILE.

Je ne sçai qui m'arrête & retient mon courroux ;  
Que par un prompt avis de tout ce qui se passe ,  
Je ne coure des Dieux divulguer la menace ;  
Et publier par-tout les complots criminels ,  
Qu'on fait ici contr'eux & contre leurs autels.

DORIS.

Ah ! quel dessein , Madame !

ERIPHILE.

Ah ! Doris, quelle joie !

Que d'encens brûleroit dans les Temples de Troye !  
Si troublant tous les Grecs , & vengeant ma pri-  
son ,

Je pouvois contre Achille armer Agamemnon !  
Si leur haine, de Troye oubliant la querelle ,  
Tournoit contr'eux le fer qu'ils aiguisent contr'  
elle ;

Et si de tout le camp mes avis dangereux  
Faisoient à ma Patrie un sacrifice heureux.

DORIS.

J'entends du bruit, on vient, Clitemnestre s'avance.  
Remettez-vous, Madame, ou fuyez sa présence.

ERIPHILE.

Rentrons. Et pour troubler un hymen odieux,  
Consultons des fureurs qu'autorisent les Dieux.



## S C E N E I I.

CLITEMNESTRE, ÆGINE.

CLITEMNESTRE.

**Æ**Gine, tu le vois, il faut que je la fuie.  
 Loin que ma fille pleure, & tremble pour sa vie,  
 Elle excuse son pere, & veut que ma douleur  
 Respecte encor la main qui lui perce le cœur.  
 O constance! O respect! Pour prix de sa tendresse,  
 Le barbare, à l'autel se plaint de sa paresse.  
 Je l'attends. Il viendra m'en demander raison,  
 Et croit pouvoir encor cacher sa trahison.  
 Il vient. Sans éclater contre son injustice,  
 Voyons s'il soutiendra son indigne artifice.

## S C E N E I I I.

AGAMEMNON, CLITEMNESTRE,  
ÆGINE.

AGAMEMNON.

**Q**ue faites-vous, Madame? Et d'où vient  
 que ces lieux  
 N'offrent point avec vous votre fille à mes yeux?  
 Mes ordres par Arcas vous l'avoient demandée;  
 Qu'attend-elle? Est-ce vous qui l'avez retardée?

A mes justes desirs ne vous rendez vous pas ?  
Ne peut-elle à l'autel marcher que sur vos pas ?  
Parlez.

CLITEMNESTRE.

S'il faut partir, ma fille est toute prête.  
Mais vous, n'avez-vous rien, Seigneur, qui vous  
arrête ?

AGAMEMNON.

Moi, Madame ?

CLITEMNESTRE.

Vos soins ont-ils tout préparé ?

AGAMEMNON.

Calchas est prêt, Madame, & l'autel est paré.  
J'ai fait ce que m'ordonne un devoir légitime.

CLITEMNESTRE.

Vous ne me parlez point, Seigneur, de la vi-  
ctime.

AGAMEMNON.

Que me voulez-vous dire ? Et de quel soin jaloux...

\*\*\*

S C E N E I V.

IPHIGENIE, AGAMEMNON,  
CLITEMNESTRE, ÆGINE.

CLITEMNESTRE.

**V**enez, venez, ma fille, on n'attend plus  
que vous.

Venez remercier un pere qui vous aime,  
Et qui veut à l'autel vous conduire lui-même.

Que vois-je ? Quel discours ? Ma fille, vous pleurez,  
Et baïssez devant moi vos yeux mal assurés ?  
Quel trouble ! Mais tout pleure , & la fille , & la  
mere.

Ah ! Malheureux Arcas , tu m'as trahi.

IPHIGENIE.

Mon pere ,

Cessez de vous troubler , vous n'êtes point trahi ,  
Quand vous commanderez , vous serez obéi.  
Ma vie est votre bien. Vous voulez le reprendre,  
Vos ordres sans détour pouvoient se faire entendre.  
D'un œil aussi content , d'un cœur aussi soumis  
Que j'acceptois l'époux que vous m'aviez promis,  
Je sçaurai , s'il le faut , victime obéissante ,  
Tendre au fer de Calchas une tête innocente ;  
Et respectant le coup par vous-même ordonné ,  
Vous rendre tout le sang que vous m'avez donné.  
Si pourtant ce respect , si cette obeissance  
Paroît digne à vos yeux d'une autre récompense ,  
Si d'une Mere en pleurs vous plaignez les ennuis ,  
J'ose vous dire ici qu'en l'état où je suis ,  
Peut-être assez d'honneurs environnoient ma vie ,  
Pour ne pas souhaiter qu'elle me fut ravie ,  
Ni qu'en me l'arrachant par un secret destin ,  
Si près de ma naissance on eut marqué la fin.  
Fille d'Agamemnon , c'est moi qui la première,  
Seigneur , vous appellai de ce doux nom de pere.  
C'est moi , qui , si long-temps le plaisir de vrs yeux ,  
Vous ai fait de ce nom remercier les Dieux ;  
Et pour qui tant de fois prodiguant vos caresses ,  
Vous n'avez point du sang dédaigné les foiblesses.

Hélas ! avec plaisir je me faisois compter  
Tous les noms des pays que vous allez dompter,  
Et déjà d'Illion présageant la conquête,  
D'un triomphe si beau je préparois la fête.  
Je ne m'attendois pas que pour le commencer,  
Mon sang fut le premier que vous devez verser.  
Non que la peur du coup, dont je suis menacée,  
Me fasse rappeler votre bonté passée.  
Ne craignez rien. Mon cœur, de votre honneur  
jaloux,  
Ne fera point rougir un père tel que vous.  
Et si je n'avois eu que ma vie à défendre,  
J'aurois sçu renfermer un souvenir si tendre.  
Mais à mon triste sort, vous le sçavez, Seigneur,  
Un mere, un amant attachoient leur bonheur.  
Un Roi digne de vous a cru voir la journée  
Qui devoit éclairer notre illustre hyménée.  
Déjà sûr de mon cœur, à sa flamme promis,  
Il s'estimoit heureux, vous me l'aviez permis,  
Il sçait votre dessein, jugez de ses allarmes.  
Ma mere est devant vous, & vous voyez ses lar-  
mes.

Pardonnez aux efforts que je viens de tenter,  
Pour prévenir les pleurs que je vous vais coûter.

## A G A M E M N O N.

Ma fille, il est trop vrai. J'ignore pour quel crime  
La colere des Dieux demande une victime.  
Mais ils vous ont nommée. Un oracle cruel  
Veut qu'ici votre sang coule sur un autel.  
Pour défendre vos jours de leurs loix meurtrieres,  
Mon amour n'avoit pas attendu vos prieres.  
Je ne vous dirai point combien j'ai résisté.

Croyez-en cet amour , par vous-même attesté.  
 Cette nuit même encor ( on a pu vous le dire )  
 J'avois révoqué l'ordre où l'on me fit souscrire.  
 Sur l'interêt des Grecs vous l'aviez emporté.  
 Je vous sacrifiois mon rang, ma sûreté.  
 Arcas alloit du camp vous défendre l'entrée.  
 Les Dieux n'ont pas voulu qu'il vous ait rencon-  
 trée,

Ils ont trompé les soins d'un pere infortuné :  
 Qui protégeoit envain ce qu'ils ont condamné.  
 Ne vous assurez point sur ma foible puissance.  
 Quel frein pourroit d'un peuple arrêter la licence,  
 Quand les Dieux nous livrant à son zele indiscret,  
 L'affranchissent d'un joug qu'il portoit à regret ?  
 Ma fille, il faut céder. Votre heure est arrivée.  
 Songez bien dans quel rang vous êtes élevée.  
 Je vous donne un conseil , qu'à peine je reçois.  
 Du coup qui vous attend vous mourrez moins  
 que moi.

Montrez en expirant de qui vous êtes née.  
 Faites rougir ces Dieux qui vous ont condamnée.  
 Allez; & que les Grecs qui vont vous immoler,  
 Reconnoissent mon sang en le voyant couler.

## CLITEMNESTRE.

Vous ne démentez point une race funeste.  
 Oui, vous êtes le sang d'Atrée & de Thyeste.  
 Bourreau de votre fille, il ne vous reste enfin  
 Que d'en faire à sa mere un horrible festin.  
 Barbare! c'est donc là cet heureux sacrifice  
 Que vos soins préparoient avec tant d'artifice ?  
 Quoi ! l'horreur de souscrire à cet ordre inhumain,  
 N'a pas en le traçant arrêté votre main ?



Pourquoi feindre à nos yeux une vaine tristesse ?  
Pensez-vous par des pleurs prouver votre tendresse ?

Où sont-ils ces combats que vous avez rendus ?  
Quels flots de sang pour elle avez-vous répandus ?  
Quel débris parle ici de votre résistance ?  
Quel champ couvert de morts me condamne au silence ?

Voilà par quels témoins il falloit me prouver,  
Cruel, que votre amour a voulu la sauver.  
Un oracle fatal ordonne qu'elle expire.  
Un oracle dit-il tout ce qu'il semble dire ?  
Le Ciel, le juste Ciel par le meurtre honoré,  
Du sang de l'innocence est-il donc altéré ?  
Si du crime d'Hélène on punit sa famille,  
Faites chercher à Sparte Hermione sa fille.  
Laissez à Ménélas racheter d'un tel prix  
Sa coupable moitié, dont il est trop épris.  
Mais vous, quelles fureurs vous rendent sa victime ?  
Pourquoi vous imposer la peine de son crime ?  
Pourquoi moi-même enfin me déchirant le flanc,  
Payer sa folle amour du plus pur de mon sang ?  
Que dis-je ? Cet objet de tant de jalousie,  
Cette Hélène, qui trouble & l'Europe, & l'Asie,  
Vous semble-t-elle un prix digne de vos exploits ?  
Combien nos fronts pour elle ont-ils rougi de fois ?  
Avant qu'un nœud fatal l'unit à votre frere,  
Thésée avoit osé l'enlever à son Pere.  
Vous sçavez, & Calchas mille fois vous l'a dit,  
Qu'un Hymen clandestin mit ce Prince en son lit ;  
Et qu'il en eut pour gage une jeune Princesse,  
Que sa Mere a cachée au reste de la Grece.

Mais non, l'amour d'un frere, & son honneur  
blessé

Sont les moindres des soins dont vous êtes pressé.  
Cette soif de regner, que rien ne peut éteindre,  
L'orgueil de voir vingt Rois vous servir & vous  
craindre,

Tous les droits de l'empire en vos mains confiés,  
Cruel, c'est à ces Dieux que vous sacrifiez;  
Et loin de repousser le coup qu'on vous prépare,  
Vous voulez vous en faire un mérite barbare.  
Trop jaloux d'un pouvoir qu'on peut vous envier,  
De votre propre sang vous courez le payer;  
Et voulez par ce prix épouvanter l'audace  
De quiconque vous peut disputer votre place.  
Est-ce donc être pere? Ah! toute ma raison  
Cède à la cruauté de cette trahison.

Un Prêtre environné d'une foule cruelle,  
Portera sur ma Fille une main criminelle!  
Déchirera son sein! Et d'un œil curieux,  
Dans son cœur palpitant consultera les Dieux!  
Et moi, qui l'amenai triomphante, adorée,  
Je m'en retournerai seule, & désespérée!  
Je verrai les chemins encor tous parfumés  
Des fleurs dont sous ses pas on les avoit semés!  
Non, je ne l'aurai point amenée au supplice,  
Ou vous ferez aux Grecs un double sacrifice.  
Ni crainte, ni respect ne m'en peut détacher.  
De mes bras tout sanglans il faudra l'arracher.  
Aussi barbare époux qu'impitoyable pere,  
Venez, si vous l'osez, la ravir à sa mere,  
Et vous, rentrez, ma Fille, & du moins à mes loix  
Obéissez encor pour la dernière fois.

\* ————— \*

S C E N E V.

AGAMEMNON *seul.*

**A** De moindres fureurs je n'ai pas dû m'attendre.

Voilà, voilà les cris que je craignois d'entendre.  
Heureux, si dans le trouble où flottent mes esprits,

Je n'avois toutefois à craindre que ses cris!  
Hélas! En m'imposant une loi si sévère,  
Grands Dieux! me deviez-vous laisser un cœur  
de pere?

\* ————— \*

S C E N E VI.

ACHILLE, AGAMEMNON.

ACHILLE.

**U**N bruit assez étrange est venu jusqu'à moi,  
Seigneur, je l'ai jugé trop peu digne de foi.  
On dit, & sans horreur je ne puis le redire,  
Qu'aujourd'hui par votre ordre Iphigénie expire;  
Que vous-même étouffant tout sentiment humain,  
Vous l'allez à Calchas livrer de votre main.  
On dit que sous mon nom à l'autel appelée,  
Je ne l'y conduisois que pour être immolée;  
Et que d'un faux hymen nous abusant tous deux;

Vous vouliez me charger d'un emploi si honteux.  
Qu'en dites-vous, Seigneur ? Que faut-il que j'en  
pense ?

Ne ferez-vous pas taire un bruit qui vous offense ?

AGAMEMNON.

Seigneur, je ne rends point compte de mes des-  
seins :

Ma fille ignore encor mes ordres souverains ;  
Et quand il sera temps qu'elle en soit informée ,  
Vous apprendrez son sort , j'en instruirai l'armée ,

ACHILLE.

Ah ! je sçai trop le sort que vous lui réservez.

AGAMEMNON.

Pourquoi le demander , puisque vous le sçavez ?

ACHILLE.

Pourquoi je le demande ? O Ciel ! Le puis-je croire  
Qu'on ose des fureurs avouer la plus noire !  
Vous pensez qu'approuvant vos desseins odieux ,  
Je vous laisse immoler votre fille à mes yeux ?  
Que ma foi , mon amour , mon honneur y con-  
sente ?

AGAMEMNON.

Mais vous , qui me parlez d'une voix menaçante ,  
Oubliez-vous ici qui vous interrogez ?

ACHILLE.

Oubliez-vous qui j'aime , & qui vous outragez ?

AGAMEMNON.

Et qui vous a chargé du soin de ma famille ?  
Ne pourrai-je sans vous disposer de ma fille ?  
Ne suis-je plus son pere ? Etes-vous son époux ?  
Et ne peut-elle . . .

ACHILLE.

Non, elle n'est plus à vous.

On ne m'abuse point par des promesses vaines.  
Tant qu'un reste de sang coulera dans mes veines,  
Vous deviez à mon fort unir tous les momens,  
Je défendrai mes droits fondés sur vos sermens.  
Et n'est-ce pas pour moi que vous l'avez mandée?

AGAMEMNON.

Plaiguez-vous donc aux Dieux qui me l'ont demandée.

Accusez & Calchas, & le camp tout entier,  
Ulysse, Ménélas, & vous tout le premier.

ACHILLE.

Moi!

AGAMEMNON.

Vous, qui de l'Asie embrassant la conquête,  
Querellez tous les jours le Ciel qui vous arrête;  
Vous, qui vous offensant de mes justes terreurs,  
Avez dans tout le camp répandu vos fureurs.  
Mon cœur, pour la sauver, vous ouvroit une voie.  
Mais vous ne demandez, vous ne cherchez que  
Troye.

Je vous fermois le champ, où vous voulez courir.  
Vous le voulez, partez, la mort va vous l'ouvrir.

ACHILLE.

Juste Ciel! Puis-je entendre, & souffrir ce langage?

Est-ce ainsi qu'au parjure on ajoute l'outrage?  
Moi, je voulois partir aux dépens de ses jours?  
Et, que m'a fait à moi cette Troye où je cours?  
Au pied de ses remparts quel intérêt m'appelle?

Pour qui, sourd à la voix d'une mere immortelle,

Et d'un Pere éperdu négligeant les avis ,

Vais-je y chercher la mort , tant prédite à leur fils ?

Jamais vaisseaux partis des rives du Scamandre ,

Aux champs Thébaliens oferent-ils descendre ?

Et jamais dans l'ariste un lâche ravisseur

Me vint-il enlever ou ma femme , ou ma Sœur ?

Qu'ai-je à me plaindre ? Où sont les pertes que j'ai faites ?

Je n'y vais que pour vous , barbare que vous êtes ,  
Pour vous , à qui des Grecs moi seul je ne dois rien ;

Vous , que j'ai fait nommer & leur chef , & le mien ;

Vous , que mon bras vengeoit dans Lesbos enflammée ,

Avant que vous eussiez assemblé votre armée.

Et quel fut le dessein qui nous assembla tous ?

Ne courons-nous pas rendre Hélène à son époux ?

Depuis quand pense-t-on qu'inutile à moi-même ,

Je me laisse ravir une épouse que j'aime ?

Seul d'un honteux affront votre frere blessé ,

A-t-il droit de venger son amour offensé ?

Votre fille me plut , je prétendis lui plaire.

Elle est de mes sermens seule dépositaire.

Content de son hymen , vaisseaux , armes , soldats ,

Ma foi lui promit tout , & rien à Ménélas.

Qu'il poursuive , s'il veut , son épouse enlevée ;

Qu'il cherche une victoire à mon sang réservée.

Je

Je ne connois Priam , Héléne , ni Paris.  
Je voulois votre fille , & ne part qu'à ce prix.

AGAMEMNON.

Fuyez donc. Retournez dans votre Theſſalie.  
Moi-même je vous rends le ſerment qui vous lie,  
Aſſez d'autres viendront , à mes ordres ſoumis ,  
Se couvrir des lauiers qui vous furent promis ,  
Et par d'heureux exploits forçant la deſtinée ,  
Trouveront d'Illion la fatale journée.  
J'entrevois vos mépris , & juge à vos diſcours ,  
Combien j'acheterois vos ſuperbes ſecours.  
De la Grece déjà vous vous rendez l'arbitre ;  
Ses Rois , à vous ouir , m'ont paré d'un vain titre.  
Fier de votre valeur , tout , ſi je vous en crois ,  
Doit marcher , doit fléchir , doit trembler ſous  
vos loix.

Un bienfait reproché tint toujours lieu d'offenſe.  
Je veux moins de valeur , & plus d'obéiſſance.  
Fuyez. Je ne crains point votre impuiſſant cour-  
roux ;

Et je romps tous les nœuds qui m'attachent à  
vous.

ACHILLE.

Rendez grace au ſeul nœud qui retient ma colere.  
D'Iphigénie encor je reſpecte le Pere.  
Peut-être ſans ce nom , le chef de tant de Rois ,  
M'auroit oſé braver pour la dernière fois.  
Je ne diſ plus qu'un mot , c'eſt à vous de m'en-  
tendre.

J'ai votre fille enſemble , & ma gloire à défendre.  
Pour aller juſqu'au cœur , que vous voulez percer ,  
Voilà par quel chemin vos coups doivent paſſer.

Tom. V.

K

S C E N E V I I.

AGAMEMNON *seul.*

**E**T voilà ce qui rend sa perte inévitable.  
Ma fille toute seule étoit plus redoutable.  
Ton insolent amour , qui croit m'épouvanter ,  
Vient de hâter le coup que tu veux arrêter.  
Ne délibérons plus , bravons sa violence.  
Ma gloire intéressée emporte la balance.  
Achille menaçant détermine mon cœur.  
Ma pitié sembleroit un effet de ma peur.  
Holà, Gardes, à moi.

S C E N E V I I I.

AGAMEMNON, EURYBATE,  
GARDES.

EURYBATE.

**S**Eigneur.

AGAMEMNON.

Que vais-je faire ?

Puis-je leur prononcer cet ordre sanguinaire ?  
Cruel ! à quel combat faut-il te préparer !  
Quel est cet ennemi que tu leur va livrer ?  
Une Mere m'attend , une Mere intrépide ,  
Qui défendra son sang contre un Pere homicide.



Je verrai mes Soldats, moins barbares que moi,  
Respecter dans ses bras la fille de leur Roi.  
Achille nous menace, Achille nous méprise.  
Mais, ma fille en est-elle à mes loix moins sou-  
mise ?

Ma fille, de l'autel cherchant à s'échapper,  
Gémit-elle du coup dont je la veux frapper ?  
Que dis-je ? Que prétend mon sacrilege zèle ?  
Quels vœux en l'immolant formerai-je sur elle ?  
Quelques prix glorieux qui me soient proposés,  
Quels lauriers me plairont de son sang arrosés ?  
Je veux fléchir des Dieux la puissance suprême.  
Ah ! Quels Dieux me seroient plus cruels que  
moi-même !

Non, je ne puis. Cédons au sang, à l'amitié,  
Et ne rougissons plus d'une juste pitié.  
Qu'elle vive. Mais quoi ! Peu jaloux de ma gloire  
Dois-je au superbe Achille accorder la victoire ?  
Son téméraire orgueil, que je vais redoubler,  
Croira que je lui cède, & qu'il m'a fait trembler.  
De quel frivole soin mon esprit s'embarasse !  
Ne puis-je pas d'Achille humilier l'audace ?  
Que ma fille à ses yeux soit un sujet d'ennui ;  
Il l'aime. Elle vivra pour un autre que lui.  
Eurybate, appelez la Princesse, la Reine.  
Qu'elles ne craignent point.



## S C E N E I X.

AGAMEMNON, GARDES.

AGAMEMNON.

**G**Rands Dieux ! si votre haine  
 Persévère à vouloir l'arracher des mes mains ,  
 Que peuvent devant vous tous les foibles hu-  
 mains !

Loin de la secourir , mon amitié l'opprime ;  
 Je le sçai. Mais , grands Dieux ! une telle victime  
 Vaut bien que confirmant vos rigoureuses loix ,  
 Vous me la demandiez une seconde fois.

## S C E N E X.

AGAMEMNON , CLITEMNESTRE , IPHI-  
 GENIE , ERIPHILE , EURYBATE , DO-  
 RIS , GARDES.

AGAMEMNON.

**A**Llez , Madame , allez , prenez soin de sa vie.  
 Je vous rends votre Fille , & je vous la confie.  
 Loin de ces lieux cruels précipitez ses pas.  
 Mes Gardes vous suivront commandés par Arcas.  
 Je veux bien excuser son heureuse imprudence.  
 Tout dépend du secret & de la diligence.

Ulyſſe ni Calchas n'ont point encor parlé;  
 Gardez que ce départ ne leur ſoit révélé.  
 Cachez bien votre fille, & que tout le Camp croie  
 Que je la retiens ſeule, & que je vous renvoie.  
 Fuyez. Puiſſent les Dieux, de mes larmes contens,  
 A mes triftes regards ne l'offrir de long-temps!  
 Gardes, ſuivez la Reine.

CLITEMNESTRE.

Ah, Seigneur!

IPHIGENIÉ.

Ah, Mon Pere!

AGAMEMNON.

Prévenez de Calchas l'emprefſement ſévère.  
 Fuyez, vous diſ-je. Et moi, pour vous favoriſer,  
 Par de feintes raiſons je m'en vais l'abuſer;  
 Je vais faire ſuspendre une pompe funeſte,  
 Et de ce jour au moins lui demander le reſte,



S C E N E X I.

ERIPHILE, DORIS.

ERIPHILE.

**S**uis-moi. Ce n'eſt pas-là, Doris, notre chemin:

DORIS.

Vous ne les ſuivez pas?

ERIPHILE.

Ah! je ſuccombe enfin.

Je reconnois l'eſſet des tendreſſes d'Achille.

Je n'emporterai point une rage inutile.

Plus de raiſons. Il faut, ou la perdre, ou périr.

Viens, te diſ-je. A Calchas je vais tout découvrir.

---



---

 A C T E V.
 

---



---

## SCENE PREMIERE.

IPHIGENIE, ÆGINE.

IPHIGENIE.

Cesse de m'arrêter. Va, retourne à ma Mere,  
 Ægine, il faut des Dieux apaiser la colere.  
 Pour ce sang malheureux qu'on veut leur dérober,  
 Regarde quel orage est tout prêt à tomber.  
 Considère l'état où la Reine est réduite.  
 Vois comme tout le Camp s'oppose à notre fuite,  
 Avec quelle insolence ils ont de toutes parts  
 Fait briller à nos yeux la pointe de leurs dards.  
 Nos Gardes repoussés, la Reine évanouie...  
 Ah! c'est trop l'exposer, souffre que je la fuie!  
 Et sans attendre ici ses secours impuissans,  
 Laisse-moi profiter du trouble de ses sens.  
 Mon pere même, hélas! puisqu'il faut te le dire,  
 Mon pere, en me sauvant, ordonne que j'expire.

ÆGINE.

Lui, Madame! Quoi donc? qu'est-ce qui s'est passé?

IPHIGENIE.

Achille trop ardent l'a peut-être offensé.  
 Mais le Roi, qui le hait, veut que je le haïsse.  
 Il ordonne à mon cœur cet affreux sacrifice.  
 Il m'a fait par Arcas expliquer ses souhaits,  
 Ægine, il me défend de lui parler jamais.

Ah, Madame!

IPHIGENIE.

Ah, sentence! Ah, rigueur inouïe!

Dieux plus doux, vous n'avez demandé que ma vie!  
Mourons, obéissons. Mais, qu'est-ce que je vois?  
Dieux! Achille!



S C E N E I I.

ACHILLE, IPHIGENIE.

ACHILLE.

V

Enez, Madame, suivez-moi.

Ne craignez ni les cris ni la foule impuissante  
D'un peuple qui se presse autour de cette Tente.  
Paraissez; & bientôt, sans attendre mes coups,  
Ces flots tumultueux s'ouvriront devant vous.  
Patrocle, & quelques Chefs qui marchent à ma  
suite,

De mes Thessaliens vous amènent l'élite.

Tout le reste, assemblé près de mon étendard,  
Vous offre de ses rangs l'invincible rempart.

A vos Persécuteurs opposons cet asyle.

Qu'ils viennent vous chercher sous les Tentes  
d'Achille.

Quoi, Madame! Est-ce ainsi que vous me se-  
condiez?

Cen'est que par des pleurs que vous me répondez?

Vous fiez vous encore à de si foibles armes?

Hâtons-nous. Votre pere a déjà vu vos larmes.

## IPHIGENIE.

Je le sçais bien, Seigneur. Aussi, tout mon espoir  
N'est plus qu'au coup mortel que je vais recevoir.

## ACHILLE.

Vous, mourir ? Ah ! cessez de tenir ce langage.  
Songez-vous quel serment vous & moi nous engage !

Songez-vous (pour trancher d'inutiles discours)  
Que le bonheur d'Achille est fondé sur vos jours ?

## IPHIGENIE.

Le Ciel n'a point aux jours de cette infortunée,  
Attaché le bonheur de votre destinée.

Notre amour nous trompoit ; & les arrêts du sort  
Veulent que ce bonheur soit un fruit de ma mort.  
Songez, Seigneur, songez à ces moissons de gloire  
Qu'à vos vaillantes mains présente la victoire.

Ce Champ si glorieux, où vous aspirez tous,  
Si mon sang ne l'arrose, est stérile pour vous.

Telle est la loi des Dieux à mon pere dictée.

Envain sourd à Calchas il l'avoit rejetée.

Par la bouche des Grecs contre moi conjurés,

Leurs ordres éternels se sont trop déclarés.

Partez. A vos honneurs j'apporte trop d'obstacles.

Vous-même dégagez la foi de vos Oracles.

Signalez ce Héros à la Grece promis,

Tournez votre douleur contre les ennemis.

Déjà Priam pâlit. Déjà Troye en allarmes,

Redoute mon bucher, & frémit de vos larmes.

Allez ; & , dans ses murs vuides de Citoyens,

Faites pleurer ma mort aux Veuves des Troyens.

Je meurs dans cet espoir satisfaite & tranquille !

Si je n'ai pas vécu la Compagne d'Achille,

J'espère que du moins un heureux avenir,

A vos faits immortels joindra mon souvenir ;  
Et qu'un jour mon trépas, source de votre gloire ,  
Ouvrira le récit d'une si belle Histoire.  
Adieu , Prince , vivez digne race des Dieux.

A C H I L L E.

Non , je ne reçois point vos funestes adieux.  
Envain par ce discours votre cruelle adresse  
Veut servir votre pere , & tromper ma tendresse.  
Envain vous prétendez , obstinée à mourir ,  
Intéresser ma gloire à vous laisser périr.  
Ces moissons de lauriers, ces honneurs, ces conquêtes ,  
Ma main , en vous servant, les trouvent toutes  
prêtes.

Et qui de ma faveur se voudroit honorer,  
Si mon hymen prochain ne peut vous assurer ?  
Mà gloire, mon amour, vous ordonnent de vivre.  
Venez, Madame, il faut les en croire, & me suivre.

I P H I G E N I E.

Qui, moi ? Que contre un pere osant me révolter,  
Je mérite la mort , que j'irois éviter ?  
Où seroit le respect , & ce devoir suprême...

A C H I L L E.

Vous suivrez un époux avoué par lui-même.  
C'est un titre qu'envain il prétend me voler.  
Ne fait-il des sermens que pour les violer ?  
Vous-même, que retient un devoir si sévère ,  
Quand il vous donne à moi, n'est-il point votre  
pere ?

Suivez-vous seulement ses ordres absolus,  
Quand il cesse de l'être, & ne vous connoît plus ?  
Enfin, c'est trop tarder, ma Princesse ; & ma  
crainte...

Quoi, Seigneur! vous iriez jusques à la contrainte?  
D'un coupable transport écoutant la chaleur,  
Vous pourriez ajouter ce comble à mon malheur?  
Ma gloire vous seroit moins chere que ma vie?  
Ah! Seigneur, épargnez la triste Iphigénie.  
Asservie à des loix que j'ai dû respecter,  
C'est déjà trop pour moi que de vous écouter.  
Ne portez pas plus loin votre injuste victoire,  
Ou, par mes propres mains immolée à ma gloire,  
Je sçaurai m'affranchir, dans ces extrémités,  
Du secours dangereux que vous me présentez.

## ACHILLE.

Hé bien! N'en parlons plus. Obéissez, cruelle,  
Et cherchez une mort qui vous semble si belle.  
Portez à votre pere un cœur, où j'entrevois  
Moins de respect pour lui, que de haine pour moi.  
Une juste fureur s'empare de mon ame.  
Vous allez à l'autel, & moi j'y cours, Madame.  
Si de sang & de morts le Ciel est affamé,  
Jamais de plus de sang ses autels n'ont fumé;  
A mon aveugle amour tout sera légitime,  
Le Prêtre deviendra la premiere victime.  
Le bucher, par mes mains détruit & renversé,  
Dans le sang des bourreaux nagera dispersé.  
Et si dans les horreurs de ce désordre extrême,  
Votre pere frappé tombe, & périt lui-même,  
Alors, de vos respects voyant le triste fruit,  
Reconnoissez les coups que vous aurez conduits.

## IPHIGENIE.

Ah, Seigneur! Ah, Cruel!... Mais il fuit, il  
m'échappe.



O toi ! qui veux ma mort, me voilà seule , frappe,  
Termine , juste Ciel ! ma vie & mon effroi ,  
Et lance ici des traits qui n'accablent que moi.

S C E N E I I I.

CLITEMNESTRE , IPHIGENIE , ÆGINE ,  
EURYBATE , GARDES.

CLITEMNESTRE.

Où , je la défendrai contre toute l'armée.  
Lâches , vous trahissez votre Reine opprimée !

EURYBATE.

Non , Madame , il suffit que vous me commandiez.  
Vous nous verrez combattre , & mourir à vos pieds.  
Mais de nos foibles mains que pouvez-vous attendre ?

Contre tant d'ennemis qui pourra vous défendre ?  
Ce n'est plus un vain peuple en désordre assemblé.  
C'est d'un zèle fatal tout le Camp aveuglé,  
Plus de pitié. Calchas seul regne , seul commande.  
La piété sévère exige son offrande.

Le Roi de son pouvoir se voit dépouiller ;  
Et lui-même au torrent nous contraint de céder.  
Achille à qui tout cède , Achille , à cet orage  
Voudroit lui-même envain opposer son courage.  
Que fera-t-il , Madame ? Et qui peut dissiper  
Tous les flots d'ennemis prêts à l'envelopper ?

CLITEMNESTRE.

Qu'ils viennent donc sur moi prouver leur zèle  
impie ,

156 *IPHIGENIE EN AULIDE*

Et m'arrachent ce peu qui me reste de vie.

La mort seule, la mort pourra rompre les nœuds  
Dont mès bras nous vont joindre, & lier toutes  
deux.

Mon corps sera plutôt séparé de mon ame,  
Que je souffre jamais... Ah, ma Fille!

IPHIGENIE.

Ah, Madame!

Sous quel astre cruel avez vous mis au jour

Le malheureux objet d'une si tendre amour!

Mais que pouvez-vous faire en l'état où nous  
sommes?

Vous avez à combattre & les Dieux & les hom-  
mes.

Contre un peuple en fureur vous exposerez vous!  
N'allez point dans un Camp rebelle à votre  
époux,

Seule à me retenir vainement obstinée,

Par des Soldats peut-être indignement trainée,  
Présenter, pour tout fruit d'un déplorable effort,  
Un spectacle à mes yeux plus cruel que la mort.

Allez. Laissez aux Grecs achever leur ouvrage,

Et quittez pour jamais un malheureux rivage.

Du Bucher qui m'attend, trop voisin de ces lieux,

La flamme de trop près viendrait frapper vos  
yeux.

Sur-tout, si vous m'aimez par cet amour de mere,  
Ne reprochez jamais mon trépas à mon pere.

CLITEMNESTRE.

Lui, par qui votre cœur à Calchas présenté...

IPHIGENIE.

Pour me rendre à vos pleurs que n'a-t-il point  
tenté!

**TRAGÉDIE.**  
**CLITEMNESTRE.**

157

Par quelle trahison le cruel m'a déçue!

**IPHIGÉNIE.**

Il me cédoit aux Dieux, dont il m'avoit reçue.  
Ma mort n'emporte pas tout le fruit de vos feux.  
De l'amour qui vous joint vous avez d'autres  
nœuds.

Vos yeux me reverront dans Oreste mon frere.  
Puisse-il être, hélas! moins funeste à sa mere!  
D'un peuple impatient vous entendez la voix.  
Daignez m'ouvrir vos bras pour la dernière fois,  
Madame; & rappelant votre vertu sublime...  
Eurybate, à l'autel conduisez la victime.

---

**S C E N E IV.**

**CLITEMNESTRE, ÆGINE, GARDES.**

**CLITEMNESTRE.**

**A**H! vous n'irez pas seule, & je ne pré-  
rends pas...

Mais on se jette en foule au-devant de mes pas.  
Perfides, contentez votre soif sanguinaire.

**ÆGINE.**

Où courez-vous, Madame, & que voulez-vous  
faire?

**CLITEMNESTRE.**

Hélas! je me consume en impuissans efforts,  
Et rentre au trouble affreux dont à peine je fors.  
Mourrai-je tant de fois sans sortir de la vie!

Ah? Sçavez-vous le crime, & qui vous a trahie;  
Madame? Sçavez-vous quel serpent inhumain  
Iphigénie avoit retiré dans son sein?  
Eriphile en ces lieux par vous-mêmes conduite,  
A seule à tous les Grecs révélé votre fuite.

## CLITEMNESTRE.

O Monstre! que Mégère en ses flancs a porté!  
Monstre! que dans nos bras les enfers ont jetté!  
Quoi, tu ne mourras point? Quoi, pour punir son  
crime...

Mais où va ma douleur chercher une victime?  
Quoi, pour noyer les Grecs, & leurs mille vais-  
seaux,

Mer, tu n'ouvriras pas des abymes nouveaux?  
Quoi, lorsque les chassant du port qui les recèle,  
L'Aulide aura vomé leur flotte criminelle,  
Les vents, les mêmes vents si long-temps accusés,  
Ne te couvriront pas de ses vaisseaux brisés?  
Et toi, Soleil, & toi, qui, dans cette contrée,  
Reconnois l'héritier, & le vrai fils d'Atrée;  
Toi, qui n'osas du pere éclairer le festin,  
Recule, ils t'ont appris ce funeste chemin.

Mais cependant, O Ciel! O Mere infortunée!  
De feltons odieux ma fille couronnée,  
Tend la gorge aux couteaux par son pere ap-  
prêtés.

Calchas va dans son sang... Barbares, arrêtez;  
C'est le pur sang du Dieu qui lance le tonnerre.  
J'entends gronder la foudre, & sens trembler la  
terre.

Un Dieu vengeur, un Dieu fait retentir ses coups.

S C E N E V.

CLITEMNESTRE, ÆGINE, ARCAS,  
GARDES.

ARCAS.

N'En doutez point, Madame, un Dieu  
combat pour vous.

Achille en ce moment exauce vos prières ;  
Il a brisé des Grecs les trop foibles barrières.  
Achille est à l'Autel. Calchas est éperdu.  
Le fatal sacrifice est encor suspendu.  
On se menace, on court, l'air gémit, le fer brille.  
Achille fait ranger autour de votre fille  
Tous ses amis, pour lui prêts à se dévouer,  
Le triste Agamemnon, qui n'ose l'avouer,  
Pour détourner ses yeux des meurtres qu'il préface,  
Ou pour cacher ses pleurs, s'est voilé le visage.  
Venez, puisqu'il se tait, venez par vos discours  
De votre défenseur appuyer le secours ;  
Lui-même de sa main, de sang toute fumante,  
Il veut entre vos bras remettre son amante.  
Lui-même il m'a chargé de conduire vos pas.  
Ne craignez rien.

CLITEMNESTRE.

Moi, craindre ! Ah ! Courons, cher Arcas.

Le plus affreux péril n'a rien dont je pâlisse.  
J'irai par-tout. Mais, Dieux ! Ne vois-je pas Ulysse ?  
C'est lui. Ma fille est morte, Arcas, il n'est plus  
temps.

## SCENE VI. &amp;c. Dernière.

ULYSSE, CLITEMNESTRE, DORIS,  
ÆGINE, GARDES.

ULYSSE.

**N** On, votre fille vit, & les Dieux sont con-  
tens.

Rassurez-vous. Le Ciel a voulu vous la rendre.

CLITEMNESTRE.

Elle vit! Et c'est vous qui venez me l'apprendre!

ULYSSE.

Oui, c'est moi, qui long-temps contre elle &  
contre vous,

Ai cru devoir, Madame, affermir votre époux.

Moi, qui jaloux tantôt de l'honneur de nos armes,

Par d'austères conseils ai fait couler vos larmes;

Et qui viens, puis qu'enfin le Ciel est apaisé,

Réparer tout l'ennui que je vous ai causé.

CLITEMNESTRE.

Ma fille! Ah, Prince! O Ciel! je demeure éperdue.

Quel miracle, Seigneur, quel Dieu me l'a rendue?

ULYSSE.

Vous m'en voyez moi-même, en cet heureux  
moment,

Saisi d'horreur, de joie, & de ravissement.

Jamais jour n'a paru si mortel à la Grece.

Déjà de tout le Camp la discorde maîtresse

Avoit sur tous les yeux mis son bandeau fatal.

Et

Et donné du combat le funeste signal.  
 De ce spectacle affreux votre fille alarmée ,  
 Voyoit pour elle Achille, & contre elle l'Armée.  
 Mais quoique seul pour elle, Achille furieux  
 Epouvantoit l'armée, & partageoit les Dieux.  
 Déjà de traits en l'air s'élevoit un nuage.  
 Déjà couloit le sang, prémices du carnage.  
 Entre les deux partis Calchas s'est avancé,  
 L'œil farouche, l'air sombre, & le poil hérissé,  
 Terrible, & plein du Dieu qui l'agitoit sans doute :  
*Vous, Achille, a-t-il dit, & vous Grecs, qu'on*  
*m'écoute.*

*Le Dieu qui maintenant vous parle par ma voix,*  
*M'explique son Oracle, & m'instruit de son choix.*  
*Un autre sang d'Hélène, une autre Iphigénie,*  
*Sur ce bord immolée y doit laisser sa vie.*  
*Thésée avec Hélène uni secrètement,*  
*Fit succéder l'hymen à son enlèvement.*  
*Une Fille en sortit, que sa Mere a celée.*  
*Du nom d'Iphigénie elle fut appelée.*  
*Je vis moi-même alors ce fruit de leurs amours.*  
*D'un sinistre avenir je menaçai ses jours.*  
*Sous un nom emprunté sa noire destinée,*  
*Et ses propres fureurs ici l'ont amenée.*  
*Elle me voit, m'entend, elle est devant vos yeux.*  
*Et c'est elle, en un mot, que demandent les Dieux.*  
 Ainsi parle Calchas. Tout le Camp immobile  
 L'écoute avec frayeur, & regarde Eriphile.  
 Elle étoit à l'autel, & peut-être en son cœur,  
 Du fatal sacrifice accusoit la lenteur.  
 Elle-même tantôt d'une course subite  
 Etoit venue aux Grecs annoncer votre fuite.

161 *IPHIGENIE EN AULIDE*

On admire en secret sa naissance, & son sort.  
Mais puisque Troye enfin est le prix de sa mort,  
L'Armée à haute voix se déclare contr'elle,  
Et prononce à Calchas sa sentence mortelle.  
Déjà pour la saisir Calchas leve le bras.  
*Arrête, a-t-elle dit, & ne m'approche pas.*  
*Le sang de ces Héros dont tu me fais descendre,*  
*Sans tes profanes mains sçaura bien se répandre.*  
Furieuse elle vole, & sur l'Autel prochain  
Prend le sacré couteau, le plonge dans son sein.  
A peine son sang coule & fait rougir la terre,  
Les Dieux font sur l'autel entendre le tonnerre,  
Les vents agitent l'air d'heureux frémissemens,  
Et la Mer leur répond par ses mugissemens.  
La rive au loin gémit blanchissante d'écume.  
La flamme du Bûcher d'elle-même s'allume.  
Le Ciel brille d'éclairs, s'entrouvre, & parmi nous  
Jette une sainte horreur qui nous rassure tous.  
Le Soldat étonné dit que dans une nue,  
Jusques sur le Bûcher Diane est descendue;  
Et croit que s'élevant au travers de ses feux,  
Elle portoit au Ciel notre encens & nos vœux.  
Tout s'empresse, tout part. La seule Iphigénie  
Dans ce commun bonheur pleure son ennemie.  
Des mains d'Agamemnon venez la recevoir.  
Venez. Achille & lui brûlant de vous revoir,  
Madame, & désormais, tous deux d'intelligence,  
Sont prêts à confirmer leur auguste Alliance.

## CLITEMNESTRE.

Par quel prix, quel encens, ô Ciel! puis-je jamais  
Récompenser Achille, & payer tes bienfaits!

F I N.



# GUSTAVE

## *TRAGÉDIE.*

Par Monsieur P I R O N.



L 2

---

## ACTEURS.

GUSTAVE, *Prince du Sang des Rois de Suede.*

CHRISTIERNE, *Roi de Danemarck & de Norwege, Usurpateur de la Couronne de Suede.*

FRE'DE'RIC, *Prince de Danemarck.*

ADE'LAIDE, *Princesse de Suede.*

LEONOR, *Mere de Gustave.*

CASIMIR, *Seigneur Suédois.*

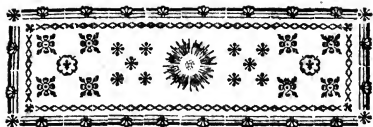
RODOLPHE, *Confident de Christierne.*

SOPHIE, *Confidente d'Adélaïde.*

OTHON, *Capitaine des Gardes.*

GARDES.

*La Scene est à Stockholm, dans l'ancien Palais des Rois de Suede.*



# GUSTAVE

## TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

CHRISTIERNE, RODOLPHE.

CHRISTIERNE.

**R**odolphe, quel rapport viens-tu faire à  
ton Roi ?

De Christierne absent révére-t'on la loi ?  
Et tandis que Stockholm exige ma présence,  
Le Danemarck, en paix, souffre-t'il la Régence ?  
La Reine ...

RODOLPHE.

Elle n'est plus, Seigneur ! & cette mort  
Peut-être enlève un Sceptre au Monarque du  
Nord.

Du Sénat mécontent l'autorité jalouse ,  
 Ne ployoit qu'à regret sous votre auguste épouse ,  
 A peine faisoit-il le timon de l'État ,  
 Que le peuple sous lui s'anime à l'attentat.  
 Ainsi l'annonce au moins l'injurieux murmure ,  
 Où s'exhale déjà l'audace & l'imposture :  
 Licence, qui montant de degrés en degrés ,  
 Méconnoitra bien-tôt les droits les plus sacrés.

## CHRISTIERNE.

De ce désordre , ami , n'accusons que la Reine.  
 En épargnant le sang , elle a trompé ma haine.  
 Sa foiblesse a tout fait. Tel ose m'offenser ,  
 Qui ne devoit plus être en état d'y penser.  
 Quelque tête abattue en eut bien épargnées.  
 Nos disgrâces pourtant sont encore éloignées.  
 Le Rebelle effrayé va trembler devant moi.  
 Gustave est mort, dit-on ; s'il est mort, je suis  
 Roi.

Jusqu'ici , dans le cours d'une guerre inconstante,  
 Du malheureux Sténon la dépouille flottante  
 Tint du Nord, entre nous, l'hommage suspendu :  
 Ce Rival accablé ; j'obtiens ce qui m'est dû.  
 Je regne , & désormais, sans trouble & sans me-  
 sure ,

Mon pouvoir ne finit , qu'où finit la nature.

Mais , Rodolphe , laissant ces soins ambitieux ,  
 Ton Roi se veut ouvrir tout entier à tes yeux.  
 Tu m'annonces le sort d'une épouse importune ,  
 Dont l'époux, dès long-tems, méditoit l'infor-  
 tune ;

Oui , la mort le frappant de ses traits imprévus ,  
 Rompt des nœuds que bien-tôt le divorce eut  
 rompus.

RODOLPHE.

Quelles raisons, Seigneur, l'avoient donc condamnée ?

CHRISTIERNE.

Le projet résolu d'un nouvel hyménée ;  
Les transports d'un amour trop long-tems combattu ,

Et d'autant plus ardent , que toujours il s'est tû.

RODOLPHE.

La nouvelle en effet me surprend ; & j'ignore  
Quel est l'objet , Seigneur , que votre flâme honore.

CHRISTIERNE.

Que ta surprise augmente, en apprenant son nom.  
Adélaïde.

RODOLPHE.

Quoi ? ...

CHRISTIERNE.

La fille de Sténon ,  
Captive , dans mes fers gémissant en esclave ;  
Promise à Frédéric ; amante de Gustave ;  
Reste unique & plaintif d'un sang que j'ai versé.  
C'est de-là qu'est parti le trait qui m'a percé.

RODOLPHE.

Si sa possession, Seigneur, vous est si chère ,  
Pourquoi permettre donc que Frédéric espère ?

CHRISTIERNE.

De ce blâme sensible aigris moins que jamais  
Les reproches sanglans , ami, que je me fais.  
Juste punition du mépris trop barbare  
Dont j'outrageai d'abord une beauté si rare.  
Ecoute , & tu plaindras un cœur qui se soumit ;

Quand il eut fuscité les maux dont il gémit.  
Du massacre des miens, Stockholm ensanglantée,  
Par un dernier assaut, venoit d'être emportée:  
La vengeance y faisoit éclater sa fureur ;  
Et le droit de la guerre y répandoit l'horreur.  
Ce Palais renfermant une garde assez forte ,  
Nous y courons , la hache en fait tomber la  
porte.

J'entre. On fuit devant nous. Le sang coule , &  
nos cris

Font voler la terreur sous ces vastes lambris.  
Mourante entre les bras d'une femme éperdue ,  
Adélaïde alors fut offerte à ma vue.

Sa pâleur , à mon œil de colere enflammé ,  
Déroba mille appas qui m'auroient désarmé.  
D'un mortel ennemi je ne vis que la fille ;  
Que le reste d'un sang , funeste à ma famille ;  
Les armes de son pere ont fait périr mon fils :  
Et cette image alors fut tout ce que je vis.  
Je craignis la pitié toujours trop magnanime.  
Je détournai les yeux de dessus la victime ;  
Et ma rigueur ainsi prenant un libre essor ,  
L'envoya dans la tour , où je la tiens encor.  
A n'en sortir jamais , elle étoit condamnée.  
Mais ces peuples aimoient le sang dont elle est  
née.

Il étoit important de les pacifier ;  
Et ce fut à ma haine à se sacrifier :  
A souffrir que l'hymen unit à sa personne  
L'héritier présomptif de ma triple Couronne.  
Frédéric avoué de l'état & de moi ,  
Eut donc ordre d'aller lui présenter sa foi.

Il y fut. Le penchant suivit l'obéissance ;  
Mais , quoiqu'il eut pour lui rang , mérite , naissance ;

Qu'au plus dur esclavage , en s'offrant , il mit fin ;  
Deux ans de soins n'ont pu faire accepter sa main.  
De ce refus constant mon autorité lasse ,  
D'une vaine indulgence eut bien-tôt pris la place ;  
Mais le Prince allarmé rejetant ce secours ,  
Recula son bonheur , en m'apaisant toujours.  
Enfin je m'accusai de trop de complaisance ;  
Et croyant qu'à mon ordre il manquoit ma présence ,

Je vis Adélaïde. Ah, Rodolphe ! Peins-toi  
Tout ce qu'à la beauté de séduisant en soi !  
Tout ce qu'ont d'engageant la jeunesse & des  
graces ,

Où la tendre langueur fait remarquer ses traces !  
Son front timide , un air interdit & distrait ,  
Tout , jusqu'à ses malheurs , fut en elle un attrait ;

Et d'autant plus touchant qu'ils étoient mon ouvrage !

Triomphe humiliant des beautés qu'on outrage !  
La honte fait sentir je ne sçais quels remords  
Qui du tyran des cœurs sont les traits les plus  
forts.

Ainsi l'amour , en moi , sembloit prendre naissance  
De tout ce qui devoit bannir mon espérance :  
En effet , que prétendre ? & de quoi se flatter ?  
Du divorce la voit étoit à redouter.

Frédéric vertueux voir rejeter sa flâme.

Gustave fugitif regnoit seul sur cette ame.

Je n'osai donc parler ; mon feu se renferma :  
 Mais , sous ce feu couvert , ma fureur s'alluma.  
 Craignant de deux amans l'intelligence adroite ,  
 La prison de l'amante en devint plus étroite ;  
 Et me servant d'un droit redoutable aux Proscrits ,  
 De l'amant préféré je mis la tête à prix.  
 Dernier expédient ; fâcheux , mais infailible ;  
 L'or étant un appât qui nous rend tout possible.  
 Ce jour , de toute part , secondé par le sort ,  
 J'apprends que je suis libre , & que Gustave est  
 mort.

Frédéric ici donc est le seul qui me nuise.  
 Je veux qu'en Danemarck son devoir le conduise ;

Qu'il parte ; & que l'honneur d'être utile à son  
 Roi ,

Serve d'heureux prétexte à l'éloigner de moi.

#### R O D O L P H E.

Seigneur , à cet écueil n'exposez pas son zele.  
 Le Prince est adoré dans le parti rebelle.  
 Le peuple en fait son Roi ; le Sénat l'a souffert.  
 Quelle fidélité tient contre un sceptre offert ?  
 Et sur-tout dans le tems que chacun le proclame,  
 Il soupçonne , il apprend le tort fait à sa flâme ;  
 Ajoutez que pour lui , tous les cœurs prévenus  
 Rappellent quelques droits qu'il a mal soutenus ;  
 Et que le Danemarck entraînant la Norwege ,  
 Des droits de l'équité colore un sacrilege.  
 Ainsi vous ne pouvez , Seigneur , en ce danger ,  
 Ni trop le retenir , ni le trop ménager.  
 Qu'il reste sous vos yeux , qu'il serve la Princesse.  
 Dès qu'il n'est point aimé , que votre crainte  
 cesse.



Sous le joug cependant ramenant le Danois,  
Et pour un sceptre alors pouvant en offrir trois ;  
Sur quiconque oseroit entrer en concurrence,  
Christierne aisément aura la préférence :  
Et connoîtra bientôt, au comble de ses vœux,  
Qu'un amant couronné jamais n'est malheureux.

CHRISTIERNE.

Des soucis dévorans, où mon cœur se consume,  
Je sens que ta présence adoucit l'amertume.  
Poursuis, sur tes conseils je réglerai mes pas.  
Veille, écoute, instruis-toi ; ne te rallentis pas !  
Perce de cette Cour l'obscurité perfide.  
Sous ta garde, aujourd'hui, je mets Adélaïde.  
Fais-là, de sa prison, passer en ce Palais :  
Mais, auprès d'elle encor, n'accorde aucun accès.  
Du sort de son Amant, gardons-nous de l'instruire.  
Chargeons-en le Rival à qui nous voulons nuire.  
Vas, tâche seulement, lui peignant ma grandeur,  
Tâche à la pressentir sur l'offre de mon cœur.



*S C E N E I I.*

CHRISTIERNE *seul.*

**D**Es faveurs que le Ciel m'annonce ou me  
prépare ,  
Un si fidele ami sans doute est la plus rare.  
Elle faisoit envain mon unique souhait :  
Tout m'abandonne ; tout me trahit ou me hait.  
Sur ce Trône éclatant que son erreur me vante ,  
Siégent les noirs soupçons & l'aveugle épouvante ;

Un sommeil inquiet en suspend les travaux,  
Et le trouble me suit jusqu'au sein du repos.  
Quoi, pour objet de crainte & de guerres cruel-  
les,

Des voisins ennemis, ou des sujets rebelles?  
J'ai dompté les premiers; & les autres cent fois,  
De ma vengeance austere ont ressenti le poids.  
Déjà, si je n'accours, l'Hydre est prête à renaître.  
Esclaves révoltés tremblez sous votre maître!  
Redoutez un courroux tant de fois rallumé!  
Traîtres! Je serai craint, si je ne suis aimé.



### S C E N E I I I.

CHRISTIERNE, FREDERIC, CASIMIR.

CHRISTIERNE.

**F** Rédéric, sçavez-vous le destin de la Reine?

FREDERIC.

Seigneur, à vos douleurs je viens joindre la  
mienne.

CHRISTIERNE.

Un malheur toujours traîne un malheur après soi.  
Mon peuple se révolte, & vous veut pour son Roi.

FREDERIC.

Moi, Seigneur! Ah, croyez que n'avouant per-  
sonne...

CHRISTIERNE.

Prince, on ne s'ouvre guere à ceux que l'on soup-  
çonne.

Qui m'eut été suspect sur un tel intérêt ,  
Pour toute confiance , eut reçu son arrêt.  
Je vous connois si bien , que mon ordre suprême,  
Des soins du châtiment, vous eut chargé vous-même :

Si je n'avois pas crain , pour vous , l'état fâcheux  
D'un amant qu'on arrache à l'objet de ses vœux.

F R E D E R I C.

A de pareils égards , je dois être sensible.  
Mais cet objet aimé , Seigneur , est inflexible.  
Je n'y dois plus prétendre : & quelque éloignement

Seroit , pour moi , plutôt un secours , qu'un tourment.

C H R I S T I E R N E.

Le désespoir vous trompe ; & n'est qu'une foiblesse  
Que de justes raisons défendent qu'on vous laisse.  
Et je veux...

F R E D E R I C.

Vous voulez croître ce désespoir,  
Seigneur , en vous armant de tout votre pouvoir !  
Ah ! Laissez-moi me plaindre ! & soyez moins rigide !

Ne persécutons plus la triste Adélaïde !  
J'ai près d'elle employé la constance & les pleurs,  
Croyant , par mon hymen , adoucir ses malheurs.  
Mais puisqu'il n'en est point que sa douleur ne brave ;

Puisque le doux lien qui l'attache à Gustave ,  
Est ferré par le tems , loin d'en être affoibli ;  
Je ne veux , & n'ai plus que la mort ou l'oubli.

Espérez mieux d'un bruit que la cruelle ignore.

FREDERIC.

Et quel bruit ?

CHRISTIERNE.

Ce n'est plus qu'une Ombre qu'elle adore ;

FREDERIC

Qu'une Ombre ! Quoi , Gustave ...

CHRISTIERNE.

Est tombé sous les coups

D'une secrette main vendue à mon courroux.

Qu'à présent votre amour parle avec confiance.



## S C E N E I V.

CHRISTIERNE, FREDERIC, CASIMIR,  
OTHON.

OTHON.

**S** Eigneur, un inconnu vous demande audience.  
Il apporte, dit-il, une tête en vos mains,  
Dont la chute importa long-tems à vos desseins.

CHRISTIERNE.

Qu'on lui fasse un accueil digne d'un tel service.  
Chargez-vous un moment, pour moi, de cet office ;  
Othon, il me verra ; vous pouvez l'en flatter.



## S C E N E V.

CHRISTIERNE, FREDERIC, CASIMIR.

CHRISTIERNE

**P** Rince, vous l'entendez, il n'en faut plus douter.

C'est pour Adélaïde une triste nouvelle,  
Mais c'est une raison pour tout espérer d'elle.  
L'intérêt de vos feux demandoit ce trépas.  
Informez-l'en vous-même ; & ne m'accusez pas.  
Achevez , dans l'espoir de posséder ses charmes,  
D'épuiser , en ce jour , & d'effuyez ses larmes ;  
Vous lui pourrez vanter vos soins officieux :  
Je leur accorde enfin son retour en ces lieux.  
Qu'elle ne s'arme plus d'une vaine constance ,  
Contre un pouvoir que rien désormais ne balance :  
Ou si l'ingrate encor persiste en ses refus :  
Ce pouvoir outragé ne vous consulte plus.

## S C E N E V I.

FREDERIC, CASIMIR.

CASIMIR.

**M** On ame dès-long-tems, Seigneur, vous est connue.

Souffrez qu'en liberté je pleure à votre vue,

Les malheurs de Gustave & ceux de mon pays.

F R E D E R I C.

Les intérêts du mien n'en sont pas moins trahis,  
Casimir. Répandons l'un & l'autre des larmes,  
Toi, sur Gustave, & moi, sur la honte des armes,  
Dont nous venons d'abattre un ennemi si grand.  
Christierne triomphe en nous déshonorant.

Lé perfide! Et c'est là mon Prince? lui, mon  
Maître?

Ah! Laisant-là le droit du sang qui m'a fait naître,  
C'est un cri qui du Ciel doit être autorisé:

Tout sceptre que l'on souille est un sceptre brisé!

C A S I M I R.

L'infortune publique & ce noble langage  
Montrent bien que le Trône étoit votre partage.  
Ah! qu'un peu de mépris en vous, pour ce haut rang  
Nous auroit épargné de larmes & de sang!

Mais la vertu néglige, & souvent même ignore  
Des droits, qu'ainsi le crime usurpe & déshonore.

F R E D E R I C.

Donne à mon indolence, ami, des noms moins  
beaux.

Je n'eus d'autres vertus que l'amour du repos.

Je ne méprisois point les droits de ma naissance.

J'évitois le fardeau de la Toute puissance.

Je cédois sans regret des honneurs dangereux;

Et le pénible emploi de rendre un peuple heureux.

D'un noble dévouement je ne fus pas capable.

Des forfaits du Tyran ma mollesse est coupable;

Et pour mieux me charger de tous ceux qu'il  
commet;

Le cruel m'associe au comble qu'il y met.

Par

Par un assassinat qui tient lieu de victoire ,  
C'est peu que de son peuple il ait terni la gloire :  
C'est peu de publier qu'à cette cruauté ,  
De mes feux malheureux l'intérêt l'a porté ;  
Pour achever ma honte , & consommer son crime ,  
Il veut que ce soit moi qui frappe la victime ;  
Que par moi la Princesse apprenne son malheur ;  
Qu'en lui rendant la main , je lui perce le cœur.  
Hélas ! Tout odieux qu'est l'emploi qu'on me  
laisse ,

Fuyons. J'obéis. Je me connois : sans cesse  
Son amour m'interroge , & ma pitié l'instruit.  
Elle tient de moi seul , l'espoir qui la séduit.  
Puis-je , d'un front serein , l'en voir encor flattée !  
Elle pénétrera dans mon ame agitée ;  
Un seul mot , un regard , un soupir . . . je la voi !  
Retiens , cher Casimir , tes pleurs ! ou laisse-moi.

S C E N E V I I.

FREDERIC , ADELAIDE , LEONOR.

ADELAIDE.

**S**Éjour où commandoit l'auteur de ma nais-  
sance !  
Lieu témoin du bonheur de ma paisible enfance !  
Palais de mes ayeux , où leur sang est prosrit !  
Que votre auguste aspect me frappe & m'atten-  
drit !

FREDERIC, *à part.*

Pourquoi ne pas avoir évité sa présence ,  
Mon trouble , à chaque instant , peut trahir mon  
silence.

A D E L A I D E.

Un bonheur apparent cause un nouvel effroi ,  
Seigneur , à qui subit les cruautés du Roi.  
A la clarté du jour , il souffre que je vive ,  
Avec quelque douceur , il parle à sa captive.  
Ce changement qui tient en suspens mes esprits ,  
De ma soumission devoit être le prix.  
Vous l'êtes-vous promise ! auriez-vous laissé  
croire

Que je songe à trahir & Gustave & ma gloire ?

F R E D E R I C.

Non , Madame ; vous-même avez-vous un mo-  
ment

Accusé mon amour d'un tel égarement ?

Non , sincère & soumis , j'ai sur votre constance ,  
Ainsi que mes discours , réglé mon espérance ;  
Frédéric qui vous aime , & que vous avez craint ,  
N'aspire qu'à la fuite ; & ne veut qu'être plaint.

A D E L A I D E.

Hé ! Seigneur ! est-ce à ceux que l'infortune ac-  
cable ,

A jeter sur quelqu'autre , un regard pitoyable !

Si votre cœur gémit en de tristes liens ,

Le plus grand de vos maux est le moindre des  
miens.

F R E D E R I C.

Mon malheur le plus grand , Madame , c'est le  
vôtre.



Plut au Ciel que je n'eusse à gémir que de l'autre !  
Mais sentant à la fois ma peine & vos ennuis ,  
Qui ne compatiroit à l'état où je suis ?

ADELAÏDE.

Vous avez , je le sçai , partagé mes allarmes.  
Ma prison rigoureuse a fait couler vos larmes ;  
Et votre appui sans doute en éclaircit l'horreur.  
J'ai pu craindre un instant qu'à mon persécuteur ,  
De la même pitié l'adresse téméraire ,  
Ne m'eut peint incertaine & prête à lui complaire.  
Grace au Ciel ! Elle a sçu plus noblement agir ;  
Et je puis en goûter les effets , sans rougir.  
Soyez sûr à jamais de ma reconnoissance.  
Que le don de mon cœur n'est il en ma puissance !  
Mais vous sçavez , Seigneur , si j'en puis disposer.  
Ce n'est plus un tribut qu'on me doit imposer.  
D'autres vertus , avant les vôtres , l'exigèrent.  
Laissez-vous d'un récit que vos plaintes suggèrent.  
Je dois être à Gustave : il en a pour garant ,  
La volonté d'un pere , & d'un pere expirant.  
*Ma fille , me dit-il ; comptons sur sa vaillance ,  
Il sera mon vengeur ; soyez sa récompense.*  
Cet ordre , son amour , mon penchant , sa valeur ,  
Voilà ses droits. J'en compte encore un ; son  
malheur.

La fuite , où le condamne un pouvoir tyrannique.  
Exil , où mon image est sa douceur unique !  
Cela seul , en mon cœur , a droit de le graver ;  
Et le vôtre est trop grand , pour ne pas m'approuver.

Si jamais la fortune aussi moins inhumaine ,  
Si la Victoire , un jour , en ces lieux la ramene ;

De ce Héros instruit de vos bontés pour moi,  
L'estime & l'amitié payeront ce que je doi.  
J'espère tout encor, Seigneur, puisqu'il respire,  
Et c'est vous, tous les jours, qui me le daignez  
dire.

Il m'aime. Il sçaura vaincre. Il brisera mes fers.  
Les Tyrans sont-ils seuls à l'abri des revers?  
Les nôtres finiront.

FREDERIC, *à part.*

Malheureuse Princesse !

ADELAIDE.

Vous me plaignez ! Quelle est la pitié qui vous  
presse ?

FREDERIC.

Vous connoissez le Roi, Madame, vous sça-  
vez...

ADELAIDE.

Je sçais que le barbare ose tout. Achevez.

FREDERIC.

Hélas !

LEONOR.

Va-t'il sur nous fondre un nouvel orage ?

FREDERIC.

Léonor, soutenez aujourd'hui son courage !  
Adieu.

(*Il sort.*)

LEONOR.

Qu'annonce enfin ce douloureux transport ?

ADELAIDE.

Ah ! mon cœur a frémi, Seigneur ! Gustave est  
mort !



S C E N E V I I I.

ADELAIDE, LEONOR.

ADELAIDE.

**A** Ce comble de maux vous m'aviez réservée,  
Madame, & par vos soins je m'y vois arrivée,  
Mon désespoir affreux ne vous pardonne pas.  
Pourquoi, mille fois prête à mourir dans vos bras,  
Le jour, où dans les fers par vous je fus suivie,  
Pourquoi m'avoir rendue aux horreurs de la vie?  
Mes yeux, mes tristes yeux, qu'à regret je r'ou-  
vris,

N'auroient pas à pleurer votre malheureux fils.  
Que je vais payer cher un espoir inutile !

LEONOR.

Est-ce à vous à pleurer, quand sa mere est tran-  
quille ?

ADELAIDE.

Calme dénaturé qui ne sert en ce jour  
Qu'à prouver que le sang est moins fort que l'a-  
mour !

LEONOR.

Il prouve qu'à mon âge, un peu d'expérience  
Condamne, entre ennemis, l'aveugle confiance.  
Un fils m'est aussi cher, que vous l'est un amant;  
Et je ne voudrois pas lui survivre un moment.  
Mais n'est-ce pas, Madame, être aussi trop cré-  
dule ?

De vous tromper ici , se fait on un scrupule ?  
On croit , de vos sermens , par-là vous dégager.

A D E L A I D E.

Ah ! le Prince a trop craint toujours de m'affliger.  
Frédéric est sincère.

L E O N O R.

Oui , mais , Madame , il aime.  
Christierne d'ailleurs peut l'abuser lui-même.  
Celui-ci , sur un bruit qui flatte sa fureur ,  
Tout le premier , peut-être , est aussi dans l'erreur.  
De tout tems , par la voix des peuples peu cro-  
yables ,  
La vaine Renommée a débité des fables.  
Gustave , sans chercher d'exemples au dehors ,  
Sur de mauvais garants , me compte au rang des  
morts.

Dans le sanglant désastre , où je perdis son pere ,  
L'opinion publique enveloppant sa mere ,  
Sans doute , quand le bruit en parvint jusqu'à lui ,  
Je lui coûtai les pleurs qu'il vous coûte aujourd'  
hui.

Par un coup toutefois que tout le monde ignore ,  
Comme il peut me revoir ; on peut le voir encore.  
C'est un cœur maternel qui tarde à s'émouvoir.  
Comme un heureux augure acceptons mon espoir.  
Que vous dirai-je enfin ? Si le vouloir céleste ,  
Par un songe , aux Mortels , souvent se manifeste ;  
Le bras vengeur est prêt de frapper en ces lieux.  
Je l'ai vu , cette nuit , ce fils victorieux.  
Le Ciel , au châtiment trop lent à se résoudre ,  
Dans sa main triomphante avoit remis sa foudre.  
De la pourpre Royale , il étoit revêtu ,

# TRAGÉDIE.

183

Tandis que sous ses pieds , Christierne abattu ,  
Cachant dans la poussière , un front sans diadème ,  
Restoit dans cet opprobre , en horreur aux siens  
même.

Ce songe , de mon fils présage-t'il la mort ?  
Rentrans ; & de Sophie attendons le rapport.  
Sophie à ses parens , pour un moment rendue ,  
Ne borne pas sa joye à jouir de leur vue.  
De tout ce qui s'est fait , son zele s'instruira ;  
Et je ne m'en tiendrai qu'à ce qu'elle en dira.

---

---

## A C T E II.

---

---

### SCENE PREMIERE.

CASIMIR *seul.*

**H**éros de la Patrie ! Ombre auguste & plain-  
tive ,

Prince , à qui les destins veulent que je survive ;  
Si je leur obéis ; si ma douleur se tait ,  
C'est dans l'espoir vengeur dont mon cœur se  
repaît.

Ici bien-tôt ; ici ton boutreau mercenaire  
Doit venir de ton sang demander le salaire ;  
Ce fer le lui réserve. Il mourra. Fut-ce aux yeux  
Du Monarque abreuvé d'un sang si précieux !  
Lui-même eut satisfait le premier à tes Mânes.  
Mais le Juge des Rois , le Ciel , aux mains pro-  
fanés ,

M 4

Dans leur sang tel qu'il soit, défend de le trem-  
per ,

Et son tonnerre seul a droit de les frapper ,  
Souffre donc...

+

## S C E N E I I.

CASIMIR, FREDERIC.

CASIMIR.

**A**H, Seigneur! où courez-vous? d'où nais-  
sent

Les transports & le trouble où tous vos sens pa-  
roissent?

Quelque nouveau malheur viendrait-il d'arriver?

FREDERIC.

Du plaisir de la voir je devois me priver.

Casimir! C'en est fait! J'ai part au parricide.

J'ai du sort de Gustave, instruit Adélaïde.

Je n'ai pu surmonter la pitié qu'inspiroit

Une espérance vaine, où son cœur s'égaroit.

Mes pleurs l'ont détrompée, & j'en porte la peine.

Son malheur, contre moi, va redoubler sa haine.

Annoncer ce malheur, l'avoir moi-même osé,

C'est m'être mis au rang de ceux qui l'ont causé.

Ma tristesse, à ses yeux, peut-elle être sincère?

Elle craint mon amour; elle croit que j'espère

Qu'un triomphe secret renferme dans mon sein

Les lâches sentimens d'un rival inhumain.

Je ne la blâme pas; d'ennemis entourée,

Sur quelle foi veut-on qu'elle soit rassurée ?  
 Jusqu'où n'aveugle pas l'excès de la douleur ?  
 Excusons l'injustice au milieu du malheur.  
 Je ne m'en prends qu'aux soins du Tyran qui l'accable.

Plus il veut mon bonheur ; plus il me rend coupable.

A ma perte , à sa honte , il veut être obéi ;  
 Et s'il me serroit moins , je serois moins haï.

C A S I M I R.

Courez donc l'arracher d'auprès de la Princesse ;  
 Que sans doute pour vous , en ce moment , il presse.

F R E D E R I C.

Et c'est-là le sujet de mon emportement ?  
 Je courrois la rejoindre à son appartement ;  
 Epancher à ses pieds , & mon cœur & mes larmes ;  
 Jurer de ne jamais attenter à ses charmes ;  
 Et dans les pleurs , du moins la laisser sans effroi.  
 Christienne venoit de s'y rendre avant moi.  
 Et quand je veux l'y suivre ; on m'en défend l'entrée :

De dépit , de douleur mon ame est pénétrée.  
 C'est trop mettre à l'épreuve un Prince au désespoir ,

Qui hors de l'équité , méconnoît tout pouvoir ;  
 Qui peut briser un joug qu'il s'imposa lui-même.  
 Je ne réponds de rien , blessé dans ce que j'aime.  
 Tant de méchancetés , d'injustices , de sang ,  
 Ne rappellent que trop Frédéric à son rang.

C A S I M I R.

Remontez y , Seigneur , abbattez qui vous brave ;

Attaquez-le en un tems , où le sang de Gustave ;  
Où le sang indigné de tant d'autres Proscrits ,  
Aux lieux d'où par la foudre , a fait monter ses  
cris.

Vos armes , dans le cours d'une si juste guerre ,  
Auront l'appui du Ciel , & les vœux de la terre ;  
Que dis-je ? Le Tyran n'est-il pas déposé ?  
Le Peuple & le Sénat pour vous ont tout osé :  
Vous avez leur suffrage : & la flotte informée ,  
Déjà du même zele est sans doute animée.  
Eclatez , le triomphe est sûr , & n'est pas loin.  
Mais n'en attendez plus Casimir pour témoin.  
Je le fus trop long-temps des maux de ma Patrie.  
Je veux de Chrétienne affronter la furie.  
Meure le scélérat dont le bras l'a servi ;  
Et que le jour après , s'il veut , me soit ravi.  
Trop content si je suis la dernière victime  
D'un pouvoir si funeste & si peu légitime !

F R E D E R I C .

Adieu , le meurtrier s'avance vers ces lieux :  
Et j'évite un aspect qui me blesse les yeux.

S C E N E I I I .

G U S T A V E , C A S I M I R .

C A S I M I R , *à part.*

P

Résenter le combat à ce monstre exécrationnel ,  
C'est l'honorer encor d'un sort trop favorable.  
(*haut & tirant l'épée.*)



Evite si tu peux le péril que tu cours ;  
Je ne t'imité point, traître, défends tes jours.

GUSTAVE.

Arrête ! ouvre les yeux, Casimir, envisage  
L'ennemi qui t'aborde, & que ton zèle outrage !  
Cet accueil pour Gustave est un accueil bien doux.

CASIMIR.

Que vois-je ? quel prodige ! ah, Seigneur ! est-ce  
vous ?

Vous de qui la Suede a pleuré la disgrâce.

GUSTAVE.

Parlons bas. Lève-toi, Casimir, & m'embrasse.

CASIMIR.

Moi-même dans vos bras, à peine je m'en croi ;  
Qui ne feroit glacé de surprise & d'effroi ?  
Quel désespoir vous jette en ce péril extrême ?  
Vous, Seigneur, à Stockholm ! & dans le Palais  
même

D'un barbare qui va par-tout, l'or à la main,  
Mandier contre vous le fer d'un assassin !

GUSTAVE.

Je connois Christierne, & sçais où je m'expose ;  
Casimir, mais j'espère encor plus que je n'ose.  
Envain la barbarie habite ce séjour,  
Si j'y vois mon courage approuvé par l'amour ;  
Plus avant que jamais rentre en ma confiance...  
Mais peut-on se parler ici sans imprudence ?

CASIMIR.

Cet endroit du Palais, est le plus assuré.  
De tous ses Courtisans Christierne entouré  
Ne revient pas si tôt d'avec Adélaïde.

GUSTAVE.

Avant tout autre soin, rassure un feu timide  
Qui d'une longue absence a droit d'être allarmé.  
Le fidele Gustave est-il encor aimé?

CASIMIR.

A-t'il pu soupçonner la foi de la Princesse?

GUSTAVE.

J'y comptois. Mais dis-moi; libre de sa promesse,  
Sur le bruit de ma mort prenoit-elle un époux?

CASIMIR.

Non, Seigneur; elle n'aime, & n'eut aimé que vous.

GUSTAVE.

Tu crois que sa confiance eut honoré ma cendre.

CASIMIR.

Vos malheurs la rendoient plus fidele & plus  
rendre.

GUSTAVE.

Je ne connois donc plus ni crainte ni danger,  
Ami, Stockholm est libre, & je vais la venger.

CASIMIR.

Et, quelle trame heureuse a donc été tissue?  
Vos soins l'auroient conduite, & je ne l'ai pas sçue!  
Seigneur, de vos secrets j'étois moi seul exclus;  
Et de votre amitié vous ne m'honoriez plus.

GUSTAVE.

Le Tyran, jusques-là portoit ma prévoyance,  
En affectant de mettre en toi, sa confiance.

CASIMIR.

Lui! Se fier à moi? Seigneur, le croyez-vous?  
Tout est suspect à ceux qui sont suspects à tous.  
La défiance marche avec la tyrannie.  
De l'ame du méchant toute peine est bannie.

Aux plus noires fureurs le lâche abandonné,  
Se croit de ses pareils toujours environné.  
Et quand, en ma faveur, sa fureur se surmonte,  
Si je ménage un choix qui me couvre de honte,  
Si j'en soutiens l'affront; le motif en est beau;  
Vos amis, sans cela, feroient tous au tombeau:  
J'ai flatté, sans rougir, une injuste puissance,  
Qui souvent, à ma voix, épargnoit l'innocence;  
Et vous devez, Seigneur, à mon zèle, à ma foi,  
Ceux que vous avez cru plus fideles que moi.

G U S T A V E.

Pardonne, & désormais n'ayons l'ame occupée  
Que du plaisir de voir mon erreur dissipée.  
Je craignois ta rencontre; & déjà je la prends  
Pour la présage heureux de ce que j'entreprends.  
Dans le piège mortel je tiens enfin ma proie.  
Conçois-tu, Casimir, mon audace & ma joye?  
Pour te les peindre, songe aux horreurs du passé;  
A tant d'excès commis, à tant de sang versé,  
Rappelons-nous ici ma premiere infortune,  
Image à des vengeurs plus douce qu'importune!  
Gustave, Ambassadeur du malheureux Sténon,  
Contre la foi publique, & sans respect du nom,  
Epreuve des cachots le supplice & l'injure;  
Je demeure enchaîné tandis que le parjure  
Vient faccager ici des peuples éperdus,  
Qu'il craignoit que mon bras n'eut trop bien dé-  
fendu.

J'échappai, mais trop tard, & fuyant nos fron-  
tieres,  
Depuis cinq ans, en proie aux armes étrangères,  
Je passai sous un Ciel encor plus ennemi,

Où le Soleil n'échauffe, & ne luit qu'à demi :  
 Tombeau de la nature, effroyables rivages  
 Que l'ours dispute encor à des hommes sauvages ;  
 Asyle inhabitable, & tel qu'en ses deserts,  
 Tout autre fugitif eut regretté ces fers.  
 Sans espoir, sans patrie, ignoré sur la terre :  
 C'est là, durant trois ans, que je suis & que j'erre :  
 Qu'impuissant ennemi, qu'amant infortuné,  
 Je maudis nulle fois l'instant où je suis né.  
 Une misère enfin si profonde & si rare,  
 Trouve quelque pitié dans ce climat barbare :  
 J'arme, je viens, je vole, & les après hyvers  
 Me font d'un pied léger franchir de vastes mers.  
 C'est alors que pour vaincre, il fallut disparaître,  
 Et qu'un prix publié (dignes armes d'un traître)  
 Offrit ma tête en bute à l'avare assassin.  
 J'oppose avec succès, la ruse à ce destin ;  
 Je dépouille d'un chef l'apparence nuisible.  
 Travesti, mais des miens par-tout l'ame invisible,  
 Je marche à la faveur de ce déguisement ;  
 Et Gustave, à couvert triomphe impunément.  
 Dans Stockholm, à l'abri de l'heureux stratagème,  
 Je viens seul me servir d'émissaire à moi-même.  
 Là, je vois mon devoir écrit de tout côté ;  
 D'un Temple, d'un Palais, le marbre ensanglanté,  
 Une veuve, une fille, une mere plaintive ;  
 Tout m'élève, tout retrace à mon ame attentive,  
 L'instant où de leur fils réclamant le secours,  
 Pénirent sous le fer les Auteurs de mes jours.  
 Et juge en mes projets quelle est ma diligence,  
 Quand le cœur embrasé d'amour & de vengeance,  
 Je lançois mes regards vers l'horrible prison,

Où vous laissez gémir le beau sang de Sténon.  
J'assemble mes amis, mon aspect les ranime.  
J'ai peine à réprimer leur fureur magnanime.  
Ils doivent cette nuit attaquer le Palais,  
Tandis qu'à fondre ici, mes bataillons tous prêts,  
Du creux de nos rochers, sortant sous ma conduite,

Amèneront l'allarme & le trouble à ma fuite.  
Du carnage, mon nom sera l'affreux signal.  
Mais je veux m'assurer, avant l'instant fatal,  
D'un salut dont le soin m'agiteroit sans cesse;  
Je veux de ce Palais enlever ma Princesse.  
Dans ce dessein, qu'envain tu n'approuverois pas,  
Moi-même je répands le bruit de mon trépas,  
Et viens paroître aux yeux d'un Tyran que je  
brave,

A titre de vainqueur du malheureux Gustave.

J'hésitois, je l'avoue, à m'y déterminer,  
L'ombre de l'imposture a de quoi m'étonner:  
Mais songeons qu'il y va des jours d'Adélaïde,  
Et croyons tout permis pour punir un perfide.

CASIMIR.

Et ne craignez-vous pas, Seigneur, en vous montrant,

D'un Tyran soupçonneux le regard pénétrant?

GUSTAVE.

Non, quand ce Roi barbare usa de violence,  
Son ordre m'épargna l'horreur de sa présence;  
Et rendu par le tems méconnoissable aux miens,  
Je puis me présenter sans risque aux yeux des siens.  
Mais quand pour pénétrer jusques à la Princesse,  
Il ne me faut pas moins de courage & d'adress;

Quand personne (du moins tel est le bruit public)  
Ne la voit, ne lui parle, excepté Frédéric.  
Ami, j'y réfléchis: dis moi; dois-je t'en croire?  
Sur quoi, l'assures-tu fidèle à ma mémoire?

C A S I M I R.

Sur ce que Frédéric lui-même a laissé voir.  
Sur sa pitié pour elle & sur son désespoir.  
Ne cherchons pas, Seigneur, de preuve plus so-  
lide.

Son désespoir nous peint celui d'Adélaïde.  
Sa flamme généreuse égale sa douleur  
A celle de l'objet qui fait tout son malheur.  
Et ne m'alléguez pas que peut-être il m'abuse,  
Il s'emporte, il menace, il vous plaint, il s'accuse,  
Du Tyran qui le sert, il déteste l'appui:  
Ses prétentions même ont cessé d'aujourd'hui;  
D'aujourd'hui, comme un crime, il regarde sa  
flâme.

G U S T A V E.

Voilà pour un Rival bien de la grandeur d'ame!

C A S I M I R.

Et c'est ce que je vois de plus flatteur pour vous.  
Plus le Rivalest grand, plus le triomphe est doux.

G U S T A V E.

J'aimerois mieux une âme & moins noble & moins  
tendre.

Moins Frédéric prétend, plus il eut pu prétendre.  
Que ne peut la vertu sur les cœurs vertueux!  
Je serois bien injuste & bien présomptueux,  
Si le Ciel aujourd'hui vouloit que je périsse,  
D'exiger ou d'attendre un si grand sacrifice.  
La mort rompt tous les nœuds qui peuvent nous  
lier,

On l'estime: on l'eut plaint; il m'eut fait oublier.  
Déjà peut-être... Mais mes yeux vont m'en instruire.

Un plus long entretien, Ami, nous pourroit nuire.  
Laisse-moi. Cependant flatte plus que jamais  
L'ennemi qu'il est tems d'observer de plus près.

---

S C E N E I V.  
GUSTAVE *seul.*

**M**Es yeux vont lire au fond du cœur d'Adélaïde.

Je tremble. Voilà donc ce Gustave intrépide  
Qui veut changer la face & les destins du Nord?  
Ce Guerrier redouté qui méprisant la mort,  
Jusques dans son Palais vient braver Christierne?  
Un mouvement jaloux l'abat & le consterne!  
De quoi jaloux encor? J'en rougis; mais hélas!  
Tendre & toujours absent, quels soupçons n'a-t-on pas?

Quelqu'un vient renfermons le trouble qui m'agite.

---

S C E N E V.

CHRISTIERNE, GUSTAVE, RODOLPHE  
CHRISTIERNE.

**C**E calme, je l'avoue, & m'étonne & m'irrite;  
Rodolphe, que dis-tu de sa tranquillité?

*Tom. V.*

N

Mais nous confondrons bien cette incrédulité !  
 Est-ce là le témoin que ma colere apprête ?  
 Celui qui de Gustave apporte ici la tête ?

G U S T A V E.

Oui, Seigneur, c'est moi-même, & vous regnez  
 enfin.

C H R I S T I E R N E.

Pourquoi se présenter sans ce gage à la main ?

G U S T A V E.

Je ne paroîtrois pas avec tant d'assurance  
 Si ce gage fatal n'étoit en ma puissance,  
 C'est un spectacle affreux dont vous pouvez jouir,  
 Et c'est à vous, Seigneur, à vous faire obéir.

C H R I S T I E R N E.

Tous les déguisemens de ce Chef téméraire,  
 A tes yeux vigilans n'ont donc pu le soustraire ?

G U S T A V E.

Quelque forme qu'il prit, Seigneur, pour échapper,  
 Je le connoissois trop pour m'y laisser tromper.

C H R I S T I E R N E.

Où l'as-tu rencontré ? Dans quelle circonstance  
 Le Ciel a-t'il livré le traître à ma vengeance ?

G U S T A V E.

Quand vous aviez, Seigneur, tout à craindre de lui.

C H R I S T I E R N E

En quels lieux ? Dans quel tems ?

G U S T A V E.

A Stockholm. Aujourd'hui.

C H R I S T I E R N E.

Sous nos yeux ?

G U S T A V E.

Ici même, & dans l'instant peut-être,



Qu'au péril de vos jours, il alloit reparoître.

CHRISTIERNE.

Tu m'étonnes. Poursuis. Comment triomphes-tu ?  
L'as-tu pris sans défense ? ou l'as-tu combattu ?

GUSTAVE.

Je n'ai point à rougir d'un honteux avantage.  
Vous pourrez dans la suite éprouver mon courage :  
Et vous verrez alors quand je cueille un laurier,  
Seigneur ; que je le cueille en généreux guerrier.

CHRISTIERNE, à Rodolphe.

J'aime sa noble audace. (à Gustave.) Exige ton  
salaire ;

Ce que j'ai de pouvoir s'offre à te satisfaire.

GUSTAVE.

Mon bras, dans ce motif ne s'étoit point armé.

Un intérêt si bas l'auroit mal animé.

J'eus pour objet unique, en exposant ma vie,

Le desir glorieux de servir ma Patrie ;

Et puisque l'honneur seul excita ma valeur,

Il faut pour tout salaire acquitter cet honneur.

Faites que son espoir n'ait pas été frivole.

CHRISTIERNE.

Prononces, que veux-tu ?

GUSTAVE.

Dégager ma parole.

CHRISTIERNE.

Qu'as-tu promis ?

GUSTAVE.

Gustave, aux portes de la mort

A tracé cet écrit, par un dernier effort,

Et j'ai cru lui pouvoir hasarder la promesse

De le rendre aujourd'hui moi-même à la Princesse.

Voyons ce qu'il contient, tu feras satisfait;  
Je connois sa main; donne, oui, c'est-elle en effet.

*Il lit.*

*Adieu, Princesse infortunée,  
La victoire n'est pas du plus juste parti :  
Je vous servois; je meurs. Telle est ma destinée;  
Et mon Astre cruel ne s'est pas démenti.  
D'une félicité vainement attendue,  
Si vous m'aimiez encore, oubliez les douceurs;  
Votre repos m'occupe au moment où je meurs;  
Regnez: je vous remets la foi qui m'étoit due;  
Laissez-en désormais disposer les Vainqueurs.*

A GUSTAVE.

Sors, avant que le jour de ces lieux disparoisse;  
Rodolphe te fera parler à la Princesse.

GUSTAVE.

Il me reste une grace à demander.

CHRISTIERNE.

Eh quoi !

GUSTAVE.

Que par ménagement & pour elle & pour moi,  
On ne m'annonce point comme auteur de sa perte;  
Mais comme un simple ami dont la main s'est  
offerte...

CHRISTIERNE.

Je t'entends; c'eut été le premier de mes soins.



SCÈNE VI.

CHRISTIERNE, RODOLPHE.

CHRISTIERNE.

**H**E bien, lui faudra-t'il encor d'autres témoins ?

Elle en croira Gustave ; elle verra sa lettre ,  
Et son dernier avis peut enfin la soumettre.  
Mais que son cœur se rende ou non , j'aurai sa main.

RODOLPHE.

Le tems peut en effet ...

CHRISTIERNE.

Non , Rodolphe , demain.

C'est tout le tems que peut souffrir la violence  
D'un feu que pousse à bout la gêne & le silence ;  
Soumise ou non ; demain , elle m'a pour époux.

RODOLPHE.

Sans vous embarrasser des fureurs d'un jaloux ;  
D'un Prince qu'appuyeron des Sujets infidèles...

CHRISTIERNE.

Vains discours , je ne crains ni lui ni les Rebelles.  
Frédéric y renonce ; osant le déclarer,  
Lui-même il s'est privé du droit d'en murmurer.  
Et quant à mes sujets , tout le mal ne procède  
Que du feu de la guerre allumée en Suede ;  
Ici par mon hymen , quand j'aurai tout calmé ,  
Là , bien-tôt par la peur , tout sera désarmé.

Je te dispense enfin de ces marques de zèle ;  
 J'adore Adélaïde , & je ne vois plus qu'elle.  
 Toi-même qui l'as vue , à d'amoureux transports,  
 Peux-tu , sans injustice , opposer tes efforts ?  
 Quel est donc mon pouvoir ? Maître de tant de  
     charmes ,  
 S'agira-t'il toujours de contraintes , d'allarmes ,  
 D'obstacles , de délais , de mesure à garder ?  
 Il s'agit de mourir ou de la posséder !  
 Il n'est point de périls que l'Amour ne dédaigne.  
 Différer , est le seul aujourd'hui que je craigne :  
 Il me reste un Rival qui s'est fait estimer ;  
 Si je perds un instant , il peut se faire aimer.

R O D O L P H E.

Espérez-mieux , Seigneur , de ceux qui vous se-  
     condent.  
 Il ne la verra plus : mes soins vous en répondent.  
 On l'oubliera bien-tôt , vous , si vous m'en croyez ,  
 Ne précipitez rien , daignez plaire : essayez  
 D'écarter ce qui peut occuper sa pensée.  
 De quoi n'est pas capable une Amante insensée !  
 Voulez-vous . . .

C H R I S T I E R N E.

Oui , Rodolphe ; oui , telle est mon ardeur ,  
 Dût-elle entre mes bras , signaler sa fureur !  
 Fut-ce à la perfidie , allier la tendresse ,  
 Et placer dans mon lit , la haine vengeresse . . .  
 Mais de quoi s'allarmer au sein de la vertu ?  
 J'aurai sa foi , je l'aime , & je regne. Crois-tu  
 Que du lien formé la sainteté soit vaine ?  
 Les Autels sont alors les bornes de la haine ;  
 Le nom d'époux , de Roi , ne désarme-t'il pas ?

L'hymen a des devoirs, le Trône a des appas.  
L'un ou l'autre peut-être adoucira son ame.  
Tantôt tu permettois plus d'espoir à ma flamme :  
D'un Amant couronné tu relevois les droits ;  
Et l'amour, à t'entendre, obéissoit aux Rois.

RODOLPHE.

Aussi je ne crois pas la Princesse inflexible ;  
Quelques soins, quelque égard peut la rendre  
sensible.

Si même à Frédéric elle résiste encor,  
Ne l'en accusez point.

CHRISTIERNE.

Eh qui donc ?

RODOLPHE.

Léonor.

Cette femme, Seigneur, vous est-elle connue ?

CHRISTIERNE.

C'étoit, il m'en souvient, la suivante éperdue,  
Qui, le jour qu'en ces lieux je portois le trépas,  
Soutenoit la Princesse expirante en ses bras.

RODOLPHE.

C'est votre véritable & mortelle ennemie.  
La Princesse, Seigneur, par elle est affermie  
Dans les ressentimens qu'elle fait éclater.  
J'ai surpris des discours à n'en pouvoir douter.  
Je dis plus ; je la crois toute autre qu'on ne pense.  
Ce qu'elle est, se démêle à travers l'apparence ;  
Et tout son air dénonce, à l'orgueil qu'on y lit,  
Quelqu'un bien au-dessus du rang qui l'avilit.  
Seigneur, dans vos desseins, vous me prenez pour  
guide ?

Séparez Léonor d'avec Adélaïde.

N 4

Ayant à la fléchir, ce fera l'irriter.  
 N'importe, ton avis n'est pas à rejeter.  
 J'implore là-dessus ta prudence ordinaire.  
 Veille-les de plus près, & s'il est nécessaire,  
 Pour peu que tes soupçons pénètrent plus avant,  
 Tu peux les séparer: vas, mais auparavant,  
 A quelque affreux danger qu'un prompt hymen  
     expose,  
 Cours au Temple: que tout pour demain s'y di-  
     spose.

Instruis-en de ma part la fille de Sténon;  
 De l'époux seulement laisse ignorer le nom.  
 C'est au pied de l'Autel où je dois la conduire,  
 Qu'en Monarque absolu je prétends l'en instruire.

RODOLPHE.

Vous pouvez tout, Seigneur, si pourtant...

CHRISTIERNE.

Plus d'avis,

Ni de retardemens, je le veux. Obéis.

A C T E I I I.

SCENE PREMIERE.

ADELAIDE, SOPHIE.

ADELAIDE.

**H**IE bien, chere Sophie, après tant de misère,  
 Libre enfin tu volois entre les bras d'un pere;  
 On te le permettoit; mais je vois à tes pleurs,

Que tu viens d'éprouver le plus grand des malheurs.

SOPHIE.

Que ma prison n'a-t'elle été ma sépulture !  
J'eusse ignoré des maux dont frémit la nature.

ADELAÏDE.

Ainsi, dans notre sang l'ennemi s'est baigné ?  
Et le fer des Vainqueurs n'a donc rien épargné ?

SOPHIE.

Ils ont laissé par-tout le deuil & le ravage,  
Nous ne nous en faisons qu'une imparfaite image.  
Cette Ville n'est plus qu'un débris effrayant,  
Où l'œil épouvanté la cherche en la voyant;  
Stockholm a disparu; sa splendeur est éteinte.  
Un desert a resté; vaste & lugubre enceinte,  
Où tout ce que la guerre épargna de Héros,  
A péri dès long-tems par la main des Bourreaux.  
Mon pere fut du nombre; & je viens de l'ap-  
prendre;

Mais personne ne sçait où repose sa cendre;  
Et c'est me dire assez que de son triste sort,  
L'horreur s'est étendue au-delà de sa mort.

ADELAÏDE.

Ton pere étoit fidele & cher à sa Patrie.  
Pour oublier sa mort, souviens-toi de sa vie;  
Et fers-toi des conseils dont tu sçavois si bien  
Combattre mes douleurs, quand je pleurois la  
mien.

Hélas! près de tes maux, quels sont ceux que  
j'endure!

Vois gémir à la fois, l'Amour & la Nature.

Car enfin sois sincere; en crois-tu Léonor?

Qu'en penfes-tu ? son fils respire encor ?

S O P H I E.

Non , Madame ; fa mort n'est que trop avérée.

A D E L A I D E.

Cruelle ! Et quel témoin t'en a donc assurée ?

S O P H I E.

Le Meurtrier poursuit son salaire à la Cour.

A D E L A I D E.

Le même coup , deux fois , m'assassine en un jour !

S O P H I E.

Ce qui doit rendre encor nos regrets plus sensibles :

C'est l'espoir dont flattoient ses armes invincibles.

Le Ciel depuis six mois favorisoit ses coups.

De triomphe en triomphe , il s'avançoit vers nous.

Nos malheurs l'attendoient au bout de la carrière.

C'est-là qu'il est frappé d'une main meurtrière ,

Et qu'à ce Défenseur , long tems victorieux ,

On arrache la vie & la palme à nos yeux.

Sa déplorable mere est enfin convaincue ;

Et du coup trop certain sa grande ame abattue...

A D E L A I D E.

Nous nous importunons dans notre accablement ;

J'ai besoin comme toi d'être seule un moment.

✱ ————— ✱

## S C E N E I I.

A D E L A I D E *seule.*

**E**T ma douleur profonde , à ce récit funeste,  
De mes jours malheureux n'a pas tranché le reste !



Ainsi donc la vertu cède au crime impuni ,  
Toute erreur est cessée ; & tout espoir fini.  
Ai-je bien-tôt du Ciel épuisé la colere ?  
O mort ! ô seul asyle ! . . .

---

S C E N E I I I.

ADELAIDE, LEONOR.

LEONOR.

**A**H, ma fille !  
ADELAIDE.

Ah, ma mere !

LEONOR.

Moi , sans fils désormais , comme vous , sans  
époux ,

Notre unique recours est à des noms si doux. \*

ADELAIDE.

De notre liberté voilà donc les prémices !

LEONOR.

Et l'équité des Cieux que j'ai crus plus propices !

ADELAIDE.

Pressentimens trompeurs !

LEONOR.

Tous nos vœux sont trahis !

ADELAIDE.

O mon dernier espoir ! o Gustave !

LEONOR.

O mon fils !

Heureuses, dans ce jour d'amertume & d'allar-  
mes ,

Qu'il nous soit libre encor de confondre nos lar-  
mes !

LEONOR.

Ne l'oubliez jamais ! Qu'il vive en votre cœur !  
Vous me verrez pour vous survivre à ma douleur.

A D E L A I D E.

S'il vivra dans mon cœur ? Oubliez-vous , vous-  
même ,

Combien, depuis quel tems, à quels titres je l'aime ?  
Oubliez-vous, Madame, en ce triste moment,  
Que je le pleure à titre & d'époux & d'amant ?  
Mon pere le nomma son Gendre, à ma naissance.  
Nous fumes l'un à l'autre engagés dès l'enfance ;  
Et quand ce Prince aimable abandonna ces lieux,  
Un souvenir si cher attendrit nos adieux.

Bien que mon second lustre alors finit à peine,  
L'absence n'avoit fait que resserrer ma chaîne.  
Ma flâme, en attendant des nœuds plus solennels,  
Croissoit de jour en jour dans vos bras maternels.  
Je le voyois en vous ; sa mere étoit la mienne.  
A ma tendre amitié, je mesurois la sienne.  
Vous cultiviez en moi des sentimens si doux.  
Mon cœur vous secondoit. Ah, Madame ! Est-ce  
à vous ,

Quand la mort me l'enleve, est-ce à vous d'oser  
croire

Qu'un autre le pourroit bannir de ma mémoire ?  
Qui seroit-ce ? Jamais Frédéric à mes yeux,  
Tout vertueux qu'il est, ne fut plus odieux.

LEONOR.

C'est encor un bonheur que dans notre infortune ,  
 Il sçache commander à sa flâme importune.  
 Le Tyran semble même avoir abandonné  
 Les projets où d'abord il étoit obstiné.  
 Dès long-tems l'inhumain n'use plus de menace.  
 Je vois que votre aspect le touche & l'embarrasse.  
 Ses persécutions n'ont plus la même ardeur.  
 Hélas ! il ne voit plus d'obstacle à sa grandeur !  
 Il cesse de haïr, cessant d'avoir à craindre !  
 Dans mon sang malheureux , sa rage a dû s'étein-  
 dre.

Je vous ai bien acquis la triste liberté  
 De vouer à mon fils quelque fidélité.

ADELAIDE.

Attendons-nous plutôt à quelque ordre sinistre ,  
 Le Tyran se fait craindre à l'aspect du Ministre.

---

S C E N E I V.

ADELAIDE, LEONOR, RODOLPHE.

RODOLPHE.

**N** On , Madame, le Roi n'aspire désormais  
 Qu'à fuir, à ses rigueurs succédent ses bienfaits.  
 En ce jour où tout prend une paisible face ,  
 Il veut que le passé se répare , & s'efface ;  
 Que le sang de Sténon rentre ici dans ses droits ,  
 Et que votre bonheur couronne ses exploits.  
 La Garde qui vous suit , déjà n'est plus la sienne.

Ce Palais reconnoît en vous sa souveraine.  
 Commandez-y, Madame, & reprenez un rang  
 Où la vertu vous place encor plus que le Sang.

A D E L A I D E.

Si ton Maître est touché des pleurs qu'il fait répandre ;

Si d'un tel bienfaiteur mon bonheur peut dépendre ;

Si tout, dans ce Palais, se doit assujettir,  
 Si j'y commande enfin ; qu'on m'en laisse sortir :  
 Trop d'horreur est mêlée à l'air qui s'y respire.  
 Il est d'affreux Climats qui bornent cet Empire.

La nature y languit loin de l'astre du jour.

Mon repos, mon bonheur est là : c'est le séjour,  
 L'asyle & le Palais qu'on demande à ton Maître :  
 Et non des lieux souillés du sang qui m'a fait naître.  
 Qu'il daigne, en ces deserts, me faire abandonner ;  
 Loin de lui je consens à lui tout pardonner.

R O D O L P H E.

Madame, il faut s'armer d'un plus noble courage.  
 Que parlez-vous d'aller, dans un climat sauvage,  
 D'un Peuple qui vous aime, ensevelir l'espoir !  
 Faites céder, pour lui, la tristesse au devoir.  
 Faites céder, pour vous, la foiblesse à la gloire.  
 L'on dépose, à vos pieds, les fruits de la victoire.

Votre pere n'eut eu qu'un Sceptre à vous laisser.  
 Dans un rang trop commun, c'étoit vous abaisser.  
 La fortune se sert de votre malheur même,  
 Pour vous ceindre le front d'un triple Diadème :  
 Mais c'est en exigeant le don de votre main,  
 Madame ; & les Autels sont parés pour demain :

LEONOR.

De nos Perfécuteurs, le Ministre barbare  
 Leur a-t'il inspiré l'ordre qu'il nous déclare ;  
 Au Ministre soumis, s'il ne fait qu'obéir,  
 Ne lui rien remontrer, n'est-ce pas les trahir ?  
 Parlons à cœur ouvert : & laissons l'artifice  
 Qui veut d'un faux honneur, colorer l'injustice.  
 L'usurpateur a mis le comble à ses forfaits.  
 De leur fruit dangereux, il veut jouir en paix ;  
 Et l'Hymen qu'il oppose à la haine publique,  
 De ses pareils toujours fonda la politique.  
 Mais quel tems choisit-il pour en former les  
 nœuds ?

Qu'il soit prudent du moins, s'il n'est pas géné-  
 reux.

Qu'insultant lâchement aux pleurs de la Princesse,  
 Toute pudeur en lui, toute humanité cesse ;  
 Bravera-t'il un Peuple encor mal asservi ?  
 Idolâtre d'un sang si long-tems poursuivi !  
 Qui, pour premier trophée, à cette horrible fête,  
 De Gustave égorgé, verra porter la tête.  
 Que ces restes sanglans, nos cris, notre fureur,  
 Soient au Néron du Nord, des sources de terreur !

RODOLPHE.

Léonor, réprimez une audace inutile ;  
 Du vainqueur, à jamais, le pouvoir est tranquille ;  
 Et du vaincu la tête exposée en ces lieux,  
 N'y doit épouvanter que les séditieux.

LEONOR.

Ciel vengeur ! se peut-il que ta justice endure  
 D'un semblable Vaincu le malheur & l'injure ?  
 De ceux qu'on assassine, est-ce donc-là le nom ?

Téméraire ! En nommant le Gendre de Sténon ;  
 Respecte d'un Héros l'auguste caractère ;  
 Sur-tout en adressant la parole à sa mere.

RODOLPHE.

Vous, sa mere !

ADELAIDE.

Il manquoit cette horreur à mon sort !  
 Vous avez prononcé l'arrêt de votre mort.

RODOLPHE.

Non, Madame ; le Roi ne cherchant qu'à vous  
 plaire ,

Je réponds de ses jours dès qu'elle vous est chere.  
 Elle vivra. Souffrez seulement qu'on ait soin  
 D'écarter de l'autel un semblable témoin ;  
 Et que, pour contenir la douleur qui l'égare ,  
 D'avec vous, aujourd'hui, mon devoir la sépare.

ADELAIDE.

Nous séparer, cruel ! Et qui t'en a chargé ?

RODOLPHE.

Pour mon Maître, pour vous, je m'y crois obligé.  
 Gardes.

ADELAIDE.

Qu'oses-tu faire ? Est-ce-là ma puissance ?

RODOLPHE.

Vous servir, ce n'est pas manquer d'obéissance.

LEONOR.

Adieu, Madame, adieu ; ce triste éloignement ,  
 D'un trépas désiré, hâtera le moment ;  
 Le Tyran m'offriroit une grace inutile.

ADELAIDE.

Entre mes bras encore il vous reste un asyle.  
 Animés de l'excès des plus vives douleurs,

Ces

Ces foibles bras ſçaurent vous diſputer aux leurs.  
Hé quoi ! Vous me laiſſez déſolée & conſuſe ?  
A mes embraſſemens ma mere ſe reſuſe.

LEONOR.

Que me reprochez-vous ? Eh bien , je le reçois ,  
Madame ; honorez m'en pour la dernière fois :  
Mais puiſſez dans les miens , un peu de ma con-  
ſtance.

Ne vous abaiſſez pas juſqu'à la réſiſtance !  
Quel ſecours vous promet l'impuiſſante amitié ?  
L'on ne connoît ici ni reſpect , ni pitié ;  
Et le ſexe & le rang ſont de vains privilèges.  
Le ſort nous abandonne à des mains ſacrileges.  
Les déſarmerez-vous par d'inutiles cris ?  
A tant d'indignités oppoſons le mépris ;  
Que le vôtre en ce jour , plus que jamais éclate.  
Confondez hardiment l'eſpoir dont on vous flatte.  
Redoutant vos ſujets prompts à ſe révolter ,  
Chriſtierne , à vos jours , n'oſeroit attenter.  
A qui donc oſe ici nous traiter en eſclave ,  
Expliquez-vous en Reine , en Veuve de Guſtave.  
Redemandez le ſang d'un Pere & d'un époux !  
Pleurez-les ! pleurez-moi ! vengez-les ! vengez-  
vous !

Je ne me croirai point d'avec vous ſéparée ,  
Si , fidèle à l'amour que vous avez jurée ...  
Vous le ſerez ; c'eſt trop offeſſer votre foi.  
Vous ne trahirez point Sténon , mon fils , ni moi.  
Adieu. (*à Rodolphe.*) Fais ton devoir.

RODOLPHE.

Gardes, qu'on la retienne.



## S C E N E V.

RODOLPHE, ADELAIDE.

RODOLPHE.

**M** Adame, une autre main plus chere que  
la sienne,  
Du côté le plus sûr, sçaura guider vos pas.  
La mère sur le fils, ne l'emportera pas.  
On ne veut rien de vous, qu'il n'ait voulu lui-  
même.  
Du moins, si vous bravez la Puissance suprême,  
Un Amant peut ne pas vous supplier en vain.  
Il a laissé pour vous, un billet de sa main,  
Où ce que je vous dis se fait assez connoître.  
Un des siens vous l'apporte, & je le vois paroître.  
Je vous laisse.



## S C E N E VI.

GUSTAVE, ADELAIDE.

GUSTAVE, *à part.*

**J**'Ai vu tout ce que j'avois craint !  
L'infidele va rompre un nœud qui la contraint !  
Au Temple où tout est prêt, ma mémoire est  
proscrite.



ADELAÏDE, *sans tourner les yeux vers lui.*  
 Approchez. Je conçois quel trouble vous agite.  
 Mon aspect vous rappelle un ami qui n'est mort  
 Que pour avoir trop pris d'intérêt à mon sort.  
 Sans moi l'on n'auroit pas à regretter sa vie.

GUSTAVE.

Son malheur jusques-là, n'est digne que d'envie.  
 Madame, à vos sujets rien ne paroît plus doux  
 Que l'honneur de combattre & de mourir pour  
 vous.

Gustave, je l'avoue, avoit plus à prétendre.  
 Il croyoit...

ADELAÏDE.

Vous avez un billet à me rendre.

GUSTAVE.

Oui, Madame; entouré des horreurs du trépas,  
 Il a, de vos sermens, affranchi vos appas;  
 Et les derniers efforts de son amour extrême,  
 Sont allés jusqu'au soin de vous rendre à vous-  
 même.

ADELAÏDE.

Il eut dû s'épargner des efforts superflus.

[ Elle ouvre le billet. ]

C'est lui-même. Écoutons un Amant qui n'est plus.  
 Elle lit.

*D'une félicité vainement attendue,  
 Si vous m'aimez encor, oubliez les douceurs.  
 Votre repos m'occupe au moment où je meurs.  
 Regnez. Je vous remets la foi qui m'étoit due;  
 Laissez-en désormais disposer les Vainqueurs.*

Que plutôt mille fois périsse Adélaïde!

O 2

Voilà donc mon Arrêt & sur quoi l'on décide ?  
 Barbare Frédéric ! est-ce-là ta vertu !  
 Ton Rival expiroit , de quoi te prévaus-tu ?  
 Cet aveu de mon fort ne te rend pas l'arbitre.  
 Il est pour toi plutôt un exemple qu'un titre.  
 Ah ! sur ce titre , envain mon espoir est fondé !  
 Gustave emportera le cœur qu'il a cédé.  
 D'un Héros jusqu'à toi daignerois-je descendre ?  
 Ce qu'il a fait pour moi , je le dois à sa cendre ,  
 Et m'embarrassant peu d'un repos qui me fuit ,  
 Mon amour veut le suivre où le sien l'a conduit.  
 Reprenons un récit que ma douleur exige.

( *Gustave à ses pieds.* )

Dites-moi ... Mais , que vois-je !

G U S T A V E.

Adélaïde !

A D E L A I D E.

Où suis-je !

G U S T A V E.

Dans les bras d'un Amant qui vit encor pour vous !

A D E L A I D E.

Ah ! Je le reconnois : j'embrasse mon époux !

G U S T A V E.

O nom dont la douceur me paye avec usure  
 Des malheurs dont j'ai cru voir combler la me-  
 sure !

A D E L A I D E.

Et tu veux donc combler la mesure des miens ?  
 Cruel ! je n'attendois qu'une mort ; & tu viens  
 M'en faire souffrir mille , en mourant à ma vue !

G U S T A V E.

D'un billet captieux le sens vous a déçue ,

Madame ; si j'accorde au Vainqueur votre foi ,  
C'est qu'il n'est plus ici d'autre Vainqueur que moi.  
Vos Tyrans affligés vont payer de leurs têtes  
Tout le sang. . .

ADELAIDE.

Ah ! Seigneur ; songez vous où vous êtes ?  
Si quelqu'un . . .

GUSTAVE.

Je ne suis écouté que de vous ,  
Casimir nous seconde & veille ici pour nous.

ADELAIDE.

Et d'erreur , en entrant ne m'avoir pas tirée ?  
Avoir de mes regrets prolongé la durée ?  
Et sur des fictions , laissé couler mes pleurs ?

GUSTAVE.

Ces pleurs m'étoient garants du plus grand des  
bonheurs.

Ils remettoient la paix dans une ame faisie  
Des terreurs d'une aveugle & tendre jalousie,  
Terreurs que j'avouerai comme un crime à pré-  
sent !

Mais dont mon cœur alors ne pouvoit être exempt.  
Le bruit de mon trépas , près de neuf ans d'ab-  
sence ,

Les soins de Frédéric , ses vertus , sa puissance ;  
Et dans le Temple enfin son bonheur annoncé...

ADELAIDE.

Ah ! qu'un moment plutôt , mon amour offensé ,  
A cette jalousie injuste & criminelle ,  
Opposoit un témoin bien cher & bien fidele !

GUSTAVE.

Et qu'attester encor après ce que j'ai vu ?

O 3

Au fond de votre cœur l'heureux Gustave a lu.  
Ne songeons qu'à l'exploit qui le doit faire ab-  
soudre.

Cette nuit vous regnez, je vous venge, la foudre  
Tombe sur Christierne avant qu'elle ait grondé.  
Sans le soin de vos jours, le coup eut moins tardé.  
Mais vos fers vous laissoient à la merci du Traître ;  
De vous, au premier bruit, il se fut rendu maître :  
Et le glaive, à nos yeux, levé sur votre sein,  
Il nous eut arraché les armes de la main.

Nous-mêmes, des fureurs désarmons la plus noire  
Qu'il ne dispose plus du fruit de la victoire.

Du peu de liberté qu'aujourd'hui l'on vous rend,  
L'usage est d'importance, & l'avantage est grand ;  
Il en faut profiter : si-tôt que la nuit sombre,  
Sur ces lieux menacés, épaissira son ombre ;  
Hâtez-vous de vous rendre au Portique éloigné  
Qui de la mer, alors, cesse d'être baigné.

La valeur attend là votre auguste présence.

A l'instant mon triomphe & le votre commence ;  
Et j'immole à vos yeux celui qui fit aux siens  
Immoler les auteurs de vos jours & des miens.

Vous pleurez ! doutez-vous du succès de mes  
armes ?

A D E L A I D E.

Non, je vous connois trop pour vous donner des  
larmes.

Que n'a pas déjà fait, que ne peut votre bras ?  
Et l'amour triomphant ne l'affoiblira pas.

Mais qu'à cet ennemi dont vous craignez la rage ;  
Ma fuite laisse encor un précieux otage ?

GUSTAVE.

De le faire avertir il faut prendre le soin,  
Madame; quel est il ?

ADELAIDE.

Ce fidele témoin  
Près de qui s'instrueroit votre flamme jalouse ;  
Une tête aussi chère à vous qu'à votre épouse.  
Votre mere.

GUSTAVE.

Ma mere! Eh quoi? Ma mere vit!

ADELAIDE.

Dans les fers d'où je fors Léonor me suivit ;  
Et resta près de moi, tout ce temps inconnue,  
Mais enfin sa douleur ne s'est plus contenue,  
Dès que de votre mort le bruit s'est confirmé.  
De ce qu'elle est, par elle, on vient d'être in-  
formé ;  
Et déjà dans la Tour, elle rentre peut-être.

\*\*\*\*\*

S C E N E V I I.

GUSTAVE, CASIMIR, ADELAIDE.

CASIMIR.

J'Apperçois Frédéric, Seigneur, il va paroître.  
Fuyons!

GUSTAVE.

Ah! Casimir! qu'ai-je appris? Viens, suis-moi.

O 4

Seigneur ...

GUSTAVE.

Restez, Madame, & calmez cet effroi :  
Au lieu marqué, songez seulement à vous rendre.

ADELAIDE.

Vous allez tout risquer, voulant trop entreprendre.

Laissez de Frédéric implorer le crédit.

## S C E N E V I I I.

ADELAIDE *seul.*

**O**U court-il ? imprudente, où suis-je ! Qu'ai-je dit ?

Mais que devois-je faire ; ô fatale journée !  
Par quels événemens feras tu terminée !

## S C E N E I X.

ADELAIDE, FREDERIC.

ADELAIDE.

**S**eigneur ! si vous m'aimez ?

FREDERIC.

Ne me reprochez rien,  
Madame ; cet amour se justifiera bien.  
De votre Hymen envain la pompe se prépare.

Malheur à qui l'ordonne ! Oui, puisque le Barbare  
 Insulte à ma prière, aussi-bien qu'à vos pleurs ;  
 Il est tems d'opposer fureurs contre fureurs.  
 L'honneur, votre repos, voilà ma loi suprême.  
 Je n'aurai point envain triomphé de moi même :  
 L'effort m'a trop coûté pour en perdre le fruit.  
 Madame, il faut me suivre & partir cette nuit.  
 La Flotte me seconde, & je dispose d'elle.  
 La fortune, les vents, les cœurs, tout nous appelle !  
 Je n'ai que trop tardé, les malheureux Danois  
 Me reprochent leurs fers & l'oubli de mes droits :  
 Vos malheurs & les leurs sont devenus mes crimes.  
 Pour un Monstre abhorré, ce sont trop de victimes ;  
 D'un joug insupportable, il faut vous affranchir ;  
 Et confondre un Tyran qu'on ne sçauroit fléchir.  
 D'un si juste projet soyez l'heureux mobile ;  
 Pour me rendre le Trône acceptez un asyle,  
 Madame ; & que du soin qui m'anime pour vous,  
 Renaisse enfin ma gloire & le bonheur de tous.

ADELAÏDE.

Non, je dois respecter l'asyle qu'on m'accorde,  
 Et ne pas y traîner une affreuse discorde  
 Dont je serois, Seigneur, le flambeau détesté.  
 Un autre espoir en vous aujourd'hui m'est resté.  
 Si vous ne la sauvez, Léonor est perdue.  
 Qu'avant la fin du jour, elle me soit rendue !  
 Sa vie est en péril, & la mienne en dépend.

FREDERIC.  
 J'avois traité de fable un bruit qui se répand.  
 De Gustave en effet seroit-elle la Mere ?

ADELAÏDE.  
 Vous concevez par-là combien elle m'est chère ;

Et tout le prix du tems qu'avec moi vous perdez.  
 Seigneur ! avant la nuit , si vous me la rendez ;  
 Si de votre amitié j'obtiens cette assurance . . .  
 Mais dois-je vous parler de ma reconnoissance ?  
 La gloire seule émeut la magnanimité ;  
 Et son premier salaire est d'avoir éclaté.

---

S C E N E X.

FREDERIC *seul.*

**L**Aissons-là nos projets, courons la satisfaire.  
 Elle m'offre sans doute un moyen de lui plaire,  
 Mon bonheur ne dépend que d'un soin généreux :  
 Quel plaisir à ce prix de pouvoir être heureux !

---

A C T E IV.

---

SCENE PREMIERE.

CHRISTIERNE, RODOLPHE.

CHRISTIERNE.

**J**E prétends faire ainsi remonter ma vengeance  
 Aux sources du mépris qui bravoit ma puissance.  
 La même Léonor qui l'osa balancer ,  
 Expiera ce mépris , ou le fera cesser ;



De ses derniers discours retracera l'audace,  
Ou sentira l'effet de ma juste menace.  
Est-elle par ma bouche instruite de son sort ?

RODOLPHE

Elle a devant les yeux l'appareil de sa mort ;  
Et j'attendois, Seigneur, qu'elle en fut plus émue,  
Pour la faire à l'instant paroître à votre vue.

CHRISTIERNE.

Et dis-moi ; d'un bonheur qu'il n'accepta jamais,  
De quel œil Frédéric a-t'il vu les apprêts ?

RODOLPHE.

On l'observe, Seigneur, sans qu'on pénètre encore  
S'il cède, ou s'il résiste au feu qui le dévore.  
Son départ, à la nuit, d'abord étoit marqué,  
Mais presque sur le champ l'ordre s'est révoqué.  
Animé d'autres soins, & plein de confiance ;  
Maintenant il vous cherche avec impatience,  
Et moi, d'un entretien que vous ne cherchez pas,  
J'ai voulu, mais envain, détourner l'embarras.  
Sur mes pas, dans ces lieux, il est prêt à se rendre.

CHRISTIERNE.

Il faut bien tôt ou tard se résoudre à l'entendre.  
Et le Peuple ? Quels sont cependant ses discours ?

RODOLPHE.

De la mort de Gustave il veut douter toujours,  
Seigneur, ou promptement rendez-la manifeste,  
Ou ce doute, demain, peut vous être funeste.

CHRISTIERNE.

J'ignore quel motif engageoit Casimir  
A combattre l'idée où tu viens m'affermir.  
Oui, pour éteindre un feu que l'erreur perpétue,  
Présentons aux mutins leur Idole abatrue.



**T R A G E D I E.**

221

Je sers ce que j'aime, & puisse en être aimé.

**CHRISTIERNE.**

Prince, on abuse ici de votre ministère.

Le Rival de Gustave en doit craindre la mere;

Le passé, ce me semble, à tous deux nous  
l'apprend,

Et c'est une imprudence en vous qui me surprend.

**FREDERIC.**

La générosité jamais n'est imprudence.

**CHRISTIERNE.**

Elle ouvre quelquefois la porte à la licence.

**FREDERIC.**

Mais si l'on obéit; si l'on vous satisfait?

**CHRISTIERNE.**

Leur séparation produira cet effet.

**FREDERIC.**

Mes soins l'auront produit, Seigneur!

**CHRISTIERNE.**

Quoi! l'inhumaine...

**FREDERIC.**

Obtenant Léonor, vaincroit enfin sa haine.

**CHRISTIERNE.**

Vous avez sa parole?

**FREDERIC.**

Elle n'a rien promis;

Mais je crois en pouvoir tout attendre à ce prix.

**CHRISTIERNE.**

Prince, elle y compte envain; c'est moi qui vous  
l'annonce.

**FREDERIC.**

Quoi! je lui porterois cette triste réponse?

Triste ou non, j'ai parlé, ce décret vous suffit.

FREDERIC.

J'aurois cru mériter que l'on me fatisfit.

CHRISTIERNE.

A son retour du Temple on pourra lui complaire.

FREDERIC.

Il s'agit d'une grace, & non pas d'un salaire.

CHRISTIERNE.

J'en crois faire une aussi, quand je laisse espérer.

FREDERIC.

Mais la Princesse craint; il faut la rassurer.

CHRISTIERNE.

Sa crainte nous répond de son obéissance.

Léonor lui rendroit bien-tôt son arrogance.

De leurs derniers adieux on sçait l'emportement.

D'ailleurs souvent l'amour se flatte aveuglément.

Le votre un peu crédule & prompt à vous séduire,

A peut-être entendu plus qu'on n'a voulu dire;

Vous espérez beaucoup; mais ne peut-on sçavoir

Les discours échappés d'où vous naît cet espoir?

FREDERIC.

Non, Seigneur, je vous crois; je l'ai mal entendue.

Tant de gloire en effet peut ne m'être pas due.

Je le veux: mais en dois-je aimer moins l'équité?

Et ne consultant qu'elle, être moins écouté?

Sommes-nous plus en droit d'opprimer l'innocence?

Ne me pouvoir aimer, ce n'est pas une offense

A mériter les maux qu'elle endure à mes yeux,

Et j'en ai trop été le prétexte odieux.

La Princesse m'est chère: oui, Seigneur! je l'adore.

Je l'ai dit mille fois, je le répète encore :  
Si j'en étois aimé, le soin de mon repos  
M'eut rendu redoutable aux plus fiers des rivaux;  
Je soutiendrois mes droits au prix de mille vies.  
Mais s'il faut renoncer aux douceurs infinies  
D'un choix qu'avant ma flâme un autre a mérité;  
Je ne veux rien tenir d'aucune autorité;  
Rien ajouter au poids des fers d'une Captive  
Trop digne du haut rang dont le destin la prive.  
Rien devoir, en un mot, à ses nouveaux malheurs;

Je respectois ses feux, je respecte ses pleurs.  
Pour la dernière fois enfin je le déclare :  
Je n'y prétends plus rien. Le sacrifice est rare;  
Mais nés pour commander, Seigneur, dans nos projets,  
Soyons nos Rois nous-même & nos premiers Sujets.

Je dis plus; cédât-elle au pouvoir qui l'opprime,  
Et l'espoir que j'avois devint-il légitime,  
(Ainsi qu'il est permis de l'espérer encor.)  
Dès qu'elle a, par ma voix, demandé Léonor,  
Léonor de ma main lui doit être amenée.  
Vous avez, malgré moi, conclu notre hyménée;  
Je ne vous ai que trop secondé là-dessus;  
Contenez-là, Seigneur, ou ne me pressez plus.

CHRISTIERNE.

Soyez donc satisfait; loin que je vous en presse,  
Je prétends qu'entre vous toute liaison cesse;  
Et j'aurois déjà dû vous avoir déclaré

Que ce n'est pas pour vous que l'Autel est paré.

FREDERIC.

Eh ! pour qui donc ?

CHRISTIERNE.

Pour moi.

FREDERIC.

Pour vous ?

CHRISTIERNE.

Oui, pour moi-même.

Je l'épouse. D'où vient cette surprise extrême ?

Quel autre dans ma Cour, dégageant votre foi,

Pouvoit plus dignement vous remplacer que moi ?

FREDERIC.

Est-ce-moi dont la flâme a comblé sa disgrâce ?

C'est celui qu'elle aimoit qu'il faut que l'on remplace ;

Et si quelqu'un le peut dignement remplacer ,

Je ne reconnois qu'elle , en droit de prononcer.

Christierne ! est-ce-là l'usage que vous faites

D'un pouvoir que je cède, & du rang où vous êtes ?

Mes refus généreux vous ont ils couronné ?

Ce rang qui fut à moi, vous l'ai-je abandonné ,

Pour voir déshonorer l'éclat du diadème ,

Pour voir gémir le foible & pour gémir moi-même ?

Ainsi, vous confiant le plus saint des dépôts ,

J'ai cru de plus d'un peuple assurer le repos ,

Et j'aurai préparé ma honte & leurs supplices ?

Que dis-je ! Malheureux dans tous mes sacrifices ,

J'adore Adélaïde & j'en suis estimé ,

Je survis au Rival qui seul en est aimé ;

Tout

Tout me force ou m'invite à m'en rendre le maître;  
 Seul, je me le défends, & vous prétendez l'être ?  
 Du prix de cet effort, je serai plus jaloux ;  
 Je me suis immolé pour elle , & non pour vous.  
 L'appui de Frédéric ne sera point frivole.  
 Vous osez me perdre , ou je tiendrai parole ;  
 Oui , de sa liberté vous payerez mes bienfaits ;  
 Ou vous vous souillerez du plus noir des forfaits.

CHRISTIERNE.

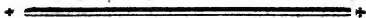
Demeurez, je ne veux vous perdre ni vous craindre,  
 Mais j'ai de mon côté comme vous à me plaindre ;  
 Et laissant-là le ton dont vous m'osez parler ;  
 Perfide ! cette nuit , où vouliez-vous aller ?  
 Gardes !

F R E D E R I C.

Je vois mon sort ; mais j'ai quelque espérance ,  
 Juste Ciel ! mon malheur hâtera ta vengeance !  
 Des crimes à leur comble, en sont de sûrs garans.  
 Protège Adélaïde , & confonds les Tyrans !

CHRISTIERNE,

En imprécations, l'impuissance est féconde.



S C E N E   I I I.

CHRISTIERNE, FREDERIC, OTHON,  
 RODOLPHE, GARDES.

CHRISTIERNE.

**S**uivez les pas du Prince, Othon; qu'on me  
 réponde;

Et qu'il ne sorte plus de son appartement.

(*Othon sort.*)

Rodolphe, je te vois frappé d'étonnement.

Mais quoi! devois-je encor souffrir qu'un téméraire?...

RODOLPHE.

Vous n'avez fait, Seigneur, que ce qu'il falloit faire.

Tout me devient suspect, tout vous doit l'être ici :  
Et ce qui me surprend, va vous surprendre aussi.  
Gustave n'est point mort.

CHRISTIERNE.

Qu'entends-je?

RODOLPHE.

Adélaïde

Vous éclairciroit mieux sur un projet perfide,  
Dont elle a vu tantôt le complice ou l'auteur.

CHRISTIERNE.

Quoi! ce fier Inconnu...

RODOLPHE.

N'étoit qu'un imposteur,

Dont l'audace a d'abord secondé l'artifice,  
Et qu'elle a fait courir ensuite au précipice.

CHRISTIERNE.

Oser jouer ainsi la foi des Souverains!

Avec quelle assurance!... Il est donc en nos  
mains?

RODOLPHE.

Oui, Seigneur, & de plus, par un bonheur extrême,

Cet Inconnu, je crois, est Gustave lui-même.



Que dis-tu ? d'où te naît ce soupçon ?

RODOLPHE.

De tout l'or

Offert à l'un des miens qui gardoit Léonor.  
Dans ses empressemens pour cette Prisonniere ,  
On a cru voir un fils allarmé pour sa mere.  
Le Garde incorruptible a paru l'écouter.  
Par ce moyen sans bruit, on a sçu l'arrêter.  
Je l'ai vu : sur son front , au-lieu de l'épouvante ,  
Sont peints le fier dépit & la rage impuissante.  
Dans un profond silence , il demeure obstiné.  
Mais plus il se taisoit , plus je l'ai soupçonné.  
Songeons , pour nous convaincre , au parti qu'il  
faut suivre.

Si c'est votre ennemi que le destin vous livre ,  
Il n'est ici connu que de quelqu'un des siens ,  
Moins prêts à resserrer qu'à rompre ses liens.  
Il importe pourtant de percer ce mystere ;  
Mais sans éclat de crainte.

CHRISTIERNE.

Amène t'on sa mere ?

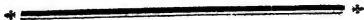
RODOLPHE.

Je ne l'ai devancée ici que d'un moment ,  
Pour vous entretenir de cet événement.

CHRISTIERNE.

A quelques pas d'ici fais conduire le traître ,  
Et qu'au premier signal il soit prêt à paroître.  
Léonor le verra ; s'il est son fils , Ami ,  
La nature jamais ne s'explique à demi ;  
Bien-tôt la vérité se verra confirmée  
Dans les regards surpris d'une mere allarmée.

Pour le nommer Gustave , elle n'a qu'à frémir.  
 Cependant que l'on fasse arrêter Casimir.  
 Il nous trahit. Ceci le condamne & m'éclaire.  
 Ainsi que Frédéric , à mes desseins contraire ;  
 Il a pour Léonor employé son crédit.  
 Elle entre. Vas , cours ; fais tout ce que j'ai dit.



## S C E N E I V.

CHRISTIERNE, LEONOR.

CHRISTIERNE.

**V**otre Juge offensé n'est pas inexorable.  
 Dans vos premiers transports , vous étiez excusable.  
 Moi-même dans les miens , je me suis tout permis ;  
 En les désavouant cessons d'être ennemis ,  
 Mais sçachez bien user de ma bonté facile ,  
 Et ne vous parez point d'un orgueil indocile  
 Qui pourroit vous couvrir de blâme en vous perdant.  
 On signale à sa honte un courage imprudent.  
 Le vôtre exposeroit les jours de la Princesse.  
 Jusqu'à l'excès pour vous l'amitié l'intéresse.  
 Votre sort est le sien : songez-y , Léonor.  
 Sauvez-vous ! sauvez-là ! vous le pouvez encor ,  
 Promettez-moi près d'elle une heureuse entremise.  
 Qu'à mes ordres vos soins la rendent plus soumise.  
 En un mot , réparez ce que vous avez fait.

A ce prix, je pardonne, & je suis satisfait.

LEONOR.

N'espère pas, Tyran, que mon orgueil se lasse.

Le tien se satisfait à me parler de grace,

Et le mien à vouloir n'en mériter jamais.

Puissent mes soins te nuire autant que je te hais!

Vas! la Princesse instruite affrontera ta rage.

Pour moi je respirois, après un long orage,

Les apprêts de ma mort fixoient tout mon espoir.

Pourquoi se changent-ils en l'horreur de te voir?

Que nous proposes-tu! Quelle offre ose-tu faire?

Quels traités nous pleurons, moi, Gustave & son

Pere!

Elle, un Trône usurpé, son Pere & son époux.

Ce n'est qu'à des Vengeurs à traiter avec nous:

Et du traité, ta mort seroit le premier gage.

CHRISTIERNE.

Toujours la même audace & le même langage!

Et pourquoi toutes deux imputer à ma main,

Les attentas d'un autre, & les coups du Destin?

Le sort favorisa mes armes légitimes.

Son Pere & ton époux en furent les victimes.

J'ai vaincu: j'ai conquis: & n'ai rien usurpé.

Pour ton fils; dans son sang ma main n'a pas

trempé.

Suis-je son assassin? veut-on que je réponde

D'un coup?...

LEONOR.

Mérite-tu, lâche, qu'on te confonde!

Ta main n'a pas trempé dans le sang de mon fils!

Et son meurtrier ose en demander le prix?

Et tes trésors ouverts s'épanchent sur le Traître?

Tu n'a pas ignoré qu'en payer un, c'est l'être :  
 Aux yetux des Nations dont tu seras l'horreur ,  
 Crois-tu , par ce détour , excuser ta fureur ?  
 D'un attentat infame , est-ce ainsi qu'on se lave ?  
 Pour te justifier du meurtre de Gustave ,  
 Décerne au Criminel un prix qui lui soit dû !  
 Que du Monstre , à mes yeux , tout le sang répandu  
 Prouve ...

CHRISTIERNE.

Hé bien, j'y consens; qu'il coule en ta presence.  
 Tu vas voir si le crime ici se récompense ,  
 Et si je suis coupable aux yeux de l'univers.  
 Rodolphe! paroissez.

✱ ————— ✱

S C E N E V.

CHRISTIERNE, GUSTAVE, *enchaîné*,  
 LEONOR, GARDES.

CHRISTIERNE.

**T**iens , regarde ses fers ;  
 Est-ce la donc un prix digne de ses reproches ?  
 Suis je coupable encor du meurtre de tes Proches ?  
 Qu'il meure ! & qu'à jamais ce coup nous rende  
 amis !

Qu'on l'immoie ! frappez !

LEONOR.

Arrête !

CHRISTIERNE.

Ah, c'est ton fils !

**G U S T A V E.**

Où ; je le suis. Je fais cet aveu sans contrainte,  
Pour d'autres que pour moi , j'eus recours à la  
feinte ;

Mais mon propre péril me défend d'en user ;  
Et je te crains trop peu pour daigner t'abuser.

**LE O N O R.**

O Sang d'un cher époux ! Fils d'un malheureux  
Pere !

Dans quel état le fort te rend-il à ta Mere !

**G U S T A V E.**

Madame , excitez moins un tendre mouvement  
Qui de notre malheur vient d'être l'instrument.  
La seule pitié nous ravit la victoire.

En état de vous rendre un fils couvert de gloire ,  
Je n'ai pu vous laisser pour otage en ces lieux ;  
Et voulant vous sauver , je pérís à vos yeux.

Daignez , pour prix d'un soin si funeste & si tendre :  
( Si pourtant le devoir a des prix à prétendre )

Daignez , ou retenir ou me cacher vos pleurs.  
De nous-même & du fort , soyons du moins vain-  
queurs.

Gustave à peine ému de sa propre misère ,  
Oferoit-il s'offrir pour exemple à sa Mere ?  
Que perdez-vous , Madame ? un Fils déjà pleuré.  
Mais , moi qui vois la mort d'un visage assuré ,  
Que de regrets mortels au moment où j'expire !  
Je perds , avec la vie , une Mere , un Empire ,  
D'incroyables travaux le fruit presque certain ,  
Ma gloire , ma vengeance ; Adélaïde enfin !  
Pour tout laisser . . . Hélas ! à qui ?

G U S T A V E  
LEONOR, *tombant évanouie.*

Qu'on me soutienne.

G U S T A V E.

Mais, que vois-je? vos yeux ne s'ouvrent plus qu'à  
peine!

Elle se meurt. Soldat, frappe! délivre-moi  
De tant d'objets d'horreur, de tendresse & d'effroi.

C H R I S T I E R N E.

C'est assez; qu'elle sorte; amenez-la, Sophie;  
Et que votre secours la rappelle à la vie.

S C E N E V I.

C H R I S T I E R N E, G U S T A V E.

C H R I S T I E R N E

**G**ustave; il n'est pas tems encore de mourir.  
Il faut auparavant ou me tout découvrir,  
Ou s'attendre à long-tems languir dans les tor-  
tures.

Répons, traître! où tendoient toutes tes im-  
postures?

Est-ce à l'assassinat qu'aspiroit ta vertu?  
Quel dessein, quel espoir, quel complice avois-tu?

G U S T A V E.

Si la nature en moi, tantôt eut pu se taire,  
Sourd à la voix du sang, si j'avois pu me faire  
Un cœur aussi farouche, aussi bas que le tien!  
Je ne subirois pas ce funeste entretien.  
Je veux bien m'abaisser encor à te répondre;

Et c'est pour t'obéir moins que pour te confondre.  
Tâche à te rappeler ici tous mes discours,  
Tu n'y remarqueras que de légers détours,  
Sous qui la vérité maintenant reconnue,  
A d'autres yeux qu'aux tiens, eut paru toute nue.  
Mais la soif de mon sang qui te les fascinoit,  
Vers l'erreur, à mon gré, plus que moi t'entraî-  
noit.

Du reste, un vrai courage animoit l'entreprise.  
On n'assassine point l'ennemi qu'on méprise.  
Je te l'ai dit; la main qui t'eut fait succomber,  
Sçait mériter la palme, & non la dérober.  
Ma haine aux lâchetés, ne s'est point éprouvée.  
A la tête des miens, la Princesse enlevée,  
Je t'aurois donc offert la victoire ou la mort;  
Et Mars, à force ouverte eut réglé notre sort.  
Tels étoient mes desseins. Le Destin qui nous joue;  
Couronnant l'injustice, ordonne que j'échoue.  
Tu regnes, & je meurs; triomphes. Mais, crois-  
moi,

Ton bonheur sera court; triomphe avec effroi.  
Tant de calamité que Stokholm a soufferte;  
Mon exemple, mes soins ont préparé ta perte.  
Elle suivra la mienne, & la suivra de près.  
Sois maître de mes jours, & tandis que tu l'es:  
Epreuve ma constance au milieu des supplices.  
Je n'y dirai qu'un mot. C'est que j'ai pour Com-  
plices

Tous les gens vertueux que lassent tes forfaits.  
Je ne les trahis point. Tu n'en connus jamais.

CHRISTIERNE.

Ce mot seul va coûter bien cher à ta Patrie.

**Moins tu crois la trahir, plus tu l'auras trahie.**

A qui tout est suspect, tout est indifférent.

**Le sang des Suédois coulera par torrent.**

Que sur un échafaud le tien les en instruisse!

**Vas-y trouver la mort ! Gardes ! qu'on l'y conduise.**



*S C E N E V I I.*

GUSTAVE, CHRISTIERNE, ADELAIDE,  
GARDES.

GUSTAVE.

**A** Dieu, Madame: il faut soutenir ce revers;  
Je n'aurois jamais cru vous laisser dans les fers.

ADELAIDE.

**Et pourquoi voulez-vous renoncer à la vie ?**

Fléchissez. Léonor, moi, tout vous y convie.

(se jettant aux pieds de Christierne.)

Serez-vous sans pitié, Seigneur! & ne peut-on...

GUSTAVE.

## Adélaïde aux pieds du bourreau de Sténon!

CHRISTIER NE.

Que direz-vous pour lui ? Vous l'entendez, Madame.

ADELAIDE.

Par tout ce qui jamais eut pouvoir sur votre ame,  
Plaignez mon infortune & daignez m'écouter.

CHRISTIERNE.

**Vous sçavez à quel prix on peut vous contenter ;  
Il ne tiendra qu'à vous que votre voix l'emporte.**



Sa grace est aux Autels.

ADELAÏDE, *bas*.

Ordonnez donc qu'il sorte.

CHRISTIERNE.

Qu'on le mène où j'ai dit: mais en le gardant bien.

Que jusqu'à nouvel ordre on n'exécute rien.

[à Adélaïde.]

Parlez. Je vous entends.

GUSTAVE.

Point de pitié, cruelle!

Laissez frapper, Madame, & soyez-moi fidelle.



S C E N E V I I I .

CHRISTIERNE, ADELAÏDE.

CHRISTIERNE.

**M**Ais, consultez-vous bien, & sachez qu'aujourd'hui

L'effort seroit funeste à bien d'autres qu'à lui.

Que si le Fils périt, la Mere est condamnée.

Que Stockholm, à la flâme, au fer abandonnée,

Regorgera du sang de tous ses Citoyens.

Balancez maintenant mes avis & les siens.

ADELAÏDE.

Quelles extrêmités! & quel Arrêt terrible!

Vous n'adoucierez point ce courroux inflexible?

Quels objets, après tout, peuvent intéresser

A ce fatal Hymen, où l'on veut me forcer.

Les droits que la Naissance attache à ma personne?

236. G U S T A V E

Et! s'il m'en reste encor, je vous les abandonne.

La fortune aujourd'hui vous les a confirmés:

Jouissez-en! Jamais les ai-je réclamés?

Ces droits, depuis neuf ans, cédés au droit des  
armes,

Ont-ils eu, dans mes fers, quelque part à mes  
larmes?

Les ai-je, un seul instant, regrettés? Non, Sei-  
gneur,

Toute ambition cesse, où regne la douleur.

De mon Pere égorgé la déplorable image,

De mon amant pros crit la mort ou l'esclavage,

Son Rival importun, l'horreur de ma prison,

Occupoient de trop près mon cœur & ma raison.

Aux soupçons toutefois si votre ame est livrée,

Dans le séjour affreux dont vous m'avez tirée,

Renvoyez-moi traîner le reste de mes jours!

Ou moins sévère, hélas! terminez-en le cours.

Mais ne me forcez point à me noircir d'un crime,

A trahir un amant fidèle, magnanime,

A qui ma bouche a fait les sermens les plus doux;

Que même elle a déjà nommé du nom d'époux.

Veut-on qu'Adélaïde infidelle, parjure...

CHRISTIERNE.

Rompons, rompons le nœud d'où naîtroit cette  
injure.

Gustave, en expirant, va vous en affranchir.

Je ne vous laisse plus le tems d'y réfléchir.

Aussi-bien l'on conspire; & je dois un exemple.

Qu'on achève.

ADELAÏDE.

Seigneur, qu'on me conduise au Temple.

Contentez Frédéric, & le faites chercher;  
Qu'il vienne, sur ses pas je suis prête à marcher.

CHRISTIERNE.

De vous servir encor, vous le croyez capable;  
Mais vous comptez envain sur l'appui d'un cou-  
pable,

Qui, trop long-tems rebelle à mon autorité,  
Lui-même, ici, n'a plus ni droits ni liberté.  
Nous sçaurons célébrer, sans lui, cet Hyménée.  
Venez, Madame.

ADELAIDE.

A qui suis-je donc destinée?

Quel est celui, Seigneur, à qui vous prétendez?...

CHRISTIERNE.

Le Nord n'a plus de Reine; & vous le demandez!  
Venez mettre, Madame, un terme à vos disgraces,  
Rapprocher vos Ayeux, remonter à leurs places,  
Sauver en partageant le rang dont je jouis,  
Gustave, Léonor & tout votre pays!  
Sinon... Quel bruit affreux de loin se fait entendre?  
Il redouble; on accourt! Ah! que vient-on m'ap-  
prendre?

\* ————— \*

S C E N E I X.

CHRISTIERNE, ADELAIDE, OTHON.

OTHON.

**S**eigneur, par ce détour, on peut gagner le  
Port,  
Fuyez, vous n'avez plus que la fuite ou la mort.

Le Prince & Léonor, par les soins de Rodolphe;  
 Sur un de vos vaisseaux, sont déjà près du Golphe.  
 Vous aurez, en fuyant, de quoi faire la loi.  
 Le parti vous étonne, & révolte un grand Roi.  
 Mais vos armes, Seigneur, sont ici les moins  
 fortes.

A des flots d'ennemis Stockholm ouvre ses Portes.  
 Le traître Casimir qu'on cherchoit vainement,  
 Se fait voir à leur tête, & paroît au moment  
 Que la Place déjà de Mutins étoit pleine,  
 Et que tous nos soldats ne résistoient qu'à peine.  
 Le nombre nous accable; & pour tout dire enfin,  
 Le terrible Gustave a le fer à la main.  
 Rien ne l'arrête; il vole; & bien-tôt...

CHRISTIERNE.

Qu'il me voye!

(à Adélaïde qu'il amène.)

Je cours le recevoir. Toi, tremble; & de ta joie  
 Viens payer, à ses yeux, ce transport indiscret.

ADELAÏDE.

Qu'il vive! qu'il triomphe! & je meurs sans re-  
 gret!

CHRISTIERNE.

Je puis la posséder, & je la sacrifie! (à Othon.)

Fuis avec elle, Ami: ton Roi te la confie.

Je te fuis; te fuirai, mais, grand dans mon  
 malheur,

Je veux même en fuyant, signaler ma valeur.



A C T E V.

SCÈNE PREMIÈRE.

ADELAÏDE, SOPHIE.

ADELAÏDE.

**J**E revois la lumière : & tu veux que je vive !  
 Mais sous quel Astre enfin ; suis-je Reine ou Ca-  
 ptive ?  
 Parle ; dois-je bénir ou détester tes soins ?  
 Tes yeux de tant d'horreur étoient-ils les té-  
 moins ?

SOPHIE.

Non , Madame , j'étois dans ce Palais errante ;  
 Lorsque , sans mouvement , pâle , froide , & mou-  
 rante ,  
 Je vous ai prise ici de la main des Vainqueurs.  
 Étoient ce vos Tyrans ou vos Libérateurs ?  
 Ma vue , à ces objets ne s'est guere attachée.  
 Léonor , de mes bras venoit d'être arrachée.  
 Mon trouble , votre état , des cris renouvelés ,  
 Par ces cris , les Vainqueurs , au combat rap-  
 pellés ,  
 De tant d'événemens , & le nombre & la suite ,  
 N'ont pu de votre sort me laisser bien instruite ;  
 Et du feu meurtrier le bruit sourd & lointain

Dit trop que le succès redevient incertain.  
 Mais l'inhumanité que j'ai la moins conçue,  
 C'est l'état déplorable, où je vous ai reçue.

A D E L A I D E.

Tu pâliras, Sophie, au récit du danger  
 Qu'en cet affreux désordre, on m'a fait partager.  
 Sur ces bords dont l'hiver a glacé la surface,  
 Mes ravisseurs fuyoient; & franchissant l'espace  
 Qui semble séparer le rivage & les eaux,  
 M'entraînoient vers la rade où flottoient leurs  
 vaisseaux.

J'en croyois Frédéric, & je m'étois flattée  
 De voir en sa faveur la flotte révoltée;  
 Mais plus nous approchions, moins j'avois cet  
 espoir :

Tout ce que j'apperçois paroît dans le devoir.  
 Laisant donc loin de moi, Gustave & ma Patrie,  
 Je demandois la mort, quand ce Prince en furie,  
 Du Palais où ses yeux ne me rencontroient point,  
 Entend mes cris, me voit, vole à nous, & nous  
 joint.

L'on se mêle, je veux regagner le rivage,  
 Le feu, le sang, l'horreur me ferment le passage.  
 La fortune se joue en ce combat fatal.  
 Sur la glace, long-tems, l'avantage est égal.  
 Elle nuit à la force, elle aide à la foiblesse:  
 Et chaque pas trahit la valeur ou l'adresse.  
 Parmi des cris de rage, & de mourantes voix,  
 Un bruit trop effrayant, plus sinistre cent fois,  
 Sous nous, autour de nous, au loin se fait en-  
 tendre.

La glace en mille endroits, menace de se fendre;  
 Se

Se fend , s'ouvre , se brise & s'épanche en glaçons ,

Qui nagent sur un gouffre , où nous disparoiſſons.

Rien encor ( quelque effroi qui dût m'avoir émue )

Rien n'étoit échappé juſqu'alors à ma vue.

Mais du voile mortel , mes yeux enveloppés ,

D'aucun objet depuis n'ont plus été frappés.

De mon fort , mieux que moi , tu n'es pas informée.

Ainſi de plus en plus tu me vois allarmée.

D'un rude & long combat , peut-être qu'affoibli ,

Gustave eſt demeuré ſous l'onde enſéveli ;

Peut-être que ſans chef nos troupes fugitives

Auront à ſon Rival abandonné ces rives ;

Et quand je me figure , en proie à ſes transports ,

L'épouvantable abyme où je retombe alors . . .

## S O P H I E.

Non , non , d'un tel péril avoir été ſauvée ,

Au bonheur le plus grand , c'eſt être réſervée ;

Madame , eſpérez tout ; ceſſant d'être ennemi ,

Le deſtin rarement favorife à demi.

## A D E L A I D E.

Hélas ! & que veux-tu qu'Adélaïde eſpère ,

Si recouvrant le Fils , il faut pleurer la Mere ?

Quelle paix la victoire offre t'elle à mon cœur ?

Si Chriſtierne fuit , s'il échappe au Vainqueur ?

Léonor , au Tyran demeure abandonnée !

Elle ! à qui je dois plus qu'à ceux dont je ſuis née !

Qui ne craignit pour moi les fers ni le trépas !

Loin de qui l'amour même a pour moi peu d'appas !

Son ſang payeroit bien la commune allégreſſe !

Et je lui ſurvivrois ! . . . Le bruit des armes ceſſe ,

Tom. V.

Q.

Elles ont décidé, Sophie, on vient à nous.  
 Je tremble. Casimir! pourquoi me fuyez vous?  
 Ce jour auroit-il mis le comble à nos miseres?



## S C E N E II.

ADELAIDE, CASIMIR, SOPHIE.

CASIMIR.

**V**ous remontez, Madame, au Trône de vos  
 Peres.

ADELAIDE.

Mais dois-je y regretter l'état où j'ai vécu?  
 Gustave? Léonor?...

CASIMIR.

Christierne est vaincu.

ADELAIDE.

Et peut-être vengé.

CASIMIR:

Non; mais tout prêt à l'être.

ADELAIDE.

Ah, vous n'avez rien fait!

CASIMIR.

Ayant vu fuir le Traître,  
 Qui du milieu des flots, brave à présent nos coups,  
 L'impatient Gustave accouroit près de vous.  
 Mais par des Furieux qui refusent la vie,  
 Presque de pas en pas, sa course est rallentie.  
 Il faut combattre encor & vaincre à chaque  
 instant.



*Ami, prends, me dit-il, un soin plus important.  
J'aurai bien-tôt percé cette foule impuissante :  
Dans la Tour cependant ma Mere est gémissante.  
Chasse de devant elle, & la crainte & la mort ;  
Et pour la ranimer, instruits-la de mon sort.  
Je le quitte & j'accours : mais, hélas ! du rivage ,  
Sur un Navire exprès approché de la place ,  
Je découvre, ( O spectacle ! où de la cruauté  
Triomphe sous nos yeux, l'horrible impunité ! )  
La triste Léonor , sur la poupe enchaînée :  
Le Tyran , d'une main , la tenant prosternée ;  
Et de l'autre , déjà levant , pour se venger ,  
Le fer étincellant tout prêt à l'égorger.  
A cet aspect , vers lui , nos mains sont étendues.  
Du Peuple suppliant le cri perce les nues :  
Pour une heure , le coup demeure suspendu :  
Et par un trait lancé , ce billet est rendu.*

ADELAÏDE, *le prenant.*

Ah ! Je ne vois que trop le choix que l'on nous laisse.



S C E N E I I I.

GUSTAVE, ADELAÏDE, CASIMIR,  
SOPHIE, SOLDATS.

GUSTAVE, *à sa suite, tandis qu'Adélaïde  
lit le Billet.*

**S**oldats, qu'on se retire, & que le meurtre  
cesse !

Que le Sang le plus vil , devenu précieux ,

Temoigne que c'est moi qui commande en ces lieux.

[ à la Princesse qui paroît accablée. ]

O faveur, que du Ciel je n'osois presque attendre !  
Que de graces déjà n'ai-je pas à lui rendre !  
Madame, vous vivez, & par d'heureux moyens,  
Les secours de Sophie ont secondé les miens ;  
Vous vivez ! quelle crainte en mon cœur est cessée !  
Dans quel horrible état je vous avois laissée !  
Pour courir assurer un succès balancé  
Par les Tyrans qu'enfin vos armes ont chassé.

A D E L A I D E.

Hélas !

G U S T A V E.

Votre vengeance eut été mieux servie :  
Il eut avec le Trône abandonné la vie ;  
Mais des soins plus sacrés me pressoient tour à  
tour,  
J'avois à rassurer la Nature & l'amour ;  
Vous & ma Mere avez favorisé sa fuite ;  
Vous avez l'une & l'autre arrêté ma poursuite.  
Sans vous deux, mes lauriers devenoient superflus !  
Je vous vois. Je respire. Il ne me reste plus  
Pour goûter sans mélange, une faveur si chère ,  
Que de m'en applaudir dans les bras de ma Mere ;  
Voyons-la. Quelle joye, après tant de malheurs !...  
Mais que m'annonce-t'on ! Je ne vois que des  
pleurs !

Vous qui la secouriez ; répondez-moi, Sophie ;  
Casimir ... Tout se tait. Ah, ma Mere est sans vie !

A D E L A I D E.

Léonor voit le jour.

GUSTAVE.

Et vous gémissiez tous ?

ADELAIDE.

Voyez quel sacrifice on exige de vous.

( Elle lui donne le billet. )

GUSTAVE, lit.

*Ou deviens Parricide ; ou fléchis ma colere.*

*Gustave , je t'accorde une heure pour le choix.*

*Songe à ce que tu peux , songe à ce que tu dois.*

*Ou rends-moi la Princesse , ou vois périr ta Mere.*

Le Barbare , en fuyant , l'avoit en son pouvoir !

CASIMIR.

Du haut de ce Palais , Seigneur , on la peut voir ;

Le poignard , à nos yeux , reste levé sur elle.

ADELAIDE.

J'attends le même coup de ma douleur mortelle.

GUSTAVE.

Juste Ciel ! à qui donc sera dû votre appui ?

La pitié deux fois m'est fatale aujourd'hui !

ADELAIDE.

Le Prince étoit , Seigneur , notre ressource unique ;

Je pourrois tout encor sur cette Ame héroïque ,

Et j'irois me jeter , sans rien craindre , à ses pieds ;

Si ce Rival étoit le seul que vous eussiez.

GUSTAVE.

Le seul ! ce n'est pas lui que l'échange concerne ?

ADELAIDE.

Non , Seigneur !

GUSTAVE.

Et qui donc ?

ADELAIDE.

Le Tyran.

Q 3

Christierne ?

ADELAIDE.

Lui-même. J'apprenois ce dernier coup du sort ,  
Lorsque sur l'échafaud, vous attendiez la mort.

GUSTAVE.

Aussi n'est-ce pas vous qu'il faut livrer, Madame.  
C'est à moi d'assouvir le courroux qui l'enflâme.  
Vas le trouver, Ami ; sçache s'il y consent.  
De ce courroux, ma Mere est l'objet innocent.  
Qu'il accepte en échange un Rival qu'il déteste...

CASIMIR.

Moi, je me chargerois d'un emploi si funeste !  
Tout ordre qui vous nuit passe votre pouvoir ,  
Seigneur , & je vous fuis, pour n'en plus recevoir.

+ ————— +

## S C E N E IV.

GUSTAVE, ADELAIDE, SOPHIE.

GUSTAVE.

**M**A Mere, je le vois, n'a plus que moi  
pour elle !

ADELAIDE.

Ah, Prince ! où courez-vous ?

GUSTAVE.

Où le devoir m'appelle ,

ADELAIDE.

Insensé ! le devoir te fait-il une loi  
De périr, sans sauver ni ta Mere, ni moi ?

Penfes-tu qu'à son Fils elle veuille survivre ?  
Qu'en tous lieux ton épouse hésite de te suivre ?  
Qu'il lui reste un refuge ailleurs que dans tes bras ?  
Et qu'en m'abandonnant , tu ne me livre pas ?  
Que deviens-je ? S'il faut que ton sang se répande ?  
Qui veux-tu , si tu mœurs , Cruel ! qui me défende  
Contre l'oppression d'un mortel ennemi  
Plein du projet fatal dont ton cœur a frémi ?  
S'il s'endurcit déjà contre une telle image ,  
Si courant au trépas , tu crains peu qu'on m'outrage ;  
Epargne ta Patrie , & daigne au moins songer  
Aux maux où par ta mort tu vas la replonger.  
Ta valeur n'aura fait qu'accroître ses miseres.  
La cruauté sans frein , va rompre ses barrières :  
Et jointe à la vengeance , aura bien-tôt versé  
Le peu de sang qu'ici ses excès ont laissé.  
Amant peu tendre , appui reprochable & fragile ,  
Condamnables Vainqueur , & victime inutile ,  
Vas perdre , n'écoutant qu'un aveugle transport ,  
Ta Reine , ton Pays , ta victoire & ta Mort.

## G U S T A V E.

Je serai , si l'on veut un appui reprochable ,  
Une aveugle Victime , un Vainqueur condamnable ;

D'un regret volontaire , un Amant déchiré ;  
Mais je ne serai point un Fils dénaturé !  
Ma vie appartenant à qui me l'a donnée ,  
De remords éternels seroit empoisonnée ,  
Si faüte de l'offrir , l'oubli de mon devoir  
Laissoit tomber un coup que j'aurois dû prévoir ;  
Que ma Mere pour moi , voit levé sur sa tête ,  
Que même à partager votre amitié s'apprête ,

Qui dans l'attente enfin d'un échange odieux ,  
Des deux Peuples sur moi fixe à présent les yeux.  
Justice, amour, honneur, tout veut que je me  
livre,

Madame, encouragez ma Mere à me survivre,  
Pour recevoir ses pleurs, ouvrez-lui votre sein !  
Soyez-vous l'une à l'autre, une ressource. Enfin ,  
Pour Stockholm & pour vous, cessez d'être allar-  
mée;

Jé vous laisse au milieu d'un Peuple & d'une armée  
Dont ma Victoire a fait d'invincibles remparts...  
Mon cœur est pénétré de vos tristes regards.  
L'Amour me fait sentir tout le prix de la vie;  
Mais j'aurai délivré ma Mere & ma Patrie ,  
Je vous aurai placée au Trône, en vous quittant.  
Mourant si glorieux, je dois mourir content.  
D'un infame abandon, déjà l'on me soupçonne.  
Sous le fer menaçant la victime frissonne;  
Et chaque instant qu'ici j'accorde à mon amour ,  
C'est là mort que je donne à qui je dois le jour.  
Adieu. [ à Sophie. ] Retenez-là.

A D E L A I D E.

C'est envain qu'on l'espère !

G U S T A V E.

Eh! que prétendez-vous ? Laisser périr ma Mere !

A D E L A I D E.

Non, mais t'accompagnant...



S C E N E V.

GUSTAVE, ADELAIDE, LEONOR,  
SOPHIE.

LEONOR.

V

ous triomphez , mon Fils.

Nous allons nous venger , & nos maux sont finis!

ADELAIDE.

Ah ! que votre salut alloit coûter de larmes !

GUSTAVE.

Et quel prodige heureux fait cesser nos allarmes ?

LEONOR.

Puisse-t'il à jamais épouvanter les Rois

Qui sur la violence établiront leurs droits !

Christierne laissant une foible espérance ,

Ou peut-être à l'Amour , préférant la Vengeance ,

Du geste & de la voix , pressoit les Matelots ;

Il paroît , & mon sang alloit rougir les flots.

Un tumulte soudain l'intimide & l'arrête.

Tous les Chefs de la Flotte , & le Prince à leur  
tête ,

Les armes à la main , volant sur notre bord ,

Fondent sur le tillac , où j'attendois la mort.

Rodolphe , trop fidele aux volontés d'un traître ,

Glorieux & puni , meurt aux yeux de son Maître.

J'étois sans force encore aux pieds de l'inhumain ,

Le nouveau Roi m'aborde , & me tendant la main ,

Honteux de mes liens , veut les rompre lui-même.

*Pour premières*, dit-il, *de mon pouvoir suprême*,  
*Madame*, je vous rends à votre illustre Fils,  
 Que son Épouse, & m'aime & m'estime à ce prix !  
*Allez*, & de la paix soye<sup>z</sup> le premier gage.  
*Mon cœur n'en goûtera de long-tems l'avantage.*  
*C'est pour l'y rétablir que je vais m'éloigner*,  
*Et ne mettre mes soins désormais qu'à regner.*  
 Frédéric à ces mots, qu'un soupir accompagne,  
 Me laisse, & fait partir la Flotte qu'il regagne,  
 Tandis que sur ces bords on ramène avec moi  
 Le cruel dont la rage y sema tant d'effroi.



SCENE VI. & Dernière.

GUSTAVE, ADELAIDE, LEONOR,  
 CASIMIR, SOPHIE.

CASIMIR.

**L'**Alégresse par-tout, Seigneur, vient de  
 renaître.

Christierne enchainé, devant vous va paroître.  
 Son sang sur le rivage eut aussi-tôt coulé,  
 Et le Peuple en fureur l'eux cent fois immolé;  
 Mais c'étoit vous priver du plaisir légitime  
 D'égaliser, s'il se peut, le châtimement au crime.  
 D'une honteuse mort il ordonna l'apprêt,  
 Il va de votre bouche en recevoir l'Arrêt.

(*Christierne paroît enchainé.*)

GUSTAVE.

Quel spectacle ! ô fortune ! ainsi donc ton caprice



Quelquefois se mesure au poids de la Justice.

Tygre ! l'horreur , la honte & le rebut du Nord ,  
Regarde en quelles mains t'a mis ton mauvais sort !  
Devant quel Tribunal il t'oblige à paroître !

Sur ces terribles lieux où je te parle en Maître ,  
Lève les yeux , Barbare ! & les lève en tremblant !  
Voici de tes forfaits le Théâtre sanglant.

Qui te garantira des coups que tu redoutes ?  
Ces marbres profanés , & ces murs & ces voutes ;  
Et l'ombre de mon Pere , & l'ombre de Sténon ,  
Et ce reste éploré d'une illustre Maison ;  
Que vois-tu qui n'évoque en ces lieux la ven-  
geance ?

Toi-même en as banni dès long-tems la clémence.

Le jour , l'heure , l'instant attestent contre toi.

J'ai vu lever le fer sur ma Mere & sur moi.

La Reine a craint encor un destin plus horrible...

CHRISTIERNE.

Tranche de vains discours. Tu dois être inflexible.

En me le déclarant , penfes-tu m'émouvoir ?

Toi , de qui la pitié croîtroit mon désespoir ?

Ta vengeance déjà devoit être assouvie.

Je me reproche moins mes fureurs que ta vie.

Gustave triomphant , le trépas m'est bien dû.

Tu vois ce que me coûte un seul instant perdu ;

Profite de l'exemple , & satisfais ta rage.

GUSTAVE.

Nomme autrement la haine où l'équité m'engage !

Je la satisfais donc. Je t'épargne. Survis

A la perte des biens qu'un rival t'a ravis.

Eprouve les remords , les regrets , l'épouvante.

Même à ta liberté , je défends qu'on attente :

Errant & vagabond, jouis-en si tu peux;  
Exécrable par-tout, fois par-tout malheureux;  
Par-tout comme un Captif que poursuit le sup-  
plice,

Et qui du Monde entier s'est fait un précipice.  
Je te charge du soin de son embarquement,  
Casimir; qu'on l'éloigne, & que dans le moment  
Pour jamais, de ce Monstre on purge le rivage.  
Et nous, Madame, après un si long esclavage,  
En de tendres liens, allons changer nos fers;  
Et réparer les maux que Stockholm a soufferts.

F I N.



*L E*  
**PRÉJUGÉ**  
**A LA MODE,**  
**COMÉDIE.**

Par Monsieur NIVELLE DE LA CHAUSSÉE.





## **A C T E U R S.**

**CONSTANCE.**

**DURVAL**, *Epoux de Constance.*

**SOPHIE**, *Niece d'Argant.*

**DAMON**, *Ami de Durval, Amant  
de Sophie.*

**ARGANT**, *pere de Constance.*

**CLITANDRE**, }  
**DAMIS**, } *Marquis.*

**FLORINE**, *Suivante de Constance.*

**HENRY**, *Valet de Chambre de Durval.*

*La Scene est au Château de Durval.*



*L E*

**PRÉJUGÉ**  
**A LA MODE,**  
**COMÉDIE.**

---

**ACTE PREMIER.**

---

*SCENE PREMIERE.*

CONSTANCE, DAMON.

DAMON.

**A**H! Constance, est-ce à vous à prendre ma  
défense,

Et celle de l'hymen, vous...

CONSTANCE.

Ce doute m'offense;

Vous me connoissez peu, si vous me soupçonnez

De penser autrement.

D A M O N , à part.

Madame , pardonnez...

Epouse vertueuse autant qu'infortunée !

C O N S T A N C E .

Si je fais quelques vœux , c'est pour votre hy-  
ménée ,

Damon , soyez-en sûr , croyez qu'il m'est bien  
doux

De servir un ami si cher à mon époux.

D A M O N .

C'est l'étroite amitié dont votre époux m'honore ,  
Qui me perd dans l'esprit de celle que j'adore.

C O N S T A N C E .

Quoi ! votre liaison...

D A M O N .

M'expose à son courroux.

Tout le monde n'est pas aussi juste que vous.

C O N S T A N C E .

Je ne reconnois point Sophie à ce caprice ;  
Vous m'étonnez ; d'où vient cette extrême inju-  
stice ?

Elle ne vous hait point.

D A M O N .

Inutile bonheur !

Peut-être elle me rend justice au fond du cœur ;  
Mais j'y vois encor plus de frayeurs & d'alarmes.  
Elle outrage à la fois mon amour & ses charmes :  
On se trompe en jugeant trop généralement ,  
Elle croit que l'hymen est un engagement  
Dont son sexe est toujours l'innocente victime ;  
Tel est son sentiment qu'elle croit légitime ;

Je

Je ne sçais quel exemple, ou plutôt quelle erreur

Autorise encor plus son injuste terreur.

Vous ferai-je un aveu peut-être inexcusable ?

Elle vous trouve à plaindre, & m'en rend responsable.

Enfin elle me croit complice d'un époux ...

CONSTANCE.

Monsieur, elle se trompe, & nous offense tous.

D A M O N.

Aux chagrins les plus grands elle vous croit en proie.

CONSTANCE.

Damon, il n'en est rien.

D A M O N.

Vous voulez qu'on vous croie.

CONSTANCE.

Brifons là, je vous prie: avant notre départ,

Sophie, à mes conseils aura peut-être égard,

Fiez-vous-en à moi.

D A M O N.

C'est en vous que j'espère:

Vous sçavez que son sort dépend de votre Pere.

CONSTANCE.

J'attends Argant: je veux hâter votre bonheur.

D A M O N.

Je suis confus...

CONSTANCE.

Allez: je me fais un honneur

De le faire changer d'idée & de langage;

Surtout, que mon époux ignore cet outrage.

Tom. V.

R

Quelle épouse peut rendre un époux plus heureux !

Que Durval devroit bien y borner tous ses vœux !

S C E N E I I.

CONSTANCE seule.

**F** Aut-il que mon époux ne fasse aucun usage  
Des conseils d'un ami si fidele & si sage !

Me verrai-je toujours dans l'embarras cruel

D'affecter un bonheur qui n'a rien de réel...

Oui, je dois m'imposer cette loi rigoureuse :

Le devoir d'une épouse est de paroître heureuse.

L'éclat ne serviroit encor qu'à me trahir ;

D'un ingrat, qui m'est cher, je me ferois haïr :

Du moins n'ajoutons pas ce supplice à ma peine,

Son inconstance est moins affreuse que sa haine.

S C E N E I I I.

CONSTANCE, ARGANT.

CONSTANCE.

**V**ous m'avez ordonné de vous attendre ici,  
Sans quoi je vous aurois prévenu.

ARGANT, d'un ton fâché.

Me voici.



CONSTANCE.

Vous paroissez ému.

ARGANT,

Je suis même en colère.

Je sors de chez Sophie ; elle tient de sa mère.

L'entretien que je viens d'avoir à soutenir,

Me fait prévoir celui que vous m'allez tenir :

Je vais de point en point y répondre d'avance.

CONSTANCE.

Quoi, vous sçavez ? ...

ARGANT.

Ma fille, un peu de complaisance ;

Que je parle d'abord à mon tour.

CONSTANCE.

MA J'obéis.

ARGANT.

Durval est à-peu-près ce que je fus jadis :

Ce tems n'est point si loin, que je ne m'en sou-

vienne ;

Ma jeunesse fut vive encor plus que la sienne.

On me maria donc, & me voilà rangé,

Si bien qu'on me trouva totalement changé ;

Et véritablement une union si belle,

Si ma femme eut voulu, devoit être éternelle.

Bien du tems se passa, mais beaucoup, presqu'

un an,

Sans que rien de ma part troublât notre Roman ;

Mais auprès d'une femme on a beau se contrain-

dre :

Bon ! naturellement le sexe aime à se plaindre.

Or, comme enfin l'amour se change en amitié ;

C'est justement de quoi se fâcha ma Moitié :

R 2

Elle ne sçavoit pas, ni vous non plus, Madame;  
Que sans amour on peut très-bien aimer sa femme;  
Elle crut perdre au change, elle dissimula.

Peut-être près d'un mois, après cet effort-là,  
Il survint entre nous un terrible grabuge.

Madame se plaignit, & mon Pere en fut juge:  
Le bon-homme autrefois fut dans le même cas:  
Mon fils a tort, dit-il, je ne l'excuse pas.

Puisqu'il ne veut pas prendre une autre train de  
vie,

Je vois bien qu'il faudra que je me remarie...

Je répondrois de même, & j'irois en avant.

CONSTANCE.

Quand on croit deviner, on se trompe souvent.

ARGANT.

La contradiction me ravit & m'enchanté...

Eh bien, Madame, soit; vous êtes très-contente...

Oui, ... très-heureuse... très...

CONSTANCE.

Monsieur en doutez-vous?

ARGANT.

Et vous dites pourtant du bien de votre époux...

CONSTANCE.

Puis-je faire autrement?

ARGANT.

Et que le mariage

N'est pas toujours un triste & cruel esclavage...

CONSTANCE.

Je l'imagine.

ARGANT.

Et que... J'enrage de bon cœur...

Mais, de grace, achevez de me tirer d'erreur...

Ma Niece est votre amie, & je lui fers de pere,

CONSTANCE.

Elle mérite bien de nous être aussi chere.

ARGANT.

Oui, mais on a pris soin de lui gâter l'esprit;  
Damon & votre époux en font dans un dépit...  
Qui peut donc avoir mis dans son cœur trop cré-  
dule

Cet effroi mal fondé, ce dégoût ridicule,  
Cette aversion folle, & ces airs de mépris  
Qu'elle a pour l'hyménée? où les a-t-elle pris?

A son âge on n'a point de chimeres pareilles  
A celles dont elle a fatigué mes oreilles.

Au contraire, une Agnès se fait illusion,  
Et savoure à longs traits la douce impression  
Que son cœur enchanté reçoit de la Nature;  
Elle ne voit l'hymen que sous une figure,  
Qui loin de l'effrayer, irrite ses desirs;  
Et ce portrait est fait par la main des plaisirs;  
Mais toutefois Sophie en est intimidée.

Madame, si ma Niece en prend une autre idée,  
C'est l'effet des sujets de chagrin & d'ennui  
Que vous lui débitez contre votre mari.

CONSTANCE, à part.

Mon malheur ne m'épargne aucune circonstance:

(haut.)

Apprenez donc, Monsieur, la façon dont je pense,  
Et vous persisterez après, si vous l'osez,  
Dans l'accusation que vous me supposez.  
Je n'ai qu'à me louer d'un heureux hyménée,  
Je ne méritois pas d'être si fortunée;  
Mais enfin, si mon sort cessoit d'être aussi doux;

R 3

Si j'avois à pleurer le cœur de mon époux,  
 Je cacherois ma honte, en me rendant justice,  
 Et je me garderois d'augmenter mon supplice.  
 Un éclat indiscret ne fait qu'aliéner  
 Un cœur que la douceur auroit pu ramener,  
 Si quelque occasion peut mieux faire connoître,  
 Et sentir de quel prix une épouse peut être,  
 Si quelque épreuve sert à le mieux découvrir,  
 C'est lorsqu'elle est à plaindre, & qu'elle sçait  
 souffrir.

Voilà mes sentimens, tirez la conséquence.

ARGANT.

On n'agit pas toujours aussi bien que l'on pense ;  
 Un beau raisonnement ne détruit pas un fait.  
 Ma Bru, si vous voulez me convaincre en effet,  
 Concourez avec moi pour marier ma Niece,  
 Otez-lui de l'esprit ce travers qui me blesse ;  
 Et que bien-tôt Damon...

CONSTANCE.

C'est justement de quoi

J'avois à vous parler.

ARGANT.

Il me convient, à moi.

CONSTANCE.

Je n'imagine pas qu'il déplaîse à Sophie,

ARGANT.

Ma Niece l'aimeroit !

CONSTANCE.

Du moins je m'en défie :

Oui, je crois qu'en secret elle y prend intérêt.

ARGANT.

Pourquoi refuse-t-elle un homme qui lui plaît ?

## CONSTANCE.

Ce n'est point un refus, c'est de l'incertitude:  
 On ne s'engage point sans quelque inquiétude.  
 En cela j'aurois tort de la désapprouver;  
 Peut-être auparavant elle veut s'éprouver;  
 Peut-être qu'elle cherche, autant qu'il est possible,  
 A s'assurer du cœur qu'elle a rendu sensible.

ARGANT.

Voilà bien des façons qui ne servent à rien.

(*Sophie paroît.*)

## S C E N E I V.

CONSTANCE, ARGANT, SOPHIE.

ARGANT, à *Sophie*.

**M**A Niece, comment donc entendez-vous  
 la chose?

SOPHIE, *en regardant Constance*.

Vous a-t-on dit vrai?

ARGANT.

Mais, ma foi, je le suppose.

SOPHIE.

Après ce que Madame a dû vous confier,  
 Votre dessein n'est plus de me sacrifier?

ARGANT.

Moi, te sacrifier, quand je veux, au contraire;  
 Te donner pour époux quelqu'un qui t'a sçu plaire,  
 Damon?

SOPHIE.

Qui vous a fait ces confidences-là ?

ARGANT.

Hé ! c'est apparemment Madame que voilà ;  
Qui t'approuve, & qui croit qu'une fille à ton  
âge,

Doit commencer d'abord par un bon mariage.

SOPHIE.

Oui, s'il en étoit un.

ARGANT.

Parbleu, c'est pour ton bien,  
Pour te faire jouir d'un sort pareil au sien.

SOPHIE.

Quoi, vous me souhaitez un semblable partage ?  
(*En montrant Constance.*)

Madame est donc heureuse ?

ARGANT.

On ne peut davantage.

SOPHIE.

Est-ce elle qui le dit ?

CONSTANCE.

Je dois en convenir.

SOPHIE.

Voilà des nouveautés qu'on ne peut prévenir :  
Ma crainte cependant n'est pas moins légitime,  
Je veux bien pour Damon avoir un peu d'estime,  
Plus que je n'en avoue, & que je ne m'en crois.  
Peut-être, si mon sexe abusé tant de fois  
Pouvoit espérer d'être heureux en mariage,  
Je choisirois Damon... L'exemple me rend sage,  
Madame, j'ai des yeux, & je vois assez clair :  
Je remarque aujourd'hui qu'il n'est plus du bon air

D'aimer une compagne à qui l'on s'associe,  
 Cet usage n'est plus que chez la bourgeoisie,  
 Mais ailleurs on a fait de l'amour conjugal,  
 Un parfait ridicule, un travers sans égal.  
 Un époux à présent n'ose plus le paroître,  
 On lui reprocheroit tout ce qu'il voudroit être,  
 Il faut qu'il sacrifie au préjugé cruel,  
 Les plaisirs d'un amour permis & mutuel.  
 Envain il est épris d'une épouse qui l'aime;  
 La mode le subjugué en dépit de lui-même,  
 Et le réduit bientôt à la nécessité  
 De passer de la honte à l'infidélité.

ARGANT.

Où peut-elle avoir pris une idée aussi creuse?

SOPHIE, *en montrant Constance.*

Sur tout ce que je vois...

ARGANT.

Elle se dit heureuse.

SOPHIE.

Constance! Heureuse, elle?

CONSTANCE, *avec vivacité.*

Oui, Madame, je le suis.

SOPHIE, *avec vivacité.*

Non, vous ne l'êtes pas.

CONSTANCE.

Madame, je vous dis...

SOPHIE.

Avec tant de douceur, de charmes & de graces,

Deviez-vous éprouver de pareilles disgraces?...?

Elle a dit mon secret; je vais dire le sien.

ARGANT.

Qui croire des deux?

SOPHIE.

Moi.

ARGANT.

Je n'y connois plus rien.

CONSTANCE.

Me suis-je jamais plainte?

SOPHIE.

En rien, &amp; je vous blâme.

CONSTANCE.

M'avez-vous jamais vue? ...

SOPHIE.

Oui, malgré vous, Madame;

J'ai vu... j'ai reconnu les traces de vos pleurs;  
 Au fond de votre cœur j'ai surpris vos douleurs;  
 Mais, que dis-je? j'y vois, malgré sa violence,  
 Le désespoir réduit à garder le silence.

ARGANT.

L'une se dit heureuse, & l'autre la dément,  
 Celle-ci ne veut pas épouser son amant.  
 Constance... Mais qui diable y pourroit rien  
 comprendre?

En attendant je sçais le parti qu'il faut prendre;  
 Vous m'avez entendu, Madame, heureuse ou non;  
 Quand à vous, je m'en vais remercier Damon...  
 Mes Dames, à votre aise; il ne faut point se ren-  
 dre:

Ferme, continuez à ne vous pas entendre.

( Il sort. )





## S C E N E V.

CONSTANCE, SOPHIE.

CONSTANCE, *à Sophie.*

**Q**U'avez-vous fait ?

SOPHIE, *en rêvant.*

Damon n'osera s'en aller.

CONSTANCE.

Ah ! Sophie, on croira que je vous fais parler ;  
Une épouse plaintive est encor moins aimable :  
Je le disois.

SOPHIE.

En quoi suis-je donc si coupable ?

Oui, ma chere Constance, il est vrai ; je n'ai pu  
Me contraindre. Quel tort fais-je à votre vertu ?  
Vous êtes à vous-même un peu trop rigoureuse ;  
Tant de délicatesse est fausse ou dangereuse.  
Quoi ! parce qu'un perfide aura le nom d'époux,  
Il pourra me porter les plus sensibles coups ?  
Violer tous les jours le serment qui nous lie ?  
M'ôter impunément le bonheur de ma vie,  
Sans qu'il me soit permis de reclamer des droits  
Qui devroient être égaux ?... Mais ils ont fait  
les Loix.

Il faut que je ménage un cruel qui me brave :  
Sa femme est sa compagne, & non pas son esclave.  
Je vais dire encor plus ; tant de tranquillité  
Peut vous faire accuser d'insensibilité.

168      **LE PREJUGÉ A LA MODE**  
**CONSTANCE**, *tendrement*.  
M'en soupçonneriez-vous?

**SOPHIE.**

Non, je vous rends justice.  
Je sçais que vous souffrez le plus cruel supplice;  
Mais vous autorisez un injuste soupçon,  
On peut interpréter d'une étrange façon,  
Tous vos soins de paroître heureuse en apparence.  
On les peut imputer à votre indifférence,  
Au dépit, au mépris, à la haine, au dégoût  
Que nous donne un ingrat quand il nous pousse à  
bout.

**CONSTANCE.**

Ah! Sophie, épargnez du moins votre victime.

**SOPHIE.**

On peut aller plus loin.

**CONSTANCE.**

Non, mon époux m'estime.

**SOPHIE.**

Vous vous contentez là d'un bien foible retour.  
L'estime d'un époux doit être de l'amour:  
Oui, ce sentiment-là renferme tous les autres.  
Quoi! les hommes ont-ils d'autres droits que les  
nôtres?

Tout perfides qu'ils sont, ils veulent être aimés.  
Se contenteroient-ils de n'être qu'estimés?  
Quand à moi, je suis née & trop tendre & trop  
vive,

Pour oser m'exposer à ce qui vous arrive:  
J'aimerois trop Damon, j'en ferois un ingrat;  
Et j'en mourrois, après le plus terrible éclat.

C O N S T A N C E.

Sur le cœur de Damon prenez plus d'assurance.

S O P H I E.

Non, la fidélité n'est pas en leur puissance.

C O N S T A N C E.

Comptez sur son amour &amp; sur sa probité.

S O P H I E, *d'un ton affectueux.*

Sur les mêmes garans n'aviez-vous pas compté?

Que sont-ils devenus? qu'est-ce qui vous en reste?

Ce n'étoit qu'une embuche, &amp; qu'un piège funeste,

Couverts de quelques fleurs qui ne durent qu'un jour.

L'Hymen n'acquitte plus les dettes de l'amour.

---

 S C È N E V I.

C O N S T A N C E, S O P H I E, F L O R I N E.

F L O R I N E.

M

Adame, je vous cherche. On vient.

C O N S T A N C E.

Que me veut-elle?

F L O R I N E.

Souffrez que je respire.

C O N S T A N C E.

Eh bien, quelle nouvelle?

F L O R I N E.

Tenez, j'en suis encor dans un enchantement.

Venez, vous trouverez dans votre appartement...

Mon époux?

FLORINE.

Votre époux... Lui? la demande est bonne;  
Est-ce jamais par-là que son chemin s'adonne?  
Il est vrai que ceci seroit assez nouveau;  
Vous logez l'un & l'autre aux deux bouts du  
Château.

CONSTANCE.

Florine, sçachez mieux respecter votre Maître.

FLORINE.

Je me tais... Mais.

SOPHIE.

Sçachons ce que ce pourroit être.

FLORINE.

Vous ne devinez pas?... C'est votre habit.

INCONSTANCE.

Comment?

FLORINE.

Que l'on vient d'apporter, Madame; il est char-  
mant.

CONSTANCE.

Cette fille extravagante.

FLORINE.

Ecoutez-moi, de grace,  
Ou plutôt venez voir. C'est un habit de chasse;  
Mais d'un air, mais d'un goût, venez vous ha-  
biller.

Sous cet ajustement que vous allez briller!  
Vous allez ajouter conquête sur conquête.

CONSTANCE.

Mais quelle vision lui passe par la tête!

D'où me vient cet habit ?

FLORINE.

Je ne sçais point cela.

CONSTANCE.

Je n'ai point commandé cet habillement-là.

FLORINE, *après avoir révé.*

Ah ! ah ! Mais ceci passe un peu la raillerie.

Quoi, Madame, feroit-ce une galanterie ?

CONSTANCE.

Une galanterie, & qui s'adresse à moi ?

FLORINE.

A qui donc voulez-vous qu'on ait fait cet envoi ?

CONSTANCE, *à Sophie, après avoir révé.*

Mais n'est-ce point à vous que ce présent s'adresse ?

Damon, de qui votre oncle approuve la ten-

dreffe.

SOPHIE, *avec vivacité.*

Oui, j'aimerois assez qu'il prit ces libertés.

CONSTANCE.

Dois-je être plus en butte à des réhérités...

Mais voici mon époux : dans cette conjoncture,

Dois-je lui confier cette étrange aventure ?

## S C E N E V I I.

DURVAL, CONSTANCE, SOPHIE,

FLORINE.

DURVAL, *à part.*

V

Oyons un peu l'effet qu'ont produit mes  
présens. *(haut.)*

Madame éclate enfin en regrets offensans.

272 LE PREJUGÉ A LA MODE  
CONSTANCE.

Durval, vous m'étonnez.

DURVAL.

On vient de me l'apprendre.

Cet éclat, je l'avoue, a lieu de me surprendre :  
Je ne l'aurois pas cru : malgré tous mes soupçons,  
Vous m'avez procuré d'assez belles leçons,  
Qui ne sortiront pas si-tôt de ma mémoire.

CONSTANCE, à Sophie.

Je l'avois bien prévu ... Monsieur, pouvez-vous  
croire ...

Hélas ! c'est un excès où je n'ai point de part ...  
Mais à mon défaveu vous n'avez point d'égard.  
Vous allez me haïr ... Ah, cruelle Sophie !

SOPHIE.

J'en suis la cause, il faut que je la justifie.

(à Durval.)

Je n'imaginois pas qu'on eut la cruauté  
De joindre l'injustice à l'infidélité.

DURVAL, à part.

Ce tems n'est plus.

SOPHIE.

Ingrat.

CONSTANCE.

Epargnez.

FLORINE.

Point de grace.

Ah ! Si pour un moment j'étois en votre place.

SOPHIE.

Sur quel droit pouvez-vous ici vous retrancher ?  
Vous voulez empêcher un cœur de s'épancher ;  
Quand vous le remplissez de fiel & d'amertume,

Au

Au plus grand des malheurs il faut qu'il s'accoutume ;

Et qu'il expire enfin sans pousser un soupir.

CONSTANCE, à Sophie.

Vous me perdez , Madame.

DURVAL, à part.

Il faut lui découvrir...

SOPHIE.

Prenez-vous-en à moi , c'est moi qui me suis plainte.

DURVAL.

Vous !

SOPHIE.

Oui , je souffrois trop de la voir si contrainte,  
Je n'ai pu la laisser dans un si triste état ,  
Sans faire , en dépit d'elle , un nécessaire éclat :  
J'ai vengé sa vertu.

DURVAL.

Madame est bonne amie.

SOPHIE.

De grace , épargnez-nous cette froide ironie.

FLORINE, avec vivacité.

Quand même vous seriez encor mieux son époux ,  
C'est que vous devriez filer un peu plus doux ,  
Et baiser tous les pas par où Madame passe ;  
Mais vous n'en ferez rien.

CONSTANCE, avec fierté.

Florine , je vous chasse ;

Sortez.

FLORINE, à Constance.

Moi ?

Tom. V.

S

DURVAL, *en ramenant Florine.*

Révoquez un arrêt si cruel ;

Cette fille vous aime, il est bien naturel.

*(à Florine.)*

Viens, cet avis mérite une autre récompense ;

Tiens, prends...

FLORINE, *en recevant quelques louis.*

Je n'ai pas cru vous induire en dépense.

DURVAL, *à Constance.*

Madame, faites grace à ses vivacités,

FLORINE, *à Durval.*

Ah ! Puisque vous payez si bien vos vérités,

Une autrefois j'aurai le reste de la bourse.

*(Durval la lui donne.)*

SOPHIE.

La plaisanterie est d'une grande ressource.

DURVAL, *à Constance, d'un air plus enjoué.*

C'est assez... Savez-vous l'étiquette du jour ?

Car il faut amuser ceux qui vous font leur cour.

FLORINE, *à part.*

Oui, c'est bien-là de quoi Madame s'embarrasse ?

DURVAL.

Vous avez aujourd'hui le plaisir de la chasse,

Grande musique ensuite, &amp; bal toute la nuit.

Ne déconcertez point le plaisir qui vous suit,

Madame ; on partira lorsque vous serez prête...

*(en la regardant.)*

Vous avez un habit convenable à la fête...

CONSTANCE, *avec embarras.*

Monsieur...

DURVAL, *vivement.*

Le rendez-vous est au milieu du bois ;



De-là vous pourrez être au lancer , aux abois ,  
Avec cette calèche & ce double attelage ,  
Dont vous avez refait enfin votre équipage.  
Votre Ecuyer laissoit dépérir votre train ;  
Même il vous manque encor quelques chevaux de  
main . . .

*(Constance se trouble & paroît interdite.)*

Madame , ce discours semble vous interdire ?  
A ces dépenses-là je ne vois rien à dire :  
Dépensez hardiment , & vous aurez raison.

F L O R I N E , *à part.*

Cet époux a pourtant quelque chose de bon.

C O N S T A N C E .

Ce que vous m'apprenez a lieu de me surprendre...  
Il m'est bien douloureux d'avoir à vous apprendre  
Le trop juste sujet de ma confusion.  
Que je suis malheureuse !

D U R V A L .

A quelle occasion ?

C O N S T A N C E .

Ah ! Je n'aurois jamais prévu , lorsque j'y pense ,  
Que l'on put avec moi prendre tant de licence.

D U R V A L , *contrefaisant l'étonné.*

Vous parlez de licence , en quoi donc , s'il vous  
plaît ?

C O N S T A N C E .

J'ignore absolument . . . Je ne fais ce que c'est . . .  
En un mot . . .

D U R V A L .

Achevez... Mais qui vous en empêche ?

C O N S T A N C E .

Cet habit . . . ces chevaux , enfin , cette calèche . . .

S 2

Eh bien?

CONSTANCE.

S'ils sont chez moi...

DURVAL.

C'est une vérité.

CONSTANCE.

Quelqu'un aura sans doute eu la témérité...

Mais c'est assez, je crois que vous devez m'entendre.

DURVAL.

Oui, Madame, il n'est pas difficile à comprendre  
Que ce sont des présens qui vous ont été faits.

CONSTANCE.

J'ignore à qui je dois ces indignes bienfaits.

DURVAL.

Et vous ne daignez pas chercher à le connoître? ...

FLORINE, à part.

J'aurois déjà tout fait sauter par la fenêtre.

DURVAL.

Mais sur qui vos soupçons pourroient-ils s'arrêter?

CONSTANCE.

Je laisse dans l'oubli ce qui doit y rester.

DURVAL, à part.

Se peut-il que je sois si loin de sa pensée!

CONSTANCE.

Je voudrois ignorer que je suis offensée.

DURVAL, à part.

N'importe, donnons-lui de violens soupçons.

(haut.)

Madame, cependant j'ai de fortes raisons

Pour oser vous presser, &amp; même avec instance,

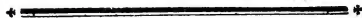
D'éclaircir ce mystère... il nous est d'importance;  
Plus que je n'ose dire... & que vous ne croyez.  
Je vous en sçaurai gré, si vous me l'octroyez.

Voyez, examinez... découvrir... je vous prie,  
Qui peut avoir risqué cette galanterie...

De plus... présens ou non... Madame... vous  
pouvez...

Oui, vous m'obligerez, si vous vous en servez.

(il sort.)



S C E N E V I I I.

CONSTANCE, SOPHIE, FLORINE.

SOPHIE, à *Constance*.

**H**É bien, que dites-vous de cette complai-  
sance ?

FLORINE.

Cet époux dans la vie apporte assez d'aisance.

CONSTANCE, *après avoir rêvé*.

N'est-ce point mon époux qui me fait ces présens ?

FLORINE.

Des époux ne font pas des tours aussi plaisans ;

Pour qui les prenez-vous ? Ne croyez point ,  
Madame ,

Qu'un mari soit jamais prodigue envers sa femme ;

Il lui donne à regret, toujours moins qu'il ne faut,

Et lui fait tout valoir cent fois plus qu'il ne vaut :

Mais nous avons ici Damis avec Clitandre ,

Galans déterminés , prêts à tout entreprendre ;

278 **LE PREJUGÉ A LA MODE**

Je crois qu'on en pourroit accuser ces Messieurs.

**SOPHIE.**

As-tu quelque soupçon?

**FLORINE.**

J'en ai même plusieurs.

**SOPHIE.**

Je ne puis rien comprendre à cette indifférence.

Se peut-il qu'un époux ait tant de tolérance?

**CONSTANCE.**

Eh! N'empoisonnez pas encore mes douleurs.

Hélas! Je sens assez le poids de mes malheurs:

Daignez au moins cacher ma nouvelle disgrâce.

*(à Sophie.)*

Je vais me refermer... Allez, suivez la chasse.

**SOPHIE.**

Je ne vous quitte point.

**CONSTANCE.**

Vous prenez trop de part

A l'état où je suis... Laissez-moi, par égard:

Profitez du plaisir que l'on offre à vos charmes,

Je n'ai plus que celui de répandre des larmes.

*(Elle sort.)*

**SOPHIE, en la regardant aller.**

Quel état! Et l'on veut que je prenne un époux?

Qu'on ne m'en parle plus, ils se ressemblent tous.



## A C T E I I.

## SCENE PREMIERE.

DURVAL, DAMON.

DURVAL, *paroît rêveur, il va & vient.*

**N**otre Cerf n'a pas fait assez de résistance:  
DAMON.

Il est vrai: mais entrons un moment chez Con-  
stance.

DURVAL, *toujours distrait.*

Mon équipage est bon: j'imagine qu'ailleurs  
Il seroit mal-aisé d'en trouver de meilleurs.

DAMON.

Constance en devoit être, elle n'est point venue:

DURVAL.

Je devine à-peu-près ce qui l'a retenue.

DAMON.

Entrons chez elle ... Allons, c'est une attention  
Dont elle vous aura de l'obligation.

DURVAL.

Oui, mais je ne vais guere en visite chez elle:  
On y peut envoyer.

DAMON.

Quelle excuse cruelle!

Du fort de ton épouse adoucis la rigueur;

L'esprit doit réparer les caprices du cœur ;  
C'est trop d'y joindre encore un mépris manifeste ;  
Souvent les procédés font excuser le reste.

DURVAL, *après avoir regardé par-tout.*  
Je crois tous nos Chasseurs dans son appartement...  
Pour nous entretenir, choisissons ce moment.

[ *Il soupire.* ]

Cher ami, qu'envers toi je me trouve coupable !  
Je t'ai fait un secret dont la charge m'accable ;  
Je t'ai craint ; j'ai prévu tes conseils, des discours.  
Que ma foible raison me rappelle toujours.  
Quand j'ai voulu parler, ma honte m'a fait taire ;  
Et je crains qu'entre nous l'amitié ne s'altère.

D A M O N.

Durval, j'ai des défauts, & même des plus grands ;  
Mais je n'ai pas celui d'être de ces tyrans  
Qui font de leurs amis de malheureux esclaves ;  
Leur pénible amitié n'est que fers & qu'entraves :  
Toujours jaloux, & prêts à se formaliser,  
Il leur faut des sujets qu'ils puissent maîtriser :  
Mais la vraie amitié n'est point impérieuse ;  
C'est une liaison libre & délicieuse,  
Dont le cœur & l'esprit, la raison & le tems,  
Ont ensemble formé les nœuds toujours charmans ;  
Et sa chaîne, au besoin, plus souple & plus liante,  
Doit prêter de concert, sans qu'on la violente.  
Voilà ce qu'avec vous jusqu'ici j'ai trouvé,  
Et qu'avec moi, je crois, vous avez éprouvé.

DURVAL, *d'un air pénétré.*

Hé bien, fais donc enfin le seul dépositaire  
D'un secret dont je vais t'avouer le mystère ;  
Que du fond de mon cœur il passe au fond du tien,

Qu'il y reste caché, comme il est dans le mien.  
Mes inclinations, ami, sont bien changées;  
Mes infidélités vont être bien vengées...  
J'aime... Hélas! que ce terme exprime foiblement  
Un feu... qui n'est pourtant qu'un renouvelle-  
ment,

Qu'un retour de tendresse imprévue, inouïe,  
Mais qui va décider du reste de ma vie.

D A M O N, *avec étonnement.*

Quoi! ton volage cœur se livrera toujours  
A des feux étrangers, à de folles amours?  
Ces ardeurs autrefois si pures & si tendres,  
Ne pourront-elles plus renaître de leurs cendres?  
Tu perds tous les plaisirs que tu cherches ailleurs;  
L'inconstance est souvent un des plus grands mal-  
heurs.

D U R V A L.

Apprens quel est l'objet qui cause mon supplice.

D A M O N.

Non, je suis ton ami, mais non pas ton complice.

D U R V A L.

Ne m'abandonne pas dans mes plus grands besoins:  
Permets-moi d'achever, je compte sur tes soins.

D A M O N, *en s'éloignant.*

Je ne veux point entrer dans cette confidence.

D U R V A L, *en le ramenant.*

Je puis t'en informer sans aucune imprudence.  
Cet objet si charmant dont je reprends les loix,  
Mais que je crois aimer pour la première fois;  
Cette femme adorable à qui je rends les armes,  
Qui du moins à mes yeux a repris tant de charmes;  
C'est la mienne.

D A M O N.

Constance !

D U R V A L.

Elle-même.

D A M O N.

Ah ! Durval ,

A mon ravissement rien ne peut être égal...

N'est-ce point un dépit, un goût foible & volage,  
Un accès peu durable, un retour de passage ?

D U R V A L.

Tu le crains, & Constance en pourra craindre  
autant.

Qu'il est triste d'avoir été trop inconstant !

Le véritable amour se prouve de lui-même.

Déjà, pour l'assurer de ma tendresse extrême,

J'ai par mille moyens qu'invente mon amour,

Rassemblé les plaisirs dans cet heureux séjour.

Apprens donc que je suis cet Amant qu'on ignore,

Qui procure sans cesse à l'objet que j'adore

Tous ces amusemens imprévus &amp; nouveaux,

Dont tout le monde ici soupçonne des rivaux ;

Assez vains pour nourrir une erreur si grossière.

Je lui fais des présens de la même manière...

On s'attache entor plus par ses propres bienfaits ;

Je le sens, je l'en veux accabler désormais ;

On s'enrichit du bien qu'on fait à ce qu'on aime.

D A M O N.

Mais tu dois lui causer un embarras extrême.

Que peut-elle penser ? ... Durval, y songes-tu ?

D U R V A L.

Oui, je viens de jouir de toute sa vertu.

J'ai vu le trouble affreux dont son ame est atteinte,



Cependant je feignois en écoutant sa plainte ;  
J'affectois un air libre , & vingt fois j'ai pensé  
Me déclarer . . . Tu vas me traiter d'insensé ?  
Malgré tout cet amour dont je t'ai rendu compte ;  
Je me sens retenu par une fausse honte ;  
Un préjugé fatal au bonheur des époux ,  
Me force à lui cacher un triomphe si doux.  
Je sens le ridicule où cet amour m'expose.

D A M O N.

Comment ! Du ridicule ! . . . Et quelle en est la cause ?  
Quoi , d'aimer sa femme ?

D U R V A L.

Oui , le point est délicat ;  
Pour plus d'une raison , je ne veux point d'éclat ;  
Je n'ai déjà donné sur moi que trop de prise . . .  
Ce raccommodement devient une entreprise . . .  
J'avois imaginé d'obtenir de la Cour  
Un congé pour passer deux mois dans ce séjour ,  
Sous prétexte de faire ici ton mariage ;  
C'est la raison pourquoi Constance est du voyage ;  
J'y croyois être libre & seul avec les miens ,  
Je comptois d'y trouver en secret des moyens  
Pour pouvoir sans éclat renouer notre chaîne :  
Mais pour les malheureux la prévoyance est vaine :  
Ma maison est ouverte à tous les survenans ,  
Mon rang m'attire ici mille respects gênans . . .  
Clitandre avec Damis , sans que je les en prie ,  
Ne se sont-ils pas mis aussi de la partie ?  
Tu les connois , ce sont d'assez mauvais railleurs ;  
Alors contre moi seul ils deviendront meilleurs ;  
Ainsi des autres , c'est à quoi je dois m'attendre . . .  
Je ne pourrai j'amaï soutenir cet esclandre ;

284      *LE PREJUGÉ A LA MODE*

Il faudra tout quitter : j'irai me séquestrer ,  
 Ou , pour mieux dire , ici je viendrai m'enterrer  
 Avec des campagnards dont tu connois l'espece ,  
 Sans que dans mon désert un seul ami paroisse.  
 Et véritablement , quelle société  
 Que celle d'un mari de sa femme entêté ,  
 Qui n'a des yeux , des soins , des égards que pour  
 elle ,

Et que , pour ainsi dire , elle tient en tutelle !

*D A M O N , froidement.*

Tout bien examiné , vous verrez qu'un mari  
 Ne doit jamais aimer que la femme d'autrui.

*D U R V A L.*

Tu ris. Suis-je venu pour mettre la réforme ?

*D A M O N , ironiquement.*

Le serment de s'aimer n'est donc que pour la  
 forme ?

L'intérêt le fait taire , il ne tient qu'un moment...

*[ vif. ]*

Dis-moi , trahirois-tu tout autre engagement ?

Oserois-tu produire une excuse aussi folle ?

Au dernier des humains tu tiendrois ta parole ;

Il sçauroit t'y forcer , aussi-bien que les loix.

*[ tendrement. ]*

Mais une femme n'a , pour soutenir ses droits ,

Que sa fidélité , sa foiblesse & ses larmes ;

Un époux ne craint point de si fragiles armes.

Ah ! peut-on faire ainsi , sans le moindre remord ,

Un abus si cruel de la loi du plus fort ?

*D U R V A L.*

Je suis désespéré ; mais je cède à l'usage.

Suis-je le seul ?... Tu sçais que l'homme le plus  
 sage

Doit s'en rendre l'asclave.

D A M O N, *vivement.*

Oui, lorsqu'il ne s'agit  
Que d'un goût passager, d'un meuble ou d'un  
habit ;

Mais la vertu n'est point sujette à ces caprices ;  
La mode n'a point droit de nous donner des vices,  
Ou de légitimer le crime au fond des cœurs ;  
Il suffit qu'un usage intéresse les mœurs,  
Pour qu'on ne doive plus en être la victime ;  
L'exemple ne peut pas autoriser un crime.  
Faisons ce qu'on doit faire, & non pas ce qu'on  
fait.

D U R V A L.

Mais enfin je me sens assez fort en effet,  
Pour sacrifier tout, sans que je le regrette,  
Pour aller vivre ensemble au fond d'une retraite.

D A M O N.

Mais voilà le parti d'un vrai désespéré !

D U R V A L.

Et c'est pourtant le seul que j'aurois préféré ;  
Un inconvénient, sans doute inévitable,  
M'imprime une terreur encor plus véritable.  
Si j'apprens à Constance un triomphe si doux,  
Si ma femme me voit tomber à ses genoux,  
Comment daignera-t'elle user de sa victoire ?  
Je crains de lui donner moins d'amour que de  
gloire :

Je crains que sa fierté ne surcharge mes fers ;  
On en voit tous les jours mille exemples divers.

D A M O N.

On en trouve toujours de toutes les especes,

Sur-tout lorsque l'on cherche à flâter ses foiblesses.

Ce soupçon pour Constance est trop injurieux.

D U R V A L.

Tu ne le connois pas , ce sexe impérieux :  
 Dans notre abaissement il met son bien suprême ;  
 Il veut regner , il veut maîtriser ce qu'il aime ,  
 Et ne croit point jouir du plaisir d'être aimé ,  
 S'il n'est pas le tyran du cœur qu'il a charmé.

D A M O N.

Ce reproche convient à l'un tout comme à l'autre.  
 Eh ! pourquoi voulons-nous qu'il soit soumis au nôtre ?

Mais le traitons-nous mieux , quand nous l'avons séduit ?

Notre empire commence où le sien est détruit.  
 Nous plaindrons-nous toujours , injustes que nous sommes ,

De ce sexe qui n'a que le défaut des hommes ?  
 Quel ridicule orgueil nous fait mésestimer  
 Ce que nous ne pouvons nous empêcher d'aimer ?

D U R V A L.

Constance aura de plus à punir mes parjures ,  
 A redouter encor de nouvelles injures ,  
 A craindre une rechûte , un nouvel abandon ;  
 Constance doit me faire acheter mon pardon.  
 Que de soins , de soupirs , de regrets & de larmes ,  
 Faudra-t'il que j'oppose à ses justes allarmes !  
 Plus je vais employer de foiblesse & d'amour ,  
 Et plus son ascendant croîtra de jour en jour.

( *Il rêve.* )

Ah ! c'en est trop , il faut suivre ma destinée ,

La résolution en est déterminée...

D A M O N, *en l'embrassant.*

Ah ! Cher ami , reçois le prix de ta vertu.

Que ce retour heureux va causer !...

D U R V A L.

Que dis-tu ?

Quelle méprise !

D A M O N.

Aux pieds d'une épouse adorable ,

Ne vas-tu pas reprendre une chaîne durable ?

D U R V A L.

Au contraire.

D A M O N.

Quoi donc !

D U R V A L.

Je vais me dérober

Au danger évident où j'allois succomber ;

Je renonce aux projets dont je viens de t'instruire :

Laisse-moi , tes conseils ont pensé me séduire.

D A M O N.

Mais , songe donc aux biens où tu va renoncer ,

Sçals-tu bien quel arrêt tu viens de prononcer ?

Il faut donc que Constance expire dans les larmes ,

Lorsqu'elle eut pu te faire un sort si plein de charmes ?

Que d'attraits , que d'amour , que de plaisirs perdus !

Si tu la haïssois , que ferois-tu de plus ?

D U R V A L , *d'un ton pénétré.*

Hélas ! Il faut se rendre , & lui sauver la vie.

C'en est fait , pour jamais ma honte est asservie ...

Sois content , mon cœur cède , & se rend à l'amour.

288 LE PRESAGE D'UN NOUVEAU  
Viens être le témoin du plus tendre retour.

[Il fait quelques pas pour sortir; Constance arrive.]

(Il se trouble.)

Quelle rencontre, ô Ciel ! C'est elle qui s'avance...

Ne ferai-je pas mieux d'éviter sa présence ?

(Il veut s'en aller, Damon le retient.)

*S C E N E I I.*

CONSTANCE , DURVAL , DAMON.

DURVAL, *après quelque résistance ,  
se rapproche avec Damon.*

(à Constance.)

**J**E retenois Damon qui vouloit s'en aller :  
Je crois que devant lui nous pouvons nous  
parler ? •

CONSTANCE.

**Il n'est jamais de trop.**

DURVAL.

On vous a demandée.

DAMON.

L'on a dit que Madame étoit incommodée.

CONSTANCE, à Durval.

Je l'ai feint, & je viens vous en rendre raison.

DURVAL, avec douceur.

**Vous ne m'en devez rendre en aucune façon.**

CONSTANCE.

Hélas ! J'avois besoin d'un peu de solitude.

**Vous**

Vous sçavez le sujet de mon inquiétude ;  
Elle augmente sans cesse , & je crains tous les  
yeux.

Depuis que l'on m'a fait ces dons injurieux ,  
Je n'en puis sans douleur envisager la suite ;  
Je crains d'autoriser une indigne poursuite . . .

D U R V A L.

Est-ce pour ces présens ? On sçaura vos refus.

C O N S T A N C E.

Ah ! J'étois respectée , & je ne la fais plus.

D U R V A L ; *l'embrasse tendrement.*

Rassurez-vous , c'est moi . . . qui . . . me charge  
du blâme.

C O N S T A N C E.

J'en mourrai de douleur.

D U R V A L , *avec trouble.*

Cela suffit, Madame ...

(à Damon.)

Je ne sçais où j'en suis.

D A M O N , *bas à Durval.*

Il faut t'aider un peu.

D U R V A L , *bas & vivement à Damon.*

Cher ami , n'en fais rien , ou crains mon désaveu.

C O N S T A N C E , *étonnée s'approchant d'eux.*

Qu'avez-vous ?

D U R V A L , *un peu remis.*

Ce n'est rien. J'ai peine à le réduire . . .

C'est à votre sujet . . . il faut vous en instruire.

Sachez donc un secret .. Vous ne le croirez pas ...

Vous voyez devant vous.

C O N S T A N C E.

Hé bien ?

Tom. V.

T

Notre embarras...

Oui, vous voyez...quelqu'un qui n'ose plus s'attendre,

Qui craint de compromettre un amour aussi tendre...

Mais... que ne pouvez-vous lire au fond de son cœur!...

C O N S T A N C E.

Vous parlez de Damon.

D U R V A L, *vivement.*

Justement.

D A M O N.

Quelle erreur!

En vérité, Madame, il parle de lui-même.

D U R V A L.

Non, il me fait parler... Voyez son trouble extrême...

Il est timide, il craint de vous trop rabaisser...

Il n'ose vous prier de vous intéresser

A son bonheur.

D A M O N.

Bourreau!

C O N S T A N C E.

Sa crainte est indiscrette.

D U R V A L.

Je le disois.

C O N S T A N C E.

Il sçait combien je le souhaite.

D U R V A L.

Ah! Vous me ravissez: prêtez lui votre appui.



Damon y peut compter.

D U R V A L.

Moi, je répons pour lui ;  
Je me rends le garant d'une flamme si belle.

D A M O N, *bas à Durval.*

Morbleu , parlez pour vous.

C O N S T A N C E, *bas.*

Quel garant infidèle !

D U R V A L.

Orez donc à Sophie un préjugé fatal  
Qu'elle a contre l'hymen. Ah ! qu'elle en juge mal !  
Qu'au contraire leur sort sera digne d'envie !  
Non , il n'est point d'état plus heureux dans la vie,  
Pour ceux que la raison & l'amour ont unis.  
L'Hymen seul peut donner des plaisirs infinis ;  
On en jouit sans peine & sans inquiétude :  
On se fait l'un pour l'autre une heureuse habitude  
D'égards , de complaisance , & de soins les plus  
doux.

S'il est un fort heureux , c'est celui d'un époux ,  
Qui rencontre à la fois dans l'objet qui l'enchanté,  
Une épouse chérie , une amie , une amante.  
Quel moyen de n'y pas fixer tous ses desirs ?  
Il trouve son devoir dans le sein des plaisirs.

C O N S T A N C E, *tendrement.*

Je sens que ce portrait devrait être fidèle.

D U R V A L, *en la regardant de même.*

Madame, on en pourroit trouver plus d'un mo-  
dele.



## S C E N E I I I.

CLITANDRE, DAMIS, ARGANT, CON-  
STANCE, DURVAL, DAMON.

CLITANDRE, *aux autres en entrant.*

**V** Oilà ce que jamais on auroit attendu.

DURVAL, *troublé, à Damon.*

C'est Clitandre & Damis ; m'auroient-ils entendu ?

CLITANDRE, *en riant.*

Venez , rassemblons-nous , la scene est impaya-  
ble...

Si risible , en un mot , qu'elle en est incroyable.

*(Il rit.)*

Laisse m'en rire encore.

ARGANT.

Allons : rions. De quoi ?

CLITANDRE, *à Durval.*

On m'écrit... Tu riras.

DURVAL, *froidement.*

Peut-être.

CLITANDRE.

Oh ! Par ma foi ,

Nous ne le crâindrons plus , cet aimable volage ;

Ce célèbre coquet , ce galant de notre âge ,

Qui fut le plus heureux de tous les inconstans ;

Nous le connoissons tous , & même à nos dépens.

Sainfar.

A R G A N T.

Je le connois, son pere fut de même :

Il étoit en amour d'une fortune extrême.

Il faut qu'à son sujet je vous . . . Non, poursuivez,  
Voyons quels contre-tems lui sont donc arrivés.

D A M O N.

Peut-être quelqu'époux d'humeur moins paci-  
que,

En a fait le héros d'une histoire tragique ?

A R G A N T.

Est-ce que pour si peu l'on traite ainsi les gens ?

C L I T A N D R E.

Non, il n'en a jamais trouvé que d'indulgens.

C O N S T A N C E.

Auroit-il fait au jeu quelque dette importune ?

C L I T A N D R E.

Non, le jeu n'a jamais dérangé sa fortune.

D U R V A L.

Se seroit-il battu ?

D A M I S.

Ce n'est pas son défaut.

D A M O N.

Est-il disgracié ?

C L I T A N D R E.

Bien pis.

A R G A N T.

Mort ?

C L I T A N D R E.

Autant vaut ;

Il est amoureux fou.

TOUS, *c'est-à-dire, Durval, Argant, Damon.*

De qui ?

294      **LE PREJUGÉ A LA MODE**  
**CLITANDRE.**

Ces lettres closes,  
Devine si tu peux , & choisis si tu l'oses :  
Je vous le donne en cent. Qui l'auroit jamais cru ?  
**DURVAL.**

Il est audacieux.

**CLITANDRE.**

Il en a rabattu.

**DAMON.**

Une franche coquette a-t-elle sçu lui plaire ?

**CLITANDRE.**

Et mais , une coquette est un choix ordinaire.

**ARGANT.**

Est-ce cette Marquise assez bien en appas ,  
Mais qui ne plaît qu'alors qu'elle n'y pense pas ?

**CLITANDRE.**

Non.

**ARGANT.**

A-t'il entrepris le cœur de quelque prude ?  
En tout cas , je le plains : l'esclavage en est rude ;  
Il faut trop les aimer , & trop correctement.

**CLITANDRE.**

Non.

**ARGANT.**

C'est donc cette Actrice ?

**CLITANDRE.**

Eh, non , aucunement.

**CONSTANCE.**

Mais ne feroit-ce point son épouse qu'il aime ?

**ARGANT.**

Sa femme !

CLITANDRE.

Et vraiment oui, c'est sa femme, elle-même...

ARGANT.

Ce sont contes en l'air qu'il vient vous faire ici.

CLITANDRE.

Pardonnez-moi.

DURVAL, à *Damon*.

Sainfar aime sa femme aussi.

DAMIS, à *Constance*.

On vous en avoit dit quelque mot à l'oreille ;

On ne devine pas une énigme pareille.

CONSTANCE, avec un peu de fierté.

Pour peu qu'on soit sensé, l'on devine le bien.

Mais vous vous étonnez fort à propos de rien :

C'est un cœur égaré que le devoir ramene ,

Que l'amour fait rentrer dans sa première chaîne,

Qui n'a jamais trouvé de vrais plaisirs ailleurs ,

Et qui veut être heureux en dépit des railleurs.

Je crains que ma présence ici ne vous déplaîse ,

Je vous laisse railler &amp; médire à votre aise.



## S C E N E I V.

ARGANT, DURVAL, DAMON,

CLITANDRE, DAMIS.

CLITANDRE..

C Onstance prend la chose affirmativement.

ARGANT.

Bon , bon , c'est pour la forme.

D A M O N.

Elle a grand tort, vraiment.

A R G A N T.

Je suis sûr qu'elle en rit dans le fond de son ame...

Hé bien ! notre galant aime jusqu'à sa femme ?

C'est avoir pour le sexe un furieux penchant.

D U R V A L, à *Clitandre*.

Et que dit-on par-tout d'un retour si touchant ?

D A M I S.

A ton avis, Durval ? L'enquête me fait rire.

C L I T A N D R E.

Parbleu, cette sottise en a fait beaucoup dire.

A la Cour, à la Ville, on l'a tant blâsoané,

Hué, sifflé, berné, brocardé, chansonné ;

Qu'enfin, ne pouvant plus tenir tête à l'orage,

Avec sa Pénélope il a plié bagage :

En fin fond de province, il l'a contrainte à fuir ;

Ils sont allés s'aimer, &amp; bien-tôt se haïr.

A R G A N T.

C'est un enlèvement.

D A M I S.

Qui n'est pas fort d'usage.

A R G A N T.

Ce n'est point là le but que le sexe envisage,

Lorsqu'au nôtre il veut bien se laisser assortir.

C'est d'entrer dans le monde, &amp; non pas d'en sortir.

D U R V A L.

Ils jouissent sans doute, au fond de leur retraite,

D'une félicité qui doit être parfaite.

C L I T A N D R E.

Sainfar n'a de ses jours été si malheureux ;

Il adore en esclave un tyran dédaigneux,

Un maître dont il est le premier domestique,  
Qui trop sûr à présent d'un pouvoir despotique,  
Le punit du passé, se venge de l'ennui  
De se voir enterré de la sorte avec lui.

DAMIS.

Sa femme l'a remis à son apprentissage.

CLITANDRE.

C'est à recommencer.

ARGANT.

Sans doute c'est l'usage...

Cet homme est possédé du démon conjugal.

CLITANDRE.

Possédé de sa femme... Eh! ris-en donc, Durval!

DURVAL, à Damon.

Oui... rien de plus plaisant... Quelle épreuve...  
J'enrage.

CLITANDRE.

C'est un homme perdu, noyé dans son ménage.

ARGANT.

Abymé.

CLITANDRE.

Confisqué.

DAMIS.

Nul.

DURVAL, à Damon.

Ami, quels propos!

DAMIS, à Durval.

Depuis quand n'oses-tu rire aux dépens des fots?

DURVAL, avec embarras.

Moi! point du tout; j'en ris autant qu'il m'est  
possible.

D A M O N , *avec indignation.*

Pour qui donc cette histoire est-elle si risible ?

Pour des évaporés , des gens avantageux ,

Qui croiroient composer tout le public entr'eux ,

Et qui ne sont pour lui qu'un sujet de scandale.

Mais je vous crois , Messieurs , un peu plus de morale ;

Non , vous ne pensez pas ce que vous avancez ;

A tous autres qu'à vous , à des gens moins sensés ,

Je dirois , indigné de tout ce badinage ,

Si l'amour du devoir n'est pas à votre usage ,

Laissez-le pratiquer , sans y prendre intérêt ;

Oui , laissez la vertu du moins pour ce qu'elle est.

D A M I S , *à Damon.*

Je n'ai jamais douté de ta philosophie.

Nous en ferons ta cour à l'aimable Sophie.

D A M O N .

Que ceux à qui je parle en fassent leur profit ;

Du reste , je vous suis obligé.

D A M I S .

C'est bien dit.

Moi , je crois qu'on peut rire , &amp; même sans scrupule ,

D'un amour que le monde a jugé ridicule.

Sainfar est dans le cas , on en est convenu ;

Il a pris un travers assez bien reconnu ,

Puisque son aventure est mise en comédie.

A R G A N T .

Tout de bon ?

D A M I S .

J'ai la Piece ; on l'a fort applaudie :

Nous sommes dans le goût d'en jouer entre nous ;



Nous jouerons celle-ci... Messieurs, qu'en dites vous?

ARGANT.

Volontiers.

DURVAL, *froidement.*

Si l'on veut.

DAMON, *avec colere.*

C'est une farce infame.

DAMIS.

On la nomme l'Epoux amoureux de sa femme.

ARGANT.

Bon, c'est un des travers qu'on doit moins épargner :

Il n'est pas fort commun, mais il pourroit gagner :

Et la société n'y feroit pas son compte.

Combien il est d'époux retenus par la honte!

Tant mieux... Aurai-je un rôle?

DAMIS.

Oui, sans doute.

ARGANT.

Fort bien.

DAMIS.

Les Dames y joueront: Constance aura le sien,

Elle fera l'épouse aimée à toute outrance:

Durval contrefera l'amoureux de Constance:

Damon aura tout juste un rôle de Caton;

[ à Clitandre. ]

Toi, celui d'étourdi.

ARGANT.

L'arrangement est bon.

DAMIS.

Il nous faut un Valet: qui pourroit bien le faire?...

[ à Durval. ]

Ah! Ton Valet-de-chambre, Henri, c'est notre affaire.

Ainsi du reste.

DAMON.

Oui; mais ne comptez pas sur moi.

DAMIS.

Durval, tu te fais fort, apparemment?

DURVAL, *froidement*.

De quoi?

DAMIS.

C'est d'engager Constance à jouer dans la Piece.

ARGANT.

Je vais la prévenir, aussi-bien que ma niece.

( Il sort. )

DAMIS, à Durval.

Détermine Damon: quant à toi, tu sçais bien

Que l'on doit se prêter; tu ne risqueras rien.

[ Ils sortent. ]

\* ————— \*

## S C E N E V.

DURVAL, DAMON.

DURVAL, *d'un air ironique*.

**E**N est-ce fait? Dis-moi, que pourras-tu répondre?

Il falloit cet exemple afin de te confondre.

Ou m'allois-je embarquer?... Ne me presse donc plus,

Tes conseils désormais deviendroient superflus.

D A M O N.

Vous permettez qu'on joue une farce indiscrette ,  
Et vous y prenez même un rôle.

D U R V A L.

Oui , je m'y prête ;

A ma femme du moins je parlerai d'amour ;

Je verrai ses beaux yeux y répondre à leur tour ;

J'en jouirai sans risque , & sans me compromettre.

Hélas ! c'est un plaisir qu'on doit bien me permettre...

J'aurois dû refuser... Oui, je me trahirai :

On verra que je sens tout ce que je dirai :

Je mettrai , malgré moi , trop d'amour dans mon rôle ;

Je me perdrois , je vais retirer ma parole.

D A M O N.

Est-il tems ? Il falloit ne pas tant s'avancer.

Constance est prévenue , elle pourra penser

Que tu n'as refusé que par mépris pour elle.

[ à part. ]

Il le faut embarquer.

D U R V A L, *après avoir rêvé.*

Ta remarque est cruelle...

Je ferai beaucoup mieux de tout abandonner ,

De prétexter un ordre , & de m'en retourner :

Je le vais annoncer , & partir tout de suite.

( *Il va pour sortir , & revient.* )

D A M O N.

Quelle foiblesse !

Ecoute: avant que je les quitte,  
 J'ai fait peindre Constance en secret, & je crois  
 Que son portrait est fait: car c'est depuis un mois  
 Qu'on est après. Le peintre est dans le voisinage,  
 Vois si par aventure il a fini l'ouvrage:  
 C'est un soulagement dont mes yeux ont besoin.  
 Je voudrois l'emporter.

D A M O N.

Va, je prendrai ce soin.  
 Mais tu ne partiras peut-être pas si vite?

D U R V A L.

Dès ce soir même. *[Il sort.]*

D A M O N.

Il faut que j'empêche sa fuite.  
 Si la mode empoisonne un naturel heureux,  
 A quoi sert le bonheur d'être né vertueux!

## A C T E I I I.

## SCENE PREMIERE.

D A M O N *seul.*

**E**Nfin, Durval nous reste, & j'en ai sa parole;  
 Je crois avoir détruit son préjugé frivole.  
 C'est un retour heureux qui n'est dû qu'à mes soins;  
 Sophie a contre moi ce prétexte de moins:  
 Sachons s'il est le seul qui me reste à détruire...  
 Mais devois-je chercher à vouloir m'en instruire?

## S C E N E I I.

SOPHIE, DAMON.

SOPHIE, *en traversant le Théâtre.*

A H, vous voici, Monsieur ! Entrez-vous au concert ?

D A M O N.

Je vous suis.

S O P H I E.

A propos, est-il vrai qu'on vous perd ?

D A M O N.

Ce terme est trop flatteur, mais je sçais le réduire  
A sa juste valeur.

S O P H I E.

Eh ! Tâchez de m'instruire.

D A M O N.

Durval devoit partir, un contre ordre est venu ;  
C'est par ce contre-tems que je suis retenu.

S O P H I E.

Un contre-tems, Monsieur ?

D A M O N.

Qui fait que j'offre encore  
Un objet qui déplaît à celui que j'adore.  
Mais, par votre ordre enfin, j'ai reçu mon arrêt ;  
Je l'exécuterai, tout injuste qu'il est ...  
Pardonnez ce murmure, il est bien légitime  
Aux malheureux, à qui l'on va chercher un crime  
Au fond d'un avenir qui n'est pas fait pour lui ;

D A M O N.

Hé bien, en convenant de tout ce qui vous plaît...

S O P H I E:

Vous aurez tort ; & moi j'ai de justes allarmes . . .

Vous m'allez opposer des discours pleins de charmes,

Me jurer un amour qui durera toujours.

Constance fut séduite avec ces beaux discours :

Qu'elle en a fait depuis une épreuve cruelle !

Vous la voyez : elle est étrangère chez elle ;

Une personne à charge , & sans autorité :

Exposée au mépris , à la témérité ;

Réduite , pour tout bien , au nom qu'elle partage  
Avec un infidèle : inutile avantage !

Sans l'amour d'un époux , nous sommes sans  
éclat :

Son cœur fait notre titre , & nous donne un état.

D A M O N.

Mais cet homme, en un mot, que vous jugez  
coupable ,

D'un généreux retour est-il donc incapable ?

S O P H I E.

Il est accoutumé , cela ne se peut pas.

D A M O N.

Quand on s'égare , on peut revenir sur ses pas.

S O P H I E.

Il ne reviendra point , j'en suis trop assurée :

Son humeur inconstante est trop bien avérée :

Son exemple, en un mot... Eh! croyez-vous?... Mais  
non.

D A M O N.

Quoi?...

Tom. V.

V

SOPHIE.

Ce que je voulois dire est hors de saison.

DAMON.

Je suis trop malheureux pour avoir rien à craindre.

Parlez, de grace.

SOPHIE.

Il est inutile de feindre.

Ecoutez : je suis franche , & vous l'allez bien voir ;  
Oui , je sens tout le prix que vous pouvez valoir ,  
Je crois connoître à fond votre heureux caractère ;  
Autant que votre amour , votre vertu m'est chère :  
Peut-être l'on pourroit vivre heureuse avec vous ,  
Si la constance étoit au pouvoir d'un époux :  
Mais la fatalité que l'hyménée entraîne...  
Durval vous ressembloit.

DAMON.

Mais, s'il reprend sa chaîne ?

SOPHIE.

Lorsque l'on craint pour vous , vous répondez d'autrui...

Damon , vous me perdrez , si vous comptez sur lui.

DAMON.

Mais du moins laissez-moi cette unique espérance ;  
Promettez de vous rendre à ma persévérance ,  
Si Durval...

SOPHIE.

En ce cas...

DAMON.

Achevez , prononcez...

Eh quoi ! vous hésitez ?

S O P H I E.

Mais, vous m'embarrassez.

D A M O N.

\* Quel risque courez-vous, si vous êtes si sûre  
Que Durval, dites-vous, sera toujours parjure?

S O P H I E.

A quoi servira-t-il de nourrir votre amour?

[ *tendrement.* ]

Le croyez-vous bien sûr, ce prétendu retour?

D A M O N.

On pourroit l'espérer.

S O P H I E.

Hé bien, il faut l'attendre.

D A M O N.

Comment?

S O P H I E.

Jusqu'à ce tems je ne veux rien entendre  
Qu'il puisse m'exposer en aucunes façons.

D A M O N.

Vous exposer?

S O P H I E.

Suffit.

D A M O N.

En quoi?

S O P H I E.

J'ai mes raisons.

En un mot, je prétens ...

D A M O N.

Imposez sans réserve,

Il n'est point de traité qu'avec vous je n'observe.

S O P H I E.

Je ne m'engage à rien.



DAMON.

Moi, je m'engage à tout.

SOPHIE.

Peut-être.

DAMON.

En doutez-vous?

SOPHIE.

Ecoutez jusqu'au bout.

J'exige... Vous m'aimez?

DAMON.

Ah! Si je vous adore!

SOPHIE.

Hé bien, je vous défens de m'en parler encore.  
Supprimez désormais ces discours séducteurs,  
Ces soupirs, ces regards, & ces soins enchanteurs,  
Dont toute autre que moi se feroit surprendre.  
Enfin, je ne veux plus avoir à me défendre.

DAMON.

De quel soulagement voulez-vous me priver!

SOPHIE.

Ce bienheureux retour peut ne pas arriver.

DAMON.

Je vous adorerois sans pouvoir vous le dire!

SOPHIE.

Vous n'avez que trop pris le soin de m'en instruire.

DAMON.

Vous voulez l'oublier, dois-je vous obéir?

SOPHIE.

Damon, vous voulez donc me contraindre à vous  
fuir?

[ Elle veut sortir. ]

DAMON.

Mon malheureux amour se fera violence;

Je vais le condamner au plus cruel silence.

S O P H I E.

De plus, je vous défens jusques au mot d'amour.

D A M O N.

Il faut s'y conformer jusques à ce retour.

Oui, cruelle ! malgré tout l'amour qui me presse,

Comptez sur un respect égal à ma tendresse...

Je vous promets bien plus que je ne puis tenir.

[ *Il lui prend la main.* ]

Oui, ma bouche & mes yeux sçauront se contenir.

(*Il se jette à ses genoux.*) (*Il lui baise la main.*)

J'en jure à vos genoux, si jamais je m'oublie.

[ *Il continue à lui baiser la main.* ]

S O P H I E, interdite.

Damon, est-ce donc-là le serment qui vous lie ?

D A M O N, étonné.

Me serois-je échappé ? (*Il recommence.*)

S O P H I E, en voulant se débarrasser.

Je le crois... Au surplus...

Encore... Une autrefois ne nous oublions plus.

[ *Elle sort.* ]

### S C E N E I I I.

D A M O N seul.

J

E ferai donc heureux, & je le suis d'avance :

Je jouis des plaisirs que donne l'espérance.

Durval m'a tout promis, allons le retrouver ;

Dans le bosquet prochain il s'occupe à rêver.

## S C E N E I V.

DAMIS, DAMON, *rencontré par Damis.*

DAMIS.

**D**amon, voilà ton rôle.

DAMON.

Oh! faites-moi la grâce  
De ne m'en pas charger; que quelqu'autre le fasse.  
[ *Il sort.* ]

## S C E N E V.

DAMIS, CLITANDRE.

DAMIS, à *Clitandre.***O**n le lui fera prendre... Ah! Je te cherche  
aussi.

C'étoit pour te donner ton rôle, le voici.  
Tu sors de chez Constance?

CLITANDRE.

Oui, j'étois chez les Dames,  
Où je viens d'obliger au moins cinq ou six femmes.

DAMIS.

Peut-on sçavoir comment?

CLITANDRE.

J'ai joué, j'ai perdu.

D A M I S.

C'est bien faire ta cour.

C L I T A N D R E.

N'est-ce pas? Qu'en dis-tu?

D A M I S.

Voilà le vrai moyen d'être un homme adorable.

Je n'ai pas comme toi ce secret admirable.

C L I T A N D R E.

Marquis, tu n'es pas moins un homme merveilleux.

D A M I S.

Ah! Merveilleux toi-même.

C L I T A N D R E.

Ami, j'ai de bons yeux.

Et celle à qui l'on donne ici toutes ces fêtes,

Sera-t'elle bien-tôt au rang de tes conquêtes?

D A M I S.

C'est de toi qu'il faudroit avoir pris des leçons.

C L I T A N D R E.

Quoi! tu voudrois sur moi détourner les soupçons?

D A M I S.

Tant de discrétion m'allarme &amp; m'épouvante.

C L I T A N D R E.

Jamais je ne me vante.

D A M I S.

Eh, qui diable se vante?

Des fots.

C L I T A N D R E.

Sans contredit.

D A M I S.

Des rêtes à l'évent.

Quand j'en trouve, cela m'arrive assez souvent.

Mon plus grand plaisir est de leur rompre en vi-  
fiere.

**CLITANDRE.**

Je les traite à peu près de la même manière...

A propos, sçais-tu bien ?

**DAMIS.**

Non.

**CLITANDRE.**

Que sans y songer.

**DAMIS.**

Quoi ?

**CLITANDRE.**

Nous pourrions nous nuire, il faudroit s'arranger,  
Et nous concilier dans certaine occurrence,  
Pour ne nous pas trouver tous deux en concur-  
rence.

**DAMIS.**

(à part.)

Je t'entens. C'est un fat que je veux dérouter.

Nous sommes l'un pour l'autre assez à redouter.

**CLITANDRE.**

Oui, c'est le mot : ainsi, dans nos galanteries,  
Entendons-nous ; sur-tout point de supercheries :  
Entre-nous seulement soyons honnêtes gens,  
Nous sommes en amour assez intelligens,  
Nous avons sous la main vingt conquêtes pour  
une.

**DAMIS.**

Il est vrai.

**CLITANDRE.**

Partageons entre nous la fortune :  
Etablis ton quartier.

DAMIS.

Le mien fera par-tout.

CLITANDRE.

Tu ris. Ne cherchons point à nous pousser à bout ;  
Il faut rouler , il faut avancer , le tems passe ,  
Nous en perdrons trop devant la même place ...  
D'ailleurs , certain égard nous convient à tous  
deux :

Si la même maîtresse est l'objet de nos vœux ,  
L'embarras de choisir la rendra trop perplexe.  
Ma foi ; Marquis , il faut avoir pitié du sexe ,  
Et lui faciliter sa gloire & ses plaisirs ;  
C'est pourquoi , convenons.

DAMIS.

Je cède à tes desirs.

CLITANDRE.

Hé bien , quel est le cœur où tu veux t'introduire ?

DAMIS.

Et toi , quel est celui que tu voudrois séduire ?

CLITANDRE.

Quand à moi , c'en est un de difficile accès.

DAMIS.

Mon choix n'annonçoit pas un facile succès.  
Es-tu bien avancé ?

CLITANDRE, *mystérieusement.*

J'espère.

DAMIS, *le contrefaisant.*

Et moi de même ...

CLITANDRE.

Nous espérons tous deux , ma joie en est extrême ;  
Nous ne nous croisons pas.

Je t'en fais compliment.

CLITANDRE.

Ma concurrence eut pu te nuire également.  
 Je vais pousser ma chance & toi songe à la tienne.  
 Dans peu je te rendrai bon compte de la mienne.  
 [Il sort.]

---

 S C E N E V I.
DAMIS *seul, se met à rire en le voyant aller.*

**V**A, c'est où je t'attens. Je rabattrai les airs  
 Du fat le plus parfait qui soit dans l'univers.  
 Oh! parbleu, nous verrons qui s'en fait plus ac-  
 croître;  
 Je ne puis être aimé, mais j'en aurai la gloire.  
 Il en veut à Constance indubitablement.  
 C'est, aussi-bien que moi, fort inutilement.  
 Nous nous sommes joués, il trouvera son maître.  
 On n'est heureux qu'autant qu'on se donne pour  
 l'être.

*(Il tire un portrait.)*

Je sçais me fabriquer des preuves de bonheur :  
 J'ai-là certain portrait qui doit me faire honneur...



---

 SCENE VII.

DAMIS, DURVAL, DAMON.

DAMIS.

**D**urval, voilà ton rôle & celui de Constance :

Pour Damon je n'ai pu vaincre sa résistance :  
Je te laisse ce soin.

DURVAL.

Donne, il le voudra bien.

DAMIS.

Je vais chercher Argant, & lui donner le sien.  
(*Il sort.*)

---

 SCENE VIII.

DURVAL, DAMON.

*Durval a les yeux fixés sur les rôles qu'il tient  
à la main.*

DAMON.

**A** Quoi t'amuses-tu? Vas-tu lire ces rôles?  
Eh, morbleu! laisse-là des choses aussi folles.

DURVAL.

Je regardois sans voir : mon esprit occupé



Du pas que je vais faire , est encore frappé.  
 De toutes mes terreurs il m'en reste encor une ,  
 Qui malheureusement est la plus importune :  
 Me garantiras-tu ? ... Mais tu ne le veux pas...  
 En renouant des nœuds pour moi si pleins d'appas,  
 Retrouverai-je encor sa première tendresse ,  
 Cette conformité , cette même foiblesse ,  
 Ce penchant naturel , ce rapport enchanteur ,  
 Que le Ciel pour moi seul avoit mis dans son  
                   cœur ,

Et que je trouve encor dans le fond de mon ame ?  
 J'ai cessé trop long-tems d'entretenir sa flamme.  
 Eh ! de quoi son amour se feroit-il nourri ?  
 Dans le fond de son cœur il doit avoir péri.  
 Ce soupçon est fondé sur trop de circonstances ,  
 Vois comme elle a souffert toutes mes inconstan-  
                   ces.

Non , de si grands chagrins ne sont point si secrets,  
 Ils s'exalent en pleurs , en soupirs , en regrets.  
 M'a-t'elle seulement honoré de ses larmes ?  
 En a-t'elle perdu le moindre de ses charmes ?

**D A M O N.**

Ah ! Ne t'y trompe pas ; c'est un calme apparent ,  
 Et d'un cœur vertueux c'est l'effort le plus grand.  
 On ménage un ingrat qu'on trouve encore aimable.

Peut-être que d'ailleurs cette épouse estimable ,  
 Ne sçait pas à quel point ses malheurs ont été :  
 Tous tes égaremens n'ont point trop éclaté.  
 Une femme sensée est fort peu curieuse  
 De ce qui peut la rendre encor plus malheureuse.  
 En tout cas , sa vertu te répond...

Quel espoir !

Quel amour , que celui qu'on ne doit qu'au de-  
voir !

N'importe. Va trouver ton aimable Sophie ;

Annonces-lui qu'enfin je me réconcilie ;

Vantes-lui mon amour , pour avancer le tien . . .

Mais non ; attends encore , ami , ne lui dis rien ;

Je crois qu'il vaudroit mieux que Constance lui  
dise . . .

Va , je vais achever cette grande entreprise.

D A M O N.

Pour la dernière fois je puis donc y compter ?

D U R V A L.

Cher ami , tu me fais injure d'en douter.

[Damon sort.]

---

S C E N E I X.

D U R V A L , H E N R Y.

D U R V A L.

**A**I-je-là quelqu'un ? . . . Hé . . . va-t'en & re-  
viens vite.

H E N R Y.

Lequel des deux ? De quoi faut-il que je m'ac-  
quite ?

D U R V A L.

Va voir si quelqu'un est dans son appartement ;

Va , cours , vole , & reviens le dire promptement.

(Henry reste.)

Que fais-tu-là, planté contre cette muraille ?

HENRY.

A quel appartement, Monsieur, faut-il que j'aille ?

DURVAL.

Plaît-il ? Une autrefois tâchez de m'écouter.

HENRY.

Ce que l'on n'a point dit peut bien se répéter.

DURVAL.

Qu'on sache si Madame a du monde chez elle.

HENRY.

Chez Madame ! Ma foi, l'ambassade est nouvelle.

+

# S C E N E X.

DURVAL *seul.*

**P**ourvu qu'elle soit seule ... Aurai je ce bonheur ?

Pourrai-je, sans témoins, débarrasser mon cœur

D'un secret dont le poids sans cesse se redouble ?

Mais il ne revient point ... Le voici ... Je me trouble ...

Que va-t'il m'annoncer ?

+

# S C E N E XI.

DURVAL, HENRY.

HENRY.

**M**onsieur, présentement

Clitandre & Damis.

DURVAL.

• Sont chez elle apparemment.  
Que je suis malheureux ! Remettons la partie.

HENRY.

Oui, mais la compagnie à l'instant est sortie ;  
En sorte que Madame est seule en ce moment.

DURVAL.

Comment, Madame est seule ?

HENRY.

Oui, seule . absolument.

DURVAL.

Est-il sûr ? L'as-tu vue ?

HENRY.

Le rapport est fidele.

Oui, Monsieur, elle n'a que Florine avec elle.

[Il s'éloigne.]

DURVAL.

Florine, me dis-tu ? Mais... c'est toujours quel-  
qu'un ...

Je pourrais renvoyer ce témoin importun ...

Allons ... il faut aller ... puisque tout me seconde :

Mais je ne songe pas qu'il peut entrer du monde.

Je suis trop obsédé ... Ne pourrai-je jamais

Disposer d'un moment au gré de mes souhaits ! ...

Quel contre-tems s'oppose à ce que je désire ! ...

Oui, car pour expliquer ce qui me reste à dire,

Il me faut ... Je n'aurai qu'un entretien en l'air ...

Irai-je commencer, & fuir comme un éclair ?

Je ne puis m'enfermer, sans que l'on en raisonne..

Que faire ? ... Aussi, d'où vient que Damon m'a-

bandonne ...

Je ne puis le risquer ... Il y faut renoncer ...

Il me vient dans l'esprit... Oui, c'est bien mieux  
 penser.

Affurément... sans doute... Aussi-bien sa pré-  
 sence,

Ses charmes... ses regards! Dont je sçais la puis-  
 sance,

Mes remords... mon amour dans ce terrible in-  
 stant,

Cauferoient dans mes sens un désordre trop grand.

Ah! Qu'il est mal-aisé, quand l'amour est extrême,

De parler aussi bien qu'on pense à ce qu'on aime!...

(à Henry.)

Approche cette table... Un fauteuil... Est-ce  
 fait?...

Ai-je là ce qu'il faut?... Une lettre, en effet,

Préparera bien mieux ma première visite;

Le plus fort sera fait, le reste ira de suite.

(Il se met à écrire.)

HENRY.

C'est affaire de cœur. Parbleu, depuis long-tems

Le patron reprenoit haleine à mes dépens...

Tant mieux, plus un maître aime, & plus un va-  
 let gagne.

Allons, apprêtons-nous à battre la campagne :

J'ai bien l'air de coucher hors d'ici.

DURVAL.

Sûrement

Je n'aurai de mes jours écrit si tendrement.

Je prépare à Constance une aimable surprise.

(Il continue d'écrire.)

HENRY, tirant son rôle.

J'ai-là certains papiers, il faut que je les lise.

Voyons,

Voyons , tandis qu'il fait éclore son poulet ,  
 Quel est mon rôle. À moi le rôle de valet ?  
 Mais cela ne va point avec mon ministère :  
 Je suis homme de chambre , & presque secre-  
 taire :

A quelqu'un de nos gens il pouvoit convenir...  
 Sachons donc à qui j'ai l'honneur d'appartenir...

*(Il feuillette & retourne son rôle de tous côtés.)*

Je veux être pendu si j'entends cette gamme...  
 Ah ! Je fers un époux amoureux de sa femme.  
 Ventrebleu , le sot maître à qui l'on m'a donné...  
 Oui-dà , le personnage est bien imaginé.

D U R V A L.

Ce maraud me distrait. C'est son rôle , je gage.

H E N R Y.

Monfieur , je m'entretiens avec mon person-  
 nage...

Peste , en voici bien long tout d'un article écrit.  
 Voyons , c'est moi qui parle , aurai-je de l'esprit ?

*(Il lit.)*

*Oui , Nérine , je suis à l'imbécille maître ,  
 Qui s'est accoquiné dans ce taudis champêtre ,  
 A la triste moitié , dont il s'est empêtré ;  
 Son ridicule amour ici l'a sequestré ;  
 C'est un oison bridé , tapi dans sa retraite ,  
 Qui n'a plus que l'instinct que sa femme lui prête.*

D U R V A L , impatient.

Faquin... Contenons-nous... Chassons cet im-  
 portun.

*(à Henry.)*

Vous plairait-il d'aller un peu plus loin attendre ?  
 Aurois-je dû le dire ? Ayez soin de m'entendre ,

Tom. V

X

Lorsque j'appellerai, que l'on se tienne prêt.

HENRY.

Allons, hé! qu'on me selle un coureur vite & frais.

(*Il sort.*)



S C E N E X I I.

DURVAL *seul.*

(*Il se leve.*)

**L**E parti que je prends est donc bien ridicule,  
Si jusqu'à des valets... Etouffons ce scrupule...

(*Il se remet.*)

Ce coquin sortira. Je ne fais où j'en suis...

Continuons pourtant... Achevons si je puis.

(*Il écrit.*)

Puissai-je en voir l'effet que j'ose m'en promettre;  
Holà... Henry... Voyons, relisons cette lettre.

(*Il lit.*)

*C'est trop entretenir vos mortelles douleurs;  
L'ingrat que vous pleurez ne fait plus vos malheurs.*

(*Il lit bas.*)

Je la puis envoyer... Mettons ma signature...

(*en signant.*)

Je voudrais me pouvoir trouver à la lecture.

Ah! J'oubliois d'y joindre aussi ces diamans.

(*Il tire un écrain.*)

Constance est peu sensible à ces vains ornemens;  
Mais je me satisfais, j'embellis ce que j'aime.

Henry! Les valets sont d'une lenteur extrême...

## S C E N E X I I I.

DURVAL, HENRY, *en équipage de postillon.*

HENRY.

**M**onsieur, me voilà prêt, vous n'avez qu'à parler.

DURVAL.

Quel est cet équipage! Où crois-tu donc aller?

HENRY.

A Paris... C'est, je crois, vers certaine Duchesse... Vous vous reprenez donc pour elle de tendresse?

DURVAL, *en cachetant la lettre.*

Tu n'iras pas si loin.

HENRY.

Ma foi, Monsieur, tant pis : Elle se vengera, je vous en avertis.

La Duchesse se plaint que pour rompre avec elle, Et lui mieux déguiser une intrigue nouvelle, Avec Madame, vous... feignez de renouer.

Je ne sçais pas quel tour elle veut vous jouer;

Mais... tout franc convenez que votre amour la traite,

Comme je traiterois une simple soubrette.

DURVAL, *en donnant la lettre & l'écrain.* Va chercher la réponse, & donne cet écrain.

HENRY.

Et des bijoux aussi! L'affaire ira grand train.



Finissons ces discours, va-t-en où je t'envoie :  
Je t'attens ; que sur-tout personne ne te voie.  
(*Henry sort.*)

## S C E N E X I V.

DURVAL *seul, rêvant.*

**D**'Un terrible fardeau me voilà soulagé...  
Ne me serai-je point un peu trop engagé ?  
Je le crains, cependant l'affaire est embarquée...  
Oui, mon impatience est un peu trop marquée.  
Il est bien dangereux de montrer tant d'amour ;  
Mais, qu'y faire à présent ? ... Te voilà de retour ?

## S C E N E X V.

HENRY, DURVAL.

DURVAL.

**H**E bien, quelle réponse ?

HENRY.

Elle est encore à faire.

Un petit mot d'adresse eut été nécessaire.

DURVAL, *reprenant la lettre.*

Etourdi.

HENRY.

Regardez... Parmi tant de beautés  
Que le bal nous attire ici de tous côtés,

Je n'ai pu démêler quelle est la favorite.

DURVAL.

N'ai-je pas dit l'adresse ?

HENRY.

Ah ! Si vous l'aviez dite.

DURVAL.

(à part.)

Non ! Tant mieux ; ce coquin ignore mon secret.

Cette lettre est de trop, j'en avois du regret :

Cet écrain peut suffire, il faut que je le mette

Moi-même adroitement tantôt sur sa toilette,

Constance avec raison viendra me confier

Cette insulte nouvelle, & s'en justifier :

Notre explication sera plus naturelle,

Et je serai bien moins compromis avec elle.

(Il reprend l'écrain, & met la lettre dans sa poche.)

C'est dit ; & je m'en tiens à ce dernier moyen ;

(à Henry.)

Damon l'approuveroit. Je n'ai besoin de rien.

(Il sort.)

\*\*\*\*\*

## S C E N E X V I.

HENRY seul, en le voyant aller.

**J**E suis perdu, s'il fait lui-même ses affaires.  
Diable, ceci m'auroit donné des honoraires...  
Dans le premier mémoire il faudra les compter.  
Item, pour un présent que j'aurois dû porter,  
Qui m'auroit dû valoir en espee courante ;  
Combien ! Dix, vingt louis, ma foi, mettons-en  
trente.

---



---

 A C T E I V.
 

---



---

## SCENE PREMIERE.

CONSTANCE, FLORINE.

CONSTANCE, *avec un paquet de lettres  
& l'écrain à la main.*

**D**Urval n'est point ici : va, ne perds point de  
tems,

Tâche de le trouver, dis-lui que je l'attens ;  
Mais ne lui parle point du sujet qui m'agite,  
Il ne daigneroit pas me rendre une visite.  
Fais enforte en un mot que je puisse le voir.

FLORINE.

J'y cours, mais je ne sçais si j'aurai ce pouvoir.

---



---

 S C E N E I I.
CONSTANCE *seule.*

**H**E quoi ! De tous côtés la fortune ennemie  
S'obstine à traverser ma déplorable vie !

Au moment que je prens un trop crédule espoir,  
On vient me l'arracher par le trait le plus noir.

[*en montrant un paquet de lettres.*]

Un inconnu m'apporte une preuve trop sûre

C O M E D I E. 327

Des mépris d'un ingrat , & d'un nouveau parjure :  
 Une rivale indigne , & barbare à la fois ,  
 M'avertit que Durval qui vivoit sous ses loix ,  
 La quitte , la trahit pour prendre d'autres chaînes...  
 Est-ce elle qu'il trahit ! Et pour surcroît de peine ,  
 Il semble qu'on se plaise encore à redoubler  
 (*en montrant l'écrain.*)

Ces indignes présens , dont on veut m'accabler.

S C E N E I I I.

FLORINE , CONSTANCE.

CONSTANCE.

**A** S-tu trouvé Durval ?

FLORINE.

Non , ma recherche est vaine.

CONSTANCE.

Quel fâcheux contre-tems !

FLORINE.

On dit qu'il se promène.

CONSTANCE.

Je l'attendrai. Je veux m'expliquer avec lui :

Je ne puis plus souffrir l'excès de mon ennui.

FLORINE.

Oui , Madame , éclatez , cessez de vous contraindre :

Quand on n'est plus aimée , il faut se faire craindre.

CONSTANCE, *tendrement.*

Quand on n'est plus aimée !

FLORINE.

On peut le mener loin ,  
Mais je déposerois , s'il en étoit besoin.

CONSTANCE.

Je ne veux employer que mes uniques armes.

FLORINE.

Eh, qui sont-elles donc?

CONSTANCE.

Les soupirs & les larmes.

FLORINE.

Bon ! Il vous laissera gémir & soupirer ,  
On croit nous faire grace en nous laissant pleurer :  
On ne convient jamais des chagrins qu'on nous  
donne :

On croit que dans nos cœurs le plaisir s'empoisonne ;

Que le sexe se fait lui-même son tourment ,  
Et qu'il n'a pas l'esprit d'être jamais content.

Servez-vous contre lui de ces lettres fatales

Que vous a fait remettre une de vos rivaless.

Que j'aurois de plaisir à confondre un ingrat !

CONSTANCE , *remettant les lettres  
dans sa poche.*

Je me garderai bien de faire cet éclat :

Il ne sçaura jamais , si j'en suis la maîtresse ,

Que je sçais à quel point il trahit ma tendresse.

Je ne veux point aigrir son cœur & son esprit ,

Ni détruire un espoir que mon amour nourrit.

En feignant d'ignorer & de vivre tranquille ,

J'assure à mon volage un retour plus facile ;

Je lui donne un moyen de me mieux abuser ,

Et quand il le voudra , de se mieux excuser.

Je veux lui demander ce qu'il faut que je fasse  
Des présens qu'on m'a fait , & qu'il m'en débar-  
rasse :

Je veux entre ses mains remettre cet écrain.

FLORINE.

Vous en aurez , Madame , encore du chagrin ;

Ce ne sera pour lui que des galanteries :

Il vous éconduira par des plaisanteries ,

Comme il a déjà fait , vous aurez la douleur

De ne le pas trouver sensible à son honneur.

CONSTANCE.

Tu le crois . . . Il est vrai . . . j'y serois trop sen-  
sible ;

Mon cœur que je contiens dans un calme pénible ,

Pour la première fois ne m'obéiroit plus ,

Et j'en aurois après des regrets superflus.

Fuyons l'occasion , peut-être inévitable ,

De trouver mon époux encore plus coupable.

Je ne le verrai point . . . Je m'en prive à regret . . .

Et toi , prends cet écrain , tu connois l'indiscret . . .

Que je le hais.

FLORINE.

Lequel !

CONSTANCE.

Ah ! Tu me désespères.

FLORINE.

Je vous l'ai dit , Madame , ils sont deux témé-  
raires.

CONSTANCE.

Que ce soit l'un ou l'autre , il n'importe. Au surplus ,

Fais comme tu pourras ; mais ne m'en parle plus :

Que cette indignité ne blesse plus ma vue.

[ Elle sort. ]

## S C E N E I V.

FLORINE *seule.*

V

Oyons pourtant. A qui remettrai-je l'écrain ?  
 Entre nos deux Marquis le choix est incertain ?  
 Gens de même acabit , personnages frivoles ,  
 Fiers d'avoir peut-être eu le cœur de quelques  
 folles ,

Etourdis par instinct & par réflexion ,  
 Effrontés sans succès & sans confusion ,  
 Impudens , toujours pleins d'un esprit téméraire ,  
 Qu'on éconduit toujours sans pouvoir s'en défaire ,  
 Satisfaits sans sujet , indiscrets sans faveurs ,  
 Jaloux de nos vertus , ravis de nos malheurs ,  
 Scélérats en amour , dont les langues traîtresses  
 Nous font bien plus de tort que toutes nos foibles-  
 leffes.

Voilà les compagnons dont le couple indiscret  
 M'a vingt fois confié leur risible secret-  
 Quel est celui des deux qui s'est mis en dépense ?  
 Comment le démêler ? ... C'est envain que j'y  
 pense :

C'est l'un ou l'autre ; mais de quel côté pencher ?  
 Il faut pourtant résoudre ... Attendez : pour tran-  
 cher ,

Si j'empochois l'écrain ... j'en aurois pour ma  
 vie...

Ce n'est pas l'intérêt qui m'en donne l'envie :  
 Oh ! non ; c'est seulement pour finir ce tracas ,

Et tirer ma maîtresse avec moi d'embarras ---  
 Ne nous y jouons point; l'intention est pure; A  
 On y pourroit donner toute une autre tournure.

(Elle voit Clitandre & Damis.)

Mais la fortune ici les amène tous deux  
 Fort à propos. Partez, bijoux trop dangereux.

## S C E N E V.

DAMIS, CLITANDRE, FLORINE.

FLORINE.

**R**Eprenez votre enjeu, la boîte est com-  
 plette;

Ma maîtresse à ce prix ne veut point faire em-  
 plette.

Consolez-vous, une autre en fera plus d'état:  
 Vous sçavez ce que c'est, entre vous le débat.

(Elle sort.)

## S C E N E V I.

DAMIS, CLITANDRE, *recevant l'écrain.*

D A M I S.

**E**H! C'est donc toi, Marquis, tes présens  
 te reviennent?



CLITANDRE.

A moi ! C'est bien à toi , parbleu , qu'ils appartiennent.

DAMIS.

Tu veux par vanité me les abandonner.

CLITANDRE.

Le change me paroît difficile à donner.

DAMIS.

La gloire ---

CLITANDRE.

Le dépit.

DAMIS.

Prends toujours , à bon compte ;

Je m'engage au secret.

CLITANDRE.

Je cacherai ta honte.

DAMIS.

Que ne me disois-tu ? ---

CLITANDRE.

Tu devois m'avouer ---

DAMIS.

Je t'aurois , à coup sûr , empêché d'échouer.

Voyons donc à quel prix tu mets cette conquête.

(*Il ouvre l'écrain.*)

Comment diable ? Ah ! Marquis --- le présent est honnête.

CLITANDRE.

Une cruelle est rare ; on en trouve si peu ,

Qu'elle n'a point de prix. Retire ton enjeu.

DAMIS.

C'est le tien. L'art de plaire épargne bien la bourse.

## CLITANDRE.

Auprès du sexe aussi c'est toute ma ressource.  
Te voilà bien piqué.

DAMIS.

Te voilà bien confus.

De ce qu'en ma présence on te les a rendus :

On avoit ses raisons.

CLITANDRE.

Finis ce badinage.

DAMIS.

Va, je te trouve encor bien plus heureux que sage.

CLITANDRE.

Voici Durval.

DAMIS.

Qu'importe ? Il peut être présent,

Et ne nommant personne.

CLITANDRE.

Oui, le tout est plaisant.

## S C E N E VII.

DURVAL, CLITANDRE, DAMIS.

DURVAL, *à part en entrant.*

Q

ue vois-je ! Mon écrain ?

CLITANDRE, *à Durval.*

Nous disputons ensemble.

DAMIS, *en montrant l'écrain.*

En voici le sujet.

334. LE PREJUGÉ A LA MODE  
DURVAL.

Oui, c'est ce qu'il me semble.

(à part)

Constance aura pensé qu'il venoit de l'un d'eux.

DAMIS.

Clitandre est mon rival.

DURVAL, *ironiquement.*

C'est être courageux.

CLITANDRE.

A peu près comme lui.

DAMIS.

Passons, je te l'accorde.

(en lui remettant l'écrain.)

Durval, je te remets la pomme de discorde.

DURVAL.

Vous ne pouviez la mettre en de plus sûres mains.

DAMIS.

Mais ce n'est qu'un dépôt.

DURVAL.

Soyez-en bien certains.

DAMIS.

Ce n'est que pour le rendre à son propriétaire.

DURVAL.

C'est comme s'il l'avoit.

DAMIS.

Apprens donc ce mystère.

CLITANDRE.

Nous ne nommerons pas.

DURVAL.

Il n'en est pas besoin.

DAMIS.

Certaine Dame à qui nous rendons quelque soin ;

Nous a fait de sa part, sans désigner personne,  
Renvoyer cet écrain.

DURVAL.

C'est ce que je soupçonne.

DAMIS, *en regardant Clitandre.*

Un de nous l'a donné.

CLITANDRE, *en regardant Damis.*

Oui, rien n'est plus constant.

DAMIS.

Mais aucun n'en convient.

DURVAL.

J'en ferois bien autant.

CLITANDRE.

Damis, par vanité, n'ose le reconnoître.

DAMIS.

Il aime mieux le perdre.

DURVAL, *ironiquement.*

Eh ! Mais vous pourriez être

Bien plus honnêtes-gens que vous ne vous croyez.

DAMIS.

Durval, à qui crois-tu qu'on les ait renvoyés ?

DURVAL.

Messieurs, en supposant, mais sans que je le croye,

Que, pour plaire, un de vous ait tenté cette voye,

Qu'il ait donné l'écrain ; de grace, dites-moi,

Quelle conclusion tirez-vous du renvoi ?

DAMIS.

On ne refuse rien de quelqu'un qui sçait plaire.

CLITANDRE.

Ce n'est donc point de moi ? La conséquence est  
claire.

D A M I S, *en frappant sur l'épaule de Durval.*  
Si je l'avois donné, crois qu'on l'auroit gardé.

D U R V A L.

Tiens, Marquis, cet espoir lui paroît hazardé.  
Son désaveu peut être aussi vrai que le vôtre ;  
Vous pourriez n'être pas plus heureux l'un que  
l'autre.

Qui sait si quelque tiers qu'on n'imagine pas ,  
N'a point secrettement causé cet embarras ?  
Quelqu'autre pourroit être épris des mêmes char-  
mes.

Borniez-vous sur vous seuls la force de leurs ar-  
mes ?

D A M I S.

Oh ! Qu'il paroisse donc, ce rival ténébreux.  
En tout cas, que celui qui fait le généreux ,  
Cherche quelqu'autre objet ailleurs qui le console :  
Quand je le dis, on peut m'en croire à ma parole.

D U R V A L.

Clitandre veut encore une autre caution.

C L I T A N D R E.

Oui.

D A M I S.

Ne me fais point faire une indiscretion.

C L I T A N D R E.

De grace, fais-en une, il y va de ta gloire,  
Sans quoi Durval & moi nous n'osons pas te  
croire.

D A M I S.

Il faut vous satisfaire.

D U R V A L.

En puis-je être témoin ?

D A M I S

DAMIS, *à Durval.*

En t'éloignant un peu ; car il n'est pas besoin  
Que tu sois plus avant dans cette confiance. \*

(*Il le place au fond du Théâtre.*)

(*à Clitandre à demi bas.*)

Te voilà bien ... Et toi, sur-tout, point d'im-  
prudence.

(*Il tire un portrait. Clitandre se trouble.*)

(*à Durval.*)

Tiens, considère un peu ... Vois sa confusion.

(*à Clitandre.*)

Est-ce-là le portrait de celle ... en question ...

De la Dame à l'écrain ? ... Hé bien ?

CLITANDRE, *avec confusion.*

Ah, l'infidelle !

(*il sort.*)

\* ————— \*

## S C E N E V I I I.

DAMIS, DURVAL.

DAMIS, *en regardant Clitandre.*

**I**Nfidele ? ... Est-ce ainsi qu'on nomme une  
cruelle ?

[*à Durval.*]

Mais c'est encore un trait de vanité. Pour toi,  
Durval, une autre fois pense un peu mieux de  
moi.



\*  
S C E N E IX.  
\*DURVAL *seul.*

**E**st-ce une illusion? ... Est-ce un songe funeste...

Quel rapport! ... Ah! Cruels, achevez donc le reste.

La vie, après les biens que vous m'avez ôtés ...

Je ne sçaurois forcer mes esprits révoltés ...

Le doute... La fureur ... O Ciel! ... ah! malheureuse...

Est-ce à moi qu'ils ont fait leur confidence affreuse? ...

Constance, est-il possible? ... Ai-je bien entendu?

Ton foible cœur s'est-il lassé de sa vertu?

Que dis-je? Elle n'en eut jamais que l'apparence.

Etoit-ce à moi d'y prendre une folle assurance?

Mais ma crédulité se laisse empoisonner

Par des convictions que je dois soupçonner.

Rejettons loin de nous ... le puis-je? Quand j'y songe.

Quoi! d'une vérité puis-je faire un mensonge ...

Douce sécurité, préjugé si flatteur,

Que la fausse vertu nourrissoit dans mon cœur!

Ah! Pourquoi n'ai-je plus ton voile salutaire?

L'affreuse vérité découvre ce mystère ...

Voilà donc le sujet de sa tranquillité,

De ce calme trop vrai que je crus affecté:

Elle ne se faisoit aucune violence :  
 Tout ce que je croyois le fruit de sa prudence ,  
 L'effet de son amour , l'effort de sa raison ,  
 Ne l'a jamais été que de sa trahison.

---

S C E N E X.

DURVAL, DAMON.

DAMON, *en suivant Durval.*

**S**ans doute que l'écrain aura fait des merveilles ?  
 De ce récit charmant enchante mes oreilles.

DURVAL, *avec un regard fixe sur Damon.*  
 Il a bien réussi.

DAMON.

Je m'en étois douté :

Tu ne te repens plus de m'avoir écouté ?

DURVAL, *en prenant la main de Damon.*  
 Constance a surpassé ton attente & la mienne.

DAMON.

Tant mieux.

DURVAL, *avec fureur.*

Holà ... Quelqu'un ... Ma femme, qu'elle vienne.

DAMON.

Tu ne l'as donc pas vue ?

DURVAL.

Ami, je vais la voir.

DAMON.

Je ne sçais que penser, je ne sçais que prévoir.  
 Du trouble où je te vois.



D U R V A L.

Sa cause est imprévue :

Tu vas être témoin d'une étrange entrevue.

Quel aveu différent de celui!...

D A M O N.

Quel courroux!

D U R V A L.

Je suis désespéré.

D A M O N.

Quoi, serois-tu jaloux?

D U R V A L.

Je ne le fus jamais, j'estimois trop Constance:

Je serois trop heureux dans cette circonstance:

Estime, amour, il faut tout changer en fureur.

Ah! Quel supplice entraîne après lui plus d'horreur,

Que de se voir forcé de haïr ce qu'on aime!

D A M O N.

On soupçonne aisément, on accuse de même.

D U R V A L, *avec fureur.*

J'ai des rivaux heureux... L'un d'eux a son portrait;

Et l'autre avoit son cœur, c'est l'aveu qu'on m'a fait...

C'est un mystère affreux.

D A M O N.

Que je ne sçaurois croire.

D U R V A L.

Ne prends plus sa défense, il n'est aucun moyen.

Que fera l'amitié, quand l'amour ne peut rien?

D A M O N, *en appercevant Constance.*

Modérez-vous du moins, la voilà qui s'approche

## S C E N E X I.

CONSTANCE , DURVAL , DAMON.

DURVAL , *avec un air un peu plus modéré.*

**M** Adame , épargnons-nous la plainte & le reproche :

Il faut nous séparer , pour ne nous voir jamais.  
Voyez où vous voulez vous fixer désormais ,  
Jusqu'à ce que le Ciel , au gré de votre envie ,  
Termine , mais trop tard , ma déplorable vie.  
Vivez , & reprenez ce que je tiens de vous :  
Je n'excepte qu'un bien , que je préfère à tous ,  
Ce fruit de mon amour , si cher à ma tendresse ,  
C'est de tous vos bienfaits le seul qui m'intéresse.

C O N S T A N C E .

Disposez de mon sort au gré de vos souhaits ;  
Je n'examine rien , puisque je vous déplaïs.  
Daignez déterminer ma dernière demeure ;  
Où faut-il que je vive , ou plutôt que je meure ?

D U R V A L .

Eh ! Madame , vivez.

C O N S T A N C E .

Vous ne le voulez plus ,  
Mais vous serez bien-tôt satisfait. Au surplus ,  
Jouissez de ces biens que vous voulez me rendre ,  
De vos seules bontés je veux toujours dépendre.  
A l'égard de ma fille... il m'eût été bien doux  
De garder le seul bien qui me reste de vous :

Y 3

Puisse-t'elle éviter les malheurs de sa mere ,  
N'être pas moins fidelle , & vous être plus chere !

DURVAL, avec fureur.

Je ne puis supporter cette témérité.

Perfide , il vous sied bien ce langage affecté.

CONSTANCE.

Ah, quel titre odieux ! Est-ce à moi qu'il s'adresse ?

DURVAL.

Oui, Madame.

CONSTANCE.

Est-ce là le prix de ma tendresse ?

Et quoi , de quels transports êtes-vous enflammé ?

Doit-on déshonorer ce qu'on a tant aimé !

DURVAL.

Il falloit sçavoir mieux conserver mon estime.

CONSTANCE.

Pourquoi ne l'ai-je plus ? Apprenez-moi mon crime.

Qu'ai-je fait ?

DURVAL.

Vous osez encor me défier ?

CONSTANCE

Hélas ! Dois-je mourir sans me justifier ?

Que je sçache du moins ce qui m'ôte la vie...

J'y succombe... Je meurs.

DAMON.

Elle est évanouie.

[ Constance se laisse aller dans un fauteuil , & en tirant son mouchoir , elle laisse tomber un paquet de lettres que Damon veut ramasser furtivement , mais il est apperçu par Durval qui les saisit. ]

DURVAL, en saisissant le paquet de lettres.

Donne , donne. A quoi sert tant de discrétion ?

Sans doute ce fera quelque conviction  
Des affronts que m'a faits une épouse infidelle.

D A M O N.

Il faut la secourir ; permettez que j'appelle.  
(*Il sort.*)



S C E N E X I I.

DURVAL, CONSTANCE, *presque évanouie.*

DURVAL.

**Q**ue m'importe le soin de ses jours & des  
miens !

Je vais donc la convaincre , en voici les moyens.  
Ah, Ciel ! Quelle ressource accablante & funeste !  
L'espoir de la confondre est tout ce qui me reste.

CONSTANCE, *ouvrant les yeux.*

Ah ! que tenez-vous-là ? Je les voulois brûler.

DURVAL.

S'ils ne vous chargent point , pourquoi tant vous  
troubler ?

Ils s'adressent à vous.

CONSTANCE.

Hélas ! Qu'allez vous faire ?

DURVAL.

Plus vous craignez , & plus je veux me satisfaire.

CONSTANCE.

Sur ces tristes écrits ne portez point vos yeux ,  
Durval . . . ce n'est qu'à moi qu'ils sont injurieux.  
De grace . . . écoutez-moi.

DURVAL.

Je ne veux rien entendre.

CONSTANCE.

Puisque nous sommes seuls, je vais...

DURVAL.

Il faut attendre.

A des discours sans preuve on auroit répondu ;  
Mais je prétens qu'ici chacun soit confondu.

CONSTANCE.

Je me jette à vos pieds; souffrez que je vous presse.

DURVAL.

Vous vous justifierez.

\*

---

## S C E N E X I I I.

SOPHIE, ARGANT, FLORINE, DAMON,  
DURVAL, CONSTANCE.FLORINE, *en courant à Constance.*

A

H! Ma chere maîtresse,

Dans quel abaissement...

SOPHIE, *à Durval.*

Constance à vos genoux!

[*Ils la relevent, & la remettent dans un fauteuil.*]

DURVAL.

Reconnoissez l'erreur qui vous prévenoit tous  
En faveur d'une femme instruite en l'art de feindre:  
Jugez qui de nous deux étoit le plus à plaindre.

(à Argant.)

Damon vous aura dit ce qui se passe ici.

ARGANT.

C'est un fait important qui doit être éclairci.

DURVAL.

Il va l'être à l'instant, je vous en fais arbitre.

ARGANT.

Outre ce qu'on m'a dit vous avez quelque titre.

DURVAL, *distribuant des lettres.*

En voici ; lisez donc ces coupables écrits :

Que je me trouve heureux de les avoir surpris !

SOPHIE, *en prenant un billet.*

Moi, je les soutiens faux.

DURVAL.

Je vois ce qu'elles craignent :

Je la veux accabler devant ceux qui la plaignent.

CONSTANCE.

Je vous conjure encore en cette occasion ...

Monsieur, épargnez-vous cette confusion.

ARGANT, *surpris en ouvrant le billet.*

Diable ? Allons doucement ; ceci change la thèse :

Ce billet-là ...

DURVAL.

Quoi donc ?

ARGANT.

Et mais, par parenthèse ;

Il est de votre main.

SOPHIE.

Le mien en est aussi.

DURVAL.

De mon écriture ?

ARGANT.

Oui.

DURVAL.

Que veut dire ceci ?

Mais voyez.

DURVAL, *en regardant la reconnoît.*  
Juste Ciel!

ARGANT.

Parbleu, c'est de vous-même.

FLORINE.

Et celui-ci, Monsieur?

SOPHIE.

Ma joie en est extrême.

ARGANT.

[ *Il lui rend le sien.* ]

N'allons pas plus avant, le reste est superflu.

SOPHIE.

Nous lirons, s'il vous plaît, c'est lui qui l'a voulu.

[ *Elle lit.* ]

*Que je suis offensé de toutes vos allarmes!*

*S'il est vrai qu'à mes yeux Constance ait eu des charmes,*

*Ils ont fait dans leur tems leur effet sur mon cœur.*

*Vous allumez des feux qui ne peuvent s'éteindre:*

*Une épouse n'est point une rivale à craindre.*

*Puis-je vous préférer un semblable vainqueur?*

*Madame, en vérité, c'est trop d'être incrédule,*

*Et de me soupçonner d'un si grand ridicule.*

*Le style est obligeant.*

ARGANT.

Ne vous épargnez pas:

Nos fautes ont pour vous de furieux appas.

Vous nous ressemblez peu, vous triomphez des  
nôtres,

Et nous ne demandons qu'à partager les vôtres.

Fort bien.

FLORINE, *s'avance pour lire la sienne.*  
Autre lecture... Enfin... Oh ! Par ma foi,  
Celui-ci me paroît un peu trop fort pour moi.  
(*Elle rend ou brûle le billet*.)

Monsieur, en vérité, l'on ne peut mieux écrire ;  
C'est dommage pourtant qu'on ne puisse vous lire.  
(*Damon reprend les billets.*)

DURVAL, *en revenant de son étonnement.*  
Mais enfin, le portrait...

SOPHIE.

Quoi ! vous récriminez ?

FLORINE.

C'est une trahison que vous imaginez.

SOPHIE.

Vous voulez joindre encor l'insulte à la blessure ?  
C'est être trop cruel.

FLORINE, *vivement.*

C'est un traître, un parjure,  
Qu'une autre traiteroit de la bonne façon.

SOPHIE.

(*Elles enlèvent Constance.*)

Venez, pour vous venger, laissez-lui son soupçon.

CONSTANCE, *entraînée malgré elle.*

Je ne puis... Permettez... Quoi ! ne pourrai-je  
apprendre ?

ARGANT.

Non. Ce n'est plus à vous, Madame, à vous dé-  
fendre.

FLORINE.

Il ne mérite pas ce que vous demandez.



SOPHIE, *en se retournant vers Damon.*  
Voilà ce beau retour --- Damon, vous m'entendez.

(Elles sortent.)

DAMON.

O Ciel !

---

S C E N E X I V.

DURVAL, ARGANT, DAMON.

ARGANT, *à Durval.*

**V**ous avez fait une rude entreprise ;  
Vous n'y reviendrez plus, votre-bisque est mal prise.  
Pour convaincre une femme, il faut bien du bonheur.  
Rarement un époux en vient à son honneur.  
Quand on veut s'embarquer dans ces sortes d'affaires,  
On ne sçauroit avoir de preuves assez claires ;  
Et par malheur pour vous, vous ne les avez point.  
Les femmes sont d'ailleurs terribles sur ce point :  
Elles ne s'aiment pas ; mais accusez-en une ,  
L'émeute est générale ; & la cause est commune.  
Vous verrez aussi-tôt le peuple féminin  
S'élever à grands cris, & sonner le tocsin ,  
Protéger l'accusée, & s'enflammer pour elle ;  
Se prendre aveuglément de tendresse & de zèle ;  
Passer de la pitié jusques à la fureur  
Et traiter un époux de calomniateur ---

Tenez, voilà pourquoi, sans accuser la vôtre,  
J'ai toujours cru ma femme aussi sage qu'une autre.  
Je vous plains, mais que faire? elle a barre sur  
vous:

Il faut, en enrageant, se taire & filer doux.

(*Il sort.*)

---

S C E N E X V.

DURVAL, DAMON.

DURVAL.

**T**U me vois pénétré de douleur & de rage ;  
Je ne m'attendois pas à ce nouvel orage...  
Quelle vengeance affreuse exerce contre moi  
Cet objet étranger dont j'ai quitté la loi!--  
Que m'importe, après tout, qu'une épouse volage  
Sache de sa rivale à quel point je l'outrage...  
Cependant je l'accuse, & je suis confondu.

DAMON.

N'es-tu pas plus heureux, que d'être convaincu?

DURVAL.

En suis-je moins certain? L'injure est manifeste.  
Va, je ne cherchois plus que le plaisir funeste  
De la rendre odieuse autant que je la hais ;  
Mais sa fausse vertu couvre tous ses forfaits.

DAMON.

J'ignore les détails de cette perfidie ;  
Mais je connois... Constance, & je mettrois ma  
vie...

D U R V A L.

Tu la perdrais-- Constance-- Oh! regret superflu.  
J'ai creusé cet abyme où son cœur s'est perdu;  
Mon exemple a causé la chute qui m'accable.  
Est-ce une autorité qu'un exemple coupable?

D A M O N.

Ne le suivez donc plus, comme vous avez fait,  
Puisque vous convenez d'un si funeste effet.  
Si tu voulois pourtant m'instruire davantage,  
Ton repos deviendrait peut-être mon ouvrage;  
Tu n'as que trop suivi ton premier mouvement.

D U R V A L.

Je le paye assez cher, hélas! en ce moment.  
J'avois beau m'enflammer & m'irriter contre elle,  
J'ai frémi du danger où j'ai mis l'infidelle,  
Et je mourrois du coup que j'allois lui porter.

D A M O N.

J'ai des pressentimens que je ne puis m'ôter.

D U R V A L.

Ils sont faux; mais enfin je cède à ta prière:  
Suis-moi, je t'en ferai la confidence entière.  
Mais ce n'est point l'espoir d'être désabusé,  
Qui m'arrache un récit que j'aurois refusé.  
Je te veux inspirer la fureur qui m'anime,  
Tu sens que j'ai besoin de plus d'une victime,  
Puisque j'ai des rivaux, je dois compter sur toi,  
Et tu vas t'engager à te perdre avec moi.



## A C T E V.

## SCENE PREMIERE.

DURVAL, DAMON, *en domino.**Il paroît dans le fond du Théâtre des girandoles  
allumées.*

DURVAL.

Viens; tandis que le bal, dans cette galerie,  
Occupe tout le monde, achève, je te prie.  
Que veut dire ce Peintre?

DAMON.

A l'égard du portrait,  
C'est un vol, & voici comme on te l'a soustrait.  
Damis a chez ce peintre été par aventure,  
Il l'a vu travaillant à cette mignature;  
Alors notre Marquis a formé le dessein  
De se l'approprier, & d'en faire un larcin.  
Un de ses gens qu'il a couvert de ta livrée,  
L'est allé demander: le peintre l'a livrée,  
Croyant que ce portrait devoit t'être remis:  
C'est ce que j'en ai sçu, sans t'avoir compromis,  
Car je viens de trouver ce peintre chez Constance;  
J'ignore à quel sujet, je n'ai point fait d'instance.

DURVAL.

Quelle scélératesse! ... Ah! Per mets, cher ami..

D A M O N.

Attens ; je ne sçais pas les choses à demi.  
 Dans un endroit du parc j'ai détourné mes traitres ,  
 D'abord ils ont voulu faire les petits maîtres ,  
 Mais je leur ai ferré de si près le bouton ,  
 Qu'il a fallu , morbleu , qu'ils changeassent de ton.  
 J'en ai tiré l'aveu de leurs forfanteries :  
 Ils s'étoient fait tous deux autant de menteries :  
 Le renvoi de l'écrain leur a fait inventer  
 Le bonheur dont ces fats ont osé se vanter.  
 Après leur avoir fait la leçon assez forte ,  
   [ en lui donnant le portrait. ]

J'ai repris le portrait , & je te le rapporte :  
 Je n'imagine pas qu'ils en osent parler ;  
 Et même tous les deux viennent de s'en aller.

D U R V A L , *abattu.*

Dans quel excès m'a fait tomber leur impudence !  
 Et d'un autre côté , quelle affreuse vengeance !

D A M O N.

Mais tu me parois peu sensible à ce succès.

D U R V A L.

Hélas ! reproche-moi plutôt un autre excès.  
 Je me trouve , au milieu de mon bonheur extrême ,  
 Un traître , un malheureux , en horreur à lui-même ,  
 Indigne désormais de ma félicité ;  
 Et l'on m'accuse encor d'insensibilité ,  
 Lorsque je vais périr , accablé sous la honte  
 Où m'a plongé l'accès d'une fureur trop prompte.

D A M O N.

Je vois à tes regrets...

D U R V A L.

Dis à mon désespoir

D A M O N.

DAMON.

Mais au fort de Constance il est tems de pourvoir.

DURVAL, *attendri & les larmes aux yeux.*

Que fait-elle à présent ?... Que faut-il que j'espère ?

Dis-moi... qu'est devenue une épouse si chère ?...

Ah ! je suis son bourreau plutôt que son époux.

Pourra-t-elle survivre à de si rudes coups !

Sa blessure est mortelle, & j'en mourrai moi-même.

DAMON.

Rien n'est désespéré dans ce malheur extrême.

Constance t'a sauvé la honte de l'éclat :

Elle en impose à tous, & cache son état :

Son courage surpasse encor son infortune ;

Elle fait les honneurs d'une fête importune,

Dont elle ne croit pas être l'objet secret.

Il est vrai qu'en passant, mais sans être discret,

Je l'ai calmée un peu, j'ai caché tout le reste.

Viens, un plus long délai lui deviendrait funeste.

Son courage est peut-être à son dernier effort.

DURVAL.

Cher ami, je te rends le maître de mon sort.

Sois mon unique appui, ma ressource auprès d'elle :

Peins-lui mon désespoir : ah ! quel que soit ton

zele,

Tu ne pourras jamais en peindre la moitié :

Ne me ménage plus, implore sa pitié.

DAMON.

Tu sçauras mieux que moi persuader Constance.

Je lui serois suspect dans cette circonstance.

Pourquoi te refuser ce plaisir si flatteur,

D'aller à ses genoux lui rapporter ton cœur ?

Tom. V.

Z

354. **LE PREJUGÉ A LA MODE**  
**DURVAL.**

Mé refuserois-tu d'achever ton ouvrage ?

**D A M O N**, *avec vivacité.*

Tu n'es impétueux que pour faire un outrage.

**DURVAL.**

Tu veux qu'un furieux qui sort de son accès,

Qui vient de se porter au plus coupable excès,

Qui vient d'accumuler blessure sur blessure,

Opprobre sur opprobre, injure sur injure,

Aille aussi-tôt braver l'objet de sa fureur;

Et s'offrir à des yeux qu'il a rempli d'horreur :

La honte me retient...

**D A M O N.**

Durval, elle t'abuse :

La honte est dans l'offense, & non pas dans l'ex-  
cuse.

**DURVAL.**

Puis-je défavouer ces malheureux écrits,

Où je jure à Constance un éternel mépris ?

Peut-elle désormais prendre aucune assurance,

Compter sur des sermens que j'ai détruit d'avance ?

**D A M O N.**

L'amour pardonne tout; mais je t'ouvre un moyen:

Je dois avec Constance avoir un entretien,

C'est sans doute au sujet de tout ce qui se passe ;

C'est elle qui m'a fait demander cette grace ;

Pendant le bal j'espère en trouver le moment.

Nous sommes convenus de ce déguisement,

Je dois rester masqué.

**DURVAL.**

Si je prenois ta place ?

FIN DE LA PIÈCE.

ACTE II.

SCÈNE I.

DAMON.

Durval, tu me préviens.

DURVAL.

En parlant à voix basse,

Je pourrai la tromper, j'éclaircirai mon fort,

Je lirai dans son cœur.

DAMON.

Je parlerai d'abord,

Afin de lui donner une pleine assurance;

Tu nous observeras alors avec prudence,

Et tu pourras bien-tôt trouver l'heureux moment

De te substituer près d'elle adroitement.

DURVAL, *après avoir rêvé.*

Ma curiosité me fait trop entreprendre.

DAMON.

J'aurai tout préparé, tu n'auras qu'à l'entendre.

DURVAL.

J'aurois trop à souffrir --- En croyant te parler,

Constance contre moi peut &amp; doit exhaler

Ces reproches qu'elle a condamnés au silence :

Ce seroit essuyer toute leur violence ;

Ce seroit m'exposer à ses premiers transports,

Et j'ai pour en mourir, assez de mes remords.

DAMON.

Ce qui vient d'arriver te prouve le contraire ;

La douceur de Constance a dû te satisfaire.

Quelle autre auroit ainsi ménagé son époux ?

Je suis sûr que vos cœurs s'entendent mieux que

vous.

DURVAL.

Trop de timidité me punit &amp; la venge.

Z 2



356      **LE PREJUGÉ A LA MODE**  
**DAMON.**

C'est une cruauté...

**DURVAL.**

Ma foiblesse est étrange :

Mais enfin... Quelqu'un vient. C'est Florine, je  
crois.

Je te laisse ; sers-moi pour la dernière fois.

(*Il sort.*)



**S C E N E   I I.**

**DAMON, FLORINE, éloignée.**

**DAMON.**

**Q**ue l'amour propre abonde en mauvaises  
défaites,

Quand il faut réparer les fautes qu'on a faites !

S'il me défavouoit ? Ah , trop cruel ami !

N'importe , il faut encor faire un effort pour lui.

**FLORINE.**

Madame vous attend , lui tiendrez-vous parole ?

Elle est impatiente.

**DAMON.**

Oui , Florine , j'y vole.



## S C E N E   I I I.

FLORINE *seule.*

**Q**uelle fera la fin de cet événement ?  
 Gare le Cloître, il fait un triste dénouement.  
 S'aller claquemurer, c'est ce qui m'inquiète;  
 Car enfin je n'ai pas le goût de la retraite :  
 Prendre congé du siècle à l'âge de vingt ans;  
 Il nous quitte assez-tôt, sans prévenir ce tems.  
 Passe quand jusqu'au bout on a joué son rôle ;  
 Du moins le souvenir du passé vous console ;  
 On l'emporte avec soi, cela sert de soutien ;  
 Mais pour moi, Dieu merci, je suis réduite à  
 rien :

Car ce que j'ai vécu ne s'appelle pas vivre.  
 Que faire dans l'exil où je m'en vais la suivre ?  
 Me plaindre que le tems coule trop lentement ;  
 N'avoir que mon ennui pour tout amusement...  
 Le monde a ses chagrins : eh bien, on les essuie.  
 On s'accoutume, on roule, & l'on pousse la vie.  
 On va, l'on vient, on voit, on babille, on se  
 plaint ;  
 On s'agite, on se flatte, on espère, & l'on craint ;  
 Il vient un bon moment, car il faut qu'il en vienne,  
 On en fait son profit, afin qu'on s'en souviene.





## S C E N E I V.

CONSTANCE, *en domino démasquée*  
FLORINE.

CONSTANCE, *en regardant derriere elle.*

**D** Amon suivoit mes pas ... & je ne le vois plus,

Mais il ne peut tarder. Nous sommes convenus  
De nous réfugier dans ce lieu plus tranquille ;  
Notre entretien sera plus sûr & plus facile.



## S C E N E V.

CONSTANCE, UN HOMME DEGUISE.

CONSTANCE, *congedie Florine.*

**V** Ous voici ... reprenons le fil de ce discours ;  
Dont on nous empêchoit de poursuivre le cours.  
Damon, permettez-moi de répandre des larmes  
Dans le sein d'un ami sensible à mes allarmes ;  
Aux yeux de tout le monde elles m'alloient trahir :  
C'est encore un motif qui m'a contrainte à fuir.

(*Elle essuie ses yeux.*)

Je rappellois un tems bien cher à ma mémoire :  
Quand Durval commença mon bonheur & ma gloire ,

Mon cœur sembla pour lui prévenir sa saison.  
Aurois-je mieux choisi dans l'âge de raison ?  
Notre hymen se conclut , aurois-je pu m'atten-

dre ,  
Pouvois-je imaginer qu'un cœur déjà si tendre ,  
Le feroit encor plus ? Je vis de jour en jour  
Qu'on ne sçauroit donner de bornes à l'amour.  
Quel que fut le bonheur de ma tendresse extrême ,  
Mon bonheur fut plus grand , puisqu'on m'aima  
de même.

Qu'est devenu ce tems ! Vous ne croirez jamais  
D'où vint le changement d'un sort si plein d'at-

traits.  
Un revers imprévu détruisit ma fortune ;  
Ma tendresse bientôt lui devint importune ;  
L'excès de mon amour lui parut indiscret ;  
Je le vis : il fallut le rendre plus secret.

Le refroidissement , bien plus terrible encore ,  
Vint éteindre l'amour d'un Epoux que j'adore ;  
Et bien-tôt loin de moi l'entraîna tour à tour.  
Je crus perdre la vie en perdant son amour ;  
J'eusse été trop heureuse en ce malheur extrême ,  
Je sentis qu'on ne vit que par l'objet qu'on aime :  
Qu'on perd tout en perdant ces transports mu-

tuels ,  
Ces égards si flatteurs , ces soins continuels ,  
Cet ascendant si cher , & cette complaisance ,  
Cet intérêt si tendre , & cette confiance ,  
Qu'on trouve dans un cœur que l'on tient sous ses  
loix.

Cependant je vécus pour mourir mille fois.  
Je joignis à mes maux celui de me contraindre.

Je me suis toujours fait un crime de me plaindre.  
 C'est la première fois, dans l'état où je suis,  
 Je ne vous aurois pas parlé de mes ennuis ;  
 Je m'épanche avec vous, je ne dois rien vous  
 taire ,

Puisque je vous demande un conseil salutaire.

Je ne prétens point faire un détail superflu ,

Ni rappeler ici ce que vous avez vu.

Vous êtes le témoin de ce dernier orage . . .

Vous vous attendrissez . . . Est-ce un heureux pré-  
 sage ?

Enfin, est-il bien vrai que Durval ait rendu

Justice à son épouse ? Ai-je bien entendu ?

C'est beaucoup. N'avoit-il rien de plus à me ren-  
 dre ?

Vous même n'aviez-vous rien de plus à m'appren-  
 dre ?

Mais comment puis-je avoir révolté mon époux ?

Un cœur indifférent peut-il être jaloux . . .

Je m'y perds . . . Cependant je lis dans sa pensée,

Se pardonnera-t-il de m'avoir offensée ?

Je souffre plus que lui, du juste repentir

Que sans doute à présent il en doit ressentir.

Je crains ( s'il ne m'estime autant que je l'adore )

Que sa confusion ne l'aliène encore.

Que sa honte offensante & cruelle pour moi ,

Ne l'empêche à jamais de me rendre sa foi.

Ah ! Peut-être j'étois dans cette conjoncture ,

Ce qui m'est revenu flattoit ma conjecture ;

Je le désire trop pour ne pas l'espérer . . .

Vous ne me dites rien ! ... Que dois-je en augurer ?

Mais si je n'ai point pris une fausse espérance ,

Si son heureux retour avoit quelque apparence ;  
Qui peut le retarder ? ... Si mes jours lui sont  
chers ,

Qu'il vienne en sûreté ... mes bras lui sont ou-  
verts ...

S'il voyoit les transports que mon cœur vous dé-  
ploie ...

Ah ! Qu'il ne craigne rien , que l'excès de ma  
joie ...

Que dis-je ? S'il le faut , j'irai le prévenir :

C'est sur quoi je cherchois à vous entretenir.

Je ne puis à présent être trop circonspecte ;

Un pardon trop aisé doit me rendre suspecte.

Que pourra-t-il penser de ma facilité ? ...

Mais n'importe , malgré cette fatalité ,

Autant que mon amour , mon devoir m'y convie ;

Il faut que j'aie perdu ou reprendre la vie ...

Ah ! Daignez par pitié .. Vous soupirez tout bas ..

Je ne puis donc m'aller jeter entre ses bras ?

J'entens ce que veut dire un si cruel silence ;

Vous n'osez ...

LE MASQUE , *à part.*

Ah ! C'est trop me faire violence.

CONSTANCE.

Qu'avez-vous dit ? ... Parlez ... Quel funeste re-  
gret ! ...

*(Elle voit un portrait entre ses mains.)*

Mais ... Qu'ai-je vu ! Comment ? ... D'où vous  
vient mon portrait ?

Vous n'en êtes chargé que pour me le remettre.

LE MASQUE , *en lui présentant une lettre.*

Il faut ...

362      **LE PREJUGÉ A LA MODE**  
**CONSTANCE.**

Que m'offrez-vous?...

**LE MASQUE.**

Voyez...

**CONSTANCE.**

C'est une lettre.

Vous tremblez ... Je frémis. On ne veut plus me  
voir ;

C'est le coup de la mort que je vais recevoir ...

*(Elle ouvre le billet.)*

De la main de Durval ces lignes sont tracées ;

Mais que vois-je ? Des pleurs les ont presque ef-  
facées.

*[Elle lit.]*

*C'est trop entretenir vos mortelles douleurs ;*

*L'ingrat que vous pleurez ne fait plus vos mal-  
heurs ...*

*Chère épouse, il n'est rien que votre époux ne fasse,*

*Pour tarir à jamais la source de vos pleurs.*

*Vous avez rallumé ses premières ardeurs ;*

*Trop heureux s'il expire en obtenant sa grace! ...*

*Ah ! pourquoi n'ai-je pas prévenu mon époux !*

*Conduisez-moi, courons ...*

**DURVAL, démasqué à ses pieds.**

Il est à vos genoux ...

C'est où je dois mourir ... Laissez-moi dans les  
larmes

Expier mes excès & venger tous vos charmes.

**CONSTANCE.**

Cher époux, lève-toi. Va, je reçois ton cœur :

Je reprends avec lui ma vie & mon bonheur.

DURVAL.

Quoi! vous me pardonnez l'outrage &amp; le parjure?

CONSTANCE.

Oui, laissez-moi goûter une joie aussi pure.

DURVAL.

Vengez-vous.

CONSTANCE.

Eh! de qui? C'est un songe passé;

Ton retour me suffit.

DURVAL.

Il n'a rien effacé.

CONSTANCE.

Si tu veux me prouver combien je te suis chère;  
Oublions qu'autrefois j'ai cessé de te plaire.

DURVAL.

Je veux m'en souvenir pour le mieux réparer.

*(On entend du monde, Constance paroît inquiète.)*

Devant tout l'Univers je vais me déclarer...

\* ————— \*

## SCENE VI. &amp; Dernière.

CONSTANCE, DURVAL, SOPHIE,  
ARGANT, DAMON, FLORINE.

ARGANT.

**C**omment diable? La scène a bien changé  
de face.Ah, ah! Mon gendre en conte à sa femme... Il  
l'embrasse!

Mais, est-ce tout de bon?



Certes l'effort est grand.

SOPHIE, *ironiquement à Damon.*

Monfieur a du bonheur dans ce qu'il entreprend.

DURVAL, *avec véhémence.*

Oui, je ne prétens plus que personne l'ignore,  
C'est ma femme, en un mot, c'est elle que j'adore :  
Que l'on m'approuve ou non, mon bonheur me  
suffit.

Peut-être mon exemple aura quelque crédit ;  
On pourra m'imiter. Non, il n'est pas possible  
Qu'un préjugé si faux soit toujours invincible.

ARGANT.

Ce n'est pas que je trouve à redire à cela ;  
Mais c'est qu'on n'est pas fait à ces incidens-là.  
Lorsqu'une femme plaît, quoiqu'elle soit la nôtre,  
Je crois qu'on peut l'aimer, même encor mieux  
qu'une autre.

DAMON, *à Sophie.*

Oserois-je à mon tour, fans indiscretion,  
Vous faire souvenir d'une convention ?

SOPHIE.

[ *à Constance.* ]

Damon, je m'en souviens. Ah ! ma chere Con-  
stance...

( *Elle l'embrasse.* )

Mais conseillez-moi donc dans cette circonstance...

ARGANT, *lui prend la main & la met  
dans celle de Damon.*

Oui, conseillez un cœur déjà déterminé...  
Le conseil en est pris, quand l'Amour l'a donné.

F I N.

13112

**LES DEHORS**

**TROMPEURS,**

*OU*

**L'HOMME DU JOUR**

**COMÉDIE.**

Par Monsieur DE BOISSY.



---

## ACTEURS.

LE BARON.

LE MARQUIS, *Amant de Lucile.*

MONSIEUR DE FORLIS, *ami  
du Baron.*

LUCILE, *filie de M. de Forlis, &  
promise au Baron.*

CELIANTE, *Sœur du Baron.*

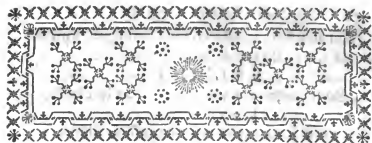
LISETTE, *Suivante.*

CHAMPAGNE, *Valet du Marquis.*

UN LAQUAIS.



*La Scène est à Paris.*



**LES DEHORS**  
**TROMPEURS,**  
*O U*  
**L'HOMME DU JOUR**  
*COMÉDIE.*

✱ **ACTE PREMIER.** ✱

*SCENE PREMIERE.*

**CELIANTE, LISETTE.**

**LISETTE.**

**J** E suis, je suis outrée !  
**CELIANTE.**

Et, pourquoi donc, Lisette ?

**LISETTE.**

Avec trop de rigueur votre frere nous traite.

Il vient injustement de chasser Bourguignon.  
Si cela dure, il faut déserter la maison.

CELIANTE.

Va, Bourguignon a tort si le Baron le chasse.

LISETTE.

Non, un discours très-sage a causé sa disgrâce.

C'est pour l'appartement que Monsieur de Forlis  
Occupe dans l'hôtel quand il est à Paris.

Monsieur, qui sûrement l'attend cette semaine,  
Vient d'y mettre un Abbé qu'il ne connoît qu'à  
peine.

Le pauvre Bourguignon a voulu bonnement  
Hazarder là-dessus son petit sentiment:

» Monsieur, dit-il, je dois, en valet qui vous  
aime,

» Avouer que je suis dans une crainte extrême

» Que Monsieur de Forlis ne soit scandalisé

» De se voir déloger ainsi d'un air aisé.

» C'est un homme de nom, c'est un vieux mili-  
taire,

» Gouverneur d'une Place, & que chacun révere.

» Vous lui devez, Monsieur, un respect infini,

» Et d'autant plus qu'il est votre ancien ami,

» Et qu'il doit à Paris incessamment se rendre,

» Pour couronner vos feux & vous faire son  
gendre.

A peine a-t'il fini, que son zele est payé

D'un soufflet des plus forts, & de trois coups de  
pié.

Révolté de se voir maltraiter de la sorte,

Il veut lui répliquer; il est mis à la porte.

Moi, je veux, par pitié, parler en sa faveur;

Mais

Mais loin de s'appaiser, Monsieur entre en fureur,  
A moi-même il me dit les choses les plus dures.  
Mon oreille est peu faite à de telles injures.  
J'ai lieu d'être surprise, & j'ai peine à penser  
Qu'un homme si poli les ait pu prononcer.

C E L I A N T E.

Un tel rapport m'étonne.

L I S E T T E.

Il est pourtant fidele.

Son service est trop dur. Sans vous, Mademoiselle,  
Dont la bonté m'attache, & m'arrête aujourd'hui,  
Je ne resterois pas un moment avec lui.

C E L I A N T E.

Mais ; mon frere est si doux.

L I S E T T E.

Oui, rien n'est plus aimable :  
Son commerce est charmant, son esprit agréable,  
Quand on n'est avec lui qu'en simple liaison ;  
Mais il n'est plus le même au sein de sa maison ;  
Cet homme qui paroît si liant dans le monde,  
Chez lui quitte le masque ; on voit la nuit profonde  
Succéder sur son front au jour le plus serein,  
Et tout devient alors l'objet de son chagrin.  
Je viens de l'éprouver d'une façon piquante.  
De sa mauvaise humeur vous n'êtes pas exempté.

C E L I A N T E.

Lisette, il n'est point d'homme à tous égards parfait.

L I S E T T E.

Rien n'est pire que lui, quand il se montre en laid.

C E L I A N T E.\*

Tu dois...

Tom. V.

♦ A a

Pour l'épargner je suis trop en colere.  
Il est fort mauvais maître, & n'est pas meilleur  
frere :

Le nom d'ami suffit pour en être oublié.  
Il ne traite pas mieux l'amour que l'amitié ;  
Et la jeune Lucile en est un témoignage.  
En amant qui veut plaire, il lui rendoit hom-  
mage ,

Quand ses yeux, au parloir, contemploient sa  
beauté.

Mais depuis que l'hymen entr'eux est arrêté ,  
Qu'il a la liberté de la voir à toute heure ,  
Et que dans son logis elle fait sa demeure ,  
Près d'elle il a changé de langage & d'humeur.  
D'un mari, par avance, il fait voir la froideur ;  
Et comme il manque au pere, il néglige la fille.

C E L I A N T E.

Ils sont tous deux censés être de la famille.

L I S E T T E.

Je ne m'étonne plus qu'il les traite si mal.

C E L I A N T E.

S'il s'écarte avec eux du cérémonial ,  
L'usage le permet, l'amitié l'en dispense ;  
Et Monsieur de Forlis aura plus d'indulgence.  
Songe qu'il est, Lisette, un ami de dix ans.

L I S E T T E.

C'est un droit pour le mettre au rang de ses parens.  
Sa fille n'a pas l'air d'être fort satisfaite ;  
Et, depuis quelque-tems, elle est triste & muette.

C E L I A N T E.

Lisette, c'est l'effet de sa timidité.

L I S E T T E.

Mais elle faisoit voir beaucoup plus de gaieté.

C E L I A N T E.

Son penchant naturel est d'aimer à se taire ,

Et la simplicité forme son caractère.

L'air du Couvent, d'ailleurs, rend souvent forte.

L I S E T T E.

Soit.

Mais son esprit n'est pas si simple qu'on le croit;

Et pour mieux en juger, regardez-la sourire.

Ses yeux sont expressifs plus qu'on ne sauroit dire;

Son souris aussi fin qu'il paroît gracieux ,

Nous apprend qu'elle pense, & sent encore mieux.

Montieur, d'enfant la traite, & la brusque sans cesse

A de franchises guenons il fera politesse ,

Et ne daignera pas l'honorer d'un coup d'œil.

Un pareil procédé blesse son jeune orgueil.

Son changement pour elle est un mauvais présage.

Ajoutez à cela le nouveau voisinage

De la Comtesse.

C E L I A N T E.

Elle est d'un âge à rassurer.

L I S E T T E.

Elle est encore aimable, elle peut inspirer . . .

C E L I A N T E.

Elle est folle à l'excès.

L I S E T T E.

On plaît par la folie.

C E L I A N T E.

Il faut du sérieux.

L I S E T T E.

Par malheur il ennuye.

A a 2



La Comtesse est fort gaie, & l'enjouement séduit.  
 Votre frere, entre nous, goûte fort cette veuve,  
 Et ses regards pour elle en font même une preuve.  
 Depuis qu'elle est logée à deux pas de l'hôtel,  
 Leur estime s'accroît.

CELIANTE.

Et n'a rien de réel ;

Comme ils sont répandus, que c'est là leur manie,  
 Le même tourbillon les emporte & les lie :  
 Mais c'est un nœud léger qui n'a point de soutien,  
 Il paroît les serrer, & ne tient presque à rien.  
 L'un & l'autre se cherche à dessein de paroître,  
 Se prévient sans s'aimer, se voit sans se connoître ;  
 Commerce extérieur, union sans penchant,  
 Que fait naître l'usage, & non le sentiment.  
 L'esprit vole toujours sur la superficie,  
 Et le cœur ne se voit jamais de la partie.  
 Tel est, au vrai, le monde & sa fausse amitié :  
 C'est par les dehors seuls qu'on s'y trouve lié ;  
 Et voilà ce qui fait que je fuis, que j'abhorre  
 Ce monde, presque autant que mon frere l'adore.

LISETTE.

Oh ! quoique vous disiez, il a son beau côté ;  
 Et je trouve qu'il a de la réalité.  
 Mais la Comtesse vient.

CELIANTE.

Tant pis.

LISETTE.

Elle est suivie

D'un beau jeune Seigneur.

CELIANTE.

Sa visite m'ennuye.

\*  
S C E N E I I.  
\*CELIANTE, LA COMTESSE,  
LE MARQUIS, LISETTE.

LA COMTESSE.

Nous cherchons le Baron avec empressement ;

J'ai même à lui parler très sérieusement.

Qu'on aille l'avertir, je ne saurois attendre.

CELIANTE.

J'irai, si vous voulez, le presser de descendre,  
Madame ?

LA COMTESSE.

Non, restez, je vous prie, avec nous ;  
Lisette aura ce soin.

CELIANTE, à Lisette.

Vîte, dépêchez-vous.

(Lisette sort.)

\*  
S C E N E I I I.  
\*LA COMTESSE, CELIANTE,  
LE MARQUIS.LA COMTESSE, *bas au Marquis.*

Son air est emprunté.

LE MARQUIS, à la Comtesse.

Mais il est noble &amp; sage !

A a 3

374      **LES DEHORS TROMPEURS**  
              **LA COMTESSE.**

Je veux l'appriivoiser, elle est un peu sauvage.

**CELIANTE, à part.**

Je n'éprouvai jamais un pareil embarras.

**LA COMTESSE, à Celiante.**

Mais, vous fuyez le monde, & l'ornne vous voit  
pas.

Dans votre appartement, quoi! toujours retirée?  
Jeune & formée en tout pour être désirée,  
Quel injuste penchant vous porte à vous cacher?  
Il faut donc, pour vous voir, qu'on vienne vous  
chercher?

Je prétends vous tirer de cette nuit profonde,  
Vous inspirer l'amour & l'esprit du grand monde.  
Se tenir constamment recluse comme vous,  
C'est exister sans vivre, & n'être point pour nous.

**CELIANTE.**

Vos soins m'honorent trop.

**LA COMTESSE.**

                          Treve de modestie.

**CELIANTE.**

Vos bontés...

**LA COMTESSE.**

Laissons-là mes bontés, je vous prie.

**CELIANTE.**

L'obscurité convient aux filles comme moi.

**LA COMTESSE.**

De conduire vos pas je veux prendre l'emploi.

**CELIANTE.**

Pour suivre votre essor & l'esprit qui vous guide,  
Ma raison est trop foible, & mon cœur trop ti-  
mide.

Les préjugés communs me tiennent sous leurs loix ;

Et je soutiendrois mal l'honneur de votre choix.

LA COMTESSE.

Vous êtes Demoiselle , & faite pour paroître ,  
Et vous ne brûlez pas de vous faire connoître ?

Vous flatter, vous nourrir de cet unique soin ,  
Pour vous est un devoir ; je dis plus , un besoin ;  
Et celui de dormir & de se mettre à table ,  
N'est pas plus fort chez nous que celui d'être aimable.

La nature , à mon sexe , en a fait une loi.  
Se répandre & briller , c'est respirer , pour moi.

CELIANTE.

Je mets pour moi , qui n'ai nulle coqueterie ,  
A fuir sur-tout l'éclat , le bonheur de la vie ;  
Et je tâche à trouver ce souverain bonheur ,  
Non dans l'esprit d'autrui , mais au fond de mon cœur.

LE MARQUIS, *à la Comtesse.*

Au sein de la raison sa réponse est puisée.

J'en suis édifié.

LA COMTESSE, *au Marquis.*

Moi , très scandalisée.

*(à Celiante.)*

Mais il faut donc par goût , que vous aimiez l'ennui ?

CELIANTE.

Il ne m'est inspiré jamais que par autrui.

LA COMTESSE, *à part.*

Qu'elle est sotte à mes yeux !

CELIANTE, *à part.*

Qu'elle est extravagante !

## S C E N E I V.

LA COMTESSE, CELIANTE,  
LE MARQUIS, LISETTE.

LA COMTESSE, à Lisette.

**L**E Baron viendra-t'il ? Car je m'impatiente.  
LISETTE.

Madame , il est parti.

LA COMTESSE.

Bon. Je m'en doutois bien.

LISETTE.

Mais il va dans l'instant rentrer.

LA COMTESSE.

Je n'en crois rien.

Où fera-t'il ?

CELIANTE.

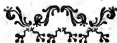
Je vais moi-même m'en instruire ;

Et, quelque part qu'il soit , je vais lui faire dire  
Que Madame l'attend.

LA COMTESSE.

Un tel soin est flatteur.

(*Celiane sort.*)



## S C E N E V.

LA COMTESSE, LE MARQUIS.

LA COMTESSE.

**S**E peut-il, du Baron, que ce soit-là la sœur?  
Comment la trouvez-vous? Parlez.

LE MARQUIS.

Très estimable.

LA COMTESSE.

Son esprit est brillant.

LE MARQUIS.

Mais il est raisonnable;

Et le bon sens, Madame...

LA COMTESSE.

Est chez vous déplacé.

Il sied bien, à vingt-ans, Monsieur, d'être sensé.

LE MARQUIS.

On peut l'être à tout âge.

LA COMTESSE.

Ah! Quel travers extrême!

Je ne puis m'empêcher d'en rougir pour vous-  
même.

LE MARQUIS.

Je fais cas du bon sens; &, bien loin de rougir,  
J'ai le front de le dire, & de m'en applaudir.

LA COMTESSE.

Vous prizez le bon sens! O Ciel! Puis-je le croire?

Un jeune homme de Cour peut-il en faire gloire?

C'est un être nouveau qui n'avoit point paru.



## S C E N E V I.

LA COMTESSE, LE MARQUIS,  
LE BARON.

LA COMTESSE, *au Baron.*

**A**H! Baron, venez voir ce qu'on n'a ja-  
mais vu,

Et qui ne peut passer même pour vraisemblable ;  
Un Marquis de vingt ans, prudent & raisonnable,  
Qui l'ose déclarer, & qui n'en rougit point!

LE BARON.

C'est un modele.

LA COMTESSE.

A fuir. Mais, brisons sur ce point.  
Un soin intéressant m'a chez vous amenée.  
Je viens vous retenir pour cette après dinée.  
Monsieur Vacarmini fait un bruit étonnant.

LE BARON.

On le vante beaucoup.

LA COMTESSE.

C'est le plus surprenant,  
Le plus fort violon de toute l'Italie.  
Pour l'entendre avec vous, j'ai lié la partie.

LE BARON.

Madame me propose un plaisir bien flatteur ;  
Mais je suis chez le Duc engagé, par malheur.

LA COMTESSE.

Par-tout on le souhaite, & chacun se l'arrache.

Je vous l'ai dit, Marquis, heureux qui se l'attache!

LE MARQUIS.

Je n'en suis pas surpris, aimable comme il est.

LE BARON.

L'un & l'autre épargnez votre ami, s'il vous plaît.

LA COMTESSE.

Il faut vous dégager. J'attens la préférence.

LE BARON.

C'est me faire une aimable & douce violence.

Cependant...

LA COMTESSE.

Cependant vous viendrez avec nous.

LE MARQUIS.

Je vous en prie.

LA COMTESSE.

Et moi, je l'exige de vous.

LE BARON, *à la Comtesse.*

Vous l'exigez!

LA COMTESSE.

Sans doute; & vos rigueurs m'étonnent.

LE BARON.

Je ne résiste plus, quand les Dames l'ordonnent.

LA COMTESSE.

Je puis compter sur vous?

LE BARON.

Oui.

LA COMTESSE.

Je dois à présent

Vous parler sur un point tout-à-fait important.

Il court de vous un bruit qui m'étonne & m'afflige.

LE BARON.

C'est donc un bruit fâcheux?



LA COMTESSE.

Des plus fâcheux, vous dis-je;

Il m'allarme pour vous.

LE BARON.

Vraiment vous m'effrayez ;

Expliquez-vous.

LA COMTESSE.

On dit que vous vous mariez.

LE BARON.

De vos craintes pour moi, comment ! c'est-là la  
cause ?

LA COMTESSE.

Oui. Dit-on vrai ?

LE BARON.

Mais...

LA COMTESSE.

Mais...

LE BARON.

Il en est quelque chose.

LA COMTESSE.

Tant pis.

LE MARQUIS.

L'Hymen est donc bien terrible à vos yeux ?

LA COMTESSE.

Tout des plus.

LE BARON.

Il faut prendre un parti sérieux.

LA COMTESSE.

Jamais.

LE BARON.

Je suis l'exemple, &amp; je cède à l'usage

C'est un joug établi que subit le plus sage.

**C O M E D I E.**  
**LA COMTESSE.**

381

Je vous connois, Baron, il n'est pas fait pour vous.  
Vos amis à ce nœud doivent s'opposer tous.  
L'hymen en vous va faire un changement extrême;  
Le monde y perdra trop, vous y perdrez vous-même

La moitié, tout au moins, du prix que vous valez.  
Être couru, fêté par-tout où vous allez,  
Être aimable, amusant & ne songer qu'à plaire,  
Voilà votre état propre, & votre unique affaire.  
L'homme du monde est né pour ne tenir à rien,  
L'agrément est sa loi, le plaisir son lien;  
S'il s'unit, c'est toujours d'une chaîne légère;  
Qu'un moment voit former, qu'un instant voit défaire;

Il fuit jusques au nœud d'une forte amitié,  
Il est toujours liant, & n'est jamais lié.

**LE BARON.**

Le Ciel, pour tous les rangs m'a formé sociable.

**LA COMTESSE.**

Non, je lis dans vos yeux que l'Hymen redoutable  
Doit aigrir la douceur dont vous êtes paîtri,  
Et d'un garçon charmant faire un triste mari.

**LE MARQUIS.**

Monsieur ne doit pas craindre un changement  
semblable.

Pour l'éprouver, Madame, il est né trop aimable.  
Je suis sûr qu'il a fait d'ailleurs un choix trop bon.

**LE BARON.**

Mon cœur a pris, sur-tout, conseil de la raison.

**LA COMTESSE.**

Conseil de la raison! Juste Ciel! Quel langage!

382      **LES DEHORS TROMPEURS**  
**LE BARON.**

On doit la consulter en fait de mariage.

**LA COMTESSE.**

Je pardonne au Marquis d'oser me la citer;  
Mais vous & moi, Monsieur, devons-nous l'écouter?

Nous sommes trop instruits qu'elle est une chimere.

**LE MARQUIS.**

La raison, chimere!

**LA COMTESSE.**

Oui.

**LE MARQUIS.**

L'idée est singuliere.

**LA COMTESSE.**

C'est un vieux préjugé qui porte à tort son nom.

**LE MARQUIS.**

Pour moi, je reconnois une saine raison.

Loin d'être un préjugé, Madame, elle s'occupe

A détruire l'erreur dont le monde est la dupe;

Nous aide à démêler le vrai d'avec le faux,

Epure les vertus, corrige les défauts;

Est de tous les états, comme de tous les âges,

Et nous rend à la fois sociables & sages.

**LA COMTESSE.**

Moi, je soutiens qu'elle est elle-même un abus,

Qu'elle accroît les défauts, & gâte les vertus;

Etrouffe l'enjouement, forme les sots scrupules,

Et donne la naissance aux plus grands ridicules:

De l'ame qui s'élève, arrête les progrès,

Fait les hommes communs, ou les pédants, parfaits;

Raison qui ne l'est pas, que l'esprit vrai méprise,  
Qu'on appelle bon sens, & qui n'est que bêtise.

LE MARQUIS.

Le bon sens n'est pas tel.

LE BARON.

Mais il en est plusieurs.

Chacun a sa raison qu'il peint de ses couleurs.

La Comtesse a beau dire, elle-même a la sienne.

LA COMTESSE.

J'aurois une raison, moi.

LE BARON.

La chose est certaine ;

Sous un nom opposé vous respectez ses loix.

LA COMTESSE.

Quelle est cette raison qu'à peine je conçois ?

LE BARON.

Celle du premier ordre, à qui la bourgeoisie  
Donne vulgairement le titre de folie ;

Qui met sa grande étude à badiner de tout,

Est mere de la joye, & source du bon goût :

Au milieu du grand monde établit sa puissance,

Et de plaire à ses yeux enseigne la science ;

Prend un essor hardi, sans blesser les égards,

Et sauve les dehors jusques dans ses écarts ;

Brave les préjugés, & les erreurs grossieres,

Enrichit les esprits de nouvelles lumieres,

Echauffe le génie, excite les talens,

Sçait unir la justesse aux traits les plus brillans ;

Et se moquant des fots, dont l'univers abonde,

Fait le vrai Philosophe & le sage du monde.

LA COMTESSE.

L'heureuse découverte ! Adorable Baron !

Vous venez, pour le coup, de trouver la raison;  
 Et j'y crois à présent, puisqu'elle est embellie  
 De tous les agrémens de l'aimable folie.  
 Le Marquis, à ces loix ne se soumettra pas;  
 A la vieille raison il donnera le pas.

*LE MARQUIS.*

Une telle folie est la sagesse même:  
 Je cède, comme vous, à son pouvoir suprême.

*LA COMTESSE, montrant le Baron.*  
 Mais les plus grands efforts lui deviennent aisés.  
 Il accorde d'un mot les partis opposés,  
 Quel liant dans l'esprit, & dans le caractère !  
 Adieu. J'ai ce matin des visites à faire.  
 A trois heures, chez moi je vous attends tous deux.  
 Vous, Baron, renoncez à l'hymen dangereux:  
 Vous ne devez avoir que le monde pour maître.  
 La raison, qu'aujourd'hui vous me faites connoître,  
 Vous parle par ma bouche & vous fait une loi  
 De vivre indépendant, & libre comme moi.  
 Soyons toujours en l'air: des choses de la vie  
 Prenons la pointe seule & la superficie.  
 Le chagrin est au fonds; craignons d'y pénétrer.  
 Pour goûter le plaisir, ne faisons qu'effleurer.  
 [Elle sort.]



*S C E N E VII.*  
*LE BARON, LE MARQUIS.*  
*LE MARQUIS.*

**N**ous sommes seuls, Monsieur; il faut que  
 mon cœur s'ouvre,

Et que ma juste estime à vos yeux se découvre.  
 Les plaisirs que de vous dans huit jours j'ai reçus,  
 La façon d'obliger que je mets au-dessus;  
 Ce dehors prévenant, cet abord qui captive,  
 Tout m'inspire pour vous l'amitié la plus vive.  
 Votre intérêt, Monsieur, me touche vivement,  
 Et puis que vous allez prendre un engagement,  
 Instruisez-moi de grâce, & que de vous j'apprenne  
 La part qu'à ce lien vous voulez que je prenne.  
 C'est sur vos sentimens que je veux me régler;  
 Je m'y conformerai, vous n'avez qu'à parler.

LE BARON.

Mon estime pour vous est égale à la vôtre,  
 Et je vous ai d'abord distingué de tout autre.  
 Je vous connois, Monsieur, depuis fort peu de  
 tems,

Et vous m'êtes plus cher qu'un ami de dix ans.  
 Ma rapide amitié se forme en deux journées,  
 Et les instans chez moi font plus que les années.  
 Un mérite d'ailleurs frappant & distingué.

LE MARQUIS.

Ah! Monsieur...

LE BARON.

Je dis vrai, vous m'avez subjugué.  
 Mon cœur, autant par goût que par reconnois-

sance,  
 Va donc de ses secrets vous faire confidence.  
 Aux yeux de la Comtesse il vient de se cacher;  
 Mais il veut devant vous tout entier s'épancher.  
 Celle dont j'ai fait choix est jeune, belle, sage,  
 Et sa première vue obtient un prompt hommage.  
 Il n'est point de regard aussi doux que le sien.

Tom. V.

B b

Elle a de la naissance, elle attend un grand bien.  
Ce qui doit à mes yeux la rendre encor plus  
chère,

Une longue amitié m'unit avec son pere.

LE MARQUIS.

Que de biens réunis ! Je puis présentement  
Vous témoigner combien...

LE BARON.

Arrêtez ; doucement !

Vous croyez, sur les dons que je viens de décrire,  
Qu'il ne manque plus rien au bonheur où j'aspire.  
Détrompez-vous, Marquis ; apprenez qu'un seul  
trait

En corrompt la douceur, & gâte le portrait.

Cet objet si charmant dont mon ame est éprise,

Sous un dehors flatteur cache un fonds de bêtise :

Je ne sçais de quel nom je le dois appeller.

C'est un être qui sçait à peine articuler ;

Triste sans sentiment, rêveuse sans idée,

C'est par le seul instinct qu'elle paroît guidée,

Dans le tems qu'elle lance un coup d'œil enchan-  
teur,

Un silence stupide en dément la douceur.

D'aucune impression son ame n'est émue,

Et je vais épouser une belle statue.

LE MARQUIS.

Le tems & vos leçons l'apprendront à penser.

LE BARON.

Non, il n'est pas possible, & j'y dois renoncer.

Auprès d'elle, il n'est rien que n'ait tenté ma  
flamme.

Tous mes efforts n'ont pu développer son ame.

Trompé par le désir, mon amour espéroit  
 Qu'au sortir du couvent elle se formeroit.  
 Prêt d'être son époux, & brûlant de lui plaire,  
 Je l'ai prise chez moi, de l'aveu de son pere;  
 Elle est avec ma sœur qui seconde mes soins:  
 Mais, inutile peine! Elle en avance moins.  
 Son esprit chaque jour s'affoiblit, loin de croître:  
 Je la trouvois encor moins sotte dans le cloître:  
 Elle montrait alors un peu plus d'enjouement,  
 De petites lueurs perçoient même souvent;  
 Elle répondoit juste à ce qu'on vouloit dire,  
 Et quelque fois du moins on la voyoit sourire.  
 A peine maintenant puis-je en tirer deux mots:  
 Un non, un oui, placés encor mal-à-propos,  
 A sa stupidité chaque moment ajoute:  
 Son ame n'entend rien, quand son oreille écoute.  
 Jugez présentement si mon bonheur est pur,  
 Et de mes sentimens si je puis être sûr.

LE MARQUIS.  
 Tous les biens se sont mêlés, & chacun a sa  
 peine.

LE BARON.  
 Il n'en est point qui soit comparable à la mienne.  
 Pour cet objet fatal je passe, tour à tour,  
 Du désir au dégoût, du mépris à l'amour.  
 Je la trouve imbécille, & je la vois charmante:  
 Son esprit me rebute & sa beauté m'enchanté.  
 Pour nous unir, son pere arrive incessamment:  
 Je tremble comme époux, je brûle comme  
 amant.  
 Quel bien de posséder une amante si belle!  
 Mais prendre, mais avoir pour compagne éter-  
 nelle



Une beauté dont l'œil fait l'unique entretien,  
 Sans ame, sans esprit, dont le cœur ne sent rien,  
 Pour un homme qui pense, & ne fait tout sen-  
 sible, quel supplice ; Marquis, & quel contraste hor-  
 rible !

LE MARQUIS.  
 Je plains votre destin ; mais quoiqu'il soit fat-  
 tacheux,

Je connois un amant beaucoup plus malheureux.  
 LE BARON.

Cela ne se peut pas ; mon malheur est extrême.  
 Qui peut en éprouver un plus grand ?

LE MARQUIS.  
 C'est-moi-même.

LE BARON.  
 Vous, Marquis !

LE MARQUIS.  
 Moi ? Baron ; & pour vous consoler,

Mon cœur veut à son tour ici se dévoiler.  
 Apprenez un secret ignoré de tout autre :

Ma confiance est mise, & doit payer la vôtre.  
 Notre choix a d'abord de la conformité.

J'adore, comme vous, une jeune beauté  
 Que j'ai vue au Couvent, dont la grâce ingénue

Frappa au premier abord, intéressa & ravue.  
 Le doux son de sa voix, & ses regards vainqueurs

Sont d'accord pour porter l'amour au fond des  
 cœurs.

La nature a tout fait pour cette fille heureuse,  
 Et nés'est point montrée à moitié généreuse.

Votre amant, Baron, n'a que les seuls dehors.

La mienne réduit seule tous les trésors.  
Ses yeux & son souris, où regne la finesse,  
Annoncent de l'esprit & tiennent leur promesse;  
Elle parle fort peu, mais pense infiniment:  
A l'égard de son cœur, c'est le pur sentiment;  
Il s'attache, il est fait exprès pour la tendresse,  
Et pétri par les mains de la délicatesse.

LE BARON.

Vous en parlez trop bien pour n'être pas aimé.

LE MARQUIS.

Oui, je crois l'être autant que je suis enflammé.

LE BARON.

Vous êtes trop heureux, & je vous porte envie.

LE MARQUIS.

Attendez, mon histoire encor n'est pas finie,  
Vous ignorez le point critique & capital.  
Obligé d'entreprendre un voyage fatal,  
J'ai perdu malgré moi ma Maîtresse de vue.  
Je ne sçais, qui plus est, ce qu'elle est devenue.  
Nous nous sommes écrits d'abord exactement,  
Et ses Lettres suivoient les miennes promptement;  
Mais elle a tout-à-coup cessé de me répondre.  
J'ai pressé mon retour; je suis parti de Londres;  
Et mes feux empressés, d'abord en arrivant,  
M'ont fait pour la revoir, voler à son Couvent.  
Vain espoir! on m'a dit qu'elle en étoit sortie;  
C'est tout ce que j'en sçais. Une main ennemie  
Que je ne connois pas, l'attache à mon amour;  
Et ce coup à mes yeux l'enlève sans retour.

LE BARON.

Vous possédez son cœur?

LE MARQUIS.

Douceur cruelle & vaine !  
Le bonheur d'être aimé met le comble à ma  
peine.

LE BARON.  
Vos recherches, vos soins pourront la découvrir.

LE MARQUIS.  
Non, je n'espère plus d'y pouvoir réussir,  
Et dans tous mes projets le malheur m'accom-  
pagne.

J'ai mis, depuis huit jours, tous mes gens en  
campagne ;

Mais inutilement : ils ne m'apprennent rien.

LE BARON.  
N'importe, votre sort est plus doux que le mien :  
Le pis est de brûler pour une belle idole.

LE MARQUIS.  
Vous la posséderez, c'est un bien qui console.  
Mais pour mes feux trompés, cet espoir est dé-  
truit :

Plus l'objet est parfait, & plus sa perte aigrit.  
Je suis le plus à plaindre, & mon cruel voyage

LE BARON.  
Ne nous disputons plus un si triste avantage ;  
Nous éprouvons tous deux un sort plein de ri-  
gueur.

Marquis, goûtons l'unique & funeste douceur  
D'être les confidens mutuels de nos peines,  
Et mêlons sans témoins vos douleurs & les mien-  
nes.

Le secret de nos cœurs est un bien précieux  
Que nous devons cacher à tous les autres yeux.

LE MARQUIS.

Où, ne nous quittons plus, soyons toujours ensemble.

Le malheur nous unit, & le goût nous rassemble.  
Que nos revers communs, excitant la pitié,  
Servent à resserrer les nœuds de l'amitié!

LE BARON.

Presqu'autant que le mien, votre sort m'intéresse.  
Adieu. C'est à regret qu'un moment je vous laisse.  
Je vais écrire au Duc qu'il ne m'attende pas.

LE MARQUIS.

Et moi, je cours, Monsieur, m'informer de ce pas.  
Si mes gens n'ont point fait de recherche nouvelle.

Je vous rejoins après, quoi que j'apprenne d'elle.  
Un ami si parfait que j'acquiers dans ce jour,  
Peut seul me consoler des pertes de l'amour.

## A C T E II.

## SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS, CHAMPAGNE.

LE MARQUIS.

**P** Arle, as-tu rien appris? Champagne, instruis-moi vite.

CHAMPAGNE.

J'ai découvert, Monsieur, la maison qu'elle habite.

LE MARQUIS.

Quoi ! tu sçais sa demeure ?

CHAMPAGNE.

Oui, j'en suis éclairci.

La Belle n'est pas loin.

LE MARQUIS.

Où donc est-elle ?

CHAMPAGNE.

Ici.

LE MARQUIS.

Ici, dans cet hôtel ?

CHAMPAGNE.

Oui, dans cet hôtel-même.

Et je viens de l'y voir.

LE MARQUIS.

Ma surprise est extrême.

CHAMPAGNE.

Vous n'êtes pas au bout de votre étonnement ;

Sçachez qu'on la marie, &amp; même incessam-

ment.

LE MARQUIS.

O Ciel ! Me dis-tu vrai ?

CHAMPAGNE.

Très-vrai ; je suis sincère :

Pour conclure, Monsieur, on n'attend que son

pere.

LE MARQUIS.

Quel coup inattendu ! Mais à qui l'unit-on ?

CHAMPAGNE.

Au maître de céans, à Monsieur le Baron.

LE MARQUIS.

Au Baron ?

aid

CHAMPAGNE.

A lui-même, & la chose est très-sûre.

LE MARQUIS.

Grand Dieu! La singulière & fatale aventure!

Mais elle n'est pas vraie, on vient de l'abuser:

La personne qu'il aime, & qu'il doit épouser,

Est brillante d'attraits, mais d'esprit dépourvue;

C'est ainsi que lui-même il l'a peinte à ma vue:

Et celle que j'adore est accomplie en tout;

A l'extrême beauté joint l'esprit & le goût.

CHAMPAGNE.

J'ignore quel portrait il a fait de la belle,

S'il vous l'a peinte sotte, ou bien spirituelle:

Mais je suis bien instruit, & par mes propres yeux,

Que celle qu'il épouse, & qui loge en ces lieux,

Est justement la même, à qui votre émissaire

A porté vingt billets, gages d'un feu sincère;

C'est la fille, en un mot, de Monsieur de Forlis;

Et j'en ai pour garant tous les gens du logis.

LE MARQUIS.

Je n'en puis plus douter, & ce nom seul m'éclaire;

Mon esprit à-présent débrouille le mystère.

Le Baron, pour bêtise & pour stupidité,

Aura pris son air simple & sa timidité:

Elle est d'un naturel qui se livre avec crainte;

Cet effroi s'est accru par la dure contrainte

De former un lien qui force son penchant;

Et par l'effort de taire un si cruel tourment.

Oui, le chagrin secret de voir tromper sa flamme,

Et j'aime à m'en flatter, a jetté dans son ame

Ce morne abattement, cette sombre froideur

Qui choquent le Baron, & causent son erreur.

Dans mon vif défefpoir j'ai du moins l'avantage  
 De penfer qu'aujourd'hui fa trifteffe eft l'ouvrage ;  
 Et le garant flatteur de fon amour pour moi,  
 Eft qu'à regret, d'un pere elle fubit la loi.

## CHAMPAGNE.

Cette grande douleur qui confole la votre,  
 Ne l'empêchera pas d'en époufer un autre.

## LE MARQUIS.

Il eft vrai, j'en frémis, c'eft un bien fans effet.  
 Sa funefte douceur ajoute à mon regret ;  
 Et d'un feu mutuel la flatteufe affurance,  
 Eft un nouveau malheur quand on perd l'efpé-  
 rance.

Se voir ravir un cœur plein d'un tendre retour,  
 C'eft de tous les revers le plus grand en amour,  
 Et fe voir enlever ce tréfor qu'on adore,  
 Par la main d'un ami qui lui-même l'ignore,  
 Y met encor le comble, & le rend plus affreux !  
 Je me plaignois tantôt de mon fort rigoureux,  
 Quand mes foins ne pouvoient découvrir fa de-  
 meure,

J'aurois beaucoup mieux fait de craindre & de  
 fuir l'heure

Où je devois apprendre un fecret fi cruel.  
 Pour moi, fa découverte eft un arrêt mortel.  
 Je ferois trop heureux d'être dans l'ignorance,  
 Et du Baron, du moins, j'aurois la confiance.  
 Je pourrois dans fon fein épancher ma douleur,  
 Hélas ! j'ai tout perdu jufqu'à cette douceur.  
 Quel état violent ! O Ciel ! que dois-je faire ?  
 Dois-je fuir où refter ? M'expliquer ou me taire ?  
 Que dirai-je au Baron ? pourrai-je l'aborder ?

Ah! D'avance, mon cœur se sent intimider ;  
 Je ne pourrai jamais soutenir sa présence.  
 Mon trouble.., juste Dieu ! Je le vois qui s'avance.  
 [ *Champagne sort.* ]

## S C E N E . I I.

LE BARON, LE MARQUIS.

LE BARON.

**J**'Etois impatient déjà de vous revoir.  
 Eh bien, n'avez-vous rien à me faire sçavoir ?  
 Répondez-moi, Marquis. Vous évitez ma vue ;  
 Je vois sur votre front la douleur répandue.  
 Qu'avez-vous ?

LE MARQUIS.

Je n'ai rien.

LE BARON.

Votre ton, & votre air  
 M'assurent le contraire, & vous m'êtes trop cher.  
 Pour vous laisser garder un si cruel silence :  
 Manqueriez-vous pour moi déjà de confiance ?  
 Ouvrez-moi votre cœur, parlez donc ?

LE MARQUIS.

Je ne puis.

LE BARON.

Mais songez que tantôt vous me l'avez promis.  
 Qu'avez-vous découvert ? Que venez-vous d'apprendre ?



LE MARQUIS.

Plus que je ne voulois !

LE BARON.

.... Je ne puis vous comprendre,  
Et j'exige de vous que vous vous expliquiez :  
Me tiendrez-vous rigueur après tant d'amitié ?

LE MARQUIS.

Je dois plutôt cacher le trouble qui m'agite.  
Dans l'état où je suis, souffrez que je vous quitte.

LE BARON.

Non , arrêtez , Marquis , vous prétendez en vain  
Que je vous abandonne à votre noir chagrin ;  
Vous ne sortirez pas , quoi que vous puissiez faire ,  
Que je n'aye arraché de vous l'aveu sincère  
Du sujet qui vous trouble , & qui vous porte à  
fuir.

LE MARQUIS.

Dispensez-moi , Baron , de vous le découvrir ;  
Et laissez-moi . . .

LE BARON.

Marquis , la résistance est vaine ;  
Et vous m'éclaircirez.

LE MARQUIS.

Quelle effroyable gêne !  
Où me vois-je réduit !

LE BARON.

Cédez-donc à l'effort  
D'un homme tout à vous.

LE MARQUIS.

Je crains . . .

LE BARON.

Vous avez tort.

Les destins qui tantôt vous cachoient votre amante,  
 Ont-ils pu vous porter d'atteinte plus sanglante ?

LE MARQUIS.

Où, puisque ce secret par vous m'est arraché :  
 Je voudrois que son sort me fut encor caché :  
 Mes gens, de sa demeure ont fait la découverte ;  
 Mais pour rendre mes feux plus certains de sa  
 perte.

Ils m'ont trop éclairé.

LE BARON.

Que vous ont-ils appris ?

LE MARQUIS.

Tout ce que je pouvois en apprendre de pis.  
 J'ai su que sa famille au plutôt la marie ;  
 Pour comble de chagrin je vais la voir unie  
 Au destin d'un ami qui m'enchaîne le bras !

LE BARON.

Ce coup est affligeant, mais il n'égale pas,  
 Quoi que puisse opposer votre douleur extrême,  
 Le malheur d'ignorer le sort de ce qu'on aime :  
 Je trouve votre amour, dans ce nouveau chagrin,  
 Beaucoup moins malheureux qu'il n'étoit ce matin.

LE MARQUIS.

Rien n'égale, Monsieur, ma disgrâce présente ;  
 Je sens qu'elle est pour moi d'autant plus acca-  
 blante

Que je ne puis choisir ni prendre aucun parti ;  
 Toute voye est fermée à mon espoir trahi.

LE BARON.

J'en vois une pour vous très-simple.

LE MARQUIS.

Quelle est-elle ?

LE BARON.

Poursuivez votre pointe auprès de votre belle.

LE MARQUIS.

Le moyen à présent, Monsieur, que je la vois  
 Promise à mon ami, dont son pere a fait choix?  
 Mon cœur doit renoncer plutôt à ma maîtresse;  
 L'honneur & le devoir y forcent ma tendresse.

LE BARON.

Il n'est pas question de devoir ni d'honneur;  
 Il ne s'agit ici que de votre bonheur.

LE MARQUIS.

Monsieur, pour un moment, mettez-vous à ma  
 place.

Feriez-vous ce qu'ici vous voulez que je fasse?  
 L'amour vous feroit-il manquer à l'amitié?

LE BARON.

Oui, Marquis, sur ce point je serois sans pitié;  
 Le scrupule est sorti en pareille matière,  
 Et je ne ferois pas grace à mon propre pere.

LE MARQUIS.

Moi, je ne me sens pas tant d'intrépidité;  
 Et quand même j'aurois cette témérité,  
 Que puis-je espérer?

LE BARON.

Tout, Monsieur, puisqu'on vous aime;  
 Vous devez réussir, j'en répondrois moi-même.

LE MARQUIS.

A quoi tous mes efforts pourroient-ils aboutir?

LE BARON.

Mais, à rompre un hymen qui doit mal l'assortir.

LE MARQUIS.

Il est trop avancé.

LE BARON.

Qu'elle avoué à son pere  
Votre amour réciproque.

LE MARQUIS.

Elle est d'un caractère,  
D'un esprit trop craintif, pour tenter ce moyen,  
D'autant qu'elle a donné sa voix à ce lien;  
Moi-même à l'y porter j'ai de la répugnance.  
Les remords que je sens...

LE BARON.

Les remords? Pure enfance!  
Ayez pour mes conseils plus de docilité,  
Et le succès.

LE MARQUIS.

J'en vois l'impossibilité;  
Car son hymen, vous dis-je, est prêt de se con-  
clure;  
Demain, ce soir peut-être, & ma disgrâce est sûre.

LE BARON.

Je veux que cela soit: mettons la chose au pis.

LE MARQUIS.

Que puis-je faire alors?

LE BARON.

Ce que fait tout Marquis  
Vous vous arrangerez.

LE MARQUIS.

Et de quelle manière?

LE BARON.

En voyant cette belle, en tâchant de lui plaire,

LE MARQUIS.

A mon ami ferai-je un affront si sanglant?

LE BARON.

Sur cet article-là votre scrupule est grand !  
 A son plus haut degré c'est porter la sagesse.  
 Si vos pareils avoient cette délicatesse,  
 Et marquoient tant d'égard pour Messieurs les  
 maris ;  
 Je plaindrois la moitié des femmes de Paris.  
 Ne tenez pas ailleurs un langage semblable ;  
 Il vous feroit, Marquis, un tort considérable.

LE MARQUIS.

Quand vous parlez ainsi, c'est sur le ton badin ;  
 Je forme & je veux suivre un plus juste dessein.  
 A mes sens révoltés quelque effort qu'il en coûte,  
 Le devoir me l'inspire, il faut que je l'écoute.  
 De l'erreur d'un ami, j'abuse trop long-tems ;  
 Je veux la dissiper dans ces mêmes instans,  
 Et je vais sans détour, à quoi que je m'expose,  
 De mon trouble secret lui dévoiler la cause.

LE BARON.

Ah ! Gardez-vous en bien, vous allez tout gâter.

LE MARQUIS.

Juste Ciel ! Est ce vous qui devez m'arrêter ?

LE BARON.

Oui, vous allez commettre une extrême imprudence :

Mais a-t-on jamais fait pareille confidence ?

LE MARQUIS.

Eh quoi ! voulez-vous donc que je trompe en ce jour  
 Un homme que j'estime, & qui m'aime à son  
 tour ?

LE BARON.

Oui, trompez-le, Monsieur.

LE

**C O M E D I E.**  
**LE MARQUIS.**

401

C'est lui faire un outrage.

**LE BARON.**

Trompez-le encore un coup , trompez-le , c'est  
l'usage.

**LE MARQUIS.**

Vous me le conseillez?

**LE BARON.**

Très-fort, & je fais plus;

Je l'exige de vous.

**LE MARQUIS.**

Je demeure confus!

**LE BARON.**

Mais , dans vos procédés je ne puis vous com-  
prendre!

Vous avez pour cet homme une amitié bien  
tendre;

Et portant à son-cœur le coup le plus mortel ,  
Par un aveu choquant autant qu'il est cruel ,  
Vous voulez faire entendre à sa flamme jalouse ,  
Que vous êtes aimé de celle qu'il épouse :  
Si quelqu'un s'avisoit de m'en faire un égal ,  
Par moi , son compliment seroit reçu fort mal.

**LE MARQUIS.**

Ces mots ferment ma bouche & changent ma  
pensée ;

Mon ardeur, puisqu'enfin elle s'y voit forcée ,  
Va suivre le parti que vous lui proposez :  
Mais souvenez-vous bien que vous l'y réduisez ,  
Que vous êtes, Monsieur, garant de ma conduite ,  
Que vous deviendrez seul coupable de la suite ;  
Et que si trop avant je me laisse entraîner ,

*Tom. V.*

C c

C'est vous, & non pas moi, qu'il faudra condamner.

LE BARON.

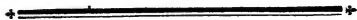
Quoi qu'il puisse arriver, je prends sur moi la chose;  
Sur ma parole, osez.

LE MAROUI.

Je vous crois donc, & j'ose.

LE BARON.

Avant que vous sortiez , je serois curieux  
Que vous vissiez l'objet . . . Mais il s'offre à nos  
yeux.



*S C E N E I I.*

LE BARON, LE MARQUIS, LUCILE.

LE MARQUIS, à part.

**Q**uel trouble ! En la voyant, j'ai peine à me contraindre.

LUCILE, *d'un air timide, au Baron.*  
Je cherchois votre sœur.

LE BARON.

Approchez-vous sans craindre,  
Et faites politesse à Monsieur le Marquis.  
Vous ne sauriez trop bien recevoir mes amis.  
Quoi! vous voilà déjà toute déconcertée?  
Vous changez de couleur, vous êtes empruntée?  
Mais, rassurez-vous donc. Devant le monde, ainsi  
Faut-il être étonnée?

LUCILE.

Et Monsieur l'est aussi ?

LE BARON.

Il l'est de votre abord.

LE MARQUIS.

Pardon, je me rappelle

Qu'ailleurs, plus d'une fois j'ai vu Mademoiselle,

LE BARON.

Vous l'avez vue ailleurs ? Où, Marquis ?

LE MARQUIS.

Au couvent ;  
Précisément au même où j'allois voir souvent,  
Comme je vous l'ai dit, cette jeune personne.  
La rencontre me charme autant qu'elle m'étonne.  
L'estime & l'amitié les lioient de si près  
Que l'une & l'autre alors ne se quittoient jamais ;  
C'est cet attachement que je faisois paroître ,  
A qui je dois, Monsieur, l'honneur de la con-  
noître.

LE BARON, *à part, au Marquis.*

Mais, rien n'est plus heureux pour vous que ce  
coup-là !

Auprès de son amie elle vous servira.

Elle est simple à l'excès ; mais on peut la con-  
duire :

Sçait-elle votre amour ?

LE MARQUIS.

Tout a dû l'en instruire.

J'ai fait en sa présence éclater mon ardeur ;

Et comme ma Maîtresse, elle connoît mon cœur.

LE BARON.

Tant mieux, j'en suis charmé, la chose ira plus  
vite.



LE MARQUIS.

Dans l'état incertain qui maintenant m'agite ,  
Souffrez que devant vous j'ose l'interroger.

LE BARON.

A répondre , je vais moi-même l'engager.

LE MARQUIS.

Non , je veux sans contrainte apprendre de sa  
bouche

Quels sont les sentimens de l'objet qui me tou-  
che ;

Parlez , belle Lucile , ils vous sont connus tous ,  
Mon amante n'a rien qui soit caché pour vous ,  
Et vous devez souvent en avoir des nouvelles.

LUCILE.

Il est vrai.

LE MARQUIS.

J'en apprens une des plus cruelles ;  
Ses parens , m'a-t-on dit , veulent la marier.

LUCILE.

Oui.

LE MARQUIS.

Ciel ! quel oui funeste ! & qu'il doit m'effrayer !

LE BARON.

Rassurez-vous , je veux rompre ce mariage.

LE MARQUIS , à Lucile.

L'approuve-t-elle ?

LUCILE.

Non.

LE BARON , au Marquis.

Pour vous , l'heureux présage !

LE MARQUIS.

Comment se trouve-t-elle à présent ?

LUCILE.

Mal & bien.

LE MARQUIS.

Pense-t-elle?...

LUCILE.

Beaucoup.

LE MARQUIS.

Et que dit-elle?

LUCILE.

Rien.

LE BARON.

Quel discours? Parlez mieux, qu'on puisse vous entendre.

LE MARQUIS.

Ces mots sont d'un grand sens pour qui sçait les comprendre.

J'ai toujours eu du goût pour la précision.

LE BARON.

Vous devez donc goûter sa conversation.

LE MARQUIS.

Infiniment, Monsieur.

LE BARON.

C'est par-là qu'elle brille:

Mal & bien, rien, beaucoup; la singulière fille!

Tenez, s'il est possible, un discours plus suivi.

LE MARQUIS.

Du peu qu'elle m'a dit vous me voyez ravi.

[à Lucile.]

Ma Maîtresse à mon fort est-elle bien sensible?

LUCILE.

Oui, votre état la jette en un trouble terrible;

Moi, qui connois son cœur, je puis vous l'assurer.

LE BARON.

Prodige ! la voilà qui vient de proférer  
Deux phrases tout de suite.

LE MARQUIS, *à part.*

A peine je suis maître

De mes sens agités !

LUCILE.

J'en ai trop dit , peut-être ,

Je m'en vais.

LE BARON.

Bon !

LE MARQUIS, *à Lucile.*

Eh non , c'est moi qui vais sortir.

*( à part. )*

Mon transport , à la fin pourroit me découvrir.

LE BARON, *au Marquis.*

Je vais la faire agir auprès de son amie.

LE MARQUIS.

Mademoiselle , adieu , songez bien , je vous prie ,

Qu'il faut que votre cœur pour moi parle

aujourd'hui ,

Et que je suis perdu , si je n'ai son appui.

*[ Il sort. ]*

## S C E N E IV.

LE BARON, LUCILE.

LE BARON.

**J**E ne vous conçois pas ; vous êtes étonnante !  
Vous paroissez toujours interdite & tremblante ;

Vous vous présentez mal, & vous n'épargnez rien  
Pour ternir votre éclat par un mauvais maintien;  
Et lorsqu'à répliquer, votre bouche est réduite,  
C'est par monosyllabe, & sans aucune suite.  
Répondez, est-ce gêne? Est-ce obstination?  
Est-ce peu de lumière? Est-ce distraction?  
Mais, levez donc les yeux quand je vous interroge.

LUCILE.

Je vous suis obligée.

LE BARON.

Eh! sur le pied d'éloge

Prenez-vous mon discours?

LUCILE.

Mais, comme il vous plaira.

LE BARON.

Le moyen de tenir à ces répliques-là?

LUCILE.

Mais, j'ai mal dit, je crois.

LE BARON, *à part.*

Que ce je crois est bête!

LUCILE.

Excusez, mais votre air m'intimide & m'arrête.

LE BARON.

Selon vous, j'ai donc l'air bien terrible?

LUCILE.

Oui, vraiment.

LE BARON.

Votre bouche me fait un aveu bien charmant!

LUCILE.

Mais il est naturel.

LE BARON.

Vous êtes ingénue.

LUCILE.

Oh ! beaucoup.

LE BARON.

Abrégeons , son entretien me tue.

Laissons , Mademoiselle , un discours superflu.

Il faut que le Marquis soit par vous secouru.

LUCILE.

Secouru !

LE BARON.

Promptement.

LUCILE.

En quoi donc , je vous prie ?

LE BARON.

Il faut à son sujet parler à votre amie.

S'il n'étoit question que d'une folle ardeur ,

Bien loin de vous presser d'agir en sa faveur ,

Je vous le défendrois ; mais son amour est sage ,

Et pour elle il s'agit d'un très-grand mariage ,

Où tout , en même-tems , se trouve réuni ,

La naissance , le bien , avec l'âge assorti.

Son bonheur en dépend ; ainsi , Mademoiselle ,

C'est remplir le devoir d'une amitié fidelle.

Peignez donc à ses yeux le désespoir qu'il a ;

Dites-lui qu'il se meurt.

LUCILE.

Elle le sait déjà.

LE BARON.

N'importe , exagérez son mérite , &amp; sa flamme ;

Près d'elle employez tout pour attendre son ame ;

Et de son prétendu dites beaucoup de mal.

Peignez-le dissipé , fat , inconstant , brutal.

LUCILE.

Je n'ose pas tout haut dire ce que je pense.

LE BARON.

Parlez , ne craignez rien.

LUCILE.

Oh ! sans la bienfiance...

LE BARON.

Pour l'homme en question, point de ménagement.

LUCILE, *riant*.

Quoi ! vous me l'ordonnez ?

LE BARON.

Oui , très-expressément.

Quand je vous parle ainsi, qui vous oblige à rire ?

C'est une nouveauté, mais j'y trouve à redire ;

Ce rire maintenant est des plus déplacés.

LUCILE.

Mais il ne l'est pas tant, Monsieur, que vous pensez.

LE BARON, *à part*.

Ces imbécilles-là, gauches en toute chose,

Ou ne vous disent mot, ou ricannent sans cause.

(*à Lucile.*)

Quoiqu'il en soit, songez à ce que je vous dis,

Disposez votre amie en faveur du Marquis.

Ce que j'attens de vous veut de la diligence.

Il faut...

LUCILE.

Monsieur, voilà votre sœur qui s'avance.

LE BARON.

Ma sœur ! Le personnage est fort intéressant ,  
Et digne d'interrompre un discours important.



## S C E N E V.

LUCILE, CELIANTE, LE BARON.

LE BARON, à *Lucile*.

**R**Éprésentez sur-tout, exprès je le répète,  
Que l'ardeur du Marquis est sincère & parfaite.

LUCILE.

C'est la troisième fois que vous me l'avez dit.

LE BARON.

Oh ! pour le bien graver au fonds de votre esprit,  
Morbieu ! je ne fçaurois assez vous le redire.

Je suis...

LUCILE.

Vous vous fâchez, Monsieur, je me retire.



## S C E N E VI.

CELIANTE, LE BARON.

CELIANTE.

**V**ous la traitez, mon frere, avec trop de  
hauteur,

Et vous l'étourdissez. Employez la douceur.

LE BARON.

La douceur, dites-vous ? La douceur est char-  
mante.

C E L I A N T E. .

Trouvez bon cependant que je vous représente  
Qu'une telle conduite auprès d'elle vous nuit ;  
Et qu'à la fin sa haine en peut être le fruit.  
Qu'elle sent...

L E B A R O N.

Trouvez bon que je vous interrompe,  
Pour vous dire, ma sœur, que votre esprit se  
trompe.

C E L I A N T E.

Elle s'est plainte à moi, je dois vous informer...

L E B A R O N.

Tous ces petits propos doivent peu m'allarmer.

C E L I A N T E.

Mais vous allez bien-tôt voir arriver son pere.  
Pour son appartement, comment allez-vous faire ?  
Ma sincere amitié...

L E B A R O N.

Se donne trop de soins,  
Et pour notre repos, aimez-nous un peu moins.

C E L I A N T E.

Vous n'avez jamais rien d'agréable à me dire.

L E B A R O N. .

Rien d'agréable ! il faut autrement me conduire.  
J'aurai soin désormais de vous faire ma cour.

C E L I A N T E.

Pour moi, votre mépris augmente chaque jour.

L E B A R O N.

Et puisque vous aimez les choses agréables,  
Je ne vous-tiendrai plus que des propos aimables :  
Je louerai votre esprit, votre air, votre enjoue-  
ment,



*CELIANTE.*

Ah! ne me raillez pas aussi cruellement.

*LE BARON.*

Céliante, pour vous je viens de me contraindre;  
Je vous dis des douceurs, & vous osez vous  
plaindre?

*CELIANTE.*

Moi, je vous dois ici dire vos vérités,  
Et vais d'un bon avis payer vos duretés.

*LE BARON.*

Encore des avis!

*CELIANTE.*

Vous êtes fort aimable...

*LE BARON.*

Le début est flatteur.

*CELIANTE.*

Prévenant, doux, affable

Pour les gens du dehors que ménage votre art;  
A vos civilités le monde entier a part,  
Parce qu'il est, Monsieur, l'objet de votre culte,  
Et l'oracle constant que votre esprit consulte:  
Mais mon frère chez lui sçait se dédommager  
Des égards qu'il prodigue à ce monde étranger.  
Il dépouille en entrant sa douceur politique;  
Méprisant pour sa sœur, dur pour son domestique;  
Fâcheux pour sa maîtresse, & froid pour ses amis,  
Il prend une autre forme, & change de vernis.  
Tout craint dans sa maison, & tout fuit sa ren-  
contre;

Le courtisan s'éclipse, & le tyran se montre.

*LE BARON, d'un ton irrité.*

Ma sœur!

## CELIANTE

Le trait est fort, mais vous me l'arrachez;  
 Et j'ai peint dans le vrai, puisque vous vous fâchez.  
 Je l'ai fait toutefois dans une bonne vue;  
 Profitez-en, ou bien, si l'erreur continue,  
 Des vôtres, redoutez le funeste abandon;  
 Craignez de vous trouver seul dans votre maison,  
 Et de n'avoir d'ami que ce monde frivole  
 Dont un souffle détruit l'estime qui s'envole.

## SCENE VII.

LE BARON *seul.*

**J**E serois trop heureux de me voir délivré  
 De ces especes-là, dont je suis entouré,  
 Mais sortons; il est tems de faire ma tournée,  
 Et de régler l'effor de toute la journée.  
 Passons chez la Marquise & chez le Commandeur;  
 Voyons la Présidente, & puis mon Rapporteur.

## SCENE VIII.

LE BARON, LISETTE.

LISETTE.

**M**onsieur, je viens...

LE BARON.

Allez.

**LES DEHORS TROMPEURS**  
**L I S E T T E.**

Mais daignez me permettre

Monsieur...

**LE BARON.**

Mes gens, au Duc ont-ils porté ma Lettre?

**L I S E T T E.**

Je pense que la Fleur est parti pour cela.

**LE BARON.**

Je pense est merveilleux, & ces animaux-là

Répondent la plupart aussi mal qu'ils agissent.

Mes ordres, comme il faut, jamais ne s'accomplissent.

**L I S E T T E.**

Mais, Monsieur de Forlis.

**LE BARON.**

Quoi, Monsieur de Forlis?

**L I S E T T E.**

Arrive en ce moment. Je vous en avertis

Pour que vous descendiez.

**LE BARON.**

Je vous suis redevable

Dé venir m'avertir : Le terme est admirable !

**L I S E T T E, à part.**

Quel homme ! Mais Monsieur...

**LE BARON.**

Allez, parlez plus bas ;

Annoncez désormais, & n'avertissez pas.

(*Lisette rentre.*)



## S C E N E I X.

LE BARON *seul.*

**F**Orlis, pour arriver, a mal choisi son heure :  
 J'allois sortir, il faut que pour lui je demeure ;  
 C'est mon ami, je vais l'embrasser simplement ;  
 Et le quitter, après le premier compliment ;  
 Mais, de le prévenir il m'épargne la peine.

## S C E N E X.

LE BARON, M. DE FORLIS.

LE BARON, *embrassant M. de Forlis.*

**V**Otre santé, Monsieur ?  
**M. DE FORLIS.**  
 Assez ferme. Et la tienne ,

Baron ?

LE BARON.

Bonne.

M. DE FORLIS.

Tant mieux. J'ai voulu me hâter  
 Pour t'unir à ma fille , & par-là cimenter  
 L'ancienne amitié qui nous unit ensemble.

LE BARON.

Je suis vraiment charmé que ce nœud nous assem-  
 ble.

M. DE FORLIS.

De ces promesses-là je connois la valeur.

L E B A R O N.

Ce sont de vrais devoirs.

M. DE FORLIS.

Tiens, je vais en six phrases

Te peindre ces devoirs qu'ici tu nous emphases.

Aller d'abord montrer aux yeux de tout Paris

La dorure & l'éclat d'un nouveau vis-à-vis ;

Eclabouffer vingt-fois la pauvre infanterie ,

Qui se salue en jurant , de la Cavalerie :

De toilette en toilette aller faire sa cour ,

Apprendre & débiter la nouvelle du jour ;

Puis au Palais Royal joindre un cercle agréable ,

Et lier pour le soir une partie aimable ;

Ne boire à ton dîner que de l'eau seulement ,

Pour sabler du champagne , à souper , large-  
ment ;

Faire l'après-midi mille dépenses folles ,

En deux médiateurs perdre huit cens pistoles ;

Sur une tabatiere , ou bien sur des habits ,

Dire ton sentiment & ton sublime avis ;

Conduire à l'Opéra la Duchesse indolente ,

Médire ou bien broder avec la Présidente ;

Avec le Commandeur parler chasse & chevaux ;

Chez le petit Marquis découper des oiseaux :

Voilà le plan exact de ta journée entière ,

Tes devoirs importants , & ta plus grave affaire.

L E B A R O N.

Monsieur le Gouverneur , vous nous blâmez à  
tort :

On ne vit point ici comme dans votre Fort.

T o m . V

D d

118 **LES DEHORS TROMPEURS**

Nous devons y plier sous le joug de l'usage ;  
Ce qui paroît frivole , est dans le fond très-sage.  
Tous ces aimables riens, qu'on nomme amusement ,

Forment cet heureux cercle & cet enchaînement,  
De qui le mouvement journalier & rapide  
Nous fait , par l'agréable , arriver au solide.  
C'est par eux que l'on fait les grandes liaisons ,  
Qu'on acquiert les amis & les protections ;  
Au sein des jeux rians on perce les mystères :  
Le plaisir est le nœud des plus grandes affaires ;  
Le succès en dépend , tout y va , tout y tient ,  
Et c'est en badinant que la faveur s'obtient.

M. DE FORLIS.

Il donne en habile homme un bon tour à sa cause ,  
Et je sens dans le fond qu'il en est quelque chose.

LE BARON.

Si j'ai quelque crédit moi-même près des grands ,  
Je le dois à ces riens.

M. DE FORLIS.

Je te prens sur le tems.

Pour rendre à mes regards ta conduite louable ,  
Employe en ma faveur ce crédit favorable.  
L'occasion est belle , & voici le moment :  
Fais agir tes amis pour le Gouvernement  
Qu'à la place du mien à la Cour je demande ;  
Tu sçais, pour l'obtenir, que mon ardeur est  
grande ;

Qu'il doit, outre l'honneur, grossir mes revenus,  
Et qu'il produit par an dix mille francs de plus :  
Par plusieurs concurrens cette place est brigüée ;  
Du Royaume, Baron, c'est la plus distinguée.

Un homme bien instruit m'a marqué de partir ;  
De mettre tout en œuvre , il vient de m'avertir.  
Un motif si pressant, joint à ton mariage ,  
M'a fait prendre la poste & hâter mon voyage.  
As-tu sollicité ? Depuis près de deux mois  
Je t'en ai par écrit prié plus de vingt fois :  
Tu m'as promis de voir le Ministre qui t'aime ;  
L'as-tu fait ? Puis-je bien m'en fier à toi-même ?

LE BARON.

Oui : mais permettez . . .

M. DE FORLIS.

Non , je te connois trop bien.

Ne crois pas m'échapper.

LE BARON.

Un seul instant.

M. DE FORLIS.

Non , rien.

Je ne te ferois pas grace d'une seconde.  
Si tu prends une fois ton essor dans le monde ,  
Crac , te voilà parti jusqu'à demain matin.

LE BARON.

Puisque vous le voulez , & qu'il le faut enfin ;  
Je dînerai chez moi.

M. DE FORLIS.

Effort rare & sublime !

Sacrifice étonnant ! grande preuve d'estime !

LE BARON.

Nous mangerons ensemble un poulet sans façon ,  
Et je vais vous donner un dîner d'ami.

M. DE FORLIS.

Non.

Je crains ces dîners-là. J'aime la bonne chère ;

420      **LES DEHORS TROMPEURS**

Et traites-moi plutôt en personne étrangère:  
Tu n'auras qu'à donner tes ordres pour cela,  
Et l'appétit chez moi se fait sentir déjà.

Le chemin que j'ai fait est très-considérable,  
Et me fait aspirer au moment d'être à table.  
En attendant, passons dans mon appartement,  
Nous parlerons ensemble.

**LE BARON.**

Attendez un moment.

**M. DE FORLIS.**

Comment donc ! Que veut dire un discours de la  
sorte ?

**LE BARON.**

Tout n'est pas disposé comme il convient.

**M. DE FORLIS.**

Qu'importe ?

Je puis m'y reposer.

**LE BARON.**

Non , Monsieur.

**M. DE FORLIS.**

Et pourquoi ?

**LE BARON.**

C'est qu'il est occupé.

**M. DE FORLIS.**

Tu te moques de moi.

Et par qui donc l'est-il ?

**LE BARON.**

Par un fort galant homme.

**M. DE FORLIS.**

La chose est toute neuve ; & cet homme se  
nomme ?



LE BARON.

Son nom m'est échappé.

M. DE FORLIS.

Rien n'est plus ingénu.

Mon logement est pris, &amp; par un inconnu !

LE BARON.

C'est un Abbé, Monsieur.

M. DE FORLIS.

Un Abbé !

LE BARON.

Mais, de grace... ?

M. DE FORLIS.

Qu'on eut mis dans ma chambre un militaire,  
passe :

Mais un petit Collet me déloger ainsi !

LE BARON.

Je n'ai pas cru, d'honneur, vous voir si-tôt ici ;  
Il m'est recommandé d'ailleurs par des personnes  
Qui peuvent tout sur moi.

M. DE FORLIS.

Tes excuses sont bonnes.

LE BARON.

Mais si vous le voulez, Monsieur, absolument,  
Vous pourrez aujourd'hui prendre mon loge-  
ment ;Ou bien, comme l'Abbé part dans l'autre se-  
maine ;Et que de nos façons il faut bannir la gêne,  
Vous logerez plus haut.

M. DE FORLIS.

Oui, je t'entens, Baron ;

Et pour le coup je vais coucher dans le dongeon !

422      **LES DEHORS TROMPEURS**  
**LE BARON.**

Vous êtes mon ami.

**M. DE FORLIS.**

La chose est plus choquante :  
Mais tout mon dépit cède à ma faim qui s'aug-  
mente.

Viens, dans ce moment-ci, si tu veux m'obliger,  
Loge-moi vite...

**LE BARON.**

Où donc ?

**M. DE FORLIS.**

Dans ta salle à manger.

---

**A C T E   I I I .**

---

**SCENE PREMIERE.**

**LE BARON, LE MARQUIS.**

**LE BARON.**

**L**E Forlis, par bonheur, fait la méridienne :  
Je respire. Entre nous son amitié me gêne.  
Sa fille doit parler à l'objet de vos feux.

**LE MARQUIS.**

Je vous suis obligé de vos soins généreux.

**LE BARON.**

L'affaire est en bon train.

**LE MARQUIS.**

Il est vrai, je commence

A me flatter, Monsieur, d'une douce espérance.

LE BARON.

Je suis charmé de voir que vous pensiez ainsi.

LE MARQUIS.

La joye enfin succède au plus affreux souci.

Je ne puis exprimer le plaisir que je goûte ;

On n'imagine point jusqu'où va...

LE BARON.

Je m'en doute.

LE MARQUIS.

Non , non , vous ignorez combien il est flatteur.

Je ne sçais quoi , pourtant , m'arrête au fonds du cœur.

LE BARON.

Comment ! Votre ame est-elle encore intimidée ?

LE MARQUIS.

Oui , tromper un ami révolte mon idée ,

Et je sens que je blesse au fonds la probité.

LE BARON.

Marquis , encore un coup , cessez d'être agité :

Elle n'est point blessée en des choses semblables.

LE MARQUIS

En est-il , où ses droits ne soient point respectables ?

Et ne doit-elle point régler en tout nos pas ?

LE BARON.

Non , Marquis , sur l'amour elle ne s'étend pas.

LE MARQUIS.

Et par quelle raison ?

LE BARON.

Ce n'est pas là sa place.

Elle y feroit de trop.

LE MARQUIS.

Un tel discours me passe.

LE BARON.

J'ai plus d'expérience, & doit vous éc'aïrer.  
 La droiture est un frein que l'on doit révéler,  
 Du monde ce sont-là les maximes constantes,  
 Dans tout ce que l'on nomme affaires importantes,  
 Devoirs essentiels de la société,  
 Dont ils font les liens & comme le traité.  
 On la doit consulter, sur tout dans l'exercice  
 Des charges de l'Etat d'où dépend la Justice;  
 Dans ce qui, parmi nous, est de convention,  
 Et forme par degré la réputation:  
 Mais elle est sans pouvoir pour tout ce qu'on  
 appelle

Du nom de badinage, ou bien de bagatelle;  
 Pour tout ce qu'on regarde universellement  
 Sur le pied de plaisir, ou de délassément.  
 Dans un tendre commerce elle n'est plus admise,  
 Et même s'en piquer devient une sottise.  
 L'amour n'est plus qu'un jeu, qu'un simple amu-  
 sement,

Où l'on est convenu de tromper finement;  
 D'être dupe ou fripon, le tout sans conséquence,  
 Mais d'être le dernier pourtant avec décence.

LE MARQUIS.

Le plus beau des liens, d'où dépend notre paix,  
 Peut-il être avili jusques à cet excès?  
 Le monde est étonnant dans sa bizarrerie.  
 Le joueur qui fripponne est couvert d'infamie,  
 Et le perfide amant qui trompe, & qui trahit,  
 Devient homme à la mode, & se met en crédit.

Quel travers dans les mœurs, & quel affreux  
délire !

Aussi grossièrement peut-on se contredire ?

L. E. B A R O N.

C'est l'idée établie, il faut s'y conformer.

L E M A R Q U I S.

Mon ame, à penser faux, ne peut s'accoutumer.

Le Jeu, dont j'ai parlé, commerce de caprice,

Fondé sur l'intérêt, la fraude & l'avarice,

S'est rendu par l'usage un lien révére ;

Les devoirs en sont saints, le culte en est sacré.

A ses engagements le fier honneur preside ;

Et ses dettes, sur-tout, sont un devoir rigide :

Au jour précis, à l'heure, il faut, pour les payer,

Vendre tout, & frustrer tout autre créancier,

Et l'amour tendre & pur devient un nœud frivole ;

Où l'on est dispensé de tenir sa parole.

Le joug de l'amitié n'est pas plus respecté ;

On veut qu'ils soient tous deux exempts de pro-  
bité :

Leurs devoirs sont remplis les derniers ; & leurs  
dettes,

Ou ne s'acquittent pas, ou sont mal satisfaites.

Mais rendez-moi raison d'un tel égarement,

Vous, profond dans le monde, & son digne orne-  
ment.

L. E. B A R O N.

Je conviens avec vous, Marquis, & je confesse

Que l'esprit qui l'agite est souvent une yvresse.

Du sein de la lumiere il tombe dans la nuit,

De ses écarts souvent l'injustice est le fruit ;

Mais il est notre maître, & nous devons le suivre ;

426 *LES DEHORS TROMPEURS*

Nous sommes, par état, tous deux forcés d'y vivre.<sup>+</sup>  
 Pour y plaire, y briller, pour avoir ses faveurs,  
 Il faut prendre, Marquis, jusqu'à ses erreurs;  
 Dès qu'ils sont établis, préférer ses usages,  
 Quelques choquans qu'ils soient, aux raisons les  
 plus sages.

Quoiqu'il en coûte, on doit se mettre à l'unisson,  
 Et tout sacrifier pour avoir le bon ton.

Si-tôt qu'il le condamne, il faut fuir tout scrupule,

Et même les vertus qui rendent ridicule.

*LE MARQUIS.*

N'en déplaîse au bon ton, dont je suis rebattu,  
 Nous ne devons jamais rougir de la vertu.

*LE BARON.*

J'aime à voir qu'en votre ame elle se développe;  
 Mais il faut vous résoudre à vivre en Misanthrope.  
 Vous devez renoncer à tout amusement,  
 Aller dans un désert vous enterrer vivant;  
 Ou, de cette vertu tempérer les lumieres,  
 L'habiller à notre air, la faire à nos manières.  
 J'avouerai franchement que vous me faites peur.  
 Orné de tous les dons de l'esprit & du cœur,  
 Vous allez, je le vois, si je ne vous seconde,  
 Vous donner un travers en entrant dans le monde;  
 Vous perdre exactement par excès de raison,  
 Et d'un Caton précoce acquérir le surnom,  
 Choquer les mœurs du tems; & par cette conduite,

Vous rendre insupportable à force de mérite.

*LE MARQUIS.*

Vos discours dans mon cœur font passer votre effroi.

Ce monde que je blâme a des attraits pour moi.  
 Je ne puis vous cacher que, né pour y paroître,  
 Je l'aime & brûle en beau de m'y faire con-  
 noître.

Son commerce est un bien dont je cherche à jouir,  
 Et m'en faire estimer est mon premier desir.  
 J'ai, pour vivre content, besoin de son suffrage.  
 Dans ce juste dessein si je faisois naufrage,  
 Je ne pourrois, Baron, jamais m'en consoler.  
 La crainte que j'en ai me fait déjà trembler.  
 Pour voguer sûrement sur cette mer trompeuse,  
 Je demande & j'attends votre aide généreuse.  
 Daignez donc me guider de la main & de l'œil;  
 Et pour m'en garantir, montrez-moi chaque  
 écueil.

## L E B A R O N.

Vous me charmez, je suis tout prêt de vous in-  
 struire,  
 Et vous n'avez, Marquis, qu'à vous laisser con-  
 duire.

Je veux choisir pour vous le jour avantageux,  
 Saisir, pour vous placer, le point de vue heureux;  
 A vos dons naturels joindre les convenances,  
 Y répandre des clairs, y mettre des nuances;  
 Et faire enfin de vous, vous donnant le bon tour,  
 L'homme vraiment aimable, & le héros du jour.  
 Je ne m'en tiens pas là. Non, Marquis, je vous  
 aime;

Je veux vous rendre heureux en dépit de vous-  
 même.

Mon amitié, dans peu, compte en venir à bout :  
 Votre amante en répond, elle a pour vous du goût ;

C'est le point principal, & qui rend tout facile :  
Mais point de sot scrupule , & montrez vous  
docile.

Me le promettez-vous ?

LE MARQUIS.

J'y ferai mon effort.

LE BARON.

Pour la mieux disposer , écrivez-lui d'abord.

LE MARQUIS.

J'avois pris ce parti. J'ai même ici ma lettre :  
Mais je ne sais comment la lui faire remettre.

LE BARON.

Attendez... Il s'agit d'un établissement ,  
Et cet Hymen , pour vous , est un coup important.

LE MARQUIS.

Oui , par mille raisons c'est un bien où j'aspire ;  
Et c'est , pour l'en presser , que je lui viens d'écrire.

LE BARON.

La chose étant ainsi , j'imagine un moyen...

Oui , Lucile pour vous doit lui parler.

LE MARQUIS.

Eh bien ?

LE BARON.

Sans blesser la sagesse , elle peut la lui rendre ,  
Et même l'amitié l'engage à l'entreprendre.  
D'autres la commettraient.

LE MARQUIS.

Oui , c'est ce que je crains.

On ne peut la remettre en de meilleures mains.

LE BARON.

Donnez-moi votre lettre , elle sera rendue ,  
Et je vais en charger ma jeune prétendue.



COMÉDIE.  
LE MARQUIS.

49

Moi-même je voudrois, lui donnant mon billet;  
Le lui recommander.

LE BARON.

Vous serez satisfait.

Attendez un moment.

(Il rentre)

---

SCÈNE II.

LE MARQUIS *seul*.

**I**L fert trop bien ma flamme.  
Mais chassons, après-tout, cet effroi de mon  
ame,

Quand j'en puis profiter sans blesser mon devoir.  
Le Baron, dans ce jour, il me l'a fait trop voir,  
Pour l'aimable Forlis sent un mépris insigne;  
Il dédaigne un bonheur dont son cœur n'est pas  
digne.

De sa grace naïve il méconnoît le prix:  
Elle auroit un tyran : & l'Hymen, j'en frémis!  
Pour elle deviendrait une chaîne cruelle.  
Je dois l'en garantir, moins pour moi que pour  
elle.

L'amour, la probité, la pitié, la raison,  
Tout me fait une loi de tromper le Baron.  
Employer l'artifice en cette conjoncture,  
C'est servir la vertu, non trahir la droiture.  
Lui-même, qui plus est, me conduit par la main.  
Je la vois, sa présence affermit mon dessein.

LE MARQUIS.

Et puis-je me flatter qu'elle soit bien reçue ?

LUCILE.

Mais, je n'en doute point.

LE MARQUIS.

Quand elle l'aura lue,

Puis-je encor espérer qu'elle me répondra ?

LUCILE.

Oui, Monsieur, je le crois, dès qu'elle le pourra.

LE MARQUIS.

Oserai-je, pour moi, compter sur votre zèle ?

LUCILE.

Mais, je ferai, Monsieur, mon possible auprès d'elle.

LE BARON.

Elle répond, vraiment, beaucoup mieux que tantôt.

Il se fait déjà tard, & partons au plutôt.

Votre ame est à présent dans une douce attente.

Volons chez la Comtesse, elle est impatiente :

Voilà l'heure ; & d'ailleurs, je dois voir en passant

Le Commandeur.

LE MARQUIS.

Daignez m'accorder un instant.

C'est un point capital oublié dans ma lettre.

Mademoiselle . . .

LUCILE.

Eh bien, Monsieur ?

LE MARQUIS.

Sans la commettre,

Si dans cette journée, & par votre moyen,

432      **LES DEHORS TROMPEURS**  
Je pouvois obtenir un moment d'entretien.

**LUCILE.**

Elle ne sort jamais.

**LE MARQUIS.**

Je puis , Mademoiselle ,  
Trouver l'occasion de lui parler chez elle ;  
Et c'est , pour tous les deux , un bien essentiel.

**LUCILE.**

Mais elle est sous les yeux d'un surveillant cruel ,  
Qui faussement paré d'une douceur trompeuse ,  
L'intimide , & la tient dans une gêne affreuse.

**LE BARON.**

Son cœur à le tromper , doit avoir plus de goût ,  
Et ne rien épargner pour en venir à bout.  
Il faut à ses dépens jouer la Comédie ,  
Et je veux le premier être de la partie.

**LUCILE.**

Mais vous m'encouragez.

**LE MARQUIS.**

Dès que Monsieur le veut ;  
Convenez qu'on le doit , & songez qu'on le peut.

**LE BARON** , *au Marquis*

Profitons des momens où son Pere sommeille ;  
Dépêchons-nous , partons avant qu'il se réveille.

[*Lucile rentre.*]



**SCENE**

---

 S C E N E IV.

LE BARON, LE MARQUIS,  
M. DE FORLIS.

M. DE FORLIS, *arrétant le Baron.*

**J**E t'arrête au passage , & bien m'en prend ,  
parbleu.

LE BARON.

Mais , Monsieur , j'ai promis.

M. DE FORLIS.

Il m'importe fort peu.

---

## S C E N E V.

LE BARON, LE MARQUIS, M. DE FORLIS,  
LA COMTESSE.

LA COMTESSE, *au Baron.*

**C**omment donc ! Est-ce ainsi que l'on se fait  
attendre ?

Moi-même il faut , chez vous , que je vienne  
vous prendre :

Cet oubli me surprend , sur-tout de votre part.

Vous , prévenant , exact.

LE BARON.

Pardonnez mon retard.

Tom. VI

E e

434      **LES DEHORS TROMPEURS**  
**LA COMTESSE.**

Je ne puis à ce trait , Monsieur , vous recon-  
noître.

**LE BARON.**

De sortir de chez moi je n'ai pas été maître ;  
Et je suis arrêté même dans ce moment.

**LA COMTESSE.**

Par qui donc ?

**M. DE FORLIS.**

C'est par moi , Madame , absolument.  
J'ai besoin du Baron pour cette après-dinée.

**LA COMTESSE.**

Moi , je l'ai retenu pour toute la journée.

**M. DE FORLIS.**

Avec tout le respect que je dois vous porter ,  
Sur vos prétentions je compte l'emporter.

**LA COMTESSE.**

N'en déplaîse à l'espoir , dont votre esprit se  
flatte ,

Vous venez un peu tard , je suis première en date.

**LE BARON, à M de Forlis.**

Vous voyez bien , Monsieur , que je n'impose  
point.

**M. DE FORLIS.**

Mais vous savez qu'au mien votre intérêt est joint.  
L'affaire est sérieuse autant qu'elle est pressante.

**LA COMTESSE.**

Oh ! celle qui m'amène est plus intéressante.

**M. DE FORLIS.**

Mon bonheur en dépend , & le sien propre y tient.

**LA COMTESSE.**

Mais c'est un Phénomène , & Paris en convient.

M. DE FORLIS.

J'arrive tout exprès du fond de la Bretagne.

LA COMTESSE.

Moi , quinze jours plutôt j'ai quitté la campagne.

M. DE FORLIS.

S'il retarde d'un jour , mes pas seront perdus.

LA COMTESSE.

Passé ce soir, Monsieur, on ne l'attendra plus ;  
Il part demain.

M. DE FORLIS.

Qui donc ? Je ne puis vous comprendre.

LA COMTESSE.

Ce Violon fameux, que nous devons entendre.

M. DE FORLIS.

Quoi ! C'est un Violon qui balance mes droits ?

LA COMTESSE.

Il doit jouer, Monsieur, pour la dernière fois.

M. DE FORLIS.

Voilà donc ce devoir unique , indispensable !

Je tombe de mon haut !

LA COMTESSE.

C'est un homme admirable ;

Et qui tire des sons singuliers &amp; nouveaux.

Ses doigts sont surprenans, ce sont autant d'oiseaux.

Doux &amp; tendre, d'abord il vole terre à terre ;

Puis, tout à-coup bruyant, il devient un tonnerre.

Rien n'égale , en un mot, Monsieur Vacarmini.

M. DE FORLIS.

Vacarmini, Madame, ou Tapagimini,

Tout merveilleux qu'il est, n'est pas un personnage

436      **LES DEHORS TROMPEURS**  
Qui mérite , sur moi , d'obtenir l'avantage.

**LA COMTESSE.**

Eh ! Qui donc êtes-vous pour joûter contre lui ?

**M. DE FORLIS.**

Quelqu'un que Monsieur doit préférer aujourd'hui.

**LA COMTESSE.**

Je vous crois du talent & beaucoup de mérite ;  
Mais vous ne partez pas apparemment si vite.

On pourra vous entendre un autre jour.

**M. DE FORLIS.**

Comment !

**LA COMTESSE.**

Oui, quel est votre fort, Monsieur, précisément ?  
La musette, la flûte, ou le violoncelle ?

**M. DE FORLIS.**

Moi, joueur de musette ? Ah ! la chose est nouvelle.

La bagatelle seule occupe vos esprits :  
Un soin plus sérieux me conduit à Paris.

**LA COMTESSE.**

Quelle est donc cette affaire, & si grave & si grande ?

**M. DE FORLIS.**

C'est un Gouvernement qu'à la Cour je demande.

**LA COMTESSE.**

Un Gouvernement ?

**M. DE FORLIS.**

Oui.

**LA COMTESSE.**

Quoi ! ce n'est que cela ?

Oh ! rien ne presse moins ; si ce n'est celui-là,  
Vous en aurez un autre, & la chose est facile.

Mais pour l'homme divin, qui part de cette ville,  
Le bonheur de l'entendre à ce jour est borné.  
Il faut, il faut saisir le moment fortuné.  
Si le Baron manquoit cet instant favorable,  
Il n'en trouveroit pas dans dix ans un semblable.

LE BARON.

Oui, Madame a raison, & j'en dois profiter.

M. DE FORLIS.

Quoi! pour un vain plaisir tu veux donc me quitter?  
Un ancien ami n'a pas la préférence?

LA COMTESSE.

Moi, je suis près de lui nouvelle connoissance;  
Il me doit plus d'égards.

M. DE FORLIS.

Oui, s'il faut parier,  
C'est toujours pour celui qu'il connoît le dernier.

LA COMTESSE, *au Baron.*

Le plaisir que j'attends me transporte d'avance.  
Donnez-moi donc la main, partons en diligence.

LE BARON.

A des ordres si doux je me laisse entraîner.

LE MARQUIS, *à M. de Forlis.*

Monsieur, je vous promets de vous le ramener.

LA COMTESSE.

Non, c'est flatter Monsieur d'un espoir téméraire.

J'enleve le Baron pour la journée entière.

Je ne dérange rien dans les plans que je fais.

Au sortir du Concert, je le mene aux Français;

Où j'ai depuis huit jours une loge louée,

Pour voir la nouveauté qui doit être jouée;

Et de-là nous devons être d'un grand souper;

Qui va jusqu'à minuit au moins nous occuper;



Puis de la table au bal , où déguisée en Flore ;  
Je ne rendrai Zéphyr qu'au lever de l'aurore.

LE BARON , à M. de Forlis.

Je reviendrai, Monsieur , & ne la croyez pas.

M. DE FORLIS.

Pour en être plus sûr j'accompagne tes pas.

## A C T E IV.

### SCENE PREMIERE.

CELIANTE, M. DE FORLIS.

CELIANTE.

**V**ous êtes, je le vois, mécontent de mon  
frere,

Monsieur ?

M. DE FORLIS.

Je suis trop franc pour dire le contraire :  
Sans un motif secret qui pour lui m'attendrit ,  
Je ferois hautement éclater mon dépit ,  
Et je n'en eus jamais une si juste cause.

CELIANTE.

Eh ! quel nouveau sujet, Monsieur, vous indispose ?

M. DE FORLIS.

Tout ce qui peut blesser un ami tel que moi.  
Je le fais au concert, j'entre, & je l'aperçois.  
Jusqu'à lui je pénètre à travers la cohue,  
Mon abord l'embarrasse : à peine il me salue,

Je lui parle, il se trouble, il répond à demi,  
Et je le vois enfin rougir de son ami.  
Je sens qu'il me regarde en son impertinence,  
Comme un Provincial dont il craint la présence.  
Au milieu du grand monde il me croit déplacé;  
Et dans le même tems qu'il est pour moi glacé,  
Il se montre attentif, il fait cent politesses  
A des originaux de toutes les especes.  
Auprès d'eux tour-à-tour on le voit empressé,  
Et le plus ridicule est le plus caressé.

## C E L I A N T E.

Je voudrois excuser un procédé semblable,  
Mais je sens qu'envers vous mon frere est trop  
coupable.

## M. D E F O R L I S.

Aux usages reçus s'il a trop obéi,  
Quelques instans après le sort l'en a puni:  
Ce violon divin, & qui se voit l'idole  
De Paris qui le court, a manqué de parole;  
L'opulent Financier qui tout fier l'attendoit,  
Et chez qui, sans mentir, toute la France étoit,  
Comme un arrêt mortel apprend cette nouvelle.  
Le concert est rompu; l'aventure est cruelle:  
C'est un coup dont il est si fort humilié,  
Qu'il en paroît moins fat, mais plus sot de moitié:  
Il voit fuir les trois quarts des spectateurs qui  
pestent;

La fureur de jouer vient saisir ceux qui restent,  
Pour vingt jeux différens, vingt Autels sont dressés;  
Les sacrificateurs en ordre sont placés.  
Les monts d'or étalés sont offerts en victimes.  
Du Dieu qui les reçoit les mains sont des abymes

440      *LES DEHORS TROMPEURS*

Par qui dans un moment tout se voit englouti :  
 Un seul particulier , dans une après-midi ,  
 Perd des sommes d'argent qui forment des rivières,  
 Et feroient subsister dix familles entières.  
 Le Baron qui se laisse emporter au courant ,  
 Malgré tous mes efforts , suit alors le torrent :  
 De dépit je le quitte , & cours pour mon affaire ;  
 Ensuite je reviens dans le moment contraire ,  
 Que par un as fatal il se voit égorgé ;  
 Il perd , outre l'argent dont il étoit chargé ,  
 Plus de neuf cens louis joués sur sa parole ,  
 Mais il cède en Héros au revers qui l'immole ;  
 Sous un front calme , il sçait déguiser sa douleur ;  
 Et s'acquiert , en partant , le nom de beau joueur.

CELIANTE.

Mais il paye assez cher ce titre qui l'honore.

M. DE FORLIS.

Ce que je vous apprens , il croit que je l'ignore ;  
 Sa disgrâce me fait oublier mon dépit ,  
 Et plus que mon affaire , occupe mon esprit.  
 L'amitié me ramene en ce lieu pour l'attendre ,  
 Et selon l'apparence , il va bientôt s'y rendre  
 Pour prendre tout l'argent qu'il peut avoir chez  
 lui ,

Car il doit acquitter cette dette aujourd'hui.  
 Je ne me trompe pas ; le voilà qui s'avance.

CELIANTE.

Je rentre ; vous seriez gêné par ma présence.  
*( Elle s'en va. )*



## S C E N E I I.

M. DE FORLIS, LE BARON.

LE BARON, *sans voir M. de Forlis.*

**J**E cache la fureur de mon cœur éperdu ;  
Et je ne puis trouver l'argent que j'ai perdu :  
Mais je ne croyois pas que Forlis fut si proche.  
Déguifons. Vous venez pour me faire un reproche.

M. DE FORLIS.

Non, n'apprehende rien, le tems seroit mal pris ;  
Quand ils font malheureux, j'épargne mes amis.

LE BARON.

Comment donc ?

M. DE FORLIS.

Devant moi cesse de te contraindre ;  
Je ſçai ton infortune , envain tu prétens feindre.

LE BARON.

Qui vous a dit...

M. DE FORLIS.

Mes yeux en ont été témoins ,  
Et tu perds, d'un ſeul coup, neuf cens Louis au moins.

LE BARON.

Puiſque vous le ſçavez , il faut que je l'avoue ,  
C'eſt un tour inoui que le hazard me joue.

M. DE FORLIS.

As-tu l'argent chez toi ?

LE BARON.

Je n'ai que mille écus ;  
J'ai fait pour en trouver, des efforts superflus.

M. DE FORLIS.

Tu connois tant de monde ?

LE BARON.

Inutile ressource !

Mes amis , par malheur ont épuisé leur bourse ;  
Ils manquent tous d'espece.

M. DE FORLIS.

Ou d'amitié pour toi ;  
Tiens , en voilà huit cens, je les ai pris chez moi.

LE BARON.

Ah ! Je suis pénétré.

M. DE FORLIS.

Va, mon argent profite,  
Quand il sert mon ami, quand son secours l'acquitte.

LE BARON.

C'est peu de m'obliger, vous prévenez mes vœux.

M. DE FORLIS.

Je t'épargne une peine , & j'en suis plus heureux ;  
Je dois pourtant me plaindre en cette circonstance ,

Que ton cœur ne m'ait pas donné la préférence.

Tu vas chercher ailleurs , & tu semble rougir  
De t'adresser au seul qui peut te secourir,  
Et qui goûte un bien pur à te rendre service ,  
Loin que ton sort le gêne, ou ta faute l'aigrisse.

LE BARON.

Je ne mérite pas ...

M. DE FORLIS.

N'importe , je le doi ,

Des devoirs de l'ami je m'acquitte envers toi ;  
J'en serai trop payé , si je t'enseigne à l'être ,  
Et si mes procédés t'apprennent à connoître  
Celui qui l'est vraiment dans les occasions ,  
Non par de vains propos , mais par des actions ,  
D'avec ceux qui n'en ont que la fausse apparence ,  
Qui méritent au plus le nom de connoissance ,  
Qui ne tiennent à toi que par le seul plaisir ,  
Ardens à te promettre , & froids à te servir.

LE BARON.

Je connois tous mes torts , & vous demande  
grace.

M. DE FORLIS.

S'il est sincere & vrai , ton remords les efface.  
Pour mieux les réparer , Baron , voici le jour ,  
Et l'instant où tu peux m'être utile à ton tour :  
Pendant que tu jouois , j'ai pris soin de m'in-  
struire ,

Et d'agir fortement pour la place où j'aspire :  
J'ai sçu d'un Secrétaire , & dans un autre tems  
Je t'en ferois ici des reproches sanglans ,  
J'ai sçu que tu n'as fait , malgré ma vive instance ,  
Pour ce Gouvernement aucune diligence :  
Et qu'enfin si pour moi tu l'avois demandé ,  
Indubitablement on te l'eut accordé.

LE BARON.

La Cour n'est pas si prompte à répandre ses graces ;  
Il faut long-tems briguer pour de pareilles places ,  
Et ce n'est pas , Monsieur , l'ouvrage d'un mo-  
ment.

M. DE FORLIS.

Ce Gouvernement-ci toutefois en dépend ;

444 *LES DEHORS TROMPEURS*

Et j'ai tantôt appris du même Secrétaire,  
 Qu'il est sollicité par un fort adversaire ;  
 Qu'il faut tout mettre en œuvre , & tout faire  
 mouvoir ,  
 Ou que mon concurrent l'emportera ce soir ;  
 Mon plan est arrangé , mes mesures sont prises  
 Pour parler au Ministre à six heures précises ;  
 Pour le voir , pour agir , voilà les seuls instans :  
 Si tu veux près de lui me seconder à tems ,  
 Nos efforts prévaudront , & j'obtiendrai la place.  
 Je sçais qu'à ta priere il n'est rien qu'il ne fasse ,  
 Et tu possèdes l'art de le persuader :  
 Mais il faut employer ton crédit sans tarder ,  
 Et venir avec moi chez lui , dans trois quarts  
 d'heure :

C'est le tems décisif , promets-moi...

LE BARON.

Que je meure ;

Si j'y manque , Monsieur.

M. DE FORLIS.

Ne va pas l'oublier ,

Et songe ...

LE BARON.

Je ne sors que pour aller payer  
 La somme que je dois , & je reviens vous prendre ;  
 Vous n'aurez pas , Monsieur , la peine de m'at-  
 tendre ;

On doit pour ses amis tout faire , tout quitter ;  
 Vous m'en donnez l'exemple , & je dois l'imiter.

M. DE FORLIS.

Tu seras accompli , si tu tiens ta promesse.

[*Le Baron sort.*]

## S C E N E I I I.

M. DE FORLIS, CELIANTE.

CELIANTE.

**M** On frere auprès de vous a perdu sa tristesse ;

Et j'en juge , Monsieur , par l'air gai dont il sort.

M. DE FORLIS.

Je crois qu'il est content ; pour moi , je le suis fort.

Adieu , Mademoiselle. Attendant qu'il revienne ,

Je vais voir Lisimon , qu'il faut que j'entretienne.

*(Il sort.)*CELIANTE *seul.*

Il a soin de cacher le plaisir qu'il lui fait ,

Et sa discrétion est un nouveau bienfait.

## S C E N E I V.

CELIANTE, LISETTE.

LISETTE.

**A** Pprenez un secret que je ne puis vous taire.

Lucile , Lucile aime ; & Monsieur votre frere ,

A , comme il est trop juste , un rival préféré.

CELIANTE.

Quelle idée !



*L I S E T T E.*

Oh ! mon doute est trop bien avéré.

*C E L I A N T E.*

Sur quoi donc le crois-tu ?

*L I S E T T E.*

Je viens de la surprendre

Dans le tems que sa main ouvroit un billet tendre,

Qu'elle a vite caché si-tôt que j'ai paru ;

Et par-là mon soupçon s'est justement accru.

*C E L I A N T E.*

Va, c'est apparemment la lettre d'une amie.

*L I S E T T E.*

Non, non, je n'en crois rien ; sa rougeur l'a trahie.

Pour cacher un billet qui n'est qu'indifférent,

On est moins empressé, &amp; le trouble est moins grand.

On attribue à tort à son peu de génie

Son humeur taciturne &amp; sa mélancolie :

L'Amour est seul l'auteur de ce silence-là ;

Et j'en mettrois au feu cette main que voilà.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que j'ai cette pensée :

La curiosité dont je me sens pressée ,

M'a fait étudier ses moindres mouvemens.

D'un cœur qui de l'absence éprouve les tourmens,

J'ai connu qu'elle avoit le symptôme visible :

Et j'ai sur ce mal-là le coup d'œil infailible :

Je porte encor plus loin ma vue à son sujet,

Et de ses feux cachés je devine l'objet.

*C E L I A N T E.*

Bon !

*L I S E T T E.*

Depuis qu'au Baron le Marquis rend visite ,

Sur son front satisfait on voit la joye écrite.  
 J'ai, qui plus est, surpris certains regards entr'eux,  
 Qui prouvent le concert de deux cœurs amou-  
 reux :

C'est lui, Mademoiselle, & i'en fais la gageure.

CELIANTE.

Tu prends dans ton esprit ta folle conjecture.

L I S E T T E.

Ils s'aiment en secret, je ne m'y trompe pas :  
 Mais, tenez, la voilà qui porte ici ses pas :  
 Pour lire le billet, elle y vient, i'en suis sûre,  
 Cachons-nous toutes deux dans cette salle obscure.

CELIANTE.

Non, viens, rentre avec moi, respectons son  
 secret ;

Celui que l'on surprend est un larcin qu'on fait.  
 (Elles rentrent.)

S C E N E V.

LUCILE seule.

**E**Nfin me voilà seule ! & bannissant la crainte,  
 Je puis donc respirer, & lire sans contrainte  
 La lettre d'un amant qui regne dans mon cœur !  
 Sa lecture peut seule adoucir ma douleur,

(ELLE LIT.)

(Non, belle Lucile, il n'est point de situation  
 plus singulière que la nôtre, ni d'amant plus  
 malheureux que moi. Je vous vois à toute heure  
 sans pouvoir m'expliquer. Je m'aperçois qu'on

*vous méprise, & qu'on vous croit sans esprit & sans sentiment, vous qui pensez si juste, & dont le cœur tendre & délicat égale la sensibilité du mien, & c'est tout dire. Vous êtes à la veille d'en épouser un autre, & je n'ose me plaindre. Je pourrais me consoler, si votre mariage ne faisoit que mon malheur; mais il va combler le vôtre; je le sçais, je le vois, & je ne puis l'empêcher; c'est-là ce qui rend mon désespoir affreux: sans une prompte réponse j'y vais succomber.)*

*(après avoir lu)*

Mon cœur est déchiré par un billet si tendre.

Ma peine & mon plaisir ne sçauroient se comprendre.

Non, mon état n'est fait que pour être senti!

J'ai là tout ce qu'il faut. Vite, répondons-y.

*(Elle écrit en s'interrompant.)*

Cher amant! si les traits de l'ardeur la plus vive,

Si d'un parfait retour l'expression naïve

Peuvent te consoler & calmer tes esprits,

Tu seras satisfait de ce que je t'écris.

Les maux que tu ressens, font mon plus grand martyr.

## S C E N E VI.

LUCILE, LE BARON.

LE BARON.

**J**E viens de m'acquitter. Grace au Ciel, je respire!

Mais, que vois-je! Lucile a l'esprit occupé!

Elle écrit une lettre, ou je suis fort trompé.  
Elle ne pense pas, comment peut-elle écrire!  
Parbleu, voyons un peu de son style pour rire.

(à Lucile)

Puis-je, sans me montrer curieux indiscret,  
Vous demander pour qui vous tracez ce billet?

LUCILE, *avec surprise.*

Ah!

LE BARON.

Que notre présence un peu moins vous étonne;  
Ne craignez rien.

LUCILE.

Monsieur, je n'écris à personne.  
Ce sont des mots sans suite, & mis pour m'essayer.

LE BARON.

N'importe; montrez-moi, s'il vous plaît, ce papier.  
Ne me refusez point, lorsque je vous en prie.

LUCILE, *à part.*

Le cruel embarras!

LE BARON.

Voyons.

LUCILE.

J'orthographe...

Et peins trop mal, Monsieur... Jamais je n'oserai.

LE BARON.

Pourquoi? Vous avez tort, je vous corrigerai.

LUCILE.

Vous ne pourriez jamais lire mon écriture;  
Et vous vous moqueriez de moi, j'en suis trop  
sûre.

LE BARON.

Bon! Vous faites l'enfant.

450.    **LES DEHORS TROMPEURS**  
          **LUCILE.**

                                  Je suis de bonne foi.  
Je sçai l'opinion que vous avez de moi ;  
Et c'est pour l'augmenter.

**LE BARON.**

                                  Ah ! mauvaises défaites !  
Donnez, pour mettre fin aux façons que vous  
faîtes.  
(*Il lui prend la Lettre des mains, & lit.*)

---

**S C E N E   V I I .**

**LE BARON, LE MARQUIS, LUCILE.**

**LE MARQUIS,** *dans le fonds  
                          du Théâtre.*

**J**'Apperçois le Baron, & ma chere Forlis.  
Mais il lit un billet, Ciel ! l'auroit-il surpris ?

**LE BARON,** *après avoir lu, à Lucile.*  
Je doute si je veille, & je ne sçais que dire.  
Parlez, est-ce bien vous qui venez de l'écrire ?

**LUCILE.**

Oui.

**LE BARON.**

          Mais, de ma surprise à peine je reviens !  
Je n'ai rien vu d'égal au billet que je tiens !  
Plus je la lis, & plus cette lettre m'étonne.  
Le sentiment y règne, & l'esprit l'affaïsonne.  
Belle indolente, hé quoi ! sous cet air ingénu,

Vous me trompez ainsi ? qui l'auroit jamais cru !

( Il relit tout haut. )

*Je sçai qu'on me croit sans esprit ; mais ce n'est que pour vous seul que je voudrois en avoir.*

( Il s'interrompt. )

Je ne demande plus à qui ceci s'adresse.

Je sens toute la force & la délicatesse

Du reproche fondé que cache ce billet :

Et je vois par malheur que j'en suis seul l'objet.

Il est honteux pour moi de mériter vos plaintes.

Mes fautes, j'en rougis, y sont trop bien dépeintes.

Voilà le résultat de tous nos entretiens,

Et tous vos sentimens y répondent aux miens.

LUCILE, à part.

La méprise est heureuse ! & mon ame respire !

LE MARQUIS, à part.

Fort bien. Il prend pour lui ce qu'on vient de m'écrire.

LE BARON.

Cet embarras charmant, cette aimable rougeur  
Servent à confirmer ma gloire.

LE MARQUIS, à part.

Ou son erreur.

LE BARON.

Quelle joye ! Elle m'aime, elle sent, elle pense !

Que j'ai mal jusqu'ici jugé de son silence !

Ah ! pourquoi si long-tems me cacher ces trésors,

Et les ensevelir sous de trompeurs dehors ?

Mais n'accusons que moi ; c'est ma faute, & ma vue

Devoit lire à travers cette crainte ingénue :

Je devois démêler son cœur & son esprit.

Je trouve mon arrêt dans ce qu'elle m'écrit ;

Et ces traits dont mon âme est confuse & ravie ;  
Font ma satire autant que son apologie.

LUCILE.

Il est vrai.

LE MARQUIS, *à part.*

Je jouis d'un plaisir tout nouveau ;  
Et l'on n'a jamais mieux donné dans le panneau.

LE BARON, *au Marquis qui s'avance.*

Ah ! Marquis, vous voilà, ma joie est accomplie.

C'est ici le moment le plus doux de ma vie.

Mon bonheur est au comble, & je viens de trouver

Tout ce qui lui manquoit, & qui peut l'achever !

Rien n'égale l'esprit de la beauté que j'aime.

Je veux que votre oreille en soit juge elle-même.

Ecoutez ce billet que Lucile m'écrit ;

Il va vous étonner autant qu'il me ravit.

(*Il lit.*)

Je sçai qu'on me croit sans esprit, mais ce n'est que pour vous seul que je voudrois en avoir ; & si je pouvois réussir à vous persuader que je suis aussi spirituelle que tendre, peu m'importeroit que le reste du monde me donnât le nom de sotte & de stupide. L'abattement, où m'a plongé la crainte d'être oubliée de vous, a dû donner de moi cette idée ; & depuis que je vous vois ici, votre présence me jette dans un trouble qui sert à le confirmer. Je sens que mon cœur fait tort à mon esprit. Il m'ôte jusqu'à la liberté de m'exprimer, & je suis trop occupée à sentir, pour avoir le loisir de penser.

[*après avoir lu.*]

Mais est-il rien, Marquis, qui soit plus adorable !

Et ne trouvez-vous pas cette fin admirable ?

LE MARQUIS.

Je la goûte encor plus que vous ne l'approuvez.

LUCILE, *au Baron.*

Vous louez mon billet plus que vous ne devez.

LE BARON.

Non, non, mon repentir égale ma surprise ;

Je dois à vos genoux expier ma méprise.

Pardon, je vous croyois, il faut trancher le mot,

Sans esprit, & c'est moi qui suis vraiment un sot.

LUCILE, *relevant le Baron.*

Levez-vous, vous comblez le trouble qui m'agite.

LE BARON.

Je dois à votre égard rougir de ma conduite.

C'est par mille respects, par un culte flatteur,

Que je puis désormais réparer mon erreur.

Vous êtes accomplie, & je n'en puis trop faire.

Vous, Marquis, prenez part à mon transport  
sincere.

LE MARQUIS.

Je le partage au moins.

LE BARON.

Rien ne manque à mes vœux,

Si comme moi, mon cher, vous devenez heu-  
reux.

LE MARQUIS.

Oh ! je le suis déjà.

LE BARON.

Comment donc ? Votre amante

Vous auroit-elle écrit ?

LE MARQUIS.

• Un billet qui m'enchanté !

F f 3



Votre ravissement n'égale pas le mien.  
C'est à Mademoiselle à qui je dois ce bien.

LUCILE.

En cela j'ai suivi le penchant qui m'inspire.

LE BARON.

Nous sommes tous contents comme je le désire.  
Désormais mon hôtel qui m'étoit odieux,  
Me deviendra charmant, embelli par vos yeux.  
Vous seule me rendrez son séjour agréable ;  
Pour vous plaire, je veux m'y montrer plus aimable  
Et goûtant sans mélange un destin bien plus doux,  
Je vais me partager entre le monde & vous.



*S C E N E V I I I.*

LE BARON, LE MARQUIS, LUCILE.  
LISETTE.

LISETTE.

**P** Ardon, si j'interromps, Monsieur, mais la  
Duchesse  
Demande à vous parler pour affaire qui presse :  
Elle est dans son carrosse, & ne peut s'arrêter.  
Un de ses gens est là.

LE BARON.

Mais, sans plus hésiter,  
Qu'il entre donc.



## S C E N E I X.

*Les Acteurs précédents, UN LAQUAIS.*

LE LAQUAIS.

**M**onsieur, Madame vient vous prendre ;  
Et, sans tarder, vous prie instamment de descendre.

LE BARON.

Il suffit, je vous suis.

*(Le Laquais sort.)*

## S C E N E X.

LE BARON, LE MARQUIS, LUCILE ;  
LISETTE.

LE MARQUIS, *au Baron.*

**V**

Ous allez donc partir ?

LE BARON.

Non, je vais l'assurer que je ne puis sortir ;  
A Monsieur de Forlis je suis trop nécessaire.  
La fille me rappelle, & j'ai promis au pere.  
Rien ne peut m'arrêter, quand je dois le servir.  
Je ne suis qu'un instant, & je vais revenir.



## S C E N E X I.

LE MARQUIS, LUCILE, LISETTE.

LISETTE.

**I**L ne reviendra pas si-tôt , Mademoiselle ;  
 Et la Duchesse va l'emmener avec elle.  
 La Comtesse est là-bas qui lui sert de renfort :  
 Le moyen qu'il résiste à leur commun effort ?

LUCILE.

Le soin qui les conduit , sans doute est d'importance ?

LISETTE.

Oui, l'affaire est vraiment des plus graves. Je  
 pense

Qu'il s'agit d'assortir des porcelaines.

LE MARQUIS.

Bon !

LISETTE.

Et de mettre d'accord la Chine & le Japon.  
 Mais le carrosse part , & voilà qu'on l'emmene ;  
 Moi-même je descends pour en être certaine.

[à part.]

Ils s'aiment , je le vois , & je plains leur ennui.  
 Monsieur les laisse seuls , & je fais comme lui.

[Elle rentre.]



## S C E N E X I I.

LE MARQUIS, LUCILE.

LE MARQUIS.

**J**E puis enfin , au gré du pênchant qui m'en-  
traîne ,

Vous voir & vous parler sans témoin & sans gêne.  
Que cet instant m'est doux ! que je suis enchanté !  
Ce moment , comme moi , l'avez vous souhaité ?  
Vous ne répondez rien , & votre cœur soupire.

LUCILE.

A peine à mes transports mes sens peuvent suffire :  
Le discours est trop foible , & je n'en puis former.  
Marquis , me taire ainsi , n'est-ce pas m'exprimer ?

LE MARQUIS.

Oui , charmante Lucile ! Il n'est point d'élo-  
quence

Qui vaille & persuade autant qu'un tel silence.

LUCILE.

Mes yeux semblent sortir d'une profonde nuit ;  
Dans ceux de mon amant un autre Ciel me luit ;  
Au seul son de sa voix mon cœur se sent renaitre ,  
Et l'amour près de lui me donne un nouvel être.  
Mon ame n'étoit rien quand il étoit absent ;  
Sa vue & son retour la tirent du néant !

LE MARQUIS.

Souffrez , dans le transport dont la mienne est  
pressée ...

LUCILE.

Non, sans vous, loin de vous je n'ai point de pensée.

Je suis stupide auprès du monde indifférent,

Et je n'ai de l'esprit qu'avec vous seulement.

Le mien ne brille point dans une compagnie :

Le sentiment l'échauffe, & non pas la faillie.

Celui que l'Amour donne à deux cœurs bien épris,

Est le seul qui m'inspire, & dont je sens le prix.

LE MARQUIS.

Ah ! c'est le véritable, & n'en ayons point d'autre ;

Comme il sera le mien, qu'il soit toujours le vôtre.

Ne puissions notre esprit que dans le sentiment :

Vous m'aimez ?

LUCILE.

Oui, mon cœur vous aime uniquement.

LE BARON.

Que votre belle bouche encore le répète ;

Vous avez à le dire une grace parfaite.

LUCILE.

Oui, Marquis, je vous aime, & je n'aime que vous.

LE MARQUIS.

Et moi, je vous adore.

LUCILE.

O retour qui m'est doux !

LE MARQUIS.

Que je vais payer cher ces instans pleins de charmes !

Mon bonheur est troublé par de justes allarmes ;

Et je suis prêt de voir le Baron possesseur

D'un bien que sa poursuite enleve à mon ardeur :  
J'ai frémi quand j'ai vu qu'il lisoit votre lettre.

LUCILE.

Moi-même, de ma peur j'ai peine à me remettre.

LE MARQUIS.

Elle est entre ses mains.

LUCILE.

N'en foyez point jaloux ;  
Vous sçavez qu'elle n'est écrite que pour vous.

LE MARQUIS.

D'accord, mais pour vous plaire, il redevient  
aimable ;

Ses graces à mes yeux le rendent redoutable.

LUCILE.

Quelque forme qu'il prenne, il n'avancera rien ;  
Je le verrai toujours, à l'examiner bien ,  
Comme un Tyran caché, qui sous un faux hom-  
mage,

Me prépare le joug du plus dur esclavage ;

A qui l'Hymen rendra sa premiere hauteur ;

Et qui me traitera comme il traite sa sœur.

A son sort, par ce nœud, je tremble d'être unie :

Je vais dans les horreurs traîner ma triste vie.

Si l'aveugle amitié que mon pere a pour lui,

N'eut rendu ma démarche inutile aujourd'hui,

J'aurois déjà, j'aurois forcé mon caractère,

Et je serois tombée aux genoux de mon pere :

Ma bouche eut déclaré mes sentimens secrets,

Plutôt que d'épouser un homme que je hais.

Et que mes yeux verroient même avec répugnance,

Quand je n'aurois pour vous que de l'indifférence.

Jugez combien ce fonds de haine est augmenté

Par l'amour que le vôtre a si bien mérité !

Jugez combien il perd dans le fonds de mon ame,

Par la comparaison que je fais de sa flamme

Avec le feu constant, tendre & respectueux

D'un amant jeune & sage, aimable & vertueux.

Vous possédez, Marquis; le mérite solide :

Il n'en a que le masque & le vernis perfide ;

Il ne songe qu'à plaire , & ne veut qu'éblouir :

Vous seul sçavez aimer , & vous faire chérir.

De tout Paris , son art veut faire la conquête ;

A regner sur mon cœur votre gloire s'arrête.

Il est par ses dehors & par son entretien ,

Le Héros du grand monde , & vous êtes le mien.

LE MARQUIS.

Cet aveu qui me charme, en même tems m'afflige,

A rompre un nœud fatal je sens que tout m'oblige :

Mes feux méritent seuls d'obtenir tant d'appas.

*[Il lui baise la main ]*

\*\*\*\*\*

## S C E N E XIII.

LE MARQUIS, LUCILE, LISETTE.

LISETTE.

**C**ontinuez, Monsieur, ne vous dérangez pas.

LUCILE.

Ciel ! C'est Lisette !

LISETTE.

Là, n'ayez aucune allarme.

Pour vous je m'intéresse, & votre amour me  
charme.

Il est entièrement conforme à mon fouhait;

J'en ai depuis tantôt pénétré le secret.

Mais il est en main sûre; & bien loin de vous  
nuire,

Le soin de vous servir est le seul qui m'inspire,  
C'est lui dans ce moment qui me conduit vers  
vous.

Pardonnez, si je trouble un entretien si doux:

Mais ayant vu de loin revenir votre pere,

Je viens pour vous donner cet avis salutaire.

Je crois que j'ai bien fait, & qu'il n'est pas besoin  
Que de vos doux transports son œil soit le témoin.

LUCILE.

Je vous en remercie, & je rentre bien vite.

LE MARQUIS.

Vous partez donc?

LUCILE.

Adieu: malgré moi je vous quitte.  
(Elle rentre.)



S C E N E X I V.

LE MARQUIS, LISETTE.

LE MARQUIS.

**M**On cœur reconnoitra cette obligation.

LISETTE.

Je vous sers tous les deux par inclination:



Monsieur de Forlis vient, un autre soin m'appelle.

Avec lui je vous laisse, & suis Mademoiselle.

(*Elle s'en va.*)



S C E N E X V.

LE MARQUIS, M. DE FORLIS.

M. DE FORLIS.

Où donc est le Baron ? Je viens pour le chercher.

LE MARQUIS.

Malgré lui, de ces lieux on vient de l'arracher.

M. DE FORLIS.

Qui peut l'avoir contraint ?...

LE MARQUIS.

Une affaire imprévue.

La Duchesse, Monsieur, elle-même est venue

Le prendre en son carrosse, il a fallu céder.

M. DE FORLIS.

Lorsque dans ma demande il doit me seconder,

Quand l'heure est décisive, il manque à sa promesse !

LE MARQUIS.

Sans doute il s'y rendra, dès que la chose presse.

M. DE FORLIS.

J'y vole, il fera bien de ne pas l'oublier ;

S'il ajoute ce trait, ce sera le dernier.

[*Il sort.*]

## SCENE XVI.

LE MARQUIS *seul.*

**I**L faut, en sa faveur, que j'agisse moi-même:  
Je le puis par mon oncle; il fera tout, il m'aime;  
Son crédit est puissant, hâtons-nous de le voir.  
Pour le mieux obliger d'employer son pouvoir,  
De ma secrète ardeur faisons-lui confidence;  
Du Baron, s'il se peut, réparons l'indolence.  
A Monsieur de Forlis je dois un tel appui,  
Et je fers mon amour en travaillant pour lui.

## A C T E . V.

## SCENE PREMIERE.

LUCILE, LISETTE.

LISETTE.

**J**'Ai votre confiance, & je suis satisfaite.

LUCILE.

Vous la méritez bien; mais je suis inquiète.  
Mon pere & le Baron sont absens de ces lieux;  
Le Marquis devroit bien se montrer à mes yeux,  
Et profiter du tems que son rival lui laisse.

L I S E T T E.

Oui, ce sont des instans très-chers; mais sa tendresse

Peut-être est occupée ailleurs utilement.

De mon Maître, pour vous, je crains le changement,

Il pourra balancer son penchant pour la mode,  
Et le rendre assidu, partant plus incommode.

L U C I L E.

Vous me faites trembler, j'aime mieux sa froideur.

L I S E T T E.

Pendant huit jours au moins redoutez son ardeur.

Son amour à présent vous voit spirituelle;

Et vous avez le prix d'une beauté nouvelle.

J'entends marcher quelqu'un. C'est le pas d'un  
amant.

L U C I L E.

Oui, le Marquis arrive avec empressement:

C'est lui. Le cœur me bat.

L I S E T T E.

Emotion charmante!

L U C I L E.

Ah! Ciel! c'est le Baron.

L I S E T T E.

La méprise est piquante.

La Comtesse en ces lieux accompagne ses pas.

(*Lisette sort.*)



SCENE

## S C E N E I I.

LE BARON, LUCILE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE, *au Baron.*

**N** On, quoi que vous disiez, je ne vous quitte pas.

LE BARON, *à Lucile.*

Je n'ai pu m'échapper des mains de la Duchesse:  
Je suis au désespoir. La cruelle Comtesse  
A secondé si bien son desir obstiné,  
Qu'à la Piece nouvelle elles m'ont entraîné.  
Elles m'ont enfermé malgré moi dans leur loge;  
Mais envain des Acteurs elles ont fait l'éloge,  
Au Théâtre & par-tout je n'ai rien vu que vous.  
Je trouve dans vos yeux un spectacle plus doux;  
Il jette tous mes sens dans une aimable yvresse,  
Et voilà désormais le seul qui m'intéresse.

LA COMTESSE.

Qu'entens je! Il prend le ton d'un amant languoureux!

LE BARON.

Je le suis en effet.

LA COMTESSE.

Vous êtes amoureux?

LE BARON.

Oui, beaucoup.

LA COMTESSE.

Je frémis du transport qui l'entraîne.

LE BARON, *à Lucile.*

De notre hymen, ce soir, je veux former la chaîne.

Tom. V.

. G g

Et votre pere va...

*LUCILE, d'un air troublé.*

Monfieur, l'avez-vous vu?

*LE BARON.*

Empressement flatteur! Je ne l'ai jamais pu.

J'ai manqué malgré moi l'heure qu'il m'a donnée.

*LA COMTESSE.*

Mais c'est un vrai délire, & j'en suis étonnée!

Si vous continuez, il faudra vous lier.

C'est cent fois pis, Monfieur, que de vous marier.

*LE BARON.*

Mon ardeur est parfaite.

*LA COMTESSE.*

Ah! des ardeurs parfaites!

Mais étant amoureux, & du ton dont vous l'êtes,

Adorant & brûlant pour l'objet le plus doux,

Que voulez-vous, Monfieur, que l'on fasse de  
vous?

Le monde va bien-tôt fuir votre compagnie.

*LE BARON.*

Je me partagerai.

*LA COMTESSE.*

Non, tout amant l'ennuye.

L'amour & lui, Monfieur, font brouillés tout-  
à-fait.

L'un est vif, amusant, l'autre sombre & distrait.

Le monde, d'un butor, fait un homme passable,

Et l'amour fait un sot souvent d'un homme aimable.

*LUCILE.*

Ce portrait de l'Amour n'est pas bien gracieux.

*LA COMTESSE.*

Mon bel Ange, il est peint plus charmant dans  
vos yeux.

LE BARON.

En dépit de vos traits, l'Amour polit nos ames.

LA COMTESSE.

C'est l'ouvrage plutôt du commerce des Dames.

Pour valoir quelque chose, il faut nous voir vraiment,

Avoir du goût pour nous, mais point d'attachement;

Point d'amour décidé, ni qui forme une chaîne.

LUCILE.

J'avois cru jusqu'ici que nous valions la peine

Qu'on s'attachât à nous particulièrement.

LA COMTESSE.

Je vois que la petite est fille à sentiment.

Volontiers je fais grâce à l'erreur qui l'occupe,

Elle n'a que seize ans. C'est l'âge d'être dupe :

L'âge par conséquent de se représenter

L'amour sous des couleurs faites pour enchanter.

Moi-même à quatorze ans j'ai donné dans le piège ;

Moi, Baron, qui vous parle. Oui, j'ai, vous l'avoueraï-je ?

J'ai soupiré, languï pour un jeune écolier,

Mais languï constamment pendant un mois entier.

LE BARON.

Une telle constance est vraiment admirable !

LA COMTESSE, à Lucile.

L'amour vous paroît donc bien beau, bien adorable ?

LUCILE.

A mon âge, l'on doit se taire là-dessus,

Madame ; & je m'en vais de peur d'en dire plus.

LA COMTESSE.

Choisissez pour époux, si vous êtes bien sage,

Un homme moins couru, mais qui soit de votre  
âge.

Ce n'est pas son avis, mais préférez le mien.

LUCILE, *à part.*

C'est une folle au fond qui conseille fort bien.

(*Elle sort.*)

### S C E N E I I I.

LE BARON, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

**N** On, je ne puis souffrir que ce nœud s'exé-  
cute.

Je passe chez l'Abbé pendant une minute,  
Et vais lui demander certain livre nouveau,  
Qu'on dit bon, car il est vendu sous le man-  
teau.

Ensuite je reviens, je vous le signifie,  
Pour rompre votre hymen, ou le nœud qui nous lie.  
Si votre amour l'emporte, adieu, plus d'amitié,  
D'estime, ni d'égard pour un homme noyé.  
Paris, dont vous allez vous attirer le blâme,  
Fera votre épitaphe, au lieu d'épithalame.  
A votre porte même on vous fera l'affront  
De l'afficher, Monsieur, & les passans liront :  
Ci-gît dans son hôtel, sans avoir rendu l'ame,  
Le Baron enterré vis-à-vis de sa femme.

[*Elle sort.*]

## S C E N E I V.

LE BARON *seul.*

**S**A menace est fondée, & j'en suis alarmé.  
 Mais non, belle Forlis, j'aime & je suis aimé.  
 Pour unir à jamais ta fortune & la mienne,  
 J'attends dans ce moment que ton pere revienne.  
 Je n'ai qu'à te montrer aux yeux de tout Paris,  
 J'obtiendrai son suffrage, au lieu de son mépris.  
 D'avoir tant retardé je me fais un reproche,  
 Je devois... Mais je vois mon ami qui s'approche.

## S C E N E V.

M. DE FORLIS, LE BARON.

LE BARON.

**J**E vous attends ici, Monsieur, pour vous  
 prier...

M. DE FORLIS.

Et moi, je viens exprès pour te remercier,  
 Tu m'as servi si bien, & de si bonne grace,  
 Que par tes heureux soins un autre obtient la  
 place.

Le Ministre me l'eut accordée aujourd'hui,  
 Si pour me seconder, j'avois eu ton appui.

LE BARON.

C'est l'effet du malheur.



M. DE FORLIS.

Dis, de ta négligence.

LE BARON.

Non, il n'a pas été, Monsieur, en ma puissance.  
 Un contre tems fatal a retenu mes pas.  
 J'étois prêt à voler...

M. DE FORLIS.

Je ne t'écoute pas.

LE BARON.

J'ai rencontré, vous dis-je, un invincible obstacle;  
 Et j'étois....

M. DE FORLIS.

Je le sçais, fort tranquille au spectacle.

LE BARON.

Oui, mais...

M. DE FORLIS.

Ton procédé ne sçauroit s'excuser.

Du nœud qui nous unit, tu ne fais qu'abuser.  
 Depuis dix ans entiers que l'amitié nous lie,  
 J'en remplis les devoirs & ton cœur les oublie.  
 Tu ne mets rien du tien dans cet engagement;  
 J'en ai seul tout le poids, & toi, tout l'agrément.

LE BARON.

Dans vingt occasions j'ai témoigné mon zèle.

M. DE FORLIS.

Tu viens de m'en donner une preuve fidelle.  
 Le seul prix que je veux de ton attachement,  
 Est de venir parler au Ministre un moment.  
 Mon sort dépend d'un mot, d'une simple parole;  
 Je ne puis l'obtenir! Et ton esprit frivole  
 Refuse à mon bonheur ces instans précieux,  
 Et c'est pour les donner, à quel soin glorieux!  
 A celui de juger une Piece nouvelle.

LE BARON.

Monsieur, on m'a contraint malgré moi...

M. DE FORLIS.

Bagatelle.

J'ouvre les yeux, & vois que dans ce siècle-ci  
Le plus mauvais partage est celui de l'ami.

LE BARON.

Monsieur, je vous promets...

M. DE FORLIS.

Inutile promesse !

Je vous le dis avec beaucoup de politesse,  
Mais dans un dessein ferme, & formé sans retour ;  
Je n'aurai plus pour vous qu'une estime de Cour,  
Et vous ne devez plus, à l'avenir, attendre  
De m'avoir pour ami, ni de vous voir mon gen-  
dre.

LE BARON.

Si vous n'écoutez plus la voix de l'amitié,  
Si pour moi désormais vous êtes sans pitié,  
Pour votre fille au moins, montrez-vous moins  
sévère,

Prenez en sa faveur des entrailles de pere,  
Et puisqu'il faut, Monsieur, vous en faire l'aveu ;  
Sçachez que sa tendresse est égale à mon feu,  
Qu'un penchant mutuel...

M. DE FORLIS.

Quoi ! ma fille vous aime !

LE BARON.

Oui, le Marquis pourra vous l'attester lui-même ;  
Et pour vous en donner un garant plus certain,  
Lisez, voici, Monsieur, un billet de sa main.  
Vous voyez qu'en trompant notre attente com-  
mune,

Vous feriez son malheur comme mon infortune.

M. DE FORLIS, *après avoir lu le billet*  
*qu'il lui rend.*

Pour vous prouver qu'en tout l'équité me conduit,

Et que je ne suis point un aveugle dépit,

Je consens que ma fille elle-même prononce,

Je m'en rapporterai, Monsieur, à sa réponse.

Je dois croire, & je suis, qui plus est, affermi

Que vous ne ferez pas meilleur époux qu'ami;

Mais le danger pour elle est encor préférable,

Tout mis dans la balance, au malheur effroyable

D'obéir par contrainte, & de voir son sort joint

Au destin d'un mari qu'elle n'aimeroit point.

Pour l'immoler ainsi, ma fille m'est trop chère.

Ma bonté sçait borner l'autorité de père;

Le Ciel nous a donné des droits sur nos enfans,

Pour être leurs soutiens, & non pas leurs tyrans.

LE BARON.

Monsieur me rend l'espoir d'entrer dans sa famille.

✱ ————— ✱

S C E N E V I.

LE BARON, M. DE FORLIS, LISETTE.

M. DE FORLIS.

**L**isette!

LISETTE.

Quoi, Monsieur?

LA COMTESSE.

Allez dire à ma fille

Que je veux lui parler, & qu'elle vienne ici.

(*Lisette rentre.*)

## SCENE VII.

LE BARON, M. DE FORLIS.

LE BARON.

**V**ous me rendez la vie en agissant ainsi.

M. DE FORLIS.

Faites en ma présence éclater moins de zèle ;  
Je ne fais rien pour vous , je ne regarde qu'elle.

## SCENE VIII.

LE BARON, LE MARQUIS,  
M. DE FORLIS.

LE MARQUIS, à M. de Forlis.

**J**E viens vous détromper sur le gouverne-  
ment.

Vous l'obtenez, Monsieur, par accommodement.

M. DE FORLIS.

Pour un autre j'ai cru la chose décidée.

LE MARQUIS.

La place étoit promise & non pas accordée.  
Mon oncle, qui parloit pour votre concurrent,  
Avec lui vient de prendre un autre arrangement.  
Il lui fait obtenir, Monsieur, à mon instance,  
Le vôtre qui se trouve être à sa bienfaisance,  
Et d'une pension on y joint le bienfait.

De l'autre en même tems vous avez le Brevet.

M. DE FORLIS.

Je ne sçaurois, Monsieur, dans cette circonstance,  
Vous marquer trop ma joie, & ma reconnoissance.

LE BARON, à M. de Forlis.

Par cet heureux moyen voilà tout rétabli,  
Et Monsieur, du passé doit m'accorder l'oubli.

M. DE FORLIS.

Non, au Marquis tout seul je dois ce bien su-  
prême.

LE BARON.

Mais il est mon ami, cela revient au même.

M. DE FORLIS.

Loin de parler pour vous, son procédé plutôt  
Fait du vôtre, Monsieur, la critique tout haut.  
Tous mes efforts n'ont pu faire agir votre zèle,  
Le sien m'a prévenu, voilà votre modele.



S C E N E IX.

LE BARON, M. DE FORLIS, LE MARQUIS,  
LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

L'Hymen est-il rompu, Baron infortuné?

M. DE FORLIS.

Non; mais je le voudrois.

LA COMTESSE.

Quel bien inopiné!

Je vois de mon côté passer le cher beau-pere.

LE BARON.

Sa fille qui paroît me fera moins contraire.

## S C E N E X.

LE BARON, M. DE FORLIS, LE MARQUIS;  
LA COMTESSE, LUCILE, LISETTE.

M. DE FORLIS.

**M**A fille, approche-toi, viens, c'est ici  
l'instant

Pour toi le plus critique & le plus important.  
J'apprens que le Baron a su toucher ton ame;  
Je ne puis te blâmer, ni condamner ta flamme.  
Par mon choix, j'ai moi-même autorisé tes feux;  
Prononce: je te laisse arbitre de tes vœux.

LISETTE.

Mais c'est parler vraiment en pere raisonnable.

LE BARON, à *Lucile*.

J'attends de votre bouche un arrêt favorable.

Déclarez mon bonheur.

LE MARQUIS, à *part*.

Quoique sûr d'être aimé,

Je n'ai pas son audace, & je suis allarmé.

LE BARON.

Que vois-je ! Vous restez dans un profond silence;  
Quand vous pouvez d'un mot combler notre  
espérance;

Eh ! quoi donc, cet aveu doit-il tant vous coûter ?

Vous n'avez simplement ici qu'à répéter :

Ce que vous avez eu la bonté de m'écrire :

Et ce que je ne puis me lasser de relire

Dans ce tendre billet si cher à mon ardeur.

476 LES DEHORS TROMPEURS

Ah! n'en rougissez pas, il vous fait trop d'honneur.

LA COMTESSE.

Quel est donc cet écrit?

LE BARON.

Une lettre charmante.

LA COMTESSE.

Donnez-moi, de la voir je suis impatiente.

[*Elle prend la lettre & la lit.*]

M. DE FORLIS.

Cette lettre, ma fille, a nommé ton époux.

L'homme à qui tu l'écris...

LE BARON, à Lucile.

Est seul digne de vous.

N'en convenez-vous pas, ainsi que votre père?

LUCILE.

Oui, Monsieur, j'en conviens.

LE BARON.

Par cet aveu sincère,

Sa bouche clairement prononce en ma faveur.

LUCILE.

Je n'ai point prononcé, vous vous trompez;

Monsieur.

LE BARON.

Eh quoi! n'est-ce pas moi que vous venez d'élire?

Ce billet avoué suffit.

LUCILE.

Non.

LE BARON.

Qu'est-ce à dire?

LA COMTESSE, après avoir lu.

Mais, qu'il n'est pas pour vous; c'est pour un homme absent.

LE BARON.

Madame...

Mais, Monsieur, écoutez un moment,  
( Elle lit haut. )

*L'abattement où ma plongé la crainte d'être  
oubliée de vous, a dû donner de moi cette idée.*

( Au Baron en s'interrompant. )

Oubliée ! Est-ce vous, qui l'obsédez sans cesse ?

LE BARON.

Pardon, j'ai donné lieu moi seul à sa tristesse.

LA COMTESSE, lui présentant le billet.  
J'ai donné lieu ! Tenez, répondez à ceci.

( ELLE LIT. )

*Depuis que je vous vois ici, votre présence me  
jette dans un trouble qui sert à la confirmer.*

[ en s'interrompant. ]

Est-ce pour vous ? Depuis que je vous vois ici.  
Vous radotez, mon cher !

LE BARON.

Le Marquis sçait lui-même...

LA COMTESSE.

Qu'il parle donc : il montre un embarras ex-  
trême.

M. DE FORLIS.

Ma fille, le Marquis sçauroit il ton secret ?  
Réponds-moi sans détour.

LUCILE.

Oui, mon pere, il le sçait.

LA COMTESSE, au Marquis.

Puisque vous le sçavez, il faut nous en instruire.

LE MARQUIS.

C'est à Mademoiselle, & je ne dois rien dire.

LE BARON.

Une telle réserve est fort peu de saison.



LES DEHORS TROMPEURS  
LA COMTESSE.

Elle jette mon cœur dans un juste soupçon :  
La petite convient qu'il sçait tout le mystère ;  
Il se trouble comme elle , & s'obstine à se taire ,  
Je gagerois qu'il est cet amant fortuné.  
C'est lui.

M. DE FORLIS.

Je le voudrois.

LUCILE.

Madame a deviné.

LE BARON.

Cemment ! Ce n'est pas moi ?

LUCILE.

Non , c'est une méprise.

LE BARON.

La lettre...

LUCILE.

Etoit pour lui. Vous me l'avez surprise.

LE BARON.

Le coup est foudroyant !

LISETTE, à part.

Il l'a bien mérité.

LA COMTESSE, *embrassant le Baron.*

Vous n'êtes pas aimé , mon cœur est enchanté !

M. DE FORLIS, à Lucile.

Que ton choix est louable , & digne de me plaire !  
En faisant ton bonheur , il acquitte ton pere.

( Il montre le Marquis. )

La place que j'obtiens est un fruit de ses soins.

LE MARQUIS.

Pour mériter sa main , pouvois-je faire moins ?

LE BARON.

Ah ! Marquis , deviez-vous me jouer de la sorte ,

Vous, à qui j'ai marqué l'estime la plus forte?

LE MARQUIS.

Vous avez, malgré moi, combattu mes raisons,  
Et vous m'avez forcé de suivre vos leçons.

LA COMTESSE.

De joie, en ce moment, je ne tiens point en place.  
Votre hymen est rompu; quelle heureuse disgrâce!

M. DE FORLIS, *au Marquis & à Lucile.*

Sortons de cet Hôtel, tout doit nous en bannir.

Venez, mes chers enfans, je m'en vais vous unir.

[ *au Baron* ]

Vous, vous n'avez plus rien qui retienne votre  
ame,

Et vous pouvez, Monsieur, aller avec Madame,

Entendre Concertos, Sonates, Opéra,

Et les Vacarminis autant qu'il vous plaira.

(*Il sort avec le Marquis & sa fille.*)

(*Lisette rentre en même tems.*)

SCENE XI. & Dernière.

LE BARON, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

**C**royez-en ses conseils; venez, suivez mes  
traces :

Fuyez votre maison, & reprenez vos graces.

Ne soyez plus ami, ne soyez plus amant.

Soyez l'homme du jour, & vous serez charmant.

*Fin du Cinquieme Volume.*

---

---

**T A B L E**  
**DES PIÈCES CONTENUES**

*Dans ce Cinquième Volume.*

---

**IDOMÉNÉE**, Tragédie par Mr. de Crébillon.

**IPHIGÉNIE EN AULIDE**, Tragédie par Mr.  
Racine.

**GUSTAVE**, Tragédie par Mr. Piron.

**LE PRÉJUGÉ A LA MODE**, Comédie par  
Mr. Nivelle de la Chaussée.

**LES DEHORS TROMPEURS, OU L'HOM-  
ME DU JOUR**, Comédie par Mr. de Boissy.

N.<sup>o</sup> d' Invent: ~~679~~

